1

REVUE ROUMAINE

1961

R E V U E R O U M A I N E

SOMMAIRE

Tudor Arghezi — Nos vœux de bonne année 3

✧

Aurel Mihale — Destin (avec une introduction de I. D. Bălan) 4

VIENT DE PARAÎTRE

Gloire à Toi, Pays Nouveau! (page 158) — *Hymne au Parti* (page 159) — Alexandru Sahia: *Pages choisies* (page 160) — Ion Bănuţă: *A la frontière entre des mondes* (page 161) — Nicolae Tăutu: *Rapsodie roumaine* (page 162) — Dumitru Hînco: *Mihail Kogălniceanu* (page 163) — Alexandru D. Lungu: *Frontière* (page 164).

ARTS

Automne 1960 (page 166) — *Instruments de musique traditionnels du peuple roumain* (page 168).

EN DEUX MOTS

(page 172)

XVe ANNÉE — No 1 — 1961

R E V U E R O U M A I N E

Publication littéraire trimestrielle paraissant en français, russe, anglais et allemand

Rédaction et administration: 5, Rue Ion Ghica, Bucarest

Téléphone: 15.35.88

Nos vœux de bonne année

Une antique coutume roumaine veut que, le Jour de l'An, les enfants nous accueillent partout en brandissant un rameau fleuri nommé *sorcova.*

L'année commençant toujours en hiver quand les vraies fleurs sont mortes avec leurs parfums, c'est de roses, d'œillets et de marguerites en papier où s'entremêle un fil doré que l'on tresse la *sorcova.* L'enfant, fillette ou garçon, s'approche de vous avec un sourire joyeux et vous frappe l'épaule à petits coups rythmés tout en psalmodiant en vers ces vœux de bonheur:

Sorcova joyeuse
Vivez heureux et fleurissez
Comme un pommier, comme un rosier,
Soyez fort comme le fer,
Soyez vif comme l'acier,
Bonne année, années nombreuses!

Une petite industrie saisonnière fabrique ces éphémères ornements de papier qui donnent aux rues un air de fraîcheur, une vie multicolore mêlée aux impalpables flocons de neige immaculée que nous envoient sans doute ces anges invisibles dont parle Hamlet quand il nous dit qu'entre le ciel et la terre volent des foules de mystères ignorés.

Notre *sorcova* à nous, c'est le présent numéro de notre revue, en papier lui aussi, mais imprimé et portant les vœux de nos enfants traduits en plusieurs langues pour nos lecteurs du monde entier.

« Fort comme le fer, vif comme l'acier» disent les vers de la *sorcova;* tel est aussi le vœu que nous formons pour vous.

Tudor Arghezi

AUREL MIHALE

DESTIN

(Roman)

L'auteur de *Destin*, que vous pouvez lire dans le présent numéro, compte sans conteste parmi les prosateurs roumains qui, se penchant avec passion sur notre époque, font preuve d'une personnalité originale et bien distincte dans le paysage riche autant que divers de notre littérature actuelle. Aurel Mihale est né en 1922 d'une famille paysanne de Valachie. Frais émoulu de la Faculté de Philosophie de Bucarest, il commence, au lendemain du 23 août 1944, à publier des vers et des essais dans la revue d'art et de littérature *Flacăra* (La Flamme). Ce n'est que quelques années plus tard qu'il découvre sa vraie vocation, celle de prosateur, avec la nouvelle *les Eaux montent*, parue en 1949 et couronnée par le ministère de la Culture. Puis il publie successivement plusieurs autres volumes de nouvelles et d'essais: *le Jugement*, *Au seuil du Printemps* et *la Lettre* (1952), *le Dernier assaut* (1955), *Nuits de fièvre* et *Récits de Guerre* (1957), le scénario littéraire *le Deuxième Bataillon* (1957), ainsi que deux romans, *Labours nouveaux* (1953) et *la Fleur de la Vie* (1954).

Jusqu'au roman *Destin*, son livre le plus représentatif demeure sans nul doute *Nuits de fièvre*, qui fut une date dans sa création et aussi une intéressante contribution au développement de la littérature roumaine qui traite de la guerre. En outre, *Nuits de fièvre* marque l'aboutissement d'une maturation artistique manifeste. Le procédé littéraire y est ingénieux: l'auteur fait parler à la première personne tel ou tel des principaux personnages de chacune des dix-huit nouvelles qui composent le volume — *le Déserteur*, récit d'un « utémiste » *, *Nuits de fièvre*, récit d'un sergent, *Journées de combat*, récit d'un apprenti, *Douleur*, récit d'une femme, etc.

Le style, généralement d'un lyrisme retenu, adopte souvent une belle allure de narration verbale rappelant celle des contes populaires. En une suite d'essais et de nouvelles, le livre évoque la dernière phase des combats à l'Est, à l'heure de la désagrégation du front antisoviétique. A la lueur fulgurante des balles et des projectiles, le long d'innombrables « nuits de fièvre », les masses de soldats roumains, traînées de force dans une guerre criminelle qu'elles n'ont point voulue, entrevoient une amère vérité: l'iniquité de cette guerre qu'elles font au prix de tant de sacrifices. Mais voici que se produit le retournement des armes contre les hitlériens, et cet événement leur révèle la noblesse de la lutte pour la libération de l'humanité tout entière. Une véritable galerie de figures bien vivantes, héroïques, animées d'un humanisme supérieur dans leur courageux combat contre le fascisme, peuple les pages de ce livre.

---

* Membre de l'Union de la Jeunesse Travailleuse

Si *Nuits de fièvre* est le meilleur volume de nouvelles d'Aurel Mihale, *Destin* est jusqu'ici son roman le plus réussi.

L'auteur nous retrace la vie d'un homme en marche vers son propre accomplissement, dans l'ardeur passionnée du labeur pacifique et constructif. C'est l'histoire de l'ingénieur-agronome Vlad Oprişa qui, frais émoulu de l'Institut Agronomique, profondément épris de son métier, atteint graduellement à sa plénitude comme homme et comme intellectuel.

Destin rend ainsi hommage à l'intellectuel fidèle au peuple et qui se consacre sans réserve aux actions constructives des masses laborieuses.

I. D. Bălan

✧

Un jour de l'été 1950, un étrange voyageur descendit de wagon dans une petite gare de la plaine du Bărăgan. La journée était torride et, dans le lointain bleu, la chaleur embrasait l'horizon d'un flamboiement diaphane et vacillant. La gare, déserte et solitaire, cachée parmi les acacias, semblait perdue dans cette immensité silencieuse, entre le ciel et la terre également brûlants. Le timbre d'une sonnette se fit entendre à plusieurs reprises ; le train s'ébranla lourdement et le voyageur tressaillit. Il se baissa, empoigna sa valise d'une main, sa boîte à violon de l'autre, et contourna la gare pour rejoindre la route. Cette route, étroite et poussiéreuse, commençait au pied même du mur de briques rouges de la gare et se perdait insensiblement entre les champs de maïs aux tiges pâlies par la chaleur.

« Quel bled !» pensa le voyageur, soudain rembruni. Il posa sa valise et sa boîte à violon près du mur et fit quelques pas qui soulevèrent la poussière. Ses yeux scrutaient la route. Celle-ci était déserte — comme la gare, comme les alentours. Les rayons du soleil tombaient drus ; on eût dit qu'il fondaient de l'acier dans les airs et faisaient monter de toute cette poussière des vagues dansantes de chaleur . . . « Où aller ?» se demanda le voyageur, et il demeura un temps incertain, accablé par l'amertume qui montait en lui . . . « Peut-être je ferais mieux de rentrer par le premier train !» se dit-il tout à coup, et il revint vers la gare en portant de nouveau ses bagages.

— Où voulez-vous aller ? lui demanda un cheminot survenu à l'improviste et curieux de savoir ce qu'il guettait sur la route.

— A Zăvoiu, répondit le voyageur. A la ferme d'Etat. Et il examina longuement le cheminot, le regard attiré par la balafre qui lui coupait le menton en biais . . . Est-ce loin ?

— Dame, oui. Jusqu'au village, il faut compter dix-huit kilomètres; de là jusqu'à la ferme, il y en a encore quatre.

Le voyageur marmonna quelques paroles inintelligibles et se reprit à fouiller des yeux l'immensité désertique de cette plaine désespérante. Soupçonneux, le cheminot le toisa de bas en haut. Le voyageur était un homme jeune et bien bâti. Le cheminot reprit son interrogatoire:

— Quelqu'un viendra-t-il vous prendre? ... Avez-vous annoncé votre arrivée par téléphone?

— Non, fit le voyageur, et il ajouta au bout d'un instant, l'air pensif: Au fait, je n'en sais rien ... Je crois qu'on a téléphoné du ministère. Oui, on a sûrement dû téléphoner!

— Vous êtes fonctionnaire?

— Je suis ingénieur.

— Ah, bon! fit le cheminot, pleinement édifié. C'est donc pour ça que vous allez à la ferme ... Eh bien, je dois vous dire que même si quelqu'un a téléphoné, la ferme ne vous fera pas chercher ... Il n'y a qu'une seule charrette, et celle-là est à la disposition du directeur, il ne la donne à personne ... A présent, vous n'avez rien de mieux à faire que d'attendre... Plus tard, dans l'après-midi, un chariot de Zăvoiu viendra charger des caisses pour leurs tomates ... parce qu'ils ont un potager ... Oh, un petit potager ... et puis des marais ... c'est tout ce qu'ils ont, là-bas ...

Le cheminot était ravi d'avoir un interlocuteur; aussi, comme le jeune ingénieur semblait se confiner dans son mutisme, il poursuivit:

— Vous savez, le printemps dernier, il est déjà venu un ingénieur ... on l'avait envoyé à la ferme lui aussi ... Un jour, comme qui dirait demain, voilà mon ingénieur de retour. Il a pris le premier train pour Bucarest ... Il disait comme ça qu'il n'allait tout de même pas habiter un trou pareil, qu'il ne voulait pas s'enliser pour de bon dans ces marécages, vu qu'il n'était ni moine, ni condamné à la réclusion ... il était ingénieur, un point c'est tout!

Perdu dans ses pensées, le jeune homme regardait à présent la valise qu'il avait posée près de lui, et sa figure devenait de plus en plus morose. Tout en écoutant parler le cheminot, il songeait qu'en effet il serait bien inutile d'aller jnsqu'à la ferme d'Etat ... Que pourrait-il faire dans cet endroit perdu? Une fois de plus, l'image du laboratoire qu'il venait de quitter, cette image qui l'avait obsédé tout le long du chemin lui revint à l'esprit. Il se souvenait aussi de Lia, du visage de Lia, de son expression froide, chargée de reproches, inflexible. Puis tout s'effaça, même le souvenir des mains caressantes, des bras qui s'étaient noués autour de son cou au moment du départ, en une étreinte désespérée.

— Mais celui-là, il n'avait pas de cœur à l'ouvrage! poursuivit le cheminot d'un air important. Il a dû être élevé dans le coton, le gars ... ou peut-être qu'il voulait faire pousser du blé dans les rues de Bucarest! Moi, voyez-vous, je crois que même dans un désert on peut trouver du boulot et ne pas crever de faim. Quand on y met du sien, on peut tirer parti de tout ... Mais voilà, faut le vouloir!

Le cheminot se tut. A la façon dont le jeune ingénieur le regardait, il comprit que celui-ci n'était pas tellement de son avis. C'est pourquoi il s'empressa de parler d'autre chose:

— Il vaudrait mieux vous reposer un peu... Quand le chariot sera là, je vous préviendrai.

Le jeune ingénieur poussa la valise du pied. Quand elle fut tout à côté du mur de briques rouges, il s'assit dessus. Il ne fallait pas songer à faire la route à pied. Son bagage était assez lourd et, de plus, il n'avait pas dormi de la nuit. Or, c'est maintenant à peine que la fatigue commençait à avoir raison de lui. Il appuya aussi la boîte à violon contre le mur et laissa tomber mollement sa tête entre ses mains. Ses pensées le tourmentaient déjà moins. Insensiblement, il glissa dans le sommeil.

Tout à coup, il s'éveilla en sursaut: le cheminot le secouait énergiquement. L'après-midi tirait à sa fin; le soleil était descendu vers l'horizon et l'ombre commençait à envahir la plaine. L'ingénieur regarda autour de lui en se frottant les yeux, encore tout ahuri. Il ne reconnaissait ni la gare, ni les environs, ni l'homme qui lui parlait.

— Le chariot est là, disait le cheminot.

L'ingénieur reprit péniblement ses esprits; mais alors, brusquement, il se souvint de tout: de Zăvoiu et de la ferme d'Etat, de l'ingénieur qui, au printemps dernier, était arrivé pour repartir immédiatement, et aussi du chariot qui venait chercher les caisses pour les tomates. De nouveau, il s'assombrit et regarda longuement le cheminot au menton balafré. Il sentait que la détresse allait encore le gagner.

— Tenez, il est là-bas, à côté du dépôt, reprit l'autre... pour charger les caisses... Vous n'avez qu'à demander Mădărache...

L'ingénieur n'eut pas de peine à trouver ce qu'il cherchait: le chariot était là, auprès d'un amas de caisses légères en bois blanc qu'un homme y lançait pêle-mêle. La présence du nouveau venu ne lui fit pas interrompre son travail. Lorsqu'il eut fini, il tourna vers l'ingénieur sa figure noiraude, presque violacée, où une barbe de plusieurs jours accumulait la poussière. Il avait les lèvres minces et droites, de petits yeux perçants. Son front et ses joues étaient luisants de sueur. Il pouvait avoir dans les cinquante ans.

— Drôle de commerçants ! dit-il. On voit bien que ceux de la coopérative font ça à la six-quatre-deux. Ils envoient les caisses vides par le train, et quand elles sont pleines, ils les font chercher par un camion.

Le jeune ingénieur se taisait.

— Moi, ça m'est égal, ce n'est pas mon argent qui est gaspillé, poursuivit le charretier. Au contraire, je ne fais qu'encaisser: chaque transport, c'est mille lei qui rappliquent. Seulement, je dois avaler de la poussière et claquer mes chevaux par cette sacrée chaleur. Pensez, vingt kilomètres ! C'est pas de la blague ! Montez donc ! On part tout de suite ! Le temps de puiser un seau d'eau, et on s'en va.

Le jeune homme installa de son mieux la valise à l'avant du chariot, en déplaçant quelques caisses, puis il monta à son tour et s'assit, la boîte à violon sur les genoux. Le charretier revint. Sa figure, son cou et ses mains ruisselaient d'eau. Il prit les chevaux par la bride et les mena

ainsi jusqu'à la route, derrière la gare. Du seuil, le cheminot les suivait des yeux en souriant. « Pas plus tard que demain, on le verra revenir aussi, celui-là ! » semblait-il se dire en regardant l'ingénieur.

Le charretier sauta dans le chariot et ils se mirent en route. Un temps, ni l'un ni l'autre ne dit mot. Le jeune homme contemplait les champs de maïs et de tournesol qu'ils longeaient, les éteules, et aussi les meules de blé encore éparses dans les champs. Près de lui, le charretier semblait sommeiller. Il tenait les yeux baissés, fixant la croupe de ses chevaux et les tourbillons de poussière que soulevaient leurs sabots. De temps en temps, il examinait pourtant l'ingénieur furtivement, du coin de l'œil. Les chevaux allaient au trot en remuant nerveusement la tête pour chasser les mouches. De temps à autre, ils tiraient brusquement sur les rênes, entraînant la main du charretier qui allait frapper contre le rancher avec un bruit sec. L'homme semblait soudainement tiré de ses pensées, mais au bout d'un instant sa tête retombait et il se reprenait à suivre les petits nuages de poussière jusqu'au moment où les chevaux tiraient de nouveau sur les rênes. Alors sa main se cognait de nouveau à la cloison du chariot.

Le jeune homme ne s'occupa plus de lui, l'abandonnant à ses obscures pensées. Il préféra regarder les champs ; tout là-bas, à l'extrémité des éteules, au-dessus d'un groupe de moyettes, flottait un nuage de fumée. L'ingénieur comprit que c'était l'aire de battage du blé. Du même côté, il aperçut plusieurs chariots qui franchissaient la voie ferrée. La plaine semblait dormir, écrasée par la chaleur. Cette vaste étendue, le ciel lui-même semblaient anéantis par un calme pesant. Au même moment, il entendit le poing du charretier qui frappait contre le rancher.

— Ho, ho ! . . . lança le charretier d'une voix traînante, pour faire arrêter les chevaux.

Le calme qu'il affectait était lourd de menaces. Le jeune ingénieur vit que la main qui avait saisi le fouet tremblait. Il vit aussi le visage de l'homme noir de colère et crispé. Mădărache — c'est ainsi que le cheminot l'avait nommé — descendit du chariot en tenant son fouet caché derrière son dos. Il passa doucement près des chevaux, s'arrêta devant eux et, de sa main libre, empoigna violemment les brides. Puis il leva le manche de son fouet et se mit à taper sur les chevaux. Sans desserrer les dents, il les frappait sur le chanfrein, sur les oreilles, sur les yeux, sur le haut de la tête, partout où il pouvait les atteindre. Apeurés, les chevaux se cabraient en hennissant, arquaient leurs encolures et se débattaient avec fureur, essayant de détourner la tête pour éviter les coups. Mădărache, pendu aux têtières, fut soulevé plusieurs fois à quelque distance du sol. Il grommelait, jurait entre ses dents et cognait de plus en plus fort, avec haine. Un nuage de poussière montait sous les sabots des chevaux, en sorte qu'on ne pouvait presque plus rien distinguer.

Demeuré dans le chariot, le jeune ingénieur était consterné. Il n'eut même pas le temps de se ressaisir et d'empoigner les rênes, que déjà les chevaux avaient fait un bond en avant et, emballés, se précipitaient droit devant eux en une course folle. Ils s'arrêtèrent pourtant peu après dans un champ, bloqués par les tiges hautes et drues des maïs. Ils renâclaient,

lançaient des gouttes d'écume à dix pas à la ronde et piaffaient furieusement. Entre eux réapparut Mădărache. Il secouait la poussière de ses vêtements, tâtait sa tête, ses hanches et ses côtes et avançait en boitant. La peau de son front, du côté de la tempe, avait été éraflée et saignait. L'homme ne jurait plus; il s'était calmé. Il passa doucement près du chariot, s'éloigna de quelques pas et revint peu après, son fouet et son chapeau à la main. Il monta auprès de l'ingénieur, s'installa sans la moindre hâte, s'empara des rênes et mena les chevaux vers la route, comme si rien d'anormal ne s'était passé.

Cette mésaventure n'avait fait qu'accroître la détresse de l'ingénieur. « Il est pire qu'un chien, ce salaud-là ! pensa-t-il. C'est une bête féroce, ce n'est pas un homme !» Il considéra Mădărache du coin de l'œil; l'homme essuyait le sang qui maculait son visage.

Les chevaux, calmés eux aussi, partirent au grand trot, sans plus tenir compte des taons qui les piquaient. Le soleil, maintenant très bas, allongeait les ombres des maïs sur les éteules voisines et sur la route. La grande chaleur de la journée avait passé. Du fond de l'horizon, le crépuscule approchait insensiblement.

Au bout d'un certain temps, sans quitter ses chevaux des yeux, Mădărache se prit à parler:

— Des rosses ! dit-il, comme pour s'excuser . . . C'est tout ce qui me reste . . . J'en suis arrivé à me faire du mauvais sang pour des rosses comme celles-là !

Le jeune homme ne daigna même pas lui jeter un regard.

— Ce n'est pas assez de tous les embêtements que j'ai ! continua l'autre. Il faut encore qu'elles me fassent enrager !

L'ingénieur examina les chevaux: ils étaient noirs, le poil terni par l'écume et la poussière, mais semblaient bien nourris et encore jeunes. Il se tourna vers Mădărache et lui demanda:

— Ce ne sont donc pas les chevaux de la ferme?

— La ferme ? Ah, parlons-en ! marmonna Mădărache d'un air dégoûté. Elle n'a qu'une seule paire de chevaux, et on les garde pour la charrette du directeur.

— Elle n'a vraiment rien d'autre? demanda l'ingénieur, affectant un vif intérêt.

Mais le ton sur lequel il avait prononcé ces mots permettait d'en saisir l'ironie. C'était comme s'il avait dit: « Sans blague? Une seule paire de chevaux? On ne trouve donc rien d'autre, dans cette ferme d'Etat? Deux chevaux, c'est pourtant ce que possède même un paysan pauvre. Et vous prétendez que la ferme d'Etat n'en a pas davantage?»

Mădărache comprit que son interlocuteur avait d'autres idées que lui, mais il n'en laissa rien paraître et répondit simplement:

— Puisque je vous le dis !... Il leva deux doigts devant le visage de l'ingénieur et ajouta, en les remuant doucement: Deux chevaux, parfaitement, pas un de plus !... Et puis deux autres, plus jeunes, mais c'est des chevaux de selle qu'on ne peut pas atteler.

Le jeune homme lui jeta un regard dubitatif.

— Au manoir et sur tout le domaine, c'est la ruine complète, reprit Mădărache qui commençait à s'animer... L'étang, personne ne s'en occupe plus... C'est ça et rien de plus, notre ferme d'Etat, si vous voulez le savoir !

— Il n'y a pas de jardin potager? demanda le jeune ingénieur.

— Si, une trentaine d'hectares.

Les sourcils noirs et touffus de l'ingénieur se soulevèrent, marquant la surprise.

— Une trentaine d'hectares, répéta Mădărache... c'est tout. Et puis il y a vingt hectares de blé, de maïs, et de foin... Pour le reste, c'est l'étang, les marais... des terres inondées, des roseaux et de la laîche, des saules, et puis des terres basses recouvertes par les eaux qui s'étendent jusqu'au Danube...

Le jeune ingénieur se taisait. De nouveau, il songeait à repartir.

— Un vrai désert, dit encore Mădărache. Et il raconta qu'en 1942 les eaux du Danube étaient montées jusqu'au manoir... A présent, depuis que le domaine est devenu la propriété de l'Etat, tout tombe en ruines, grogna-t-il... Ceux qui viennent s'en occuper n'y font pas de vieux os... Et puis, c'est tout naturel, quoi ! Quelle vie peut-on mener au milieu de ces marécages? Nous, on la supporte parce qu'on est là depuis qu'on est venus au monde, mais les autres?... Est-ce que vous avez jamais vu des terres où personne n'a encore mis les pieds?... Des fourrés où les loups vous dévorent en plein été?... des endroits où l'on ne peut même pas pénétrer, tellement il y a de roseaux?... Et, parce que l'ingénieur se taisait toujours, il poursuivit: J'ai passé vingt ans rien que dans ces marais... eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais il y a encore des coins que je ne connais même pas !... Puis il conclut, tourné vers l'ingénieur comme s'il le rendait responsable de cet état de choses: Et vous venez me parler, à moi, de la ferme d'Etat ! Vous vous rendrez compte par vous-même, allez !

Mădărache se tut. Il prit son fouet et en cingla les croupes des chevaux, tout en tirant sur les rênes. Les chevaux firent un écart, puis accélérèrent leur allure.

Ils dépassèrent plusieurs groupes d'arbres et de maisons qu'ils laissèrent sur leur gauche et, quittant la route, s'engagèrent parmi les plants de tomates, d'oignons et de piments. Les chevaux allaient au pas. Mădărache les arrêta devant un hangar au toit de chaume soutenu par des étais tortus en bois de saule. A l'extrémité du hangar, auprès d'un feu qui fumait plutôt qu'il ne brûlait, un jeune homme était étendu sur une botte de laîche.

— Décharge-les là-bas, dit celui-ci d'un air ennuyé, en désignant de la main un coin de la cour... Le diable les emporte, nous les promenons tantôt ci, tantôt là, comme des reliques... Ils auraient bien pu nous les envoyer par le même camion qui a emporté les tomates... C'était pourtant plus simple !

Mădărache ne se crut pas obligé de répondre et commença à décharger les caisses au hasard, les jetant les unes sur les autres, comme il l'avait fait lorsqu'il en avait pris livraison. Le jeune ingénieur sauta du chariot,

prit sa valise et sa boîte à violon, les déposa un peu à l'écart, puis s'approcha de l'homme étendu près du feu et se présenta vaguement, tout en portant la main à sa poche, prêt à exhiber ses papiers. Il s'appelait Vlad Oprişa. L'autre, gêné, se leva d'abord sur un genou, puis se mit complètement debout. Il tendit la main à l'ingénieur.

— Mon nom est Toma, murmura-t-il, je suis sous-ingénieur et je dirige le potager de l'exploitation.

C'était un jeune homme svelte qui devait avoir dans le même âge que l'ingénieur. Son cou et sa poitrine étaient découverts, les manches de sa chemise, retroussées plus haut que les coudes, laissaient voir des bras hâlés. Oprişa fut frappé par le contraste entre sa figure ouverte, lumineuse, au regard limpide, et la manière dont il se mouvait.

A ce moment, on entendit en contre-bas, près du cours d'eau qui bordait le potager, le bruit régulier d'un moteur. Le calme des marais, de cette immensité noyée dans la brume s'évanouit pour faire place à un ronflement sonore. Vlad Oprişa comprit que ce moteur était celui de la pompe qui distribuait l'eau dans le potager. Il considéra longuement les marais qui s'étendaient par-delà le petit cours d'eau... « En effet, je n'ai rien à faire ici» ! décida-t-il à part soi. Tout à coup, il sentit des piqûres sur la figure, sur le cou, et se frappa du plat de la main.

— Approchez-vous du feu, dit le sous-ingénieur. Ce sont les moustiques qui commencent.

Vlad Oprişa se passa la main sur les joues et fit tomber les moustiques écrasés. Le sous-ingénieur reprit sa place près du feu et l'invita d'un geste à s'asseoir à côté de lui. Vlad s'approcha de l'étouffante colonne de fumée qui montait du tas de bouse sèche qui brûlait, mais il ne s'assit pas.

— Qui vous a nommé à la ferme? demanda Toma au bout d'un instant. Le ministère?

— Oui, répondit le jeune ingénieur. Plus exactement, la Commission pour la répartition des cadres...

— Ah, bon, fit l'autre. Puis il murmura: Je vous plains! Nous avons demandé du renfort, c'est vrai, mais en ce qui vous concerne, il aurait quand même mieux valu ne pas venir. Ici, on s'enterre pour tout de bon, c'est un vrai cimetière... Oui, répéta-t-il avec amertume, ces marais sont un vrai cimetière de rêves... Aucune perspective d'avenir ! On a le choix: ou bien mener cette existence étroite et mesquine, se traîner dans la vie comme un reptile, isolé, abandonné dans le bled, à vingt-deux kilomètres de la plus misérable des gares, loin de tout ce qui préoccupe le reste du monde — ou bien empoigner sa valise et s'en aller ! Il n'y a pas d'autre solution...

Il était clair que Toma disait là des choses qui lui tenaient à cœur, que lui-même avait connu tous les tourments de ce genre d'existence, qu'il avait eu lui aussi des rêves audacieux qui s'étaient effondrés. L'ingénieur fut à la fois ému et démoralisé en l'entendant.

— On ne peut vraiment pas m'accuser d'avoir cédé sans combattre, poursuivit Toma. Aussitôt après avoir terminé l'école, au printemps dernier j'ai été envoyé ici... l'Etat avait pris à son compte ce qui restait

de ce domaine, et les marais avec... J'ai essayé de lutter, croyez-moi, mais tout a été inutile... alors, pour finir, voilà, j'ai renoncé...

— Qu'est-ce qui a pu vous empêcher de réaliser quand même quelque chose? demanda l'ingénieur en fronçant les sourcils.

— Qui peut le savoir? L'inertie, l'indifférence, les gens de par ici. Tout est encore comme au temps du boyard. Le peu qui est resté tombe en ruines. Tout est laissé à l'abandon... Il se leva et, le bras tendu, désigna les plants du potager: Vous ne me croirez peut-être pas, mais c'est ce lopin de terre qui est censé constituer une ferme d'Etat... Je me suis d'ailleurs donné un certain mal pour le faire produire ! Je rêvais de vastes champs de blé, de prairies, d'un élevage de chevaux, de grands troupeaux, de wagons entiers de céréales... Et tout cela, fruit de mon travail, de ma compétence... Car vous savez, je ne suis pas un incapable ! Et j'aime le travail, je vous assure !... Mais qu'est-ce qu'on peut faire au milieu de ces marais, avec tout ces gens qui se traînent lamentablement en se figurant qu'ils vivent? Tout au plus une exploitation de joncs et de roseaux, une pêcherie peut-être, mais sûrement rien d'autre. Finalement, je crois que je me suis habitué à vivre ici. Ah, ce n'est pas facile de s'arracher à ce maudit endroit ! Autrement, j'aurais déjà fichu le camp sans demander mon reste !

L'ingénieur soupira en songeant: « Et voilà où ils m'ont envoyé !... On m'a dit: Allez-y, on a besoin d'un spécialiste ! Qu'est-ce que je dois faire? Me faire ramasseur de roseaux, pêcheur, ou quoi encore? »

Mădărache avait fait faire demi-tour à son chariot et reprenait le chemin du village. Un oiseau monta du marais et passa au-dessus de leurs têtes avec un léger bruissement d'ailes, pour se perdre dans l'ombre du soir.

— Je ne puis vous conseiller ni de partir ni de rester, reprit Toma. Vous déciderez cela vous-même.

Ils se turent un temps, après quoi le jeune ingénieur se pencha pour prendre sa valise et son violon.

— Laissez donc, dit Toma, je les ferai prendre lorsque les gens auront fini leur repas... Pour aller aux bureaux de la ferme, passez par là, c'est plus court...

Vlad Oprișa s'engagea entre les plants de tomates, sur le sentier que le sous-ingénieur venait de lui indiquer. Il se demandait toujours ce qu'il allait faire mais ne trouvait pas de réponse satisfaisante; il semblait vouloir retarder le plus possible la décision qu'il allait prendre. Il pensait à la vie que le sous-ingénieur menait ici et ne doutait pas que sa propre existence serait exactement la même: mesquine, fermée à toute aspiration, un véritable « cimetière de rêves»... de ces rêves que lui-même nourrissait encore !... Non, il ne pouvait pas accepter pareille chose !... Entendant un bruit de voix, il hâta le pas. Non loin des locaux de la ferme d'Etat, il croisa un groupe d'une cinquantaine de travailleurs qui se dirigeaient vers le potager et comprit que c'étaient ceux dont Toma lui avait parlé. Il répondit à leur salut et continua son chemin, suivi par leurs regards curieux.

Il entra dans la cour de la ferme d'Etat, autrefois la cour du manoir, et s'engagea dans une large et longue allée toute droite, bordée de part

et d'autre de deux files de peupliers pareils à des sentinelles géantes. La soirée était si calme que même leur feuillage ne frémissait pas. Le jeune ingénieur essaya d'imaginer cette allée telle qu'elle devait être une dizaine d'années plus tôt. Elle avait dû être magnifique. Aujourd'hui, les peupliers commençaient à se dessécher, la haie vive qui s'étendait de l'un à l'autre se clairesemait, le chemin était plein de fondrières. A l'extrémité de l'allée, l'ingénieur trouva un bâtiment en ruines. Les paroles de Mădărache lui revinrent à l'esprit. En 1942, les eaux du Danube avaient débordé et étaient arrivées jusqu'ici, envahissant la demeure du propriétaire. Le manoir était resté sous l'eau deux mois entiers. Lorsque les eaux se furent retirées, le boyard ne le fit plus rebâtir. Il préféra attendre la fin de la guerre. Mais après la libération du 23 août 1944 vinrent la réforme agraire et l'expropriation. Après les inondations de 1942, le propriétaire s'était fait construire provisoirement, à quelque distance du manoir, les maisonnettes dont Oprișa voyait maintenant quelques fenêtres éclairées.

Il frappa doucement à l'une d'entre elles. Une porte s'ouvrit et, sur le seuil, parut une femme de haute taille et d'allure hommasse.

— Qui est là? demanda-t-elle.

Sa voix était fluette comme celle d'un enfant et surprenait chez une personne aussi fortement charpentée.

— Excusez-moi, dit le jeune homme timidement, je cherche le siège de la ferme... Je suis ingénieur... je viens d'arriver...

— Ah, bon ! fit la femme agréablement surprise. Elle s'avança vers lui en soulevant d'une main un pan de sa légère robe de chambre d'un rouge foncé. La lumière vint frapper l'ingénieur en face. La femme s'arrêta devant lui en arrangeant de sa main libre les frisons qui folâtraient autour de ses oreilles.

— Vous êtes venu chez nous? demanda-t-elle joyeusement, de sa même voix aiguë mais sans timbre. Vous resterez, j'espère?

Le jeune ingénieur ne répondit rien. La femme répandait une odeur de parfum à bon marché et de sueur. Lorsqu'il se vit examiné des pieds à la tête, il sentit monter en lui une nausée contre laquelle il s'efforça de lutter, tout en évitant la clarté trop vive qui l'aveuglait.

— Je serais contente de savoir que vous allez rester ici, poursuivit la femme en faisant un nouveau pas vers lui. Ce n'est pas comme à Bucarest, bien sûr, mais c'est quand même joli, chez nous ! Voyez quelle nuit admirable ! Et puis, notre étang !

« C'est le seul être qui me dise de rester, pensa l'ingénieur. Cela signifie que je dois absolument repartir». Cependant, la femme reprit:

— Jamais vous ne trouveriez à Bucarest quelque chose de comparable aux promenades qu'on peut faire ici le jour... et aussi la nuit ! acheva-t-elle en feignant la confusion.

Le jeune ingénieur tourna ses regards vers les autres fenêtres éclairées. La femme comprit qu'il voulait s'en aller et tendit la main vers l'extrémité de l'autre bâtiment, une maison basse et longue couverte de roseaux. La large manche de la robe de chambre glissa plus haut que le coude, découvrant un bras blanc et gras comme une cuisse d'enfant.

— Peut-être trouverez-vous quelqu'un là-bas, dit-elle. Demandez Nistor, c'est mon mari, le comptable... ou bien l'ingénieur Codin, le directeur... Elle avait dit: « l'ingénieur Codin» en baissant la voix et en traînant sur les mots, avec une petite moue... Ils sont peut-être de retour à l'heure qu'il est. Ils ont été à la chasse... à la chasse aux canards ! ajouta-t-elle avec un rire léger plein de sous-entendus.

Le jeune ingénieur lui adressa un salut de remerciement et partit.

— Vous connaîtrez aussi ce plaisir, le plaisir de la chasse ! cria la femme derrière lui d'une voix plus pointue encore.

Dans le vestibule précédant la chambre qu'elle lui avait indiquée, Vlad fut accueilli par une fillette qui jusqu'alors était restée assise sur le seuil, les jambes ramassées sous sa jupe pour éviter les piqûres des moustiques. Elle le pria d'entrer, l'assurant que « Monsieur le directeur et Monsieur le chef comptable» n'allaient pas tarder à rentrer, vu qu'il y avait déjà longtemps qu'on n'avait plus entendu de coups de feu du côté des marais. Puis elle se blottit de nouveau sur le seuil, dans la position qu'elle occupait avant l'arrivée du jeune homme, cependant que celui-ci s'asseyait à la seule table qui se trouvât dans la pièce. Il jeta un regard circulaire sur les meubles misérables qui l'entouraient et soupira tristement; il se sentait très las, mais aussi profondément troublé par toutes les pensées qui hantaient son esprit. Il sortit de sa poche les papiers qu'il avait apportés, les déplia, puis les lança sur la table d'un geste furieux qui fit vaciller la lampe fumeuse à la lumière clignotante. Il enfouit son front entre ses mains et demeura ainsi, immobile, perdu dans ses pensées, les yeux rivés sur les feuillets épars.

Au bout d'un certain temps, le jeune ingénieur entendit un bruit de pas pesants et releva la tête. Sur le seuil de la pièce apparurent deux hommes ceints de cartouchières par-dessus leurs vêtements de tous les jours, le fusil à la bretelle et les pantalons retroussés. L'un d'entre eux était grand et bien bâti, avait une figure ronde, un profil distingué et les tempes légèrement grisonnantes. Il portait sa cartouchière bien tendue sur le ventre, réglementairement. L'autre, un petit noiraud chétif et sec, laissait pendre la sienne jusque sur les cuisses et, maigre comme il l'était, on eût dit qu'elle était accrochée à un bâton. La crosse de son fusil de chasse lui arrivait tout près des chevilles. De son pantalon sortaient des jambes minces et poilues plantées dans les souliers comme des allumettes dans des coquilles d'œufs. Toujours à la hauteur des chevilles brimballait la gibecière où il portait les canards qu'il avait tués et qui avait été sûrement ajustée à la mesure de l'autre chasseur. Au reste, il était vif dans ses mouvements et avait un regard mobile et pénétrant où passait cependant parfois un nuage.

— Vous étiez là, *mon cher* [1]? demanda d'un air bienveillant le plus âgé et le plus vigoureux des deux arrivants.

Vlad Oprișa se leva, marmonna son nom en guise de présentations et voulut lui tendre ses papiers. L'autre avança d'un pas et, la main tendue, fit un geste de dénégation:

---

[1]) En français dans le texte

— Inutile, nous sommes passés par le potager et le sous-ingénieur Toma nous a mis au courant.

Celui qui avait parlé était l'ingénieur Codin, directeur de la ferme d'Etat, et son compagnon était le comptable Nistor. Vlad demeura silencieux, les yeux fixés sur les papiers qu'il tenait encore à la main. L'ingénieur posa son fusil dans un coin et, tout en parlant, déboucla sa cartouchière.

— Alors, c'est comme ça? Vous avez renoncé à toutes les joies de ce monde, à cette Sodome qu'est la capitale, et vous avez opté pour la solitude, pour *l'abstinence*... Eh, oui, *l'abstinence* et *l'ascétisme* [1]) !

Il acheva sa phrase un doigt levé, avec un sourire lourd de sous-entendus. Puis il ajouta:

— Ainsi, vous vous cloîtrez de votre plein gré... Il se tourna vers le comptable qui, lui aussi, avait déposé son fusil dans un coin de la chambre et qui, renonçant à déboucler sa cartouchière, l'enlevait en la faisant passer par-dessus sa tête. L'ingénieur lui dit: Vous entendez, *mon cher*, dans un an nous lui chanterons la fameuse romance *Le moine du vieux couvent*... Et sa voix, assez harmonieuse, fredonna les premières notes de la mélodie bien connue; mais, se reprenant aussitôt, il ajouta: Pardon... *du vieil étang* !

Puis il se mit à rire et, s'approchant de Vlad, lui tapota l'épaule d'un air protecteur et indulgent. Le jeune ingénieur se souvint d'avoir déjà entendu cette histoire de claustration volontaire. C'étaient les propres paroles du cheminot qui répétait ce que lui avait dit l'ingénieur reparti au printemps. Vlad Oprișa sentit la main de Codin s'appesantir sur son épaule et se tourna vers lui.

— Excusez-moi, mon cher collègue, de vous parler sur ce ton, reprit l'autre d'un air magnanime. Il ne faut pas vous décourager. N'importe où, vous auriez eu au début la même difficulté à vous accommoder. N'allez pas vous figurer que vous trouverez ici le paradis terrestre. Mais il ne faut pas regretter d'être venu. Vous verrez, à nous deux nous triompherons de toutes les difficultés, dans cette ferme oubliée non seulement des hommes, mais aussi de Dieu lui-même... Heureusement qu'elle a un joli nom, notre ferme ! ajouta-t-il en souriant. C'est d'ailleurs moi qui l'ai trouvé: *Trestiana* [2]) ! Romantique, pas vrai?

Soudain, Vlad sursauta. Le comptable avait commencé à parler. Et cette voix basse et profonde lui rappelait les sons aigus émis par son épouse à la silhouette masculine. En pensée, il rapprocha leurs deux images, et un sourire inattendu flotta quelques secondes sur ses lèvres.

— Porte ces canards à Madame, disait le comptable à la fillette qui était restée dehors, en lui tendant la carnassière. Puis, montrant la porte, il lui fit signe de se hâter: Allons, file !

— Attends ! cria Codin en laissant retomber les papiers.

La fillette s'arrêta sur le seuil, prête à repartir à toute vitesse.

---

[1]) En français dans le texte

[2]) *Trestiana* vient du mot *trestie* — roseau, et signifie par conséquent «la terre des roseaux»

— Tu diras à Madame, poursuivit l'ingénieur qui s'était arrêté en face d'elle, que je la prie de mettre un couvert de plus . . . Il leva la main en repliant le pouce et dit d'une voix ferme: Quatre !

La fillette disparut. Vlad comprit qu'il était ce quatrième convive, cependant que le troisième était Codin.

Les deux autres étaient partis. Ils avaient emporté leurs fusils et leurs cartouchières. Vlad supposa qu'ils étaient allés se débarbouiller et faire un brin de toilette avant le dîner. Après avoir jeté un regard trouble aux papiers que Codin avait abandonnés sur la table, il se leva et se mit à arpenter la pièce à pas lents, le menton sur la poitrine et les mains derrière le dos. Le torrent de pensées qu'il essayait de fuir menaçait à nouveau de l'envahir. Il se dirigea vers la porte comme s'il eût compté sur la fraîcheur du soir et sur l'humidité qui montait des marais pour lui changer les idées.

Mais, sur le seuil de la pièce, il se trouva face à face avec Nistor. La figure du comptable, faiblement éclairée par la lampe posée sur la table, exprimait la douceur, mais aussi une sorte d'inquiétude, et même de la tristesse. Sa petite moustache coupée court et pareille à un minuscule papillon noir fixé sous le nez se fronça en un sourire persistant et forcé.

— Je vois que vous êtes ennuyé, camarade ingénieur, dit-il amicalement, avec une vibration émue dans sa grosse voix . . . Mais c'est toujours comme cela, au début, ajouta-t-il d'un air encourageant . . . Quand le camarade ingénieur Codin est arrivé chez nous, au printemps de 1949, il faisait la même tête que vous. Si je n'avais pas été là pour le calmer et pour lui dire que tout finirait par s'arranger, il serait reparti tout de suite. Pendant toute une semaine, il a refusé de défaire ses bagages . . . Alors moi — parce que vous savez, lorsque Frangopol a été chassé, c'est moi qui ai pris possession du domaine . . . moi et un de ses domestiques, un certain Ciurea, un ancien berger — eh bien, moi, j'ai eu soin du camarade Codin lorsqu'il est arrivé ici . . .

Ils s'arrêtèrent dans la cour, à quelques pas des fenêtres. Vlad se taisait ; on aurait pu croire qu'il n'entendait même pas ce que lui disait le comptable. Celui-ci continuait à parler sans arrêt, tout en pressant d'une main sa poitrine étroite.

— Vous êtes ingénieur . . . voilà ce que je lui ai dit, moi, au camarade Codin . . . alors vous devez vous occuper de la bonne marche de la ferme, des questions importantes, qui sont de la compétence d'un ingénieur . . . Quant à moi, j'aurai soin de tous les petits riens qui compliquent l'existence . . . Parce que je dois vous dire qu'il n'y a pas trop de quoi se réjouir par ici. Laissez-moi faire, que je lui ai dit, et vous serez content d'être débarrassé de tout un tas de tracas . . . Vous verrez !

Vlad, qui commençait à donner des signes d'impatience, leva les yeux vers le ciel étoilé. Nistor tendit le bras vers lui, cherchant sa main qu'il finit par prendre dans la sienne. D'une voix implorante, il reprit:

— Camarade ingénieur, je vous assure que ce ne sera pas bien terrible. C'est moi qui vous le dis. La ferme, au fond, c'est quoi ? . . . Moins que rien, un jeu d'enfant pour quelqu'un comme vous . . . La vie peut être belle partout, si on sait se la rendre agréable . . . Même notre vie *marécageuse* pour parler comme le camarade Codin ! Nistor fit entendre un

rire sonore et grave, dont l'écho prolongé faisait penser aux sons d'une cloche.

A cet instant, l'ingénieur Codin sortit de l'ombre, avançant vers eux d'un pas léger, le front haut:

— M'est avis qu'il vaut mieux laisser à demain les questions de service, n'est-ce pas, mon cher collègue? commença-t-il d'un air jovial, en s'adressant à Vlad... N'écoutez pas Nistor, parce que lui, la seule chose qui l'intéresse, c'est la ferme. Venez dîner!... Et il le prit par le bras. Lorsqu'ils eurent longé le mur pendant quelques instants, ils s'arrêtèrent. Alors l'ingénieur s'approcha de Nistor et lui secoua le bras: Hé, vieux, c'est fête, aujourd'hui!... Vous pouvez descendre à la cave... D'ailleurs, vous m'avez promis que si je tire plus de canards que vous...

— Mais comment donc! s'empressa de répondre le comptable. Mais bien entendu!

Nistor disparut, laissant les deux autres devant la maison. Codin reprit le jeune ingénieur par le bras.

— Entrons, dit-il. Nutza, la femme de Nistor, qui se fait une gloire de vous avoir connu avant tous les autres, nous attend sûrement déjà... Mais si, entrez, il viendra bien tout seul... Il a un vin qu'il a acheté de l'autre côté du Danube, en Dobroudja. Vous m'en direz des nouvelles!

Vlad s'éveilla l'esprit troublé. Il était près de midi. Il avait la tête lourde, la bouche amère. Autour de lui flottait une odeur d'alcool, et ses sens semblaient endormis, incapables de le servir. En apercevant le plafond blanc et bas, sa stupeur s'accrut. Où se trouvait-il? S'appuyant sur un coude, il tourna ses regards de tous les côtés. Devant la fenêtre aux volets fermés, il put distinguer une petite table basse et deux fauteuils démodés. Sur le mur du fond se trouvait une armoire avec des tiroirs dans le bas. Dans le coin, près de la porte, au-dessus du lavabo, était fixé un rectangle de toile blanche sur lequel étaient brodés les mots: « *Belle épouse et bonne table vous font la vie enviable* ». Le relent fade d'un parfum bon marché remplissait la chambre. Alors il entendit de l'autre côté de la porte une voix aiguë qui le fit tressaillir. En un instant, tout lui devint parfaitement clair.

Il s'allongea de nouveau sur son lit, en proie à toutes sortes de pensées. Il venait de se souvenir qu'il se trouvait à Zăvoiu, à la ferme d'Etat *Trestiana;* que la veille au soir il avait dîné avec Codin, Nistor et la femme de celui-ci, Nutza, et qu'il avait reçu « le baptême du feu», comme disait le comptable, « arrosé du meilleur vin qui soit, le vin de Dobroudja». ...Parce que, avait encore dit Nistor, « entrer dans une exploitation agricole de cet acabit, c'est comme de s'engager dans une bataille sur le front»... Mais « le camarade ingénieur — c'est-à-dire Vlad — ne devait pas se faire de soucis pour si peu de chose, parce que lui-même — c'est-à-dire Nistor — savait parfaitement ce qu'il convenait de faire pour rendre une telle bataille supportable et même agréable»... « Le camarade Codin en conviendra sûrement», avait affirmé Nutza en

donnant à ses yeux de hibou une vivacité juvénile... « Oui, confirma Codin... Sans cela, je ne serais même pas resté un seul jour... Pourtant, avait-il ajouté, dévoilant sa tristesse, il ne faut pas vous faire d'illusions, mon cher collègue !... Vous êtes encore jeune et vous ne connaissez rien à la vie... Si vous en attendez plus qu'elle ne peut vous donner, vous ferez mieux de partir tout de suite... Ainsi, avait-il dit d'une voix plaintive, moi qui vous parle, ingénieur diplômé en France, qu'est-ce que je suis devenu? une sorte de garde des marais de la ferme d'Etat *Trestiana* !... Mais que voulez-vous que j'y fasse? avait-il conclu d'un air résigné. C'est notre destin, à chacun d'entre nous, qui nous a fait venir ici»... Alors ils avaient engagé une longue discussion sur le destin. Bafouillant et oscillant au-dessus de la table, Codin avait soutenu que « le destin de l'homme s'accomplit toujours»... sans cela, comment pourrait-on expliquer logiquement qu'un homme comme lui — « qui avait été quelqu'un» — en fût arrivé à « perdre bêtement sa vie dans une région marécageuse de la plaine du Danube»... Nistor, qui avait suivi la conversation, avait évité de donner son avis. Obligé de se prononcer, Vlad avait déclaré qu'il ne croyait pas au destin, que « l'homme détermine tout seul sa destinée» et que « s'il existe quand même une situation donnée», l'homme doit lutter contre elle et « se frayer tout seul le chemin qu'il désire suivre»... « Vous vous trompez, avait protesté énergiquement Codin en levant péniblement un doigt en l'air. Nous devions fatalement nous rencontrer tous au milieu de ces marais, voilà la vérité !» philosophait-il... Puis il avait repris son verre, avait trinqué et s'était écroulé sur sa chaise comme un sac...

...Vlad sentit de nouveau le parfum fade de Nutza. Il rejeta ses couvertures, sauta du lit et s'habilla rapidement, sans faire de bruit. Au moment où la voix de la femme eut cessé de se faire entendre dans la pièce voisine, il ouvrit la porte et se glissa au dehors.

Dans les bureaux, il ne trouva personne; seule la fillette de la veille au soir était là, toujours accroupie sur le seuil, les jambes repliées sous sa jupe. C'est d'elle qu'il apprit que ni Codin ni Nistor n'étaient encore arrivés, qu'ils passeraient peut-être dans l'après-midi, à moins qu'ils n'aillent à la chasse, dans les marais, comme ils en avaient l'habitude.

Dans le vestibule il entendit un piétinement lourd et pressé. Il s'arrêta et se tourna vers la porte. Sur le seuil parurent sept ou huit têtes aux visages brunis par le soleil. C'étaient sans aucun doute des travailleurs de la ferme, probablement employés au potager. L'un d'eux, plus grand que les autres, plus large d'épaules, plus âgé aussi, vêtu d'une salopette constellée de taches de cambouis et dont les bras, nus jusqu'au coude, étaient noirs de hâle et de gas-oil, posa la valise et la boîte à violon aux pieds de l'ingénieur, après quoi il se redressa lentement. En même temps svelte et vigoureux, il semblait jaillir du plancher. Leurs regards se croisèrent inopinément: celui de Vlad était froid, terni par de sombres pensées; le regard de l'autre était lumineux, plein d'une chaleur et d'une bonté inaccoutumées.

— Soyez le bienvenu, camarade ingénieur ! dit-il d'une voix ferme.

Vlad marmonna une réponse indistincte.

Les autres s'agitaient dans le vestibule, se pressant impatiemment à la porte.

— Nous avions hâte de vous voir parmi nous ! cria une voix d'homme.

— Moi ? demanda le jeune ingénieur surpris.

— Vous, bien sûr ! répondit celui qui avait apporté la valise et le violon. Il y a déjà pas mal de temps qu'on attendait l'arrivée d'un ingénieur !

Vlad jeta un regard sceptique au mécanicien qui se tenait devant lui (à son aspect, c'était sûrement un mécanicien), puis à tous les autres.

— Oui, on vous attendait, répéta un peu gauchement le mécanicien.

Un temps, ils demeurèrent silencieux. Cette première rencontre les mettait tous mal à l'aise.

Le mécanicien fut le premier à se rendre compte de la gêne qui risquait de s'emparer d'eux, et il s'approcha lentement de Vlad. C'est alors qu'au milieu des hommes groupés dans le vestibule apparut la haute stature de l'ingénieur Codin. Se frayant un chemin parmi eux, il s'avança le front haut et le sourire aux lèvres.

— Eh bien, comment avez-vous dormi, mon cher collègue ? lança-t-il d'une voix joviale. Voyant que les regards de l'autre étaient troubles, il reprit, plein de compréhension: Vous n'avez probablement pas l'habitude... Mais ne vous en faites pas... c'est toujours Nutza qui nous remettra d'aplomb... Elle vient de préparer une soupe aigre qui vous remettra sur vos jambes, je ne vous dis que ça ! Il lui saisit le bras pour le déterminer à se presser: Le repas est prêt, nous devons lui faire honneur cette fois encore... Un peu plus tard, quand il fera moins chaud, nous pourrons aller faire un tour dans les marais et tirer quelques canards...

Mais c'est en vain que l'ingénieur désignait la porte de son bras tendu.

— Camarade ingénieur, dit Vlad assez calmement, ayez l'amabilité de faire atteler la charrette et de me faire reconduire à la gare...

Il se pencha, prit d'une main la valise et de l'autre la boîte à violon, et s'apprêta à partir.

— Camarade ingénieur ! bondit le mécanicien, affolé... camarade ingénieur !

Vlad passa à côté de lui et sortit dans le vestibule. Là, il fut rejoint par Codin.

— Vous n'allez tout de même pas partir ? s'écria celui-ci, abasourdi.

Mais le jeune ingénieur traversa le groupe des ouvriers sans dire mot, tout à la décision qu'il venait de prendre. Le mécanicien allait se précipiter sur ses pas mais il s'arrêta brusquement car Codin lui disait avec une fureur contenue:

— Vous voyez, camarade Badea ? Une autre fois, vous ne viendrez plus me raconter d'histoires... A présent, vous vous rendez compte, j'espère, qu'il n'y a pas beaucoup d'imbéciles comme moi pour s'enfoncer dans ces marécages puants, dans ce royaume de la vase et des moustiques, pour mener une existence pleine de privations !... Ce jeune homme avait apporté son violon, il pensait se distraire, comme dans une ville d'eaux !

Codin sortit en hâte et se dirigea vers Vlad qui attendait au milieu de la cour. Les travailleurs vinrent les rejoindre peu après. Ils se tinrent à

l'écart, silencieux, jusqu'au moment où les deux ingénieurs se furent engagés dans l'allée bordée de peupliers qui menait vers les remises et les écuries. Au bout d'un temps, le mécanicien lança furieusement dans leur direction:

— Vous avez bien raison de vous cavaler ! Mais sa voix trahissait la tristesse... On n'a pas besoin de gens comme ça, chez nous !

Les hommes se dispersèrent, chacun s'en allant d'un pas rapide à son travail, dans le potager. Le mécanicien revint dans la pièce exiguë et s'assit devant la table, triste et abattu. Quelques instants plus tôt, tout avait l'air de s'arranger si bien !... Un jeune ingénieur formé sous le régime de démocratie populaire, capable et audacieux, un homme au cœur ardent, prêt à affronter toutes les difficultés, et dans les veines duquel coulait un sang impétueux, voilà ce qu'il souhaitait depuis longtemps pour leur ferme d'Etat ! Toute la nuit, il n'avait fait que penser à Vlad. Il s'était plu à croire que celui-ci était l'homme qu'il attendait depuis longtemps... qu'à eux deux ils pourraient plus facilement ranimer cette ferme languissante. Toutes les pensées qu'il avait sans cesse retournées dans son esprit depuis le printemps dernier, lorsqu'il était venu travailler ici, semblaient avoir pris corps d'un seul coup... Et voilà que cet ingénieur s'en allait lui aussi, comme l'autre qui était parti au printemps !

— Zut ! fit le mécanicien en frappant la table du poing avec une colère qu'il ne parvenait plus à maîtriser. Ensuite, il ne bougea plus et resta le regard perdu dans le vide. Le soleil brûlant traversait la vitre, éclairant la figure allongée et les traits rudes de l'homme. La ligne de ses mâchoires et de son menton, l'ossature des tempes et les pommettes semblaient taillées dans le roc et lui donnaient un aspect assez rébarbatif. Son front était haut, anguleux, dur et sévère. Les yeux, par contre, avaient une expression douce et paisible, parfois presque rêveuse.

Pour la seconde fois, il frappa la table de son poing crispé, en un geste qu'il ne put maîtriser.

— Si ça continue, nous n'aurons jamais un ingénieur à la ferme !

Il en était navré et commençait à se demander sérieusement si les travailleurs de la ferme n'étaient pas un peu fautifs. Le jeune ingénieur avait passé toute la nuit en compagnie de Codin et de Nistor, et qui sait ce que ces gens-là lui avaient fourré dans la tête ! Ils avaient dû lui faire peur... « Mais quoi, se disait-il pour se rassurer, peut-on savoir au juste ce qui est arrivé? Il n'a pas sorti un mot, et puis tout d'un coup il a demandé la charrette pour s'en aller !» Soudain, le mécanicien eut un sursaut, se leva, prit sa casquette et se dirigea en courant vers les écuries.

Il y arriva au moment précis où la charrette s'engageait sur la route. Il fit un grand signe de la main. Le vieux cocher qui prenait soin des chevaux de la ferme arrêta à sa hauteur.

— Grand-père, lui cria Badea, laissez-moi conduire le camarade ingénieur à la gare à votre place !

Et Vlad, qui n'y comprenait rien, vit le mécanicien grimper sur le siège et saisir les rênes, cependant que le cocher descendait et se garait sur le bord de la route, son fouet à la main. Le vieux suivit longtemps,

d'un regard stupéfié, la charrette qui s'éloignait à fond de train dans un nuage de poussière.

Jusqu'au village, tout le long de la route qui montait en pente assez rapide, le mécanicien ralentit l'allure des chevaux en les calmant de la voix. De là jusqu'à la grand-route qui traversait la plaine, il tint les guides lâches et laissa les chevaux courir à leur guise. Noirs comme des corbeaux, dodus, le poil luisant, bien reposés, ils trottaient allègrement et enlevaient la charrette comme une plume. Arrivé à proximité des champs de maïs, le mécanicien tira sur les rênes pour ralentir leur course. On voyait bien qu'il n'était pas très habitué à conduire, qu'il s'y entendait assez mal, mais il réussit tout de même à maîtriser les bêtes.

Lorsqu'ils passèrent près du village, Vlad se retourna et regarda longuement les marais qui s'étendaient à perte de vue. Sous le soleil ardent de midi, les vastes espaces couverts de joncs touffus semblaient figés dans le calme et l'immobilité. Au loin, le miroir des eaux réfractait la lumière en feux adamantins.

Un moment, il eut l'impression de fuir comme un lâche. Il lui semblait que tous ceux qu'il abandonnait là-bas lui adressaient de sévères reproches. Levant la tête, il considéra le dos large et puissant du mécanicien assis sur la banquette, devant lui... « Je me demande ce qui lui a pris, de me conduire à la gare», pensa-t-il. Mais il n'eut pas le temps de chercher une réponse: tenant les guides d'une seule main, le mécanicien s'était tourné vers lui.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous comptez faire? l'interrogea-t-il, en dardant sur lui son regard sombre.

— Je trouverai bien du travail quelque part, répondit le jeune ingénieur d'une voix forte et presque rude. La question que le mécanicien venait de lui poser avait fait déborder le trop-plein de son cœur. Il éclata: Qu'est-ce que je pouvais faire ici? Devenir le gardien des marais? Il se rendit compte aussitôt qu'il venait de répéter mot à mot les paroles de l'ingénieur Codin, ce qui ne fit qu'accroître son indignation: Ce n'est pas pour ça que j'ai étudié aux frais de l'Etat. Et puis, on a beaucoup plus besoin d'ingénieurs ailleurs...

Le mécanicien se tourna de nouveau vers les chevaux. Il semblait plus sombre que jamais. Vlad pensait à présent au laboratoire qui l'attendait, à l'activité scientifique qu'il pourrait déployer auprès du professeur Vîlsan, à Lia... Il pressentait toutes les joies du retour. Oui, Vîlsan tiendrait parole et le garderait près de lui. Mais lui accorderait-il encore toute sa confiance, maintenant? Il sursauta...

— Si vous croyez vraiment que vous n'avez rien à faire ici, dit le mécanicien en se retournant de nouveau sur la banquette, alors, en effet, vous avez raison de partir !

Vlad fronça les sourcils, car ces paroles avaient tranché net le fil de ses pensées. Mais il était surtout étonné, car il avait pensé que le mécanicien allait une fois de plus le prier de rester à la ferme.

— Vous avez raison, dit encore Badea. Ici, on a besoin d'un homme, tenez, d'un homme comme ça ! et il leva son poing énorme et lourd, noir de cambouis, devant sa figure... Ici, tout est endormi, stagnant, comme la

vase des marais... Il faudrait une tempête pour remuer tout ça... Et son poing, agité de bas en haut, semblait vouloir soulever les tréfonds. Ah, pourquoi ne suis-je pas ingénieur?

Le mécanicien poussa un profond soupir et une sorte de frémissement le parcourut. Il reprit les rênes des deux mains et ralentit encore l'allure des chevaux. Les yeux du jeune ingénieur continuaient à fixer la nuque de Badea. La passion avec laquelle celui-ci lui avait parlé le surprenait. Dans son esprit, les pensées se heurtaient de nouveau, mettant sa résolution à une dure épreuve.

Ils restèrent longtemps silencieux. La charrette allait bon train, entre les éteules et les champs de maïs, soulevant la poussière de la route déserte. Au bout d'un certain temps, ils virent paraître au loin la silhouette basse de la gare perdue dans l'immensité du Bărăgan. Vlad se souvint du cheminot au menton entaillé et se plut à imaginer ce qu'il allait penser: « Encore un qui n'a pas envie de travailler !»

— Et moi qui m'étais tellement réjoui ! murmura d'un air rêveur le mécanicien. Puis il reprit presque aussitôt, plutôt pour lui-même que pour son interlocuteur: Toute la nuit, avec Ciurea, un gars qui a été berger, autrefois, chez le boyard, on a fait un tas de plans...

Le mécanicien se tut. Le silence était devenu encore plus profond. Cette fois, Vlad sentit l'émotion l'envahir, ce qui est tout naturel au moment d'une séparation. Pourtant, il craignait d'avoir à se souvenir toute sa vie de cette décision comme d'une chose honteuse.

— Pour finir, continua Badea, il faudra tout de même que quelqu'un vienne un jour. Et peut-être que nous pourrons réussir alors à mettre sur pied une organisation du parti à la ferme. Nous y pensons depuis longtemps... mais nous ne sommes que deux communistes: moi, qui suis mécanicien à la pompe d'eau, et l'autre, celui dont je vous ai parlé, l'ancien berger... Eh, murmura-t-il comme pour lui-même, s'il en venait un troisième, on pourrait constituer l'organisation, et alors tout changerait, tout s'animerait par ici !.. Brusquement, le mécanicien tressaillit. Empoignant d'une main ferme le dossier de la banquette sur laquelle il était assis, il murmura, sans trop d'espoir à vrai dire, mais en regardant l'ingénieur droit dans les yeux: Vous êtes peut-être communiste, vous aussi?

— Je suis membre de l'Union de la Jeunesse Travailleuse, répondit Vlad.

Le mécanicien arrêta les chevaux et demeura quelques instants les mains crispées sur les rênes, la figure tournée vers l'ingénieur. Ses regards étaient sombres et froids. D'une voix tranchante et rude, il dit:

— Alors, vous ne pouvez pas partir comme ça, camarade ingénieur !.. Vous n'avez encore vu ni la ferme, ni les étangs... Il tira sur les rênes et fit tourner la charrette au milieu du chemin. Ne sachant comment interpréter le silence de l'ingénieur, il ajouta à voix basse: Remettez au moins votre départ de quelques jours...

L'ingénieur haussa les épaules avec une indifférence inattendue. Mais il pensait qu'en définitive un retard de quelques jours ne pouvait que lui apporter des arguments pour se prouver à lui-même que la résolu-

tion qu'il avait prise était judicieuse. Le mécanicien secoua les guides et la charrette prit le chemin du retour.

Après avoir laissé l'attelage à l'écurie, le mécanicien partit en avant, portant la valise et la boîte à violon. L'ingénieur le suivait, préoccupé, les mains dans les poches, d'une démarche un peu forcée... « Drôle d'homme ! se disait le mécanicien. Il n'a pas dit un mot, pas un seul !» Et il pressa le pas vers les bureaux de la ferme comme s'il craignait que le jeune ingénieur ne se ravisât une fois de plus.

La petite Paulina, qui se tenait toujours sur le seuil, vint au-devant d'eux et prit la boîte à violon.

— Vous l'avez décidé à revenir, camarade Badea? demanda-t-elle tout étonnée.

— C'est lui qui s'est décidé, murmura le mécanicien.

Ils entrèrent. A l'intérieur, ils ne trouvèrent que Ciurea. L'ancien berger était assis, les coudes sur la table et le menton dans les mains. Il semblait attendre quelque chose.

— Tu sais à qui sont ces choses-là? lui demanda Badea en lui montrant le bagage qu'il avait posé dans un coin en arrivant. Quand Ciurea, stupéfait, se fut rapproché de lui, il lui jeta à la figure: Oui, mon vieux, à l'ingénieur !

— Où est-il? parvint à articuler Ciurea.

Au même instant, Vlad passait le seuil. Il s'arrêta près d'eux, le visage aussi terreux que lorsqu'il était parti, et le front tout aussi sombre. Leurs regards se croisèrent.

— Alors, vous voilà de retour? s'écria Ciurea tout joyeux.

— Oui, je suis revenu, répondit le jeune ingénieur sèchement. Pour le moment, du moins...

Ils s'assirent tous les trois devant la table. Le mécanicien leva sur les deux autres ses yeux rêveurs, pleins de douceur et de compréhension. Regardant l'ingénieur qui courbait le front, il comprit que, dans l'âme de celui-ci, un combat terrible était en train de se livrer. En dépit de tout ce qui était arrivé, malgré le mutisme et l'entêtement du jeune homme, le mécanicien constatait avec satisfaction que Vlad lui était sympathique.

Entre-temps, la fillette était revenue.

— Monsieur le directeur a dit, commença-t-elle timidement en s'adressant à Vlad, que puisque vous êtes revenu, on vous attend pour le dîner... Madame vous prie...

Le mécanicien se tourna vers la fillette et dit en appuyant sur les mots:

— Paulina, ma fille, va annoncer à *Monsieur* le directeur et à *Madame*... Il regarda Vlad et, voyant que celui-ci ne faisait aucune objection, il poursuivit sur un ton plus tranchant:... que le *camarade* ingénieur n'a pas faim et qu'il reste ici avec *nous*... T'as compris?... Allons, file !

La fillette s'éloigna à pas menus. Elle ne comprenait pas bien ce qui se passait. Mais elle n'avait pas plutôt disparu dans l'ombre du vestibule que le mécanicien la rappela:

— Attends, Paulina, tu iras plus tard chez *Madame*... Pour l'instant, tu vas accompagner le camarade ingénieur à la fontaine et tu lui donneras de l'eau pour se débarbouiller.

Vlad sortit derrière la fillette, évitant de rencontrer les regards du mécanicien. Badea et Ciurea restèrent seuls dans la pièce.

— Comment as-tu fait? demanda Ciurea, encore ahuri par tous ces événements.

Le mécanicien lui raconta en quelques mots comment, à proximité de la gare, il avait décidé l'ingénieur à revenir.

— Alors, comme ça, il n'a pas refusé? demanda Ciurea, les sourcils foncés.

— Bien sûr! murmura Badea, en haussant les épaules.

— Tu as entendu, il a dit que c'était seulement pour le moment, insista Ciurea.

Il frotta son menton osseux couvert de poils rudes, gris et drus, et se tourna de nouveau vers le mécanicien. Celui-ci était transfiguré; sa figure était radieuse, ses yeux brillaient.

— Et puis, tu sais, dit Badea, il est membre de l'U.J.T. ! Alors, s'il reste, on pourra avoir notre organisation du parti, vieux frère !

A ces mots, les yeux de l'ancien gardien de bestiaux se mirent eux aussi à briller. Le mécanicien prit la valise de l'ingénieur, tendit à Ciurea la boîte à violon, et tous deux quittèrent la pièce.

— Qu'est-ce qu'on fait? demanda Ciurea, inquiet. Il doit pourtant manger quelque chose... Et puis, où est-ce qu'on le couche?

— Il viendra chez moi, dans ma bicoque, répondit Badea. Là-bas, on verra ce qu'il y a à faire...

La lune s'était levée. Au-dessus de l'étang, toute l'atmosphère resplendissait d'une lumière blanche, diamantine. Les eaux des marais, les roseaux et les bouquets de laîche, la jonchaie dense qui se perdait au loin, tout scintillait dans l'obscurité. Le mécanicien s'arrêta devant une maisonnette et se tourna vers l'ingénieur saisi d'une sincère admiration.

— Regardez, camarade ingénieur ! Franchement, avez-vous déjà vu une nuit pareille?

Vlad, pétrifié de surprise, ne sut que répondre. Près d'eux, Ciurea s'était arrêté, tenant la boîte à violon. Lui-même — qui avait pourtant vécu et trimé ici — semblait découvrir pour la première fois la beauté des marais.

La maisonnette du mécanicien était située près de l'eau. A droite et à gauche se dressaient deux bouquets de peupliers géants dont les cimes étaient argentées par les rayons de la lune. Entre les peupliers, un sentier descendait vers l'étang qui brillait comme un miroir. La nuit semblait s'être réfugiée dans l'épaisseur des halliers de joncs qui envahissaient l'eau et la terre, prenant possession de toute l'étendue sans fin des marais. Par-dessus les pointes des roseaux et des joncs, on apercevait au loin d'innombrables clairières et passages où les rayons de la lune baignaient la surface de l'eau d'une lumière éblouissante. Les regards de Vlad glissaient à travers ces clairières jusqu'aux recoins les plus sombres où la nuit recouvrait les étangs pleins de mystère.

Ciurea avait déposé la valise et le violon dans la bicoque du mécanicien pendant que celui-ci était allé chercher une brassée de bois sec. Puis ils allumèrent un grand feu de broussailles sèches sur lequel ils jetèrent des brindilles de saule. Badea prit une marmite pour aller puiser de l'eau et Ciurea descendit au bord du lac, disparaissant entre les roseaux. Le mécanicien revint bientôt et plaça la marmite au-dessus des flammes, suspendue à une branche de saule fichée en terre de manière à dominer le feu. Ciurea rapporta de l'étang une nasse toute dégoulinante d'eau. Il s'agenouilla sur l'herbe, écarta la toile de sac qui obstruait l'ouverture de la nasse et fit glisser sur l'herbe humide les poissons qui se débattaient dans un scintillement d'écailles argentées.

— Ils gigoteront aussi dans la soupe, dit l'ancien valet de ferme en souriant.

Le mécanicien tria les carpeaux, mettant les plus grands de côté pour les faire frire. Ciurea prit un couteau de pêcheur qu'il portait à la ceinture et se mit à râcler les écailles. Certains poissons allaient dans la marmite, mais les autres, ceux que Badea avait choisis, il les déposait sur le sol après avoir fendu leurs ventres blanchâtres sur toute la longueur et les avoir écaillés. Il remit ensuite un morceau de gaude froide dans la nasse qu'il alla replacer parmi les roseaux.

— Il connaît tous les secrets des marais, dit le mécanicien lorsque l'autre se fut éloigné. Depuis l'âge de 19 ans, de 1919 à 1949, il n'a fait que garder les troupeaux dans ce pays sauvage... Pendant trente ans, il a été valet de ferme chez Frangopol... Certaines années, il menait ses troupeaux dans les marais au début du printemps et n'en revenait qu'à l'automne, des fois même plus tard, quand la neige commençait à tomber... Il n'a personne au monde ; son père est mort au front en 1916, et sa mère bien avant, du typhus. Il a vécu dans une de ces misères !.. C'est seulement ces derniers temps qu'il a lui aussi commencé à devenir un autre homme...

En s'enfonçant dans l'étang, l'ancien valet n'avait pas seulement provoqué le clapotis des eaux, mais aussi le coassement d'une multitude de grenouilles. Un concert de sons variés, les uns aigus, d'autres graves et mélodieux, rompit le silence.

Vlad éprouvait au fond de son cœur une sorte de crainte née de l'inconnu, du mystère dont s'enveloppait toute chose autour de lui. Il lui était difficile de se rendre compte du rôle qu'il pourrait jouer ici. Mais une pensée lui apparaissait assez clairement: plutôt que de rester à la ferme et de se contenter de la vie qu'y menait Codin, il valait mieux partir tout de suite.

Après le retour de Ciurea, tous trois s'assirent autour du feu. L'eau bouillait dans la marmite, dégageant une légère buée et un agréable fumet de poisson bouilli. Le mécanicien tira de côté un petit tas de braise sur lequel Ciurea posa les carpes pour les faire griller. L'odeur de poisson grillé se répandit à son tour, excitant encore plus la faim du jeune ingénieur qui n'avait rien mangé de toute la journée. Ses regards impatients allaient de Badea qui remettait sans cesse des brindilles sur le feu à Ciurea qui saisissait les poissons par la tête ou par la queue, soufflait dessus pour

faire tomber la cendre, et les retournait sur la braise qui se mettait alors à crépiter, fumant et dégageant une odeur appétissante.

A un moment donné, Ciurea prit une carpe et la tendit à Vlad en lui disant d'un ton engageant:

— Goûtez-moi ça, camarade ingénieur ! Et il ajouta en riant: Tant de voyages en un seul jour, ça vous creuse, pas vrai?

Vlad prit le poisson et se mit à manger. Il ne s'était pas attendu à le trouver si savoureux. Le mécanicien et Ciurea le regardaient avec sympathie, se demandant ce qu'ils pourraient encore faire pour lui être agréables.

— L'étang est plein de poissons, reprit Ciurea. Autrefois, au temps du boyard, on en retirait bien dix tonnes par semaine. Il faisait des affaires d'or: il vendait le poisson, les roseaux, le bois, il se faisait payer le droit de pâturage et tout le reste... Mais ce qu'il pouvait être rosse, ce gaillard-là !

Vlad tendit l'oreille.

— Mădărache, lui, continuait l'ancien berger, il se conduisait comme s'il était le maître. Il payait au boyard chaque année une certaine somme et tout ce qu'il gagnait en plus lui revenait. Et ça en faisait, de l'argent, vu qu'il encaissait pour le poisson, pour le droit de pêche et de chasse, pour les roseaux, pour les joncs, pour l'herbe, pour le pâturage, pour le bois, pour tout, quoi !... On pouvait rien faire dans les marais sans payer son écot à Mădărache. Même nous qui gardions les moutons du boyard, on n'avait le droit de toucher à rien. Mais du poisson, on en prenait quand même. En menant paître les moutons dans les coins sauvages de la Vallée du Loup, on jetait des lignes ou des nasses dans une anse de l'étang — le Cygne, qu'on l'appelait — ou bien on lançait l'épervier au Chenal du Diable...

Je ne sais pas comme ça c'est fait, mais un été, il a eu vent de quelque chose. Alors, il s'est mis à passer par chez nous, tantôt à cheval, tantôt en canot, pour nous prendre sur le fait. « Je suis sûr que vous braconnez et que vous allez vendre le poisson en ville ! qu'il criait tout en colère. Si jamais je vous y prends, je vous descends !» et il nous montrait le fusil qui pendait à son épaule et dont il ne se séparait jamais... « Pensez-vous, monsieur Mădărache, s'écriaient les bergers, on n'est pas des voleurs !» « Ça va, ça va ! vous ne volez pas mon poisson, vous vous contentez de le prendre ! Dieu vous garde de tomber entre mes mains !» Et il s'en alla. Depuis, nous n'avons plus braconné dans l'étang que la nuit, pour être tranquilles. Mais voilà qu'une fois, comme on jetait l'épervier dans le Chenal du Diable, il nous attrape. C'est-à-dire que c'est moi qu'il attrape. Il sort brusquement de l'ombre de la jonchaie et nous met en joue:« Halte, ou je tire !» Celui qui était avec moi laisse tomber l'épervier et se jette à l'eau... Mădărache tire au jugé, dans la direction où l'autre vient de plonger. Mais en même temps, on entend clapoter l'eau derrière nous, parmi les roseaux. Mădărache se retourne, vise et tire encore une fois: pan ! Les canards sauvages, épouvantés, s'envolent en caquetant. Mădărache recharge bien vite son fusil et, furieux d'avoir laissé échapper l'autre, s'en prend à moi: « Monte dans mon canot, bougre

de salaud, et plus vite que ça !» Qu'est-ce que je pouvais faire? Je monte dans le canot. J'étais à l'une des extrémités, l'épervier à la main, lui à l'autre bout, le canon tourné dans ma direction. « Voyons, m'sieu Mădărache, que je lui dis, pour essayer de le calmer un peu, il reste bien assez de poissons dans l'étang, même si j'en ai pris quelques-uns». Lui me laisse parler en me dévorant des yeux comme un chien prêt à bondir... « Il faut bien qu'on apaise sa faim, vu que le boyard nous envoie juste une poignée de farine de maïs, de temps en temps, et même celle-là, elle est gâtée». « Ah, vous voulez apaiser votre faim? qu'il fait. Eh bien, je t'en ferai manger, moi, du poisson !... Prends les rames et mène-moi dans une éclaircie !» J'empoigne les avirons et je sauque tant que je peux pour faire sortir le canot de la jonchaie et le diriger vers le milieu de l'étang. Une vraie forêt ! Enfin, nous finissons par arriver dans un endroit que la lune éclairait, et j'arrête de ramer. « Défais l'épervier !» qu'il m'ordonne. Je l'ouvre. Il y avait dedans cinq ou six carpes et un peu de menu fretin tout juste bon à mettre dans la soupe. « Mange !» rugit alors Mădărache en désignant le poisson du canon de son fusil. Je crois qu'il plaisante et je me mets à rire. Mais il me regarde d'un air menaçant, me met en joue et appuie sur la détente. Le coup passe à deux doigts de moi. « Tu crois que je plaisante? Mange, que je te dis !» « M'sieu Mădărache !» « Un mot de plus et je te tire dessus !» D'abord, je commence à trembler, mais je me ressaisis bien vite. Seulement, rien qu'à voir le poisson, je sens une de ces envies de vomir ! Je bredouille encore une fois: « M'sieu Mădărache !», mais il me pousse du bout de son fusil vers le poisson. Alors, tant pis, je me baisse, je prends une carpe et je mors à pleines dents son corps couvert d'écailles. Et puis j'essaye de mâcher, mais je ne peux pas. J'ai une telle nausée que je recrache tout dans l'eau. « Mange, bandit ! » m'ordonne à nouveau Mădărache entre ses dents. Je me penche de nouveau sur le poisson. Mais ma patience était à bout. D'un bond, je me jette sur Mădărache, je le ceinture, je me jette à l'eau, l'entraîne avec moi et le maintiens au fond jusqu'à ce que je sente que le fusil lui a glissé des mains. Alors, je le relâche et je regagne la rive à la nage. Il est revenu la nuit même, à cheval cette fois, armé d'un autre fusil et accompagné par trois ou quatre gaillards. Il était fou de colère. Il criait et jurait, tirait des coups de feu au-dessus de la tête des pâtres qui étaient restés à la bergerie. Il les menaçait de les tuer tous, s'ils ne me livraient pas. Tout l'été, je me suis tenu caché dans les marais. A l'automne, quand je me suis de nouveau montré au manoir, il s'était calmé, sa fureur était tombée. Mais depuis ce temps-là, nous nous haïssons comme des chiens.

Ciurea se tut, retira de la braise quelques poissons grillés et les étendit sur une serviette que le mécanicien avait dépliée à côté de lui. Vlad suivait ses mouvements tout en songeant au récit que l'homme venait de lui faire, et aussi à la façon dont Mădărache avait frappé ses chevaux.

— Maintenant, il est charretier chez nous, acheva l'ancien berger. Je ne sais pas ce qu'en pensent Nistor et l'ingénieur. Drôle de gens, ces deux-là ! Faut croire qu'ils font des affaires avec lui, c'est la seule explication possible !

— Ça ne durera pas toujours, ça non plus ! murmura Badea.

Le mécanicien apporta quelques écuelles que Ciurea remplit de soupe au poisson. Puis il distribua des cuillères en bois, et tous les trois se mirent à manger. Il y avait aussi de la gaude froide restée du repas de midi. Vlad trouvait incommode de tenir l'écuelle sur les genoux, mais il finit par s'y habituer. Ils mangèrent aussi le poisson grillé, roulé dans du sel et de l'ail haché menu, et burent de grandes lampées d'eau. Puis ils cessèrent de s'occuper du feu qui se mit à fumer, et ils allèrent s'asseoir près du seuil de la maisonnette. Badea apporta une botte de laîche sèche, la défit, l'étendit dans un coin de la pièce et la recouvrit d'une couverture.

— Reposez-vous un peu, camarade ingénieur, dit-il à Vlad. Et il ajouta, comme pour s'excuser: C'est seulement l'affaire d'un soir; demain, on arrangera ça...

Vlad entra dans la maisonnette et se coucha, la tête du côté de la porte. Le mécanicien et Ciurea restèrent dehors, assis de part et d'autre de la porte, à fumer tranquillement leurs cigarettes. La lune était montée haut dans le ciel. Ses rayons passaient entre les peupliers et frappaient le seuil de la maisonnette. Les grenouilles avaient cessé de coasser. Au-dessus de l'immensité des marais, sur le miroir brillant des eaux aussi bien que sur les ombres denses des jonchaies touffues, partout s'étendait ce calme qui ne se rencontre guère que dans les endroits abandonnés où la nature sauvage a repris ses droits.

— Vous dormez, camarade ingénieur? demanda le mécanicien au bout d'un temps.

— Non, répondit Vlad. Puis il ajouta, pensif: C'est pourtant vrai que c'est beau, ici !

C'étaient les premières paroles que Vlad eût prononcées depuis son arrivée chez le mécanicien, comme s'il répondait enfin à la question que Badea lui avait posée en lui faisant admirer les marais au clair de lune. Mais, à la manière dont ces mots avaient été prononcés, le mécanicien devina aussi certaines pensées cachées de l'ingénieur et c'est pourquoi il répondit:

— Vous vous y ferez, camarade ingénieur... Ah, si j'étais calé comme vous, ce que je les mettrais en valeur, moi, ces marais! Figurez-vous que le plan élaboré au printemps dernier, quand on a pris le domaine au boyard, eh bien, il n'a jamais été mis en pratique ! Si le camarade Codin avait seulement fait preuve de négligence, ce serait encore rien, mais il n'a même pas l'air de vouloir le réaliser. L'étang est plein de poissons même comme ça, alors, qu'est-ce que ça serait si on s'en occupait ! Et puis, on pourrait avoir des milliers de moutons... des vaches par centaines... des centaines de porcs... une ferme de vaches laitières... un élevage de volaille... des chevaux qu'on pourrait laisser vivre presque à l'état sauvage, dans les halliers qui bordent l'étang. L'ingénieur Codin prétend que pour l'instant ce n'est pas possible, qu'il faut des fonds et des investissements, des bâtiments nouveaux et du personnel. Bien sûr qu'il faut tout ça; mais si nous restons là à nous croiser les bras, personne d'autre ne le fera ! Et si nous ne demandons rien à personne, personne ne nous donnera rien !

Vlad se souleva sur un coude et se tourna vers Badea. Le visage rude et fermé du mécanicien était adouci par la lumière de la lune. On y voyait même un sourire, un sourire rêveur qui semblait éclairer son visage par-delà ses pensées.

— Camarade ingénieur, dit Ciurea avec un petit rire sceptique, voilà comment il est: à rêver tout le temps. Depuis qu'il est arrivé ici, au printemps dernier, il ne parle plus d'autre chose. Il s'assied là, sur le pas de sa porte, et il passe toute la nuit à rêver à des chevaux, à des troupeaux et à des volailles remplissant toute l'étendue des marais, à toutes ces choses qui figurent dans le plan de la ferme.

— Eh, l'interrompit le mécanicien, c'est pourtant ça qui serait le socialisme ici, chez nous. L'ingénieur Codin, lui, se contente d'écouter matin et soir le petit moteur de la pompe — teuf-teuf, teuf-teuf ! — et il se figure que les trente hectares du potager, c'est quelque chose de très important ! Mais alors où est-ce qu'elle est, toute la science qu'il a étudiée ? C'est pour ça qu'il est ingénieur ? Pour tout laisser au petit bonheur ? Moi, je crois qu'un ingénieur, ça doit agir, transformer les choses, en construire de nouvelles. Alors quoi, cette contrée sauvage ne peut pas être mieux exploitée qu'à présent ? Ai-je pas raison, camarade ingénieur ?

Vlad s'allongea de nouveau sur son lit de laîche, les mains nouées sous la nuque. Ce qu'il venait d'entendre troublait à nouveau ses pensées. C'était là, en effet, ce qu'il avait souvent rêvé, lui aussi. Souvent il s'était plu à imaginer le Bărăgan devenant un vaste tapis de cultures, un vrai jardin. Mais jamais il n'avait pensé pouvoir trouver ici un autre homme ayant les mêmes idées que lui, caressant les mêmes rêves.

Le mécanicien continuait de parler avec enthousiasme, mais Vlad semblait ne plus l'entendre. De nouveau, il se souvenait du laboratoire, des espérances que son départ avait anéanties, de Lia... Il s'endormit très tard en pensant à elle.

✧

Vlad Oprişa avait dormi comme une souche ; réveillé dès l'aube par le bruit du moteur de la pompe à eau, il parut sur le seuil de la maisonnette en se frottant les yeux et en se passant les doigts dans les cheveux. Des marais montait une fraîcheur humide en même temps qu'une odeur de végétation luxuriante et de terre inondée. L'air était frais, pur, vivifiant. Au-dessus des marais, vers l'est, un soleil immense et rouge, pareil à une boule de feu, montait à l'horizon.

Vlad descendit quelques marches, puis s'arrêta pour admirer le paysage, Après quoi, il poursuivit son chemin jusqu'au bord de l'étang pour faire sa toilette. Tandis qu'il se débarbouillait, le mécanicien parut derrière lui.

— Eh bien, camarade ingénieur ? fit-il simplement.

— Eh bien, c'est beau ! répondit Vlad en se retournant. Rudement beau ! Seulement, ça ne suffit pas.

— Bien sûr que ça ne suffit pas ! confirma Badea. Mais il ne dépend que de nous de faire davantage.

Vlad Oprişa esquissa un pâle sourire, hocha la tête d'un air sceptique, puis se pencha de nouveau vers l'eau.

Ils revinrent ensemble vers la maison du mécanicien. Vlad s'essuya la figure avec une serviette en toile de lin. Silencieux, pensif, il jetait de temps en temps un coup d'œil furtif dans la direction de Badea. Les traits de celui-ci ne lui parurent plus aussi durs. Un front haut, anguleux mais pourtant serein, des yeux rêveurs, voilà ce qu'avait de particulier l'homme qui se tenait en face de lui. Vlad se souvint du trajet qu'ils avaient fait ensemble, la veille, lorsqu'ils étaient allés à la gare, et aussi de la façon dont Badea lui avait parlé du plan de développement de la ferme. Il n'avait pas oublié la passion qui éclatait dans chacune de ses paroles.

— Alors, camarade Badea, dit Vlad, un jour nous verrons donc par ici des milliers de bestiaux, des dizaines de tonnes de poissons et de roseau, des pâturages, des potagers?

— Oui, camarade ingénieur ! s'écria le mécanicien, soudain joyeux. Dites, vous ne croyez pas que c'est possible?

— Si, c'est possible, reconnut Vlad un peu gêné. Mais pour cela, il n'y a pas besoin de deux ingénieurs, un seul suffit. Et puis, les recherches que j'ai dû interrompre à l'Institut étaient plus intéressantes et beaucoup plus utiles.

Ils se turent.

— Est-ce que l'exploitation possède un plan des marais? demanda-t-il au bout d'un certain temps.

— Elle en a un... en tout cas, une espèce de plan qu'on a dressé quand on a pris le domaine au boyard. On doit l'avoir oublié dans un tiroir, avec le plan de développement. Est-ce que vous croyez que quelqu'un se préoccupe encore des plans, chez nous?

Des pas se firent entendre derrière eux. Ils se retournèrent. Vlad reconnut la fillette qu'il avait trouvée sur le seuil du bureau. Ses pieds nus étaient humides de rosée, sa face joufflue hâlée par le soleil, ses yeux étincelants. Elle montra, dans son tablier, des tomates, des piments, des concombres, un morceau de pain et un melon.

— C'est le camarade Toma qui vous les envoie.

— Bien, petite ! dit le mécanicien. Porte-les dans la maison.

En ressortant, la fillette dit avec fierté:

— Les melons commençent à mûrir. Celui-ci, c'est le premier de tout le potager.

Vlad goûta un peu de tout. Le mécanicien descendit vers la pompe, car le moteur s'était mis à avoir des ratés. Lorsqu'il eut fini de manger, Vlad se mit à écrire une lettre. Les mots coulaient facilement de sa plume.

Vlad plia la feuille de papier et la mit dans sa poche, pour n'être pas vu par le mécanicien qui revenait de la pompe. Puis, après l'avoir encore une fois questionné sur le plan de développement de la ferme, il se leva et se dirigea vers les bureaux.

Vers midi, Codin y vint à son tour. L'ingénieur venait à peine de sortir du lit. Il entra d'un air joyeux en se frottant les mains. Il portait des pantalons beiges, d'un tissu anglais très fin, et un veston de soie brillante de couleur brune. Un mouchoir blanc sortait de la poche supérieure de

son veston, il arborait une marguerite à la boutonnière et portait des lunettes fumées pour préserver ses yeux de la lumière. Tout sourires, il tendit la main à Vlad:

— Vous étiez là, mon cher collègue? puis il ajouta sur un ton interrogateur: Alors, il paraît que le goût de la vie monacale a quand même eu le dessus? Au fait, reprit-il aussitôt, la vie peut être vécue n'importe où, si on sait se la rendre agréable ! Mais il y a une chose qu'elle ne pardonne pas: les songes creux, la vaine rêverie ! Je vous l'ai dit dès le premier soir: si vous demandez autre chose à la vie, ce n'est pas ici qu'il faut le chercher. Les rêves, *mon cher*, sont comme l'eau et le temps: ils passent rapidement... et, ce qui est encore plus douloureux, ils disparaissent parfois sans laisser la moindre trace !

Vlad se taisait. Il avait été frappé dès l'abord par l'air distingué de l'ingénieur, notamment par son fin profil et par le respect qu'imposaient ses tempes légèrement grisonnantes. Et pourtant, il ne parvenait pas à lui attribuer d'autres pensées que celles qu'il avait exprimées au cours de la soirée passée chez Nistor.

— Alors, c'est décidé, vous restez? demanda Codin.

Le jeune ingénieur haussa les épaules, comme pour dire qu'il n'en savait rien.

— En ce cas, *mon cher*, vous aurez la responsabilité de l'étang ! Ne vous alarmez pas, vous, n'aurez pas grand-chose à faire. Au besoin, je pourrai vous donner un coup de main. Toma s'occupera du potager et voilà tout ! Je suis heureux de la décision que vous avez prise. Je m'en réjouis surtout pour la ferme, parce que, en ce qui vous concerne...

— Avez-vous un plan des marais? marmonna Vlad.

— Naturellement que nous en avons un ! Un plan pour les marais et un plan pour le développement futur de notre ferme. Oui, nous en avons ! Ils sont chez Nistor, dans le coffre-fort.

Codin ouvrit une porte et cria qu'il avait besoin des plans, comme si Nistor eût pu savoir de quels plans il s'agissait. Mais, au grand étonnement de Vlad, le comptable arriva avec les « plans» serrés dans deux dossiers. Il les étala devant Vlad en s'affairant autour de la table et en scrutant le jeune ingénieur de ses yeux vifs et rusés, mais assombris.

— Les plans sont très intéressants, mon cher collègue, reprit Codin en regardant par la fenêtre. C'est moi qui les ai établis. Mais c'est un peu comme les rêves dont je vous parlais tout à l'heure... le plus souvent, la vie les renverse. Comme vous voyez, ils sont restés sur le papier, dans un coffre-fort. La vie a prouvé qu'ils étaient trop audacieux. Mais nous n'y renonçons pas pour autant. Tout au contraire, nous avons la ferme intention de les appliquer. Et si, pour l'instant, nous n'en avons pas encore les moyens, un jour viendra, soyez-en sûr, où nous les réaliserons ensemble.

— En effet, maintenant, ce sera plus facile, dit aussi le comptable, aimablement.

Vlad, cependant, avait compris qu'en faisant allusion à la vie qui avait renversé ses plans, l'ingénieur voulait parler de la vie telle qu'il l'imaginait et qu'il la désirait. Il prit donc les plans et sortit. Tout le reste de la journée, assis sur le seuil de la maisonnette de Badea, il passa son

temps à les étudier en détail, patiemment, soigneusement. Il couvrit de notes une feuille de papier, refit quelques comptes, fouilla dans sa valise pour y trouver les livres dont il avait besoin, et, pour finir, fit un croquis des marais à une échelle plus réduite. Le soir, quand le mécanicien rentra à la maison, le jeune ingénieur l'accueillit en disant:

— Camarade Badea, je voudrais voir les marais !

Lia se regarda encore une fois dans la glace, arrangeant d'un geste rapide les bouclettes qui s'enroulaient autour de ses oreilles. Elle rajusta d'un geste sa petite robe de cotonnade et se tourna légèrement, sans quitter le miroir des yeux. La robe était, en effet, un peu défraîchie, mais avait été soigneusement repassée par sa mère. Le corsage était tendu à craquer sous la pression des seins, mais la jupe lui allait parfaitement. Tandis qu'elle se mirait ainsi, elle se surprit à penser à Georges avec un certain intérêt, et elle aperçut dans la glace ses joues soudain empourprées. Aussitôt, comme un remords, la glace-fée lui renvoya l'image de Vlad. Et Lia se prit à sourire à ses pensées. Depuis la réunion de la dernière promotion d'étudiants, à la suite de laquelle Vlad avait quitté la ville, elle n'avait plus rencontré Georges qu'une seule fois; il était venu la voir, accompagné comme toujours de Stela. Mais, comme toujours également, il lui avait jeté un long regard et lui avait baisé la main avec la même tendre courtoisie. Lia sourit de nouveau, un peu honteuse de ce secret qu'elle cachait dans le fond de son cœur, et s'apprêta à partir. Sur le seuil, elle trouva sa mère qui lui apportait une lettre. Lia lui arracha l'enveloppe des mains et se précipita impatiemment vers la fenêtre. La vieille demeura derrière elle, les mains jointes, sa tête aux cheveux blancs inclinée sur l'épaule, attendant d'être mise au courant du contenu de la lettre. Entre les doigts de Lia, la feuille de papier tremblait, trahissant le frémissement des mains. Sa mère comprit qu'il s'agissait d'une lettre de Vlad et sourit avec indulgence. Mais au même instant Lia froissa la lettre et la lança furieusement sur la table en s'écriant:

— Saleté de vie ! Je n'ai jamais vu pareille guigne !

Elle sortit, le nez dans son mouchoir et les yeux brillants de larmes, en claquant violemment la porte.

— Dieu nous protège ! murmura sa mère, épouvantée, en la suivant des yeux par la fenêtre.

Lia traversait la rue, se hâtant vers l'arrêt du tramway. La vieille soupira. Elle revint auprès de la table et, de ses doigts décharnés, défit et lissa la lettre chiffonnée. Puis, traînant ses pantoufles, elle alla jusqu'à la commode prendre ses lunettes et se mit à lire: « ... *Liliane, ma chérie,* — écrivait Vlad — *comme tu vois, la vie a des tournants inattendus que nous ne pouvons ni comprendre ni dominer si nous ne sommes pas préparés à les accueillir. Je pense que nous ne devons pas perdre courage... Quand toi aussi tu auras terminé tes études à l'Institut, nous verrons ce qu'il y aura à faire...* » La vieille soupira de nouveau; elle venait enfin de comprendre la colère de sa fille. Elle poursuivit sa lecture. Ses regards s'arrêtèrent sur le passage où le jeune ingénieur justifiait une fois de plus son départ:

« *Je dois te dire que l'idée de ce nouveau plan de transformation du marais m'enthousiasme chaque jour davantage. Imagine ces dix mille hectares couverts de roseaux qu'on pourrait transformer en un jardin luxuriant!* »... Vers la fin de la lettre, Vlad écrivait, tout à la fois inquiet et encourageant: « *Ne crois pas, ma douce Liliane, que je t'aie oubliée! Bien au contraire! L'éloignement est comme un vent puissant, il ne fait qu'attiser le feu de mon amour. Tu me manques infiniment, il m'est très difficile de vivre loin de toi, mais toutes mes pensées sont éclairées par ton sourire, et cela me donne la force dont j'ai besoin. Hier, j'ai cueilli pour toi une brassée de nénuphars blancs et lumineux comme des étoiles...* » Les yeux de la vieille se remplirent de larmes, le papier crissa doucement entre ses doigts; elle lissa encore une fois la lettre froissée, mais l'ombre qui voilait son regard persista... Elle parvint pourtant à lire les dernières lignes: « *La vie peut être belle n'importe où, à condition de savoir comment et pourquoi l'on vit! J'attends tes lettres avec impatience... J'embrasse tes yeux et te demande pardon si je t'ai fait de la peine...* »

— Ah, mon garçon, mon pauvre garçon ! geignit la vieille d'une voix noyée par les pleurs.

Elle se souvenait assez bien de Vlad. Il était venu plusieurs fois chez Lia, et sa présence semblait chasser la tristesse de leur maison, comme un courant qui balaye la poussière des souvenirs. Depuis deux ans que son mari, un retraité, était mort, la vieille se donnait bien du mal pour joindre les deux bouts. Sa petite pension et la bourse de Lia suffisaient à peine à leur entretien. Autrefois non plus, leur situation n'avait pas été brillante, aussi la vieille avait-elle appris à prendre la vie au sérieux. C'est pourquoi elle se demandait une fois de plus de qui Lia avait hérité cette légèreté qu'elle ne tenait sûrement ni de sa mère ni du défunt.

Lia descendit rapidement du tramway et, après avoir parcouru quelques rues ombragées par de beaux tilleuls, contourna la place de l'Arc de Triomphe. Le banc sur lequel Georges et Stela auraient dû l'attendre était vide. Surprise, elle s'assit et se mit à suivre des yeux les autos qui passaient à toute vitesse devant elle. Elle revit en pensée le visage de Georges, mais presque aussitôt une autre image s'y superposa, celle de Vlad, plus proche maintenant de son cœur. Mais comme en même temps elle se souvint de la lettre du jeune ingénieur, ses yeux de nouveau se remplirent de larmes. Elle se sentait seule, abandonnée, sans force... Tout à coup, une automobile ralentit et stoppa près du trottoir. Georges en descendit et s'approcha de Lia, une main sur le cœur et les yeux fixés sur sa montre.

— Je ne me pardonnerai jamais de t'avoir fait attendre, ne fût-ce qu'un seul instant, commença-t-il. Il songeait qu'au même moment Stela l'attendait chez elle, où il avait promis de passer la prendre. Il ajouta vivement, comme s'il se fût agi d'une chose sans importance: Stela est un peu souffrante, elle n'a pas pu venir...

Lia se taisait. Georges lui prit la main et y appuya longuement ses lèvres molles et charnues, en lui jetant un regard insistant par-dessus les sourcils, comme il faisait toujours.

— Je me suis permis de venir tout seul, reprit-il.

Lia se sentait assez gênée. Elle ne s'était pas attendu à cela. Georges portait un costume neuf, d'un blanc jaunâtre, en soie écrue, léger et élégant. Ses cheveux étaient coiffés avec soin, bien collés sur les tempes et ébouriffés au sommet de la tête comme une crinière. Ses yeux brillaient.

— Je sens que je pourrai difficilement racheter ma faute, dit-il encore, avec une fausse modestie. Est-ce vraiment impardonnable? demanda-t-il, en constatant qu'elle continuait à se taire.

— Non, mais... murmura Lia, puis elle se tut de nouveau.

Sur la grande avenue bordée d'arbres, le crépuscule descendait doucement. Devant eux passaient de temps en temps, se tenant par la taille, des couples à la démarche légère et balancée. Georges se leva et proposa à Lia de faire une promenade en canot sur le lac. Elle aurait voulu refuser, mais elle n'en eut pas le courage. Bientôt ils furent au bord du lac. Georges acquitta la taxe au guichet, après quoi ils descendirent vers le débarcadère. La main de Lia tremblait dans celle du jeune homme quand il l'aida à sauter dans la baraque. Il saisit les avirons et l'embarcation, flottant doucement, quitta le rivage. Sur l'eau, les derniers rayons du soleil étincelaient en gouttelettes rouges comme du sang. Ils brillaient aussi dans les cheveux de Lia, enveloppant son visage d'une lueur pourpre, éclairant ses yeux qui en devenaient plus lumineux et plus troublants. Le silence qui s'appesantissait entre elle et Georges lui permettait de réfléchir tranquillement à la lettre de Vlad. Georges, pendant ce temps, la couvait d'un regard avide et cherchait à renouer la conversation. La barque s'arrêta à l'ombre d'un saule pleureur. Georges lâcha les avirons et s'approcha avec précaution de Lia. Il lui toucha délicatement l'épaule et lui demanda:

— Tu n'as pas froid?

Lia frissonna — non pas à cause de la fraîcheur du soir, mais à cause du contact des mains moites de Georges.

— Non, murmura-t-elle, prudente; seulement, je préfère rentrer.

— Je n'aurais jamais espéré avoir le plaisir de passer cette soirée avec toi, dit-il, évitant de répondre.

Lia se taisait. La présence de Georges si près d'elle lui donnait une étrange sensation de crainte et de faiblesse, d'émotion et d'angoisse. Elle se pelotonna sur sa banquette, prête à repousser toute nouvelle tentative que Georges ferait pour lui entourer les épaules de son bras. Mais celui-ci restait immobile, les yeux rivés sur les seins que la respiration saccadée de la jeune fille soulevait sous le tissus mince et tendu de la robe... « Doucement, Georges — se disait-il — va doucement, pour ne pas gâter les choses, parce que ça commence à s'arranger. Comme elle tremble, la petite sotte !»

— Rentrons, dit encore Lia, d'une voix suppliante.

— Quelle agréable soirée ! murmura Georges. Mais il ajouta rapidement, comme si pour rien au monde il n'eût voulu lui désobéir: Si tu y tiens, rentrons !

Il s'éloigna d'elle et saisit de nouveau les avirons. Lorsqu'ils arrivèrent au milieu du lac, l'obscurité s'était épaissie au point qu'on distinguait à peine les buissons du rivage. Il y avait de moins en moins de barques sur l'eau. Quelque temps encore, Georges et Lia ne se parlèrent pas.

Revenus sur la rive, ils se mêlèrent à un groupe bruyant qui se dirigeait vers le centre du parc. Georges trahissait son agitation en fumant cigarette sur cigarette. Au bout d'un moment, il retint Lia par le bras. De l'autre côté d'une rangée de saules, on entendait une musique de danse.

— Entrons un peu au restaurant !

— Non ! protesta Lia, en retirant son bras. Il est déjà tard !

— Ne me refuse pas ce plaisir, supplia-t-il. On écoute un peu de musique et puis on rentre... Ce serait dommage de ne pas finir en beauté une soirée comme celle-ci !

Lorsqu'il se rapprocha de nouveau d'elle, Lia tressaillit; mais maintenant, cet étrange frémissement ne semblait plus l'épouvanter tellement.

C'est avec un serrement de cœur qu'elle gravit les marches de la terrasse du restaurant, toute baignée de lumière. Elle n'était encore jamais venue là et n'avait même jamais pensé qu'elle pût un jour y venir. C'était un restaurant de luxe où la nourriture et les vins étaient de choix et, par conséquent, coûteux. Elle s'assit gauchement sur la chaise que Georges lui présentait et passa instinctivement la main sur sa petite robe de cotonnade décolorée. Sur l'estrade, près de l'orchestre, des femmes vêtues de soie légère dansaient avec un balancement exagéré, en se collant contre leurs danseurs souriants et tirés à quatre épingles. Georges rapprocha sa chaise de celle de la jeune fille et fit un signe au garçon. Il commanda de bons plats, des fruits, des gâteaux et du vin. Lia le regarda, effrayée, et voulut se lever. Mais il lui pressa doucement l'épaule en la priant de n'en rien faire:

— Ça me fait tellement plaisir !

Lia était sur des charbons ardents; elle mangea un peu mais refusa obstinément de boire de l'alcool. Georges n'insista pas. Il mangea tout seul et but quelques verres de vin. En même temps, il épiait Lia avec inquiétude, guettant avidement ses gestes, ses regards. Au bout d'un certain temps, il appela le garçon et écrivit quelques mots sur un bout de papier qu'il fit porter à l'orchestre. La musique s'interrompit un instant et, tout à coup, se mit à jouer la *Ballade* de Ciprian Porumbesco. Lia sursauta; elle se souvint qu'à leur réunion d'adieu, pour la clôture des cours, Vlad avait joué cette mélodie. Elle se tourna vers Georges et inclina le front avec reconnaissance.

— Merci ! murmura-t-elle.

Ils écoutèrent la mélodie en silence, chacun plongé dans ses propres pensées. Un sentiment d'émotion s'était emparé de Lia. Elle devint triste. Les derniers accords de la mélodie l'avaient bouleversée. Un léger nuage voila son regard... De nouveau, elle tressaillit, car Georges lui avait mis entre les doigts un verre de vin, en lui disant:

— Goûte un peu !

Lia trinqua avec lui et vida son verre d'un trait. Georges le lui remplit de nouveau à plusieurs reprises. Une sorte de trouble étrange s'emparait d'elle, montait en elle comme une vague de chaleur, comme un fourmillement agréable dans tout son corps. Insensiblement, elle glissait dans une douce torpeur. Les yeux de Georges brillaient d'une joie secrète, diabolique. « Mais oui, ma petite, se disait-il en jetant un regard

plein de convoitise vers la ligne ondoyante des seins qui palpitaient, il n'y a que le premier pas qui coûte !»

Lia lui saisit la main énergiquement:

— Rentrons !

Georges l'apaisa bien vite. Le vin se remit à couler dans les verres, l'orchestre recommença à jouer des airs de danse. Georges prit le bras de Lia et la mena vers l'estrade. Ils se mêlèrent aux autres couples baignés dans la lumière des réflecteurs. Lia se sentait tout étourdie. Ses jambes étaient lourdes. Mais un frémissement lui parcourait le corps et tous ses sens étaient tendus à l'extrême. Son cœur se mit à battre fortement quand Georges la serra contre lui; mais elle ne comprenait rien de ce qu'il lui murmurait à l'oreille. Un instant, elle eut l'impression que Georges, avec sa jeunesse, sa taille svelte, son air de fraîcheur et son élégance était mieux que tous les autres hommes. C'est alors qu'elle se rendit compte combien elle-même était pauvrement vêtue en comparaison avec les autres femmes. Sa petite robe de cotonnade semblait un simple chiffon auprès des toilettes de soie qu'elle voyait autour d'elle, et ses souliers à semelle de corde, qu'elle portait sans bas, lui parurent pour la première fois lourds, grossiers, repoussants. Elle s'écarta de Georges et tous deux, se glissant entre les tables et les chaises, regagnèrent leurs places.

— Rentrons, dit-elle fermement, j'ai l'air d'une servante, ici !

Georges comprit qu'à présent il ne pouvait plus s'opposer à sa volonté. Il régla la note et prit le bras de Lia. Lorsqu'ils sortirent du parc et qu'ils se retrouvèrent sur le boulevard, Georges arrêta un taxi. Lia donna son adresse et repoussa énergiquement Georges quand celui-ci tenta de lui prendre la taille. Elle descendit de voiture complètement grise, sans tenir compte de Georges qui voulait lui venir en aide.

Rentrée chez elle, elle supporta sans broncher les regards affolés de sa mère. Elle oscillait, essayait de sourire, mais tout à coup, ses yeux tombèrent sur la lettre de Vlad, que sa mère avait soigneusement étalée sur la table. Elle s'avança d'un pas incertain, prit la lettre, la froissa de nouveau dans sa main et la jeta. Puis elle se laissa tomber sur son lit avec un soupir de désespoir. La vieille demeura au milieu de la chambre, les mains jointes, sa tête aux cheveux blancs inclinée sur l'épaule.Elle pleurait. Sous ses yeux se passaient des choses dont le sens lui échappait complètement. Elle s'approcha du lit et se mit à caresser les cheveux soyeux de Lia, en murmurant les paroles les plus douces que l'amour maternel pouvait lui dicter.

✧

Le même soir, bien loin de là, à Zăvoiu, dans la maisonnette du mécanicien, palpitait la flamme menue d'une bougie. A la clarté de ses rayons tremblotants, le mécanicien, Ciurea et le jeune ingénieur se penchaient sur un plan déployé au milieu de la pièce. La figure longue et osseuse du mécanicien, dont l'ombre accentuait les traits, semblait taillée à coups de serpe. L'homme tenait d'une main un coin de la feuille de papier sillon-

née en tous sens de lignes et de hachures, cependant que de l'autre main il levait la bougie à la hauteur des yeux de ses compagnons.

Auprès de lui se trouvait Ciurea. L'ancien berger appuyait ses deux poings énormes, durs et lourds, sur deux autres coins de la feuille de papier qu'il regardait d'un air surpris, car il n'y comprenait pas grand-chose. De temps à autre, il se tournait vers le mécanicien et lui adressait un regard interrogateur.

En face d'eux et penché davantage encore sur le plan, de sorte que la lumière de la bougie n'éclairait que le haut de son front lisse et serein, Vlad Oprişa parlait avec animation. Le jeune ingénieur tenait d'une main un coin de la feuille et de l'autre un crayon qu'il promenait le long des lignes. Parfois, il relevait vivement les yeux vers les deux autres; la main qui tenait le crayon se crispait et tapotait doucement le papier; puis, se penchant à nouveau, il déplaçait sa main sur le plan pour en délimiter de vastes étendues.

... Avant le début de la réunion, alors qu'il faisait encore clair, Ciurea avait fait de l'ordre dans la maisonnette, renouvelant le tas de laîche et secouant les couvertures. Enfin, il avait balayé tous les sentiers à cent pas à la ronde, avait apporté de l'eau fraîche et attisé le feu pour éloigner les moustiques. Badea, appuyé au mur en pisé de la chaumière, examinait de nouveau avec la plus grande attention les plans que l'ingénieur Codin avait gardés cachés jusqu'ici et prenait des notes sur un bout de papier.

— Badea, avait murmuré l'ancien berger, laisse le garçon tranquille ! Tu ne vas pas commencer, ce soir, à réveiller les morts !

— Non, on va peut-être les laisser pourrir ! avait répondu ironiquement le mécanicien. Puisqu'il avait l'intention de venir, pourquoi est-il parti ?

— Eh bien, moi, je m'opposerai à cette discussion, l'avait prévenu Ciurea tout en continuant à balayer devant la porte.

Enfin, l'ingénieur vint à son tour, portant des papiers sous le bras. Ils s'assirent tous les trois sur la couverture qui recouvrait le tas de laîche. La séance fut ouverte par Ciurea, qui était le doyen d'âge. Pour commencer, ils fixèrent l'ordre du jour, ce qui ne donna guère lieu à de notables controverses. Il fallait d'abord procéder à la constitution du groupe mixte du parti et désigner un secrétaire; ensuite, on devait fixer les mesures qu'il convenait de prendre pour mettre immédiatement en application le plan de développement de la ferme d'Etat de Zăvoiu.

Conformément à l'usage, ils exhibèrent à tour de rôle leurs carnets de membres du parti. Badea sortit de sa poche un portefeuille en cuir, fatigué, usé, noir de cambouis, que lui-même avait recousu dans les coins. Il l'ouvrit et en tira un carnet rouge qu'il présenta aux deux autres ... Ciurea prit dans son sein un mouchoir noué, qu'il défit soigneusement sur la couverture. Toute sa vie, c'est là qu'il avait gardé le misérable salaire que lui donnait Frangopol. Il y mit quelque temps, car ses gros doigts gourds avaient de la peine à trouver le carnet.

Puis ce fut le tour de l'ingénieur. Son carnet était protégé par une mince feuille de papier transparent. Il la déplia lentement, faisant languir le mécanicien et l'ancien berger. Lorsque ceux-ci prirent son carnet

dans leurs mains rugueuses, usées par le travail, et posèrent leurs regards sur les pages, Vlad frissonna. C'est son cœur même qu'ils semblaient tenir entre leurs mains.

L'ancien berger épela:

— U-ni-on de la Jeu-nes-se Tra-vail-leuse ... Vlad Oprişa ... in-gé-ni-eur a-gro-no-me ...

Ciurea retourna une fois encore le carnet entre ses doigts, puis le tendit au mécanicien.

— Tout est en règle, dit-il en souriant. Continuons ! Vous avez la parole !

— Camarades, commença le mécanicien d'une voix solennelle, en regardant tour à tour chacun des deux autres, notre désir le plus ardent se réalise aujourd'hui. Notre ferme d'Etat aura sa propre organisation du parti, qui devra la tirer de son engourdissement et la faire aller de l'avant. Nous ne sommes pas bien nombreux, trois hommes seulement, mais c'est suffisant pour que *le cœur* de notre ferme se trouve ici ... Une grande richesse se perd sous nos yeux, et personne ne bouge ... Les uns n'en sont pas capables, d'autres doutent du succès ... Eveillons-les ! ... Présentons-leur l'image de la vie meilleure que nous voulons édifier et luttons pour tirer quelque chose de ces terrains marécageux ... Un plan existe ... Eh bien, mettons-le en pratique !

Le mécanicien s'interrompit quelques instants. A la clarté de la bougie, il vit les traits du jeune ingénieur, son regard, le sourire qui illuminait sa figure.

— Ce manque de conviction, je l'ai constaté aussi chez le camarade Ciurea, poursuivit le mécanicien. Quand on lui parle du plan de notre ferme, il dit qu'il faut d'abord « voir ça de nos propres yeux» parce que « sur le papier, on peut écrire tous les bobards qu'on veut».

— Oui, il faut le voir de nos propres yeux, bondit Ciurea. Depuis que tu es venu ici, tu ne fais que raconter ce qu'il y aura un jour !

— Non, je ne raconte pas des bobards, camarade Ciurea ! Les choses finiront par être comme je le dis ... Ce que je prétends, c'est qu'on ne peut plus attendre ... Nous devons réaliser ce plan auquel, selon toi, je rêve trop souvent, et que l'ingénieur Codin a tenu sous clé dans son coffre-fort ... Oui, c'est vrai, j'en rêve tout le temps, reconnut le mécanicien d'un air gêné ...

— Rêve donc, si tu en as envie, mais l'important, c'est d'agir ! répliqua Ciurea qui s'était calmé. Tu te figures que je ne veux pas, moi aussi, que tout aille de mieux en mieux, que tout soit plus beau que du temps du boyard et que les marais rapportent toujours plus? Seulement, l'année dernière, nous disions exactement la même chose !

— Maintenant, c'est une autre histoire, murmura Badea. Maintenant que nous avons une organisation, tout va changer.

— Si tu veux. A condition que nous ne perdions pas notre temps en parlotes.

— Mais, mon vieux Ciurea. c'est pour ça que nous sommes réunis ... pour agir !

Se tournant vers Vlad, le mécanicien reprit:

— Je veux dire aussi quelques mots au sujet du camarade ingénieur... (Ciurea toussota d'un air entendu. Mais Badea était lancé). Laisse-moi parler, mon vieux ! Le camarade ingénieur est membre de la Jeunesse Travailleuse ; il doit être habitué à s'entendre dire certaines vérités. Le camarade ingénieur était venu pour repartir. Le parti l'avait pourtant envoyé ici en sa qualité de membre de l'U.J.T. Mais lui, il est venu, il a jeté un coup d'œil et puis il a pris son bagage et, en route ! Le travail est dur, par ici ! Voilà ce qu'il s'est dit. Alors, au revoir et vite à la gare ! Eh bien, non !

— Ça va, ça va ! l'interrompit Ciurea en fronçant les sourcils.

Après le mécanicien, ce fut le tour de Vlad de prendre la parole. Sans préambule, il se mit à discuter le plan de la ferme et déclara tout de go que celui-ci « ne valait pas tripette».

— Comment, il ne vaut rien ? bondit le mécanicien, surpris, ne comprenant pas ce que l'autre voulait dire.

Vlad tendit la main, prit le dossier qui contenait les plans et l'ouvrit sur ses genoux. Il en retira un croquis et voulut le déplier. Mais Ciurea lui prit la main d'un geste brusque et le retint :

— Attendez, camarade ingénieur, on y arrivera tout de suite, au plan. Revenons au premier point à l'ordre du jour, reprit-il . . . Voilà, moi je propose Badea comme secrétaire !

Le jeune ingénieur se déclara d'accord, et le mécanicien prit donc la direction de la séance. Il se sentait ému et éprouvait même une certaine crainte. Il décolla la bougie qui était fixée sur le fond d'une écuelle et la leva à la hauteur des têtes de ses compagnons. Repoussant l'écuelle, il arrangea la couverture du plat de la main et fit un signe à Vlad.

— Maintenant, dit-il, vous pouvez déplier votre plan, camarade ingénieur !

Lentement, les mains tremblantes, Vlad déroula le papier. Le ton du mécanicien lui avait fait comprendre qu'il ne lui serait pas facile de convaincre les deux autres que la conception du plan était mauvaise. Il essaya de parler mais sa voix était étouffée par un nœud qui lui montait dans la gorge.

Tous les trois se penchèrent sur la feuille de papier sillonnée de lignes et couverte de toutes sortes de signes mystérieux.

— Et maintenant, dites-nous pourquoi il n'est pas bon, ce plan ! commença le mécanicien en colère. N'est-ce pas vrai que les marais sont pleins de poissons et que notre plan prévoit de les exploiter ? . . . Que nous devons organiser un élevage de volailles, une ferme de vaches laitières, des porcheries modernes ? . . . Que nous devons aussi penser à l'utilisation de tous ces roseaux qui s'étendent comme des forêts ? . . . C'est pour cela qu'il n'est pas bon ?

Le mécanicien avait l'impression que nier la valeur de ce plan équivalait à se montrer hostile à l'avenir même de la ferme. A ce plan se rattachaient tous ses rêves de communiste et il ne pouvait admettre qu'on essayât d'anéantir ces rêves-là. Il rapprocha la bougie du papier, comme pour éclairer davantage ses aspirations qui maintenant prenaient l'aspect de lignes et de chiffres. De l'autre main, il serrait fortement un coin du plan,

comme s'il eût craint de se le voir arracher. Ciurea attendait. Mais, se rendant compte de l'énervement du mécanicien, il lui toucha la main et lui dit avec un reproche dans la voix:

— Pourquoi t'énerves-tu?

— Eh bien alors, camarade ingénieur, dit le mécanicien en se maîtrisant, eh bien, expliquez-nous ça !

Vlad avait lui aussi recouvré son calme. Sa main repoussa le papier avec un geste de mépris.

— C'est mal conçu, voilà pourquoi ça ne peut pas aller ! commença Vlad. Le plan prévoit trop peu de choses par rapport à ce qui peut être réalisé ici, aux possibilités qu'offrent les marais.

— Bon, bon, marmonna Ciurea . . . Voyons la suite !

— Vous connaissez la contrée mieux que moi, poursuivit Vlad. On ne pouvait même pas imaginer un plan d'une conception plus arriérée que celui-ci ! Votre plan ne tient même pas compte des *dix mille* hectares de terres abandonnées aux eaux et à une végétation sauvage.

Le mécanicien sursauta. « C'est vrai, lui criait sa pensée. Comment n'y as-tu pas pensé !» Il demeura stupéfait, troublé de voir que sa confiance dans le plan de la ferme pouvait être si facilement ébranlée. Il tourna les yeux vers Ciurea. Celui-ci semblait plus attentif que jamais.

— Un marais . . . Qu'est-ce qu'on peut faire d'un marais? marmonna-t-il d'un air dubitatif.

— Imaginez-vous . . . oui, camarades, monta la voix claire de Vlad, imaginez-vous que ces terrains marécageux pourraient être remplacés par des champs de blé sans limites !

Le jeune ingénieur se tut, l'espace d'un instant. Un lourd silence s'appesantit sur les trois compagnons. Ciurea demeura le menton dans la main, comme si toutes ses pensées l'avaient déserté. La figure du mécanicien, par contre, s'éclairait graduellement. La main qui tenait la bougie commença à trembler sous l'effet de l'impatience.

— Allons, dites, camarade ingénieur ! . . . expliquez-nous donc votre idée . . . vous avez peut-être raison . . .

— Nous récupérerons des milliers d'hectares de terres nouvelles, disait Vlad.

Puis il leur présenta l'image des marais assainis, défrichés, évoqua les troupeaux sans nombre qui s'en iraient paître le long des chenaux et sur toute l'étendue des prairies herbeuses . . . les milliers d'hommes qui travailleraient pour changer enfin ces lieux marécageux en un véritable jardin.

A un moment donné, la bougie s'éteignit avec un léger sifflement et l'obscurité envahit la pièce. Mais le jeune ingénieur continua de parler comme si de rien n'était; on eût dit qu'une passion animait son rêve.

Sur le tard, quand le silence se fit à nouveau dans la maisonnette, le mécanicien demanda d'une voix sourde:

— Camarade ingénieur, quand est-ce que le nouveau plan sera prêt?

— Dans dix jours, murmura Vlad.

La laîche crissa doucement. Dans l'obscurité, le mécanicien replia l'ancien plan et le mit de côté. Puis il commença à murmurer l'*Interna-*

tionale. Le chant s'amplifia, franchit les murs de la chaumière, se répandit sur les vastes étendues plongées dans les ténèbres et alla se perdre au loin, à la surface des marais, comme un écho de plus en plus faible. Et ses notes faisaient savoir à toute cette contrée sauvage, à cette nuit de cristal, qu'au même instant une force nouvelle venait de naître dans la maisonnette du mécanicien.

✧

Cette nuit-là, ni Vlad, ni le mécanicien, ni Ciurea ne purent dormir.

Pour Ciurea, tout semblait si merveilleux qu'il n'osait presque pas y croire. Tout ce qu'il s'était permis d'espérer, toutes ses aspirations n'avaient jamais dépassé l'image d'une vie dont les boyards seraient bannis. Il avait ardemment souhaité se soustraire à la tyrannie de Frangopol, mais il ne s'était guère figuré que la vie pouvait aller au delà de cette libération. Il commençait seulement à comprendre que l'expulsion de Frangopol ne faisait que marquer le début d'une voie merveilleusement large et lumineuse. Ce que le mécanicien avait toujours rêvé, ce que le jeune ingénieur venait d'exprimer en des paroles pleines d'élan commençait à peine à se faire jour dans son esprit. Et son imagination s'enflammait à l'évocation de ce monde nouveau, de cet avenir grandiose, incomparable.

... Pour le mécanicien, toutes ces choses ne semblaient plus un rêve. Il avait commencé à se sentir responsable de leur réalisation. En fin de compte, toute cette histoire de plan nouveau se réduisait à trouver les hommes qui auraient à lutter pour le mettre en pratique. Badea les avait dénombrés: au début, il en faudrait quelques centaines, plus tard quelques milliers. Comme dans une usine ... et l'organisation du parti allait devoir répondre de leur activité à tous, de leur vie quotidienne, de leurs rêves ... l'organisation allait devoir se développer elle aussi, tel un cœur battant pour eux tous ... Et c'est lui, Badea, qui était maintenant responsable de ce cœur !

Il mit le moteur en marche avant le point du jour. Les premiers rayons de l'aube scintillèrent dans les gouttes de rosée qui parsemaient l'herbe. Par-dessus la jonchaie, dans la direction des terrains bas et des chenaux submergés, s'élevaient des vagues transparentes de buée que venaient frapper les rayons obliques du soleil. Une journée nouvelle commençait. Le marais, comme chaque matin, s'éveillait à la vie.

Le mécanicien se dirigea vers le siège de la ferme d'Etat pour discuter aussi avec l'ingénieur Codin des questions qui le préoccupaient. L'heure étant trop matinale, il passa d'abord chez Vlad. Le lit du jeune ingénieur était intact. Vlad était assis à sa table de travail, penché sur des papiers couverts de chiffres. Il avait les cheveux en broussaille, les joues creuses, le visage pâli par une nuit de veille. A l'entrée du mécanicien, il jeta son crayon sur les papier épars, pris sa tête entre ses mains et soupira profondément.

— Qu'est-ce qui ne va pas? demanda le mécanicien.

— Je ne pensais pas que cela coûterait si cher, murmura Vlad. Il faudra des investissements de fonds immenses, un grand nombre d'hommes, de machines, un outillage formidable... Tout cela se chiffrera par des dizaines de millions.

Le mécanicien se taisait. C'était vrai, lui non plus n'y avait pas pensé.

— Nous aurons besoin de tracteurs, reprit l'ingénieur, de moteurs et de pompes... Nous devrons assainir, irriguer, construire un système spécial de canaux... Et puis, il faudra faire venir des semences, des machines et des outils agricoles, du bétail et des volailles de race, bâtir des logements pour les travailleurs, des hangars, des remises pour les machines, des étables... Et, surtout, nous aurons besoin d'hommes, de centaines et de centaines d'hommes, de mécaniciens, de tractoristes, d'agronomes, de jardiniers, de travailleurs permanents et saisonniers.

Le mécanicien s'approcha de lui et lui demanda, les yeux dans les yeux:

— Vous avez peur?

— Non. Mais il est toujours bon de connaître, dès le début, toutes les difficultés...

— Ça, c'est juste ! admit le mécanicien. Puis, l'entraînant par le bras, il dit: Allons en parler avec Codin!

En sortant de chez Vlad, ils entrèrent dans le bureau de la ferme d'Etat. L'ingénieur Codin venait tout juste d'arriver. Il n'avait même pas eu le temps de couvrir la table de paperasses, selon son habitude. Il était rasé de frais, souriant, plein d'allant.

— Eh bien, comment vous sentez-vous, collègue? dit-il à Vlad en manière d'accueil. Quoi de neuf?

Le jeune ingénieur secoua la tête pour lui faire comprendre qu'il n'avait à se plaindre de rien. Mais Badea intervint:

— Mais si, il y a du neuf, et c'est même pour cela que nous sommes venus... Le camarade ingénieur propose un nouveau plan pour le développement de la ferme...

Codin plissa les yeux et son visage prit une expression soupçonneuse. Sur ses joues molles et blanches, auxquelles le fil du rasoir semblait avoir donné une fraîcheur nouvelle, de légères taches rouges parurent à la hauteur des pommettes.

— Je ne comprends pas, répondit-il. Un plan existe déjà... N'est-il pas bon?

— Je crois qu'il ne l'est pas, articula doucement Vlad, épuisé par une nuit de travail. La conception sur laquelle il se base est erronée.

— Comment, erronée? bondit Codin. Ses paupières se serrèrent davantage encore; une ride, au milieu de son front, se creusait de plus en plus... Voyons cela !

Le jeune ingénieur s'approcha du bureau et se tint debout, face à Codin.

— Oui, erronée ! répéta-t-il avec une certaine fermeté. Si nous devions respecter ce plan, le développement de notre ferme serait extrêmement réduit, et en tout cas de beaucoup inférieur aux possibilités existantes: il se bornerait à l'exploitation des étangs et des pâturages...

— A l'exploitation extensive, *mon cher* ! l'interrompit Codin, furieux de constater que le jeune ingénieur était incapable de comprendre une chose aussi simple ... Extensive ! Il n'y a d'ailleurs pas moyen autrement.

— Le plan, poursuivit Vlad, ignore l'existence de dix mille hectares de terres qu'on abandonne ainsi aux mauvaises herbes, aux roseaux et à l'inondation. Voilà, à mon avis, où est l'erreur. Un plan bien conçu devrait se baser en premier lieu sur l'exploitation de ces dix mille hectares. Il faut assainir les étangs, défricher toute la région marécageuse et entreprendre des cultures irriguées. La terre est bonne, ce n'est pas la chaleur qui manque, l'eau est à deux pas. On ne peut vraiment pas rêver mieux ! Songez, camarade Codin, songez qu'à la place des roseaux pourraient s'étendre des champs couverts de céréales, de riz, de coton ... sur *dix mille* hectares !

— Ha, ha, ha ! L'ingénieur Codin éclata de rire en se cachant la figure dans les mains ... Une rizière à Zăvoiu ! Vous êtes impayable, *mon cher* ! Ha, ha, ha ! quelle utopie !

Codin se leva et, d'un geste plein de condescendance, frappa Vlad sur l'épaule. Le jeune ingénieur recula et leva vers lui un regard sombre et hautain. Un instant, leurs yeux s'affrontèrent, mais en silence, pour éviter le risque d'un éclat. Puis Vlad tourna les talons et se dirigea vers la fenêtre, l'air pensif.

— On voit bien que vous êtes jeune, mon cher collègue ! fit Codin, magnanime, en se rasseyant. Vous avez justement omis le côté le plus important de la question: la rentabilité ! Mais enfin, pour pouvoir réaliser ce plan invraisemblable, il faudrait investir des fonds incalculables, se procurer les machines et la main-d'œuvre nécessaires. Or, jamais la production que nous pourrions obtenir ici ne couvrirait de tels frais ! C'est pourtant simple, *mon cher ;* toute somme investie dans la culture du sol doit rapporter le double, sinon ... Et puis, la terre d'ici ne vaut rien pour l'irrigation ... elle ne retient pas l'eau !

— Au pied de la colline de Bogata, du côté des chenaux, j'ai trouvé des traces d'argile, répliqua Vlad, sûr de lui. Cela signifie qu'une couche d'argile existe nécessairement.

— Des traces, pouffa Codin, de simples traces !

Le sourire qui accompagnait ces paroles était teinté de mépris. Tournant le dos à la fenêtre, Vlad toisait l'ingénieur. Ce dernier alluma une cigarette puis, après avoir soufflé la première bouffée de fumée vers le plafond, il marmonna:

— Non, ça ne peut pas aller, *mon cher* ! Ah, jeunesse, jeunesse !

Au même instant, le mécanicien, qui avait suivi leur discussion en silence, s'approcha du bureau de Codin et dit:

— Je dois vous faire savoir que l'organisation du parti a approuvé la proposition du camarade ingénieur Oprișa. Elle a adopté ce plan !

— Quelle organisation? s'écria Codin, surpris.

— Une organisation du parti a pris naissance à la ferme, expliqua le mécanicien. Le camarade Oprișa est membre de l'Union de la Jeunesse Travailleuse. L'organisation du parti demande donc aux dirigeants de

la ferme non seulement d'adopter ce plan, mais aussi de procéder immédiatement à sa mise en application.

L'ingénieur Codin se tenait en face du mécanicien, immobile, la cigarette à la main, les yeux étincelants de fureur. Au bout de quelques instants, il déposa sa cigarette dans un cendrier, se leva et se mit à arpenter la pièce, les mains derrière le dos, les yeux au sol, ruminant toutes sortes de pensées. Enfin, il s'arracha à ses réflexions et dit au mécanicien avec une politesse affectée:

— Pour être sincère, je dois vous avouer que la création d'une organisation du parti chez nous me réjouit beaucoup. Je trouverai toujours auprès d'elle un appui sérieux. Mais pour ce qui est du plan, je pense que nous devons encore réfléchir un peu.

— A quoi bon réfléchir encore? rétorqua le mécanicien, contrarié. Toutefois, se souvenant qu'au début lui non plus n'avait pas fait preuve d'un grand enthousiasme à l'égard du nouveau plan, il revint sur sa première attitude: Nous devons réfléchir, bien sûr, mais réfléchir vivement et agir sans retard.

Codin fixa de nouveau le plancher. Levant les yeux, il dit au mécanicien d'une voix basse mais ferme, comme pour n'être pas entendu de Vlad:

— En ma qualité d'ingénieur, cher camarade Badea, j'estime de mon devoir de vous dire que l'organisation du parti s'est laissé entraîner dans ce qui est, selon moi, une aventure.

— Ce n'est pas vrai ! cria Vlad, indigné.

— C'est pourtant comme ça, poursuivit Codin, et je refuse, moi, d'y participer. Personne ne peut m'obliger d'assumer la responsabilité d'une action dont je sais par avance qu'elle est vouée à l'échec.

— Ne vous en faites pas, camarade ingénieur, nous finirons par vous convaincre, répliqua le mécanicien, plein d'indulgence. Quand vous voudrez bien réfléchir à ce que ces marais pourraient devenir dans quelques années, vous verrez que nous avons raison.

Après le départ du jeune ingénieur et du mécanicien, Codin passa dans la pièce voisine où le comptable était en train de travailler. De nouveau, il se mit à rire:

— Dites-donc, Nistor, savez-vous ce que ces gens-là ont la prétention de faire, ici? Une rizière !

— Il n'y a pas de quoi rigoler ! répliqua le comptable avec une gravité inattendue. J'ai tout entendu.

Codin se tut et lui jeta un regard interrogateur. Le comptable sortit de derrière le bureau, où il semblait s'être tapi, et s'avança, le veston flottant, vers l'ingénieur. Il était en colère, sa figure mince et osseuse était sombre, ses yeux vitreux. Il s'arrêta devant Codin et passa la main, d'un geste rapide, sur sa petite moustache drue.

— Il n'y a pas de quoi rigoler ! répéta-t-il. Sa voix tremblait légèrement . . . Non, il n'y a pas de quoi rire ! dit-il encore sur un ton de reproche. Vous ne comprenez donc pas? Leur plan risque de flanquer tous nos calculs par terre . . . C'est ça que vous voulez? . . . Codin ne répondit pas . . . Pour nous — murmura le comptable — il est absolument nécessaire que

les marais restent tels qu'ils sont en ce moment. Personne ne s'aviserait de fourrer son nez dans une petite ferme comme la nôtre, presque inconnue, oubliée dans ce coin perdu. Qui s'occupe, à l'heure qu'il est, de la quantité de poisson que nous pêchons, du bétail que nous élevons, des roseaux que nous faisons couper? Nous disposons de quelques dizaines d'hectares de terre et d'un nombre égal de travailleurs ! Nous n'avons de comptes à rendre à personne ! Mais pensez seulement au raffût que ça ferait si nos défrichions nos marais ! Ah, on serait jolis ! Et vous ne pourriez plus vous la couler douce, comme à présent!

Le comptable se tut. Un temps, il se promena de ci, de là, devant son bureau, comme une bête en cage. « Oui, vraiment — songeait-il — ce garçon qui vient à peine de quitter l'école, ce morveux de rien du tout se mêle un peu trop de nos affaires !» Soudain, il se précipita vers le coffre-fort, l'ouvrit en hâte dans un cliquetis de clefs et en retira un dossier et un grand rouleau de papiers qu'il tendit à Codin.

— Il faut absolument les empêcher de mettre leur plan à exécution. Dès demain, vous devez aller à Bucarest, au ministère, et faire approuver notre plan à nous. Tenez, c'est l'exemplaire original. Il n'y a plus un seul moment à perdre !

Codin tenait le dossier et le rouleau à la main. Il souriait, mais ne paraissait pas très convaincu, bien qu'il eût tout de suite saisi l'idée de Nistor. L'approbation du ministère ne pouvait que fortifier leur position et leur assurer un appui dans leur lutte contre l'autre plan. Le comptable revint à sa table et se rassit sur la chaise qu'il avait quittée quelques instants auparavant. Il était si fluet qu'il semblait de nouveau s'être caché derrière son bureau. Il se mordilla les lèvres, puis tendit vers l'ingénieur un doigt sec:

— Là-bas, pas un mot de plus ! Vous vous prétendez enthousiasmé par ce projet, vous demandez qu'il soit approuvé d'urgence et vous revenez avec le plan dûment signé. Ensuite, nous aviserons . . .

✧

Vlad avait travaillé plusieurs nuits de suite à l'élaboration du plan en compagnie du sous-ingénieur Toma. Pendant la journée, quand Toma s'occupait des travaux du jardin potager, Vlad s'en allait dans les marais pour les étudier, puis rentrait le soir, affamé, épuisé, mais son calepin couvert de notes.

La dernière nuit, ils travaillèrent jusqu'à l'aube. Le mécanicien avait eu, dans le courant de l'après-midi, une violente discussion avec l'ingénieur Codin, justement à propos du plan de développement. L'ingénieur s'était catégoriquement opposé à l'adoption du nouveau plan. Alors Badea avait demandé à Vlad de hâter la mise au point de son projet, après quoi, enfourchant son cheval, il était allé d'une traite à l'organisation du parti du district . . . Rentré tard dans la nuit, il s'était aussitôt précipité dans la chambre du jeune ingénieur.

Vlad et Toma levèrent les yeux de sur leurs papiers et le considérèrent avec surprise.

— Où en êtes-vous? demanda le mécanicien.

— Dans deux ou trois heures nous aurons fini, répondit Vlad.

Le mécanicien s'assit sur le bord du lit. Il ôta sa casquette, la posa sur ses genoux et poussa un soupir de soulagement. Puis il se mit à rouler lentement une cigarette. Les sourcils froncés, il se taisait. On voyait clairement qu'il était mécontent. Les traits de son visage semblaient encore plus rudes, ses yeux rêveurs étaient sombres. Après avoir aspiré une bouffée de fumée qu'il renvoya vers le plancher, il posa ses coudes sur ses genoux. Vlad et Toma poursuivaient leur travail sans être importunés par sa présence. Au bout d'un temps, le jeune ingénieur finit pourtant par se tourner vers lui et demanda:

— Qu'est-ce que vous avez fait, là-bas?

— Demain, je dois porter les deux plans au district, répondit le mécanicien.

Vlad tapota la table du doigt et dit:

— Puisqu'il le faut, vous les porterez.

— Après-demain, nous irons là-bas tous les trois et Codin aussi, pour défendre nos points de vue.

Vlad se taisait. Le mécanicien poursuivit, grave et sans lever les yeux.

— Je ne sais pas quelle sorte d'examens vous avez passés à votre Institut, pour devenir ingénieur, mais vous allez bientôt en passer un qui ne sera pas de la blague ! Alors, préparez-vous bien !

Vlad se redressa sur sa chaise et fixa du regard la fenêtre derrière laquelle on ne voyait que la nuit noire.

— Je le passerai, murmura-t-il.

Toma avait lui aussi interrompu son travail. Le sous-ingénieur, qui avait jusqu'alors toujours cédé devant la volonté de Codin, semblait un peu effrayé. Mais dans son cœur palpitait une faible lueur de joie à peine pressentie. Il se souvenait de la manière dont Codin l'avait secoué au printemps dernier, lorsqu'il était arrivé à la ferme d'Etat, tout aussi plein de rêves que Vlad l'était en ce moment: « Moi, j'ai besoin de techniciens qui mettent en pratique mes idées... Occupez-vous du côté pratique des travaux... Moins d'idées, s'il vous plaît, et un peu plus de travail !»

Le mécanicien se leva et posa sur l'épaule de Vlad la main dans laquelle il tenait sa casquette. Ses yeux étaient redevenus tendres et rêveurs. Il parlait doucement, non sans une certaine gaucherie, mais avec chaleur:

— Il ne faut pas avoir peur... Mais il ne faut non plus vous figurer que ce sera facile. Je crois qu'il n'est pas nécessaire de commencer par citer des chiffres et des données. Vous risqueriez de compliquer les choses. Laissez-ça pour un peu plus tard. Il faut frapper au cœur même du plan de Codin, attaquer l'idée qui se trouve à la base de son plan. Ça suffira. Mais vous savez mieux que nous autres ce que vous avez à faire. Moi, ça m'a l'air très simple !

Badea se coiffa de sa casquette et s'apprêta à partir:

— Je vais me préparer, moi aussi.

Près de la porte, il s'arrêta et dit:

— C'est que, voyez-vous, la situation n'est pas non plus très claire à l'organisation du parti du district. Le Comité du parti est à peine constitué, il regroupe les militants des anciens comités de canton, il fait une nouvelle répartition par districts, enfin, des questions plus importantes... J'ai vu le secrétaire chargé des questions agraires, mais je n'ai pas pu le convaincre. Il m'a répété tout le temps que l'ingénieur Codin était un spécialiste, qu'il faut ménager les anciens cadres... à croire que nous lui avons demandé de s'en aller et non pas de travailler honnêtement, et mieux. J'ai dû attendre le retour du premier secrétaire, qui était en tournée d'inspection... Cette décision, à propos des deux plans, c'est lui qui l'a prise !

Après le départ du mécanicien, Vlad embrassa d'un coup d'œil les papiers épars sur la table. Il eut la douloureuse impression qu'ils étaient bien loin de refléter, dans toute sa splendeur, l'image future des marais telle qu'il la concevait. Il se rendait compte qu'en dépit de ses efforts il n'arrivait pas à renfermer dans le plan tout ce qu'il aurait voulu y mettre. Le plan ne pouvait pas contenir toute la passion avec laquelle il s'était consacré à cette idée — la transformation des marais — ni l'élan avec lequel il réaliserait un jour ces aspirations. La science ne pouvait pas en exprimer la grandeur. Des papiers couverts de lignes et de chiffres ne pouvaient embrasser tout cela, justement parce que tout cela n'existait que dans le cœur des hommes et ne pouvait se transmettre que de cœur à cœur, comme une flamme.

Vlad se leva, ouvrit la fenêtre et se pencha au dehors. La fraîcheur de la nuit pénétra dans la chambre enfumée et fit vaciller la lumière de la lampe. Au bout de quelques instants, calmé, le jeune ingénieur se rassit à sa table.

Ils eurent bientôt fini. Le plan proprement dit des marais était accompagné d'un grand nombre d'annexes, chacune avec son croquis, son devis, ses données et ses conclusions. Chaque question plus importante était traitée séparément. Tout était prévu: le nombre des tracteurs, celui des machines, des moteurs, des pompes, des hommes, le débit d'eau, la quantité de semences nécessaires, bref, absolument tout. Vlad rangea soigneusement les papiers et en bourra sa serviette.

— Soyez prudents ! lui conseilla Toma avant de partir. Je crains que le premier secrétaire n'ait accepté de voir le plan que pour ne plus entendre Badea rouspéter. Ils se connaissent depuis longtemps, ils ont travaillé ensemble aux Usines Malaxa, à Bucarest. Alors, il doit savoir que quand notre mécanicien a une idée dans la tête...

Après le départ de Toma, Vlad éteignit la lampe, se dévêtit et se mit au lit. Longtemps, les yeux ouverts, il se laissa emporter par ses pensées. Le fait de devoir affronter de nouveau Codin, et, qui plus est, à l'organisation districtuelle du parti, commençait à le troubler. Il se souvint l'une après l'une de toutes les objections de l'ingénieur; la plus sérieuse était celle qui mentionnait l'absence d'une couche d'argile dans le sous-sol des marais, couche sans laquelle l'irrigation était impossible. Il s'endormit tard dans la nuit, songeant qu'à l'aube il lui faudrait retourner dans les marais pour effectuer certains sondages

et mesurer une fois de plus, la longueur des chenaux. Il lui semblait qu'entre son plan et celui de Codin, il y avait une différence de quelques milliers d'hectares, et que cette différence ne pouvait se trouver qu'entre les chenaux.

Le lendemain, vers midi, la charrette de la ferme d'Etat s'arrêta devant le siège du Comité de district du parti. Le premier qui en descendit fut le mécanicien. Il paraissait sombre et même abattu. Puis ce fut le tour de Vlad et enfin celui de l'ingénieur Codin. Vlad semblait ennuyé lui aussi, et préoccupé par quelque chose que lui seul était à connaître. Codin, en échange, était plus calme que jamais. Il souriait d'un air condescendant, avec le même air bohême cachant mal une onde de mépris. Avant d'entrer, il lissa de la main ses cheveux soigneusement peignés, rectifia le nœud de sa cravate et tira davantage les coins du mouchoir qui sortait de la poche supérieure de son veston.

Tous trois entrèrent chez le premier secrétaire de l'organisation. Le secrétaire chargé des questions agraires s'y trouvait aussi. Les nouveaux arrivants étaient attendus. Vlad s'assit le dernier, sa serviette sur les genoux. Son cœur battait à se rompre. Il avait senti que les regards des secrétaires se posaient sur lui, mais il ne comprenait pas encore si ces regards étaient sévères, indulgents ou encourageants.

La séance commença par l'exposé de l'ingénieur Codin.

— L'idée de base du plan de développement de la ferme d'Etat, dit l'ingénieur d'un ton ferme, consiste, comme on peut le voir, à utiliser les richesses naturelles des marais. C'est une utopie que de penser à autre chose, de vouloir renoncer de propos délibéré à ces richesses créées par la nature et qui n'exigent que l'effort de les ramasser.

Le plan est d'ailleurs assez simple, poursuivit Codin. La région est très poissonneuse, aussi devons-nous entreprendre une exploitation rationnelle des étangs et des terrains inondés. Nous pouvons envoyer sur le marché de Bucarest dix tonnes de poisson par semaine. Auprès des étangs, nous pouvons également élever des volailles par milliers. Et comme par ailleurs toutes les parties non inondées de la région marécageuse sont herbeuses et donnent un foin excellent, nous pourrions élever des vaches à lait, des chevaux, des porcs. Les pâturages qui bordent le Danube pourraient servir à l'élevage des moutons. Et puis, on peut aussi exploiter les joncs et les roseaux...

— Et que faisons-nous des *dix mille* hectares envahis par les roseaux, par l'absinthe, les bardanes et les orties... Et les marécages?

Vlad n'avait pu se dominer et, dans son impatience, avait laissé échapper cette question qui semblait imputer un crime à l'ingénieur. Le mécanicien vit les poings de Vlad fortement serrés posés sur la table, près de sa poitrine. Le jeune homme tremblait de colère et de tension nerveuse. Par-dessous la table, Badea avança doucement la main et lui toucha le genou. Leurs regards se croisèrent. Vlad, d'un imperceptible mouvement de la tête, fit signe qu'il avait compris et il parvint à se maîtriser; mais quant à se calmer pour de bon, il n'en était pas question pour l'instant.

— Que pourrions-nous en faire? demanda l'ingénieur Codin d'un air surpris. Une grande partie de ces terrains est toujours inondée et, chaque printemps, toute la contrée est menacée par les débordements du Danube. Ce qu'on peut faire, je viens de vous le dire: utiliser le foin, les roseaux, l'eau...

— Ce n'est pas de la science, ça! lui jeta Vlad.

— Monsieur... camarade! fit Codin en élevant la voix et en se tournant vers lui d'un air méprisant.

— C'est ce qu'on faisait déjà il y a mille et deux mille ans! s'écria le jeune ingénieur. En ce temps-là aussi, les hommes s'occupaient de la pêche, de l'élevage. Maintenant, ce n'est plus suffisant. La science agrotechnique a avancé, elle a fait des progrès. Aujourd'hui, nous parlons de la transformation socialiste de l'agriculture... Qu'est-ce qu'il apporte donc de neuf, ce plan qui d'ailleurs est enfermé dans votre coffre-fort depuis près de deux ans?

— Ce n'est pas vrai! bondit l'ingénieur Codin, les joues empourprées. Ce n'est que maintenant que nous avons l'approbation du ministère... Tenez!... Et Codin lança sur la table l'original du plan de développement de la ferme, qu'il avait sorti de sa serviette.

Sous les yeux curieux et surpris des autres, le premier secrétaire déplia tranquillement le papier. Le plan portait, dans le coin supérieur de gauche, le visa du ministère de l'Agriculture. Vlad sentit de nouveau, sur son genou, la main du mécanicien et, de nouveau, il rencontra ses regards. Il comprit ce qu'ils exprimaient: « N'ayez pas peur et maîtrisez-vous, que diable!»... Le premier secrétaire regardait le plan, le menton dans la main, toujours aussi calme. Le seul qui semblât se réjouir de la nouvelle tournure que prenaient les choses, c'était le secrétaire chargé des questions agraires. Lorsqu'il examina à son tour le plan portant l'approbation du ministère, ses joues rondes et son regard vif et fureteur se mirent à briller.

— Oui, oui, fit le premier secrétaire, pensif, continuez, camarade Oprișa!

Vlad tira le plan devant lui et le considéra attentivement, avec calme. Il ne différait en rien de celui qu'il avait étudié peu après son arrivée. Il le frappa légèrement du dos de la main et leva les yeux vers le premier secrétaire:

— Une science qui se limite à recueillir ce que la nature offre d'elle-même n'est pas une science. Cette science-là se traîne à la remorque de la vie... elle est impuissante et dépourvue de toute perspective... C'est comme un infirme que le camarade Codin soutient au moyen de béquilles pourries!

Codin bondit sur sa chaise, impatient de répondre, mais il se rassit pourtant aussitôt, le premier secrétaire lui ayant fait, en souriant, un signe de la main.

— ...A mon avis ce que ce plan prétend prouver est très clair... c'est que la science est incapable... que les hommes sont incapables de transformer la nature et qu'ils ne peuvent vivre que comme des vers de terre... qu'ils sont inaptes à lutter pour obtenir par eux-mêmes

le bonheur qu'ils désirent !... Eh bien, ce n'est pas vrai ! s'écria Vlad en frappant de la paume le plan qui se trouvait devant lui. La véritable science nous enseigne comment arracher à la nature tout ce qu'elle peut nous donner... Nous sommes libres, nous pouvons oser, rêver, lutter... Or, je dois le dire nettement, ce plan donne l'impression d'avoir été conçu par quelqu'un qui portait des œillères.

— Pardon, collègue ! s'écria l'ingénieur Codin, furibond.

— Camarade Oprişa ! voulut protester le secrétaire chargé des questions agraires; mais il se tut sur un geste du premier secrétaire.

Le mécanicien se sentait tout couvert de sueur; il s'agitait sur sa chaise, auprès de Vlad, serrant sans arrêt le genou de celui-ci, qu'agitait un tremblement nerveux. « Un vrai coq, pensait-il. Toujours prêt à se battre... il s'élance comme un fou, aveuglément !»... Mais cette façon d'être ne lui déplaisait pas et, lorsque Vlad se fut rassis, un peu détendu, le mécanicien le regarda avec admiration: « Tout de même, se disait-il, il a du cœur au ventre, ce gars-là !»

— Je pense, reprit Vlad à présent plus maître de lui, que la conception même de ce plan est fausse. C'est un plan qu'on a fait à genoux... On n'y sent pas l'attitude active, l'attitude révolutionnaire dont nous devons faire preuve à l'égard de la nature qu'il s'agit de transformer...

Il replia le plan, le poussa au milieu de la table et poursuivit en remuant nerveusement sur sa chaise:

— Dans ce cas, qu'avons-nous besoin d'ingénieurs et même de science?

Un moment, un silence pesant régna dans la pièce. Le premier secrétaire se taisait et réfléchissait. Codin tendit la main vers le plan qu'il déplia et poussa de nouveau vers Vlad en marmonnant:

— Et pourtant, collègue, c'est pour ce plan que nous avons l'approbation du ministère !

— Ce n'est pas étonnant, répondit le jeune ingénieur d'un air pincé.

— Que voulez-vous dire? demanda le premier secrétaire avec un regard sévère.

— Vous savez bien que personne n'est venu de la part du ministère se renseigner sur la situation d'ici. Personne ! ajouta Vlad énergiquement... Et même pas de la part de l'organisation du parti du district !

Vlad reprit en main le plan qui se trouvait devant lui et vint l'étaler devant le premier-secrétaire. Il sortit son crayon et suivit les lignes du croquis.

— Le plan comporte aussi une erreur de calcul, camarade premier secrétaire... Il résulte de ce plan que près de dix mille hectares de terre sont aux deux-tiers marécageux... Ce n'est pas exact !... La superficie marécageuse ne dépasse pas trois mille hectares. Tout le reste peut être cultivé... Nous pourrions dès à présent faire entrer les tracteurs.

— Tous les mesurages sont faits avec une certaine approximation, intervint Codin. Je dirais même une grande approximation. Un plan exact ne peut être établi que par des spécialistes au moyen d'appareils spéciaux.

— Moi, j'ai vérifié hier l'étendue des terrains marécageux, camarade premier secrétaire ! insista Vlad. Puis il se tut et se tint coi sur sa chaise.

Quelques instants de silence suivirent, après quoi le secrétaire chargé des questions agraires dit, s'adressant au jeune ingénieur:

— Jusqu'à présent, vous n'avez fait que critiquer. Nous voudrions entendre vos propositions à vous, votre propre projet !

— Son projet est aussi celui de notre organisation du parti, intervint le mécanicien d'une voix décidée.

— Oui, bien sûr ! dit le premier secrétaire... Vous avez la parole, camarade Oprişa !

Le jeune ingénieur prit sa serviette qui était posée sur le coin de la table et en retira les papiers auxquels Toma et lui avaient travaillé sans interruption tant de jours et tant de nuits. Il étala devant les autres son premier croquis.

— Cela, c'est la région telle qu'on peut la voir à présent. Une immense étendue de terre couverte de roseaux, de joncs, d'absinthe, de bardanes et d'orties... abandonnée à l'invasion des eaux et retournée à l'état de nature... Elle est entourée d'étangs et de marais reliés les uns aux autres par des chenaux... Au centre s'étendent des milliers d'hectares couverts de marécages et de terrains en contre-bas le plus souvent inondés... L'idée de base du nouveau plan est que cette vaste superficie ne doit pas être négligée, que nous devons lutter pour la transformer, pour la rendre utilisable... A l'avenir, on ne devra plus appeler cette région *les marais*, mais en parler comme d'un véritable jardin... La terre y est admirable, d'une excellente qualité, exclusivement alluviale, et ce n'est pas la chaleur qui manque ; des nappes d'eau se trouvent à quelques empans au-dessous du sol... Il s'agit seulement de se décider... Imaginez un instant toute cette étendue cessant d'être couverte de roseaux et de mauvaises herbes pour se transformer en champs de blé, de maïs, de coton, en rizières, en jardins potagers !

Les autres regardaient, immobiles, le second croquis, que Vlad était en train de déplier et de poser par-dessus le premier.

— Ce n'est pas facile, poursuivit le jeune ingénieur, mais la science et les hommes peuvent y parvenir. Notre devoir est donc d'essayer... Tenez, il est possible de relier par des canaux les champs et les terrains inondés, d'abord entre eux, puis au Danube. Ainsi, les eaux seront sans cesse renouvelées et nous disposerons d'un débit constant pour les irrigations et pour l'élevage du poisson... On peut aussi élever du bétail le long des étangs, des canaux et des champs cultivés, sans oublier les moutons, qui trouveront leur nourriture sur les bords du Danube, et aussi la volaille, c'est-à-dire, en fait, tout ce que prévoyait l'ancien plan... Mais nous aurons en plus *dix mille* hectares de terre qui seront rendus à l'agriculture !

Le dessin passa de l'un à l'autre. Le jeune ingénieur sortit un nouveau croquis:

— L'assainissement des marais se fera facilement si l'on creuse un canal qui les traverse de part en part jusqu'à l'étang du Cygne et, de là, jusqu'au Danube...

Vlad exposa ensuite le nombre d'hommes, la quantité de matériaux, de tracteurs, de moteurs, de spécialistes nécessaires, le montant des fonds

qu'il faudrait pour les nouvelles constructions destinées à loger le personnel, à abriter les matériaux, les machines et le bétail, et termina son exposé en disant:

— Il existe un danger d'inondation, c'est vrai, mais cela aussi peut être résolu si l'on entoure les marais d'une digue... Le camarade ingénieur Codin me reprochait de ne pas tenir compte, en faisant le calcul de tous ces investissements, de la rentabilité d'une exploitation intensive des marais... Il se trompe ! Un calcul sommaire nous permet de voir que la récolte de quelques années peut couvrir à elle seule ces investissements... Les dix mille hectares pourront rapporter des wagons entiers de riz, de coton, de betterave, de légumes... Ajoutez à cela des milliers et des milliers de tonnes de blé et de maïs, de graines de tournesol... et aussi les produits des fermes d'élevage de volaille, de porcs, de vaches laitières... Et les revenus que rapporteront les moutons et le gros bétail, le poisson et le gibier... Voilà ce que *ces marais* peuvent rapporter !... Il s'agit donc d'une rentabilité plus large, assurée, à l'échelon national, par l'économie socialiste... et non de la rentabilité telle que la conçoit un gros propriétaire terrien limité à ses seuls intérêts et à ses propres possibilités... Nous devons penser à toutes les facilités que nous offre aujourd'hui l'Etat, camarade Codin ! Et l'Etat démocratique populaire est en mesure de garantir cette rentabilité... Je crois que dans le secteur d'Etat de l'agriculture, c'est cela qu'il faut entendre par socialisme: la science et la technique la plus avancée mises à la portée des travailleurs qui édifient un monde nouveau... Et si nous avons ce but toujours présent à l'esprit, nous ne pouvons pas adopter un plan différent !

Le jeune ingénieur se leva de sa chaise et déploya, par-dessus tous les autres croquis, un dessin qui recouvrit la table tout entière. Il sourit, les yeux pétillants de joie, et murmura:

— Voilà comment se présentera le marais dans quelques années, camarades ! Là où les roseaux étendent à présent leur verdure, on verra onduler au vent le riz et les céréales !

Quelques minutes de silence suivirent. Le premier secrétaire examinait l'esquisse représentant l'aspect futur des marais. Puis il le tendit au secrétaire chargé des problèmes agraires et leva les yeux vers Codin:

— Qu'en pensez-vous, camarade ingénieur?

Codin essaya vainement de chicaner sur quelques questions, et certes ses objections n'étaient pas dépourvues de fondement, mais il ne put trouver aucune brèche qui lui permît d'attaquer le principe même du nouveau projet. Habile et prudent, il invoqua de nouveau son plan, « plus commode et plus approprié, qui pourrait, durant les premières années, servir de point de départ *pour un plan plus grandiose*». Il soutenait qu'on ne devait agir que progressivement, sans quoi « le fil pourrait se rompre au point le plus faible, en sorte que tous les efforts risqueraient d'avoir été inutiles».

— De plus, poursuivit-il, on sait par expérience que le riz ne réussit pas dans notre région de marais. Le climat, et surtout le terrain qui ne comporte pas la couche imperméable qui...

— Elle existe, cette couche ! l'interrompit Vlad. Hier, j'ai fait des sondages, camarade premier secrétaire, et j'ai trouvé de l'argile !

— Bref, je ne sais pas si le Comité du district a raison, reprit Codin en fronçant les sourcils, de se laisser entraîner pour l'amour de ce plan, pour sa beauté qui n'en demeure pas moins *théorique*, dans une entreprise qui tient, il faut bien le dire, un peu de l'aventure !... Je voudrais attirer votre attention, camarade premier secrétaire, acheva Codin solennellement, sur le volume immense des investissements financiers que ce plan nécessite... Au fond, il s'agirait d'ouvrir ici un véritable chantier. Imaginez-le, ce chantier, dans nos marécages: nous risquons de nous y enliser, avec tous nos hommes et toutes nos machines !

— Selon vous, l'interrompit le premier secrétaire, un tel plan peut-il ou non être réalisé?

— Je vous répète, répondit Codin avec une feinte bienveillance, que c'est possible *en théorie.* Par exemple, théoriquement, moi, je peux soutenir — et il est impossible que vous ne soyez pas d'accord avec moi — qu'on pourrait cultiver des citronniers et des orangers dans l'Ile des Serpents... Pour cela, il suffirait de fréter toute une flottille pour y transporter de la terre pendant dix ans, d'élever une digue de pierre haute de dix mètres tout autour, de planter des arbres, et le tour est joué...

— C'est là votre opinion sur le nouveau projet?

— Non, reprit Codin, j'exagère un peu...

— Un peu, répéta le premier secrétaire avec un léger sourire au coin des lèvres... Mais seriez-vous prêt à lutter pour la réalisation d'un tel plan?

— Je suis ingénieur, répondit Codin, et si je reçois des dispositions en ce sens, je les exécuterai.

Quand son tour vint, le mécanicien n'eut plus grand-chose à dire. Il parla de l'aspect *politique* du nouveau projet, rappela qu'il constituait une possibilité d'application concrète des conquêtes de l'agrotechnique; il parla des voies nouvelles que le régime démocratique populaire ouvrait devant les hommes de science et rappela que les ingénieurs avaient plus que jamais l'occasion de mettre toute leur compétence au service de l'édification du socialisme.

La séance se termina sans qu'une résolution quelconque eût été prise. Le premier secrétaire devait porter les plans à Bucarest et les présenter au ministère ou même au Comité Central du Parti, et faire savoir le résultat de son action dans deux semaines au plus.

Lorsqu'ils se séparèrent, la nuit tombait. Le premier secrétaire serra longuement dans sa large paume la main fine du jeune ingénieur. Il lui sourit et, le regardant droit dans les yeux, lui dit:

— J'ai lu votre article dans *Problèmes agricoles*... il y a là des choses intéressantes... et nouvelles !

Revenant à son bureau, il prit la revue dans un tiroir et la tendit à Vlad, ouverte à la page qui contenait son article. La figure du jeune homme s'éclaira brusquement.

— C'est mon ouvrage de diplôme, expliqua-t-il d'un air gêné. Et il eut une pensée reconnaissante pour le professeur Vîlsan qui avait retenu son travail et l'avait envoyé à la revue.

Après leur départ, le premier secrétaire revint à sa table sur laquelle s'étalaient les croquis encore dépliés. Il tira une chaise et, s'asseyant, se prit à les étudier minutieusement. Le secrétaire chargé des problèmes agraires grogna:

— Ce jeune homme est vraiment trop enthousiaste. Il croit qu'on peut tout réussir. Un plan ne doit pas être seulement beau. Il est trop rêveur, pour un ingénieur !

— Vous faites erreur ! protesta le premier secrétaire. Je suis très heureux, au contraire, qu'il soit ainsi. C'est à nous autres de juger à froid. Pour un ingénieur, la plus grande qualité est peut-être justement de rêver, et ensuite de concentrer les aspirations de tous à une vie meilleure dans un plan parfaitement réalisable... Et, surtout, de ne jamais douter !

✧

Quelques semaines plus tard, la ferme d'Etat reçut l'autorisation de procéder à la mise en application du nouveau plan. L'approbation n'était pas encore définitive, parce que le plan était resté à Bucarest afin d'y être étudié plus sérieusement et peut-être amélioré, mais l'idée de défricher et d'assainir la région des marais et des étangs avait été accueillie avec chaleur. On n'attendait plus que l'arrivée de l'automne pour mettre les tracteurs en fonction sur les collines et les terres plus élevées.

Le temps passa insensiblement, et tout à coup ce fut l'automne.

Par une belle journée du début d'octobre, Vlad gravit la colline de Bogata au pas lent de son cheval. Le soir tombait. Le soleil avait des reflets de sang et ses rayons obliques montaient comme des flammes au-dessus des étangs. De temps à autre, le cheval tendait le cou et mordait avidement les pointes brunes et couronnées d'épis de l'herbe. On entendait craquer dans sa bouche des graines sèches et dures. Derrière eux, l'herbe restait couchée et un nouveau sentier apparaissait dans la prairie. Tout en haut, sur la crête de la petite colline, le cheval s'arrêta. Vlad laissa pendre la bride sur le pommeau de la selle et descendit. Il demeura un instant les regards fixés dans le vide, vers l'horizon. Il réfléchissait profondément, en proie à l'amertume et à la tristesse.

Le vert sombre des marais avait pâli. Sur l'étendue infinie de la jonchaie tombait un silence issu de la vie même de l'étang. Ce silence annonçait la disparition naturelle d'une végétation qui, au printemps suivant, renaîtrait plus vigoureuse et plus sauvage encore. C'est le moment où la laîche jaunit, où les épis de l'herbe s'égrènent, où les bardanes dressent leurs pompons, où les chardons aux extrémités blanchies perdent leurs feuilles piquantes et recroquevillées. On voit passer de plus en plus rarement les vols des cigognes attardées qui se dirigent vers les contrées du sud. Sur le bord des étangs se réunissent au crépuscule des milliers et des milliers de cailles qui, joyeuses et impatientes, carcaillent en s'apprêtant au départ. Les canards sauvages se retirent vers le Delta ; tard dans la nuit, on entend le cri solitaire des oies migratrices. Bientôt, la région des marais demeurera déserte

et triste, comme une forêt aux arbres brûlés qui a perdu sa parure de feuillage.

Après tant de jours d'agitation, Vlad semblait amaigri; sa peau était encore plus bronzée qu'avant, presque noire.

Ses regards commencèrent à se voiler, et il ne vit plus devant lui qu'un tourbillon sombre pareil à la nuit qui descend. Il tomba sur les genoux, puis s'écroula de tout son long sur l'herbe. Dans le grand calme environnant, on n'entendit plus, pendant un certain temps, que le cheval qui rongeait l'herbe et la respiration profonde de l'homme. Il s'était étendu à plat ventre, le front appuyé sur ses bras croisés, la poitrine collée contre le sol. Au bout d'un certain temps, il se tourna sur le dos et noua ses mains sous sa nuque. Au ciel, des nuages transparents et minces, empourprés par la lumière du crépuscule, filaient vers le Danube. Le cheval avait cessé de brouter l'herbe et regardait l'homme de ses grands yeux doux, interrogateurs. Vlad tendit la main, caressa ses naseaux veloutés et humides et lui dit:

— Lăstun, mon ami... Si tu savais combien Lia me manque !

Vlad tira de sa poche un papier à la bordure usée, noircie, qu'il déplia, l'air pensif. Il le faisait peut-être pour la dixième fois. Il savait à présent par cœur ce que Lia lui avait écrit. Mais chaque fois qu'il relisait la lettre, il avait l'impression d'en prendre connaissance pour la première fois. Et ses regards revenaient toujours sur les lignes où la jeune fille semblait pousser un cri d'épouvante: *Je sens que je ne peux plus attendre! Je n'en ai plus la force, quand je vois à quel point ce marais puant a pris possession de toi... Ou peut-être notre amour a-t-il moins de valeur pour toi?* ... Ce cri se répétait à la fin de la lettre, plus désespéré encore: *Reviens, Vlad, reviens!...* Vlad laissa tomber la lettre sur sa poitrine et renoua ses mains sous sa nuque. Au ciel, les nuages glissaient lentement, en un mouvement sans fin. Le soir venait.

Tout à coup, Lăstun leva la tête et hennit. Vlad entendit le trot d'un cheval dans les parages, mais ne se leva pas. Le mécanicien le trouva couché dans l'herbe, immobile, comme endormi, et se senti un peu gêné; il avait l'impression d'avoir forcé une porte qui n'aurait pas dû être ouverte. Pourtant, il se ravisa; laissant paître son cheval, il s'assit par terre auprès de l'ingénieur, sans dire un mot. Il n'avait plus vu Vlad depuis le matin, lorsque celui-ci avait reçu la lettre de Lia. Badea savait que l'ingénieur était parti dans le marais, abattu, cherchant la solitude. Mais il savait aussi que celui-ci n'aimait guère dévoiler ses sentiments, et c'est pourquoi il craignait de lui faire plus de mal que de bien en lui parlant. Mais il ne l'avait jamais vu plus attristé qu'à présent et il en était sincèrement peiné. Au bout d'un temps, il murmura:

— Camarade ingénieur, si je comprends bien, vous êtes fâché... Qu'est-ce que je pourrais vous dire?... Il se tut quelques instants, puis il poursuivit gauchement, à voix basse: Pourtant, voyez-vous, je crois que la douleur ne peut pas briser un homme... C'est pour ça que l'homme est homme, pour dominer sa douleur, pour s'élever au-dessus d'elle...

Vlad se taisait. Le mécanicien se tut aussi, encore plus mal à l'aise. Il avait l'impression que le jeune ingénieur ne l'avait même pas entendu.

— Je vous prie de m'excuser, murmura-t-il à nouveau, en se levant pour partir. Mais Vlad lui prit la main et le retint. Il replia la lettre et s'assit à côté du mécanicien. Son regard était devenu plus calme, plus froid. Il jeta un coup d'œil à la lettre en serrant les lèvres, l'air indécis.

— C'est une jeune fille qui vous a écrit? osa demander le mécanicien.

Vlad hocha la tête en signe d'approbation, sans rien dire.

— Vous pourriez aller passer quelques jours à Bucarest, ajouta l'autre.

Le jeune ingénieur considéra une fois encore la lettre avant de la remettre dans sa poche.

— Pas maintenant, dit-il... Après que nous aurons commencé le travail.

Ils se turent de nouveau. Le soleil avait disparu derrière la jonchaie. On ne le devinait même plus car les brumes du soir s'étaient épaissies. Le mécanicien rompit un brin d'herbe et le mâchonna, pensif. Quant il eut fini, il se mit à parler d'une voix calme, en pesant ses mots.

— Quelquefois, la vie est injuste envers les gens...

Puis il se tut à nouveau, arracha un autre brin d'herbe, le mâchonna lui aussi et ajouta: Je suis convaincu que nous n'aimons véritablement qu'une seule fois... Et si la vie est ignoble, si elle trompe vos espérances, notre cœur se ferme pour toujours. Moi, je ne peux pas me plaindre, mais...

Redevenu silencieux, il détourna ses regards de Vlad et les tourna vers les espaces qui s'étendaient devant lui. Le jeune ingénieur, lui non plus, ne disait rien. Ce silence les mettait mal à l'aise. Vlad se leva et changea de sujet:

— Qu'est-ce que vous avez arrangé avec Codin?

— Il a accepté notre proposition sans faire d'objections. Je crois que l'approbation du nouveau plan — même en principe — l'a un peu ébranlé. Il achètera pour commencer deux autres paires de chevaux, l'une pour la charrette, l'autre pour la cantine, et une paire de bœufs pour le transport du gas-oil. Ces chevaux-ci, on les gardera comme chevaux de selle... Nous ne toucherons pas au fonds que nous venons de recevoir: on ne s'en servira que pour les préparatifs d'hiver. Le matériel de l'ancien manoir nous servira à construire des dortoirs pour les tractoristes et les salariés, une nouvelle cuisine, un réfectoire et un atelier. Il n'y en aura pas assez pour faire aussi les remises nécessaires aux tracteurs et aux machines... Pour l'instant, nous les construirons en torchis...

— Alors, il faut s'y mettre sans plus tarder, répondit le jeune ingénieur, en manifestant son impatience... La saison est déjà assez avancée et l'hiver sera bientôt là...

— C'est entendu, dès la semaine prochaine, on s'y met. Nistor est déjà parti pour engager des travailleurs, des charpentiers et des maçons, et aussi pour chercher le matériel dont nous avons besoin.

Ils remontèrent sur leurs chevaux et partirent à vive allure vers les bureaux de la ferme. Ils chevauchaient en silence, se balançant au trot cadencé de leurs montures. Les essaims de moustiques tourbillonnaient derrière eux comme une légère fumée attachée à leur têtes. Au bout

d'un temps, le mécanicien tira sur la bride et rapprocha son cheval de celui du jeune ingénieur:

— Eh bien, avez-vous décidé ce que nous allons faire? De quel côté engagerons-nous d'abord les tracteurs?

— De ce côté-ci, répondit Vlad. Nous commencerons par les cent hectares que Frangopol a déjà défrichés, c'est là que nous ferons le premier essai de rizière. Après, nous labourerons à droite et à gauche, un millier d'hectares de chaque côté... Ça ne sera pas facile... La terre n'a jamais été travaillée, par ici, et c'est plein de joncs, de mauvaises herbes et de racines. Ce sera le diable d'y faire pénétrer les charrues !... Combien de tracteurs aurons-nous?

— Douze, en trois brigades... C'est comme ça que je me suis entendu avec les camarades du district... Ce sont des tracteurs à chenilles, les plus puissants... Les chefs des brigades, je les connais un peu. L'un d'eux, Zamfir était avec moi à la station de machines où j'ai travaillé avant de venir ici... C'est un communiste... Avec lui et quelques autres tractoristes, on pourra constituer définitivement une organisation du parti...

— Bien sûr... fit Vlad, songeur. Puis il revint à son idée: Il n'y a rien de changé? Leur arrivée est toujours fixée pour lundi?

— Pour lundi, répondit le mécanicien.

— Alors, qu'est-ce qu'on fait des roseaux et des joncs? Je vois que les paysans ne se pressent pas de venir les prendre...

— Si demain non plus ils ne viennent pas, je mets le feu aux roseaux, décida Vlad. J'isole la portion que nous voulons défricher et j'y mets le feu. Tout ce qui est sec brûlera... Comme ça, nous ouvrirons la voie aux tracteurs...

Ils sortirent de l'épaisseur des fourrés et se trouvèrent sur les bords de l'étang de Lişteava. Toute la rive était couverte d'une couche de poussière fine et sablonneuse. Dans le fond, sur l'autre rive, on apercevait, tache obscure se détachant sur l'ombre du soir, les bâtiments de la ferme d'Etat. Lăstun agitait impatiemment la tête, rongeant son frein. Cette portion de la route, il la parcourait toujours au galop. Vlad serra les genoux et se mit bien en selle, en se penchant légèrement en avant.

— Je n'y peux rien, dit-il au mécanicien en guise d'excuse. Je dois lui faire ce plaisir.

Le jeune ingénieur lâcha la bride, le cheval fit un bond en avant et partit au galop, en soulevant derrière lui des nuages de poussière. Vlad agita la main en signe de salut, mais le mécanicien le suivait de près.

✧

Les fourrés, du côté de Bogata, avaient brûlé toute la semaine. Le feu s'était traîné dans les herbes et avait pénétré parmi les ronces, jusqu'aux jonchaies touffues et jusqu'aux marécages. A mesure que les flammes avançaient, elles diminuaient d'intensité et se perdaient dans la végétation haute et serrée. C'est en vain que Vlad avait essayé de faire pousser plus avant l'incendie. Les hommes avaient porté le feu de place en place au bout de leurs fourches, se glissant entre les buissons, cherchant l'épais-

seur des ronces, des bardanes et des grandes herbes sèches qu'ils allumaient. Mais les flammes ne s'étendirent que jusqu'aux pieds des roseaux verts qui se dressaient drus comme un mur. On n'avait donc pu défricher, en fin de compte, que cinq ou six cents hectares sur le versant de la colline. Le reste des terres qui devaient être défrichées avait été simplement léché par les flammes, et la végétation réellement dense était demeurée intacte.

Le dernier jour, Vlad n'avait plus laissé sur les lieux qu'une seule équipe, et lui-même était rentré à la ferme assez tard dans la soirée, plein d'amertume. Les tractoristes auraient maintenant à lutter non seulement contre la terre dure et résistante, jamais encore labourée, mais aussi contre la résistance indomptée des roseaux.

La région des marais avait été recouverte toute la nuit par un nuage de fumée qui n'avait cessé de grossir et de s'étendre, aussi bien du côté de la ferme que du côté du Danube. Une suie fine flottait doucement, insistante, rendant les ténèbres encore plus épaisses; l'odeur étouffante des plantes brûlées et les relents des marécages se mêlaient à l'âcre senteur de la fumée. La clarté des étoiles elle-même ne parvenait pas à travers ce rideau obscur. Les bâtiments de la ferme, les terrains environnants, tout était recouvert d'une brume qui rendait l'obscurité encore plus impénétrable. Vers le jour, un léger vent se mit à souffler. Les nuages de fumée se dissipèrent, chassés par-delà le Danube. En s'éveillant, Vlad bondit à la fenêtre et aperçut toute la région des marais jusque dans les lointains, où le soleil venait d'apparaître.

Il entendit un ronflement de moteurs qui faisait vibrer l'air. Il s'habilla rapidement et sortit dans la cour. Les tracteurs, à la file, entraient par la porte charretière de la ferme. A leur tête venait Badea, à cheval. Il était parti la veille au soir au chef-lieu du district pour les ramener. Vlad alla au-devant d'eux. Les tracteurs passèrent devant lui en grondant, dans un grand fracas métallique mêlé au cliquetis des charrues dont les socs pointus brillaient au soleil. Sur un signe du mécanicien, ils s'arrêtèrent. Les moteurs tournèrent à vide, faisant vibrer le sol. Le mécanicien descendit de cheval auprès de Vlad. Il était visiblement en colère. Il gronda:

— Je n'ai pu en obtenir que six... Et des tracteurs sur roues !... Les stations de machines et de tracteurs refusent de nous donner des *Stalinetz* tant qu'ils n'en ont pas reçu d'autres, sans quoi, ils ne parviendront pas à faire les labours d'automne. Leur plan comptait aussi sur ces tracteurs-ci, que j'ai amenés...

— Nous ne pourrons rien faire, se lamenta Vlad. Même douze n'auraient pas suffit. Alors, six !

— Pour commencer, on se contentera de ceux-là, trancha Badea.

— Ça commence bien ! maugréa Vlad.

Les tractoristes sautèrent à bas de leurs sièges et se réunirent autour d'eux. Badea les présenta tour à tour au jeune ingénieur. L'un d'entre eux, Zamfir, un jeune homme noiraud aux yeux pareils à des mûres, coupa la parole aux autres et demanda avec impatience:

— Alors, camarade ingénieur... on commence?

— On commence, murmura Vlad, amèrement... Puis, revenant à son idée, il demanda: Vous avez déjà défriché une forêt?

— Une forêt? Non! répondit un autre. Mais depuis deux ans, depuis la création des stations de machines et de tracteurs, nous avons travaillé là où c'était le plus dur...

— Moi, j'ai aussi défriché des forêts! dit Zamfir fièrement. En tout cas, c'était quasiment comme une forêt... J'ai été à Brateş, sur les bords du Pruth, dans une brigade. C'est là que j'ai appris le métier, en luttant contre les joncs.

— Alors, tu nous apprendras...

— C'est dur le temps de faire le premier sillon. Après, c'est plus facile...

Vlad examina les tracteurs en compagnie de Badea et de Zamfir. Puis les tractoristes remontèrent sur leurs sièges et mirent les moteurs en marche.

— Ça sera plus dur que je ne l'ai cru, murmura Vlad.

— Ne vous en faites pas, l'encouragea le mécanicien... Nous obtiendrons aussi les autres, vous verrez!

Bientôt, on amena le cheval de Vlad. Le mécanicien et lui enfourchèrent leurs montures et partirent au trot derrière les tracteurs.

Comme ils passaient sous les fenêtres de l'ingénieur Codin, Vlad entendit une voix qui lui lançait:

— Eh bien, collègue, qu'est-ce qui arrive?

— Les tracteurs sont là, répondit Vlad sans s'arrêter.

— Aha! marmonna Codin en s'écartant de la fenêtre, furieux d'avoir été éveillé de si bon matin justement par les tracteurs.

Mais Codin n'eut pas l'occasion de se rendormir. Aussitôt après le départ des tracteurs, ce fut le comptable qui entra furieux dans sa chambre:

— Alors quoi, nous restons là à nous croiser les bras? Les tracteurs sont arrivés!

— Vous avez pourtant été d'accord avec eux! l'interrompit Codin, calmement.

Le ton tranquille de l'ingénieur mit Nistor hors de lui; il grinça:

— Ne faites pas l'imbécile avec moi!

Codin se souleva sur un coude et répondit avec un sourire plein d'indulgence:

— Calmez-vous donc, mon cher Nistor! Vous vous faites du mauvais sang bien inutilement!... Puis, d'un geste tranquille, il tendit la main vers une cassette en bois de noyer placée près du poste de TSF, y prit une cigarette, l'alluma, et se recoucha en aspirant longuement la fumée... Calmez-vous donc! répéta-t-il, en suivant des yeux Nistor, qui, agité, allait et venait auprès de son lit... Que pourront-ils faire avec ces tracteurs, dans les marais? Là-bas, il faudrait des tracteurs puissants, à chenilles, et il en faudrait beaucoup... soixante, soixante-dix... Ceux qu'ils ont amenés pourront à peine racler la surface de la terre!

Nistor semblait ne pas l'entendre; il s'était arrêté devant la fenêtre, tournant le dos à l'ingénieur, les poings enfoncés dans les poches de son pantalon. « Mădărache n'a pas été assez expéditif, songeait-il: il aurait

dû amener tout le village, et le faire protester. On n'aurait rien pu faire contre eux tous !».

Il jeta un regard dégoûté à Codin. L'ingénieur continuait de fumer sa cigarette avec le même calme, les yeux entrouverts, presque somnolents. « Il a l'air d'un crétin, se dit Nistor, de nouveau furieux. Même quand il avait son propre domaine, il n'était pas si indifférent !»

— Levez-vous donc, bon Dieu ! éclata-t-il tout à coup.

— Que voulez-vous donc que je fasse, mon cher? cria Codin. Que voulez-vous? Vous disiez que vous leur feriez faire des dépenses dont ils n'arriveraient pas à se sortir en leur faisant construire une digue, que vous vous étiez arrangé pour qu'aucun tracteur ne puisse venir ici... et, tenez, ils sont quand même venus !

— Je disais cela ! mugit Nistor de sa voix de cloche... Je le disais ! répéta-t-il, et il sortit en laissant flotter son veston trop large et en claquant la porte derrière lui.

Ciurea n'avait pas été là pour l'arrivée des tracteurs. Il avait couru tout le jour au chef-lieu du district pour s'y procurer les matériaux nécessaires à la construction des ateliers et des dortoirs destinés aux tractoristes, que Toma et une partie des hommes du potager construisaient sur les ruines de l'ancien manoir. Lorsqu'il était arrivé, tard dans la soirée, il n'avait pas eu la patience d'attendre et, enfourchant son petit âne, il s'était précipité vers la colline de Bogata. Il y avait trouvé les tractoristes réunis autour du feu qu'ils avaient allumé devant les tracteurs. Il avait examiné attentivement les terrains labourés. Là, parmi les roseaux, enfonçant sa main dans la terre défrichée, caché dans les ténèbres, il avait murmuré pour lui-même, avec satisfaction:

— Ici, il y aura une rizière... oui, une rizière !

Il était revenu vers les tractoristes, et, de sa main lourde et calleuse, il avait caressé le museau métallique des tracteurs. Pour lui, c'étaient les moteurs qui introduisaient une vie nouvelle dans ces lieux sauvages. Cette nuit-là, il avait cessé de penser aux bergers, aux moutons, à tout le reste. Il avait écouté parler les tractoristes qui se consultaient entre eux sur la façon de s'y prendre pour labourer dans les meilleures conditions et le plus rapidement possible les deux mille hectares de terre en friche. Cette même nuit, il était rentré très agité à la bergerie et avait réveillé les pâtres.

— Faut que vous voyez ça ! leur avait-il dit. Pour les tracteurs, c'est un jeu de renverser les roseaux. Ça y est, finis les marais !

Les pâtres étaient émerveillés. Aussi, lorsque Ciurea, à l'aube, leur demanda d'aller construire des abris pour les tractoristes, la moitié d'entre eux s'offrirent à y aller.

Quand le premier chariot de la ferme arriva, le mur du côté de l'est, d'où soufflait le vent le plus vif, était déjà debout.

Trois personnes descendirent du chariot: le mécanicien, Paulina et une jeune fille qui travaillait au potager. Badea se dirigea joyeusement vers Ciurea, et les jeunes filles descendirent du chariot des mar-

mites, un panier de pommes de terre, un autre plein de choux et un autre dans lequel se trouvait la moitié d'un mouton. Paulina était fâchée et se mouvait sans entrain, jetant les paniers plutôt qu'elle ne les posait à terre. Le mécanicien revint une pioche à la main et se mit à creuser deux grands trous ronds de la dimension des marmites.

Au bout d'un certain temps, les six tracteurs sortirent l'un après l'autre de la jonchaie. Les bergers et les jeunes filles se tournèrent de leur côté et les regardèrent venir avec lenteur, dans un grand tintamarre de moteurs. Vlad venait en tête, à cheval. En les voyant, le jeune ingénieur pressa son cheval et s'approcha d'eux au galop. Il avait envie de crier de joie. Il se sentait comme un enfant turbulent jouant avec d'autres enfants.

— Bravo ! cria-t-il, en descendant de cheval, heureux de voir ce que Badea et Ciurea avaient entrepris de faire. Toute notre sollicitude et toute notre reconnaissance aux tractoristes ! ... Il s'arrêta auprès de Paulina, lui prit le menton et lui fit lever la tête: Eh bien, tu n'as pas l'air d'accord?... Mais aussitôt il se tut; les regards de Paulina étaient sombres, pleins de désespoir. Vlad se tourna vers le mécanicien qui souriait, puis de nouveau vers Paulina: Pourquoi pleures-tu? demanda-t-il.

Paulina se détourna en cachant son visage et éclata tout à coup en sanglots. Vlad lui mit la main sur l'épaule et murmura tout ému:

— Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-il arrivé?

— Vous m'avez promis de me laisser monter sur un tracteur ! éclata Paulina. Et maintenant, quand les tracteurs sont là, je dois me contenter de faire la cuisine... Et, d'un geste plein de mépris, elle désigna les marmites que le mécanicien avait placées dans les trous creusés dans le sol.

— Seulement quelques jours, ma petite Paulina ! dit le mécanicien, essayant de la consoler.

Mais elle se détourna de nouveau en haussant les épaules d'un air furieux. Vlad appela les tractoristes qui faisaient tourner leurs tracteurs autour du groupe:

— Eh, quelqu'un d'entre vous a-t-il besoin d'un apprenti?

— Moi, répondit Zamfir, en sautant à bas de son tracteur. Mais je veux savoir d'abord de qui il s'agit.

Paulina leva vers lui des yeux noyés de larmes.

— Tenez, voilà de qui il s'agit, dit l'ingénieur en souriant, et il désigna Paulina. Vous la prenez?

— Est-ce que je sais? bougonna le tractoriste avec une feinte gravité.

— Allons, prenez-la donc ! insista l'ingénieur. Je m'en porte garant. Dès demain, vous répondez de sa qualification professionnelle.

Après avoir essuyé ses larmes, Paulina, tranquillisée, s'assit près de l'autre jeune fille et se mit à éplucher elle aussi les pommes de terre. Un peu plus tard, elle réussit même à rire, bien que les larmes n'eussent pas encore entièrement séché sur ses joues.

Après le déjeuner, quand les tracteurs s'enfoncèrent de nouveau dans la jonchaie et que tous les autres se mirent à tasser la terre au pied

des parois de roseaux, on vit paraître sur la crête de la colline, parmi les hautes herbes, la charrette de la ferme.

— Tiens, tiens, v'là aussi m'sieu l'ingénieur Codin ! fit Paulina avec un sourire ironique.

Les autres interrompirent un instant leur travail pour jeter un coup d'œil vers la route.

— Ce n'est pas lui, dit le mécanicien, ce sont des étrangers.

Vlad bondit en selle, gagna la route et partit au galop au-devant de la charrette. Il ne parvenait pas encore à reconnaître les figures des personnes qui se trouvaient dans la charrette, mais il était cependant visible que deux jeunes gens, un garçon et une fille, se tenaient sur le siège. Le jeune homme avait une sacoche sur ses genoux et discutait avec ceux qui se trouvaient derrière lui. La jeune fille, elle, menait les chevaux avec une énergie garçonnière, tenant ferme les rênes des deux mains. Parmi ceux qui se trouvaient sur la banquette arrière, on pouvait reconnaître l'ingénieur Codin. Vlad tira sur les brides et cravacha son cheval. Lăstun fit un bond et s'élança, semblant toucher à peine la pointe des herbes. Le jeune ingénieur ne ralentit son allure qu'à quelques pas de la charrette. Il reconnut aussitôt les occupants et fut saisi de joie. Faisant tourner son cheval, il vint trotter auprès de la charrette puis, avec émotion, tendit la main au plus âgé des arrivants, en disant:

— Soyez le bienvenu, camarade professeur !

— Bonjour, Oprișa ! répondit Vîlsan en lui serrant la main.

Vlad, tout en avançant à côté de la charrette, tendit également la main au jeune homme assis sur la banquette avant, qui était l'assistant de Vîlsan, puis à la jeune fille. Les yeux de celle-ci, lumineux et noirs, se mirent à briller; ses cheveux recouvraient ses épaules et lui retombaient dans le dos comme une ombre. C'était Silvia Robu.

Jusque sur la crête de la colline, là où les tractoristes avaient fait halte, Vlad trotta auprès de la charrette sans quitter Vîlsan des yeux. Le professeur examina attentivement l'immense étendue de la région marécageuse, en se retournant de temps en temps sur le siège. Silvia arrêta les chevaux devant un espace encore couvert d'herbes hautes où ils enfoncèrent aussitôt les naseaux, et sauta la première de la charrette. Vlad descendit de cheval et tendit la main au professeur Vîlsan pour l'aider. Badea, le chef de la brigade, Ciurea, les bergers et les jeunes filles vinrent au-devant des visiteurs et les saluèrent respectueusement. Après que Vlad eut fait les présentations, Vîlsan se tourna vers lui et dit:

— Nous sommes venus vous chercher, Oprișa...

Le mécanicien et Ciurea s'assombrirent tout à coup et s'entre-regardèrent d'un air inquiet.

— Camarade professeur... murmura le mécanicien, prêt à protester.

— Maintenant, c'est moi qui ne veux plus partir, avoua Vlad en rougissant.

— Vous en êtes bien sûr? demanda Vîlsan, et, sur ses lèvres apparut le sourire fin et discret qui éclairait rarement son visage.

Badea comprit que cela n'avait été qu'une plaisanterie et répliqua sur le même ton badin:

— Ne le lui dites pas deux fois, camarade professeur, parce qu'on ne sait jamais...

Tous éclatèrent de rire. Le professeur frappa Vlad sur l'épaule avec bienveillance. L'ingénieur Codin sourit froidement, plutôt parce qu'il se croyait obligé de le faire. Un peu plus tard, tout le groupe suivit Vîlsan qui avançait sur le terrain dénudé par le feu en écoutant attentivement le bruit des tracteurs parmi les roseaux.

Le professeur s'arrêtait de place en place et jetait un regard scrutateur sur toute l'étendue des marais. Au loin, les épaisses forêts obscurcissaient et cachaient encore la surface du sol. On voyait qu'il était surpris par la beauté inattendue du paysage qui s'offrait à ses yeux.

Tout en marchant, le jeune ingénieur lui expliquait les idées principales du nouveau plan de la ferme. Il exposa aussi les difficultés soulevées par le manque de tracteurs et expliqua de quelle manière il s'y était pris pour défricher ce coin des marais.

— Malheureusement, conclut-il, exprimant ainsi sa plus grande inquiétude, nous n'avons obtenu qu'une approbation de principe... Notre plan est toujours à Bucarest, au Comité Central...

— Non, l'interrompit Vîlsan, il est chez moi... On me l'a envoyé pour que je l'examine et que je donne mon avis. Allons, Oprișa, montrez-moi donc tout cela sur les lieux mêmes !

Le jeune ingénieur déplia un croquis du terrain:

— Il s'agit de mettre le plus possible en valeur ces dix mille hectares qui sont à présent la proie des eaux et des joncs...

Puis il exposa au professeur, en donnant des indications précises, la manière dont il entendait mettre son plan en application... Comme toujours, il s'animait en parlant. Vîlsan écoutait avec intérêt, éprouvant une fierté qu'il s'efforçait de cacher, et il hochait la tête en signe d'approbation. Les plus heureux semblaient être encore Ciurea et le mécanicien. Le regard de Silvia brillait d'une lumière intérieure, vive, ardente, que recouvrait un léger voile d'émotion. Ciurea y reconnut cette flamme qui pour tous les hommes se nomme amour, et il donna un coup de coude dans les côtes du mécanicien. Celui-ci tourna la tête et lui répondit par un sourire fugitif, plein de sous-entendus. Ils croyaient que Silvia était la jeune fille à laquelle pensait le jeune ingénieur, et ils se réjouissaient de sa venue. Ils se retirèrent discrètement pour que Silvia pût se trouver à côté de Vlad. C'est alors qu'ils entendirent derrière eux, à peine perceptibles, les murmures des jeunes filles de la ferme qui parlaient de Silvia.

— Elle est belle comme une fée ! disait une voix que le mécanicien reconnut pour être celle de Paulina.

— Tu vois, elle le mange des yeux, confirma l'autre. Ciurea tourna la tête de leur côté et les regarda en fronçant les sourcils pour les faire taire. Vlad continuait à donner des explications, indiquant de la main le tracé probable du canal de drainage. Puis tout le monde repartit à

travers les labours et s'enfonça dans la jonchaie d'où venait le bruit des moteurs. Vîlsan se penchait de temps à autre, ramassait une poignée de terre et l'examinait. Chaque fois, avant de la rejeter, il la portait à son nez et la humait longuement, les yeux mi-clos, comme s'il était grisé par son arôme.

Tout en haut de la colline, ils s'arrêtèrent. Ils discutèrent aussi le problème d'une digue longue de plus de quarante kilomètres qui devait entourer les cultures, cette digue qui avait fait si peur à Vlad à cause du volume des investissements qu'il y supposait nécessaires. A la satisfaction de tous, le professeur fut d'avis que c'était là la seule solution possible.

— L'année prochaine, vous devrez commencer à endiguer vos terres, conseilla-t-il. Sans cela, vous risquez de compromettre le travail de milliers d'hommes et de nombreuses machines... Il serait bon aussi d'assécher le sol le plus tôt possible. Etudiez bien la question et calculez soigneusement chaque pas que vous ferez pour vous rendre maîtres des marais... Car une fois qu'un nouveau point sera acquis, vous ne devrez plus reculer pour rien au monde. Et ne manquez pas de consolider toutes les positions gagnées.

Puis le professeur se tourna vers Silvia et l'assistant et reprit:

— Veuillez prendre note. Notre laboratoire et le cercle scientifique doivent assurer à temps l'analyse du sol. Il faudra également une documentation spéciale sur la région, que vous demanderez à l'Institut Météorologique, en ce qui concerne la moyenne isothermique pendant l'été, le régime des pluies, la situation des vents, le débit minimum et maximum du Danube, la périodicité des inondations, etc...

Puis, s'adressant au jeune ingénieur, il poursuivit:

— Les labours finis, vous ferez pratiquer des sondages aussi nombreux et aussi profonds que possible... Nous devons connaître la répartition de la couche d'argile dans toute la région.

L'ingénieur Codin s'était tu presque tout le temps et s'était contenté de jouer le rôle de spectateur. Le soir, sur le chemin du retour, tandis que Silvia conduisait les chevaux à une allure folle et que Vlad et le mécanicien venaient à fond de train derrière la charrette, il se pencha à l'oreille de Vîlsan et lui adressa des remerciements exagérément affectueux pour la sollicitude qu'un homme comme lui, un professeur aussi éminent, accordait à cette pauvre contrée marécageuse. Vîlsan se taisait, arrangeant d'un geste familier ses lunettes à fine monture d'or.

— L'activité scientifique, poursuivit Codin, prévoyant, procure toujours de grandes satisfactions, surtout maintenant, dans les conditions offertes aux chercheurs à Bucarest !... En fait, il voulait dire tout autre chose: « Naturellement, cela vous convient, à vous autres qui restez dans la capitale et faites de temps en temps un petit tour ici ou là pour donner des conseils. Qui ne voudrait pas en faire autant? » Et il continua avec amertume: Moi qui ai fait mes études en France, je suis en train de gâcher ma carrière, de m'enterrer littéralement dans cette terre marécageuse.

— Ah, intervint Vîlsan, avec une légère ironie dans la voix, en effet, ici, on peut enterrer une carrière. Mais, ajouta-t-il aussitôt, on peut aussi y commencer la plus brillante des carrières !

— Ça dépend aussi du destin, répondit froidement Codin.

— Oui, mais seulement si vous oubliez que l'homme fait lui-même sa destinée ! répliqua Vîlsan avec un léger reproche dans la voix. Or, dans les conditions actuelles...

— Oui, oui, bien sûr ! s'empressa de répondre Codin.

Puis ni Codin ni Vîlsan ne dirent plus un mot jusqu'à la ferme. Au dîner, ils furent les invités de Nistor. Nutza leur avait préparé d'excellents plats de poisson et de gibier du marais. Vîlsan et son assistant devaient passer la nuit dans la deuxième chambre du comptable, Silvia dans celle de Vlad et Vlad chez Toma.

Quand elle se fut retrouvée seule avec Vlad, Silvia fut profondément troublée. Son cœur battait à se rompre et lui envoyait au visage un flux de sang qui lui donnait le vertige. Dans ses yeux sombres, l'étrange clarté qui avait frappé Ciurea et les jeunes filles allait s'accentuant. Un frisson qu'elle ne parvenait pas à dominer, une sensation agréable et trompeuse accroissaient son trouble.

— Vlad, murmura-t-elle tout à coup... mais elle n'eut plus la force de continuer et sa voix s'éteignit.

Le jeune ingénieur leva vers elle des yeux interrogateurs. En fait, les pensées de Vlad étaient loin: il songeait à de grands yeux bleus, aux yeux limpides et merveilleux de Lia. Mais pour Silvia le seul fait d'avoir rencontré son regard était une joie suffisante. Elle s'aperçut que ses traits étaient devenus plus rudes, plus virils. Elle regarda son front large et lumineux, haut et bruni par le soleil.

— Comment va Lia? demanda Vlad à brûle-pourpoint.

— Lia? répondit Silvia, se ressaisissant, Lia?... Lia pense à toi et a hâte de te revoir, dit-elle, croyant lui faire plaisir avec ce mensonge. Elle t'envoie ses amitiés et demande si tu ne l'as pas oubliée. Ah, si tu la voyais maintenant !

Vlad serra ses tempes dans ses mains. Pour Silvia, ce silence était extrêmement pénible.

Sans méchanceté aucune, elle reprit:

— Elle aurait bien voulu venir avec nous, mais elle a été obligée de partir je ne sais où. Je ne sais quelle affaire qui ne souffrait aucun retard. Elle était si pressée qu'elle n'a même pas pu me donner une lettre pour toi, mentit-elle à nouveau.

Vlad se dirigea vers la fenêtre. Il y resta un certain temps, scruta l'obscurité de la nuit. Puis, bien plus tard, sans tourner la tête, il demanda:

— Tu la défends?

Silvia ne répondit rien. Vlad pensait maintenant que plus de trente jours s'étaient écoulés depuis qu'il avait reçu la dernière lettre de Lia. Il songeait aux lettres désespérées qu'elle lui avait alors écrites. Il quitta la fenêtre, revint auprès de Silvia, et posa une main sur son épaule. Silvia sentit que cette main tremblait. Elle leva vers lui des yeux pleins de tendresse émue.

— Silvia, gémit Vlad, faiblement, dis-moi tout ce que tu sais !

Silvia s'aperçut combien il était agité et rongé par l'inquiétude, la crainte et l'incertitude, mais elle éluda la réponse.

— Que veux-tu que je sache?

— Ce qui se passe avec Lia... Qu'est-ce qui est arrivé?

Silvia se leva en évitant le regard du jeune homme et se dirigea à son tour vers la fenêtre. Vlad la suivit d'un pas hésitant et de nouveau lui saisit l'épaule:

— Silvia, supplia-t-il, ne me tourmente pas toi aussi !

Quelques instants passèrent, indiciblement douloureux pour l'un comme pour l'autre. « Ah, s'il pouvait savoir ! songeait Silvia avec effroi. S'il pouvait savoir avec quelle indifférence Lia pense à lui ! Qu'en réalité, elle l'a quitté, attirée par la vie facile que Georges lui procure ! Si au moins elle aimait vraiment Georges ! Ne vaudrait-il pas mieux lui dire toute la vérité? Oui, mais s'il allait s'imaginer que je le fais exprès?»

Silvia ne trouvait pas de réponse à toutes ces questions. Mais elle se sentit sur le point de pleurer et murmura:

— Je ne sais pas au juste... On dirait qu'elle a changé... qu'elle ne sait pas elle-même ce qu'elle veut... Peut-être qu'elle n'a pas le courage de lutter... En fait, elle ne sait même pas lutter... elle ne sait pas que l'amour, comme la vie, est une lutte !

Puis elle resta longtemps immobile, envahie par un orgueil féminin qu'elle ne pouvait cacher. Enfin, elle dit douloureusement:

— La vérité, c'est qu'elle ne mérite même pas ton estime, sache-le !

— Silvia ! cria Vlad, et il essaya de tourner son visage vers le sien pour voir ses yeux qui, il le savait, ne pouvaient lui cacher la vérité qu'il voulait connaître.

— Pardonne-moi, Vlad ! murmura-t-elle, presque épouvantée par ce qu'elle avait dit.

Puis elle demeura immobile, continuant à fixer ses yeux sur les ténèbres du dehors. Vlad s'approcha tout contre elle et se pencha par-dessus le rebord de la fenêtre, pensif. Des idées noires l'envahissaient. Il ne pouvait plus chasser de son cœur le doute qui y était entré. Au bout d'un moment, il se releva pour partir.

— Demain, je pars avec vous, murmura-t-il.

Après son départ, Silvia éteignit la lampe et s'étendit sur son lit.

✧

La nuit tomba de bonne heure, triste, humide, déserte. Le village semblait écrasé sous le poids des ténèbres et des brumes de cette longue nuit de fin d'automne. Rien ne bougeait dans l'enclos de Mădărache, mais tout au fond, du côté des remises, près du hangar, on aurait pu entendre quelqu'un murmurer:

— Je leur ai donné un peu de blé à battre, pour qu'ils me fichent la paix, disait Mădărache, de l'air de s'en faire un reproche. Mais maintenant, ils n'auront plus un grain. Si vous revenez encore une fois, Monsieur Georges, ce sera parfait: je pourrai rester les portes grandes ouver-

tes. Ils n'auront qu'à venir si ça leur chante. Ils ne trouveront plus rien, même pas ça !

Mădărache semblait avoir retrouvé un peu de sa bonne humeur. Georges, qui était monté sur une roue, vérifia le chargement du camion et ordonna:

— Mettez vite encore une dizaine de sacs !

Mădărache disparut à plusieurs reprises et rapporta chaque fois sur son dos un sac qu'il fit rouler sur la plate-forme du camion. Puis tous deux se mirent à recouvrir les sacs en jetant par-dessus les choux entassés près du mur. Georges était d'abord passé au potager de la ferme d'Etat, où il avait chargé quelques centaines de choux. Ce n'est qu'ensuite qu'il était passé chez Mădărache. La plate-forme du camion se couvrit d'une pyramide blanchâtre qui laissait croire que tout le chargement se composait seulement de choux. Georges voulut se diriger vers la maison de Mădărache mais celui-ci le tira en arrière et le fit rentrer dans la remise.

— Donnez-moi mon dû ici, parce que là-bas, dans la maison, nous pourrions être vus par Nistor et par le chauffeur. Vaut mieux être prudents !

Quand l'autre porta la main à la poche intérieure de sa veste de cuir, Mădărache lui rappela:

— Vous savez, c'est du blé de première qualité, rien que du grain, comme du riz.

Mădărache reçut son argent et le compta à la flamme du briquet qui brûlait dans la main de Georges. Satisfait, il demanda:

— Quand est-ce que vous revenez? Vous pourrez prendre le blé de Stirbu, et de quelques autres aussi...

Georges le rassura en le frappant amicalement sur l'épaule puis s'en fut. Tandis que Mădărache refermait la porte de la remise, il retourna vers la maison où il trouva le chauffeur auquel il donna l'ordre de se préparer à partir. Mădărache le rejoignit et voulut le retenir encore un instant, mais ce fut en vain. Georges avait reçu de Nistor un papier certifiant l'achat des choux, et il était en train de le lire attentivement à la lumière de la lampe. Le comptable, qui avait bu et mangé copieusement avec le chauffeur, se pencha vers lui par-dessus la table pour le tranquilliser:

— Tout est en règle, Monsieur Georges... rien à craindre !

Sa voix retentissait puissante et grosse, sonore comme si elle eût résonné dans une église. Mădărache lui couvrit la bouche de la main pour le faire taire. Puis, prenant le bras de Georges, il lui demanda de façon à être entendu du comptable:

— Dites donc, Monsieur Georges, le printemps sera bientôt là, et pourtant...

— Si seulement il pouvait venir plus vite ! répliqua Georges en promenant de l'un à l'autre un regard sombre. Peut-être qu'alors vous vous déciderez à faire vous aussi quelque chose parce que jusqu'à présent... Et, brusquement, il leur jeta à la figure: Vous avez pourtant reçu assez d'argent pour cela !

— Pourquoi dites-vous que nous n'avons rien fait de bon, Monsieur Georges? bondit Mădărache. Et cette armée de paysans qui a envahi les marais l'autre jour, que c'était comme une vraie révolution, pour protester contre l'incendie, vous croyez qu'elle y est allée toute seule? C'est moi qui ai incité les gens à y aller et ce n'est pas ma faute si là-bas (il regarda Nistor), il n'y a eu personne pour les...

— Tu as envoyé des abrutis, l'interrompit Nistor, en colère. Maintenant, ce sera plus difficile, parce que l'autre fou est allé dans le village et leur a monté la tête... Faudra trouver autre chose...

— Alors, c'est entendu? leur rappela Georges, du seuil. Mais on voyait que c'était surtout à Nistor qu'il s'adressait. Que Mădărache s'occupe du magasin, parce que, pour tant d'hectares, c'est pas seulement un magasin, c'est un dépôt qu'il faudra! Que Codin s'occupe du potager et qu'il ne fasse pas l'idiot, que ça lui plaise ou non! Trouvez aussi quelqu'un pour les troupeaux de moutons, les fermes de bestiaux et de volailles, et laissez le fou se débrouiller tout seul dans les marais. Vous verrez que ce sera plus facile pour vous de cette façon-là!

En cours de route, Georges donna plusieurs fois au chauffeur l'ordre d'accélérer. La nuit était devenue fraîche et il commençait à avoir froid. Lorsqu'ils pénétrèrent sur la route asphaltée, il se peletonna dans un coin, serra autour de lui sa veste de cuir et s'endormit. Il ne s'éveilla qu'à la barrière de Bucarest. Le chauffeur le secouait:

— Camarade Iancoulesco, les papiers!

Georges, à moitié endormi, fouilla dans ses poches et, par la vitre baissée, tendit au milicien deux papiers, l'un émanant de l'Union des Coopératives de consommation, l'autre de la ferme d'Etat et délivré par Nistor. Le milicien les lut à la lumière de sa lampe électrique, passa la main sur les choux qui se trouvaient dans le camion et rendit les papiers en saluant. Passée la barrière, Georges murmura quelque chose à l'oreille du chauffeur et l'auto s'engagea dans des rues latérales.

Tard après minuit, un taxi déposa Georges à la porte de l'immeuble qu'il habitait. Il monta rapidement l'escalier, pressé de se coucher. Arrivé devant la porte de sa demeure, il s'arrêta, pétrifié. Une ombre venait de surgir devant lui et l'avait saisi par le coude.

— Que...? essaya de demander Georges.

Mais l'autre lui mit violemment la main sur la bouche et le poussa avec force vers la porte en murmurant:

— Ouvre!

Georges reconnut la voix; il ouvrit, entra et fit de la lumière.

L'autre, qui portait un manteau de bure paysanne doublé de fourrure et était coiffé d'un bonnet de fourrure comme pour affronter un rude hiver ou une longue route, déposa dans un coin la besace qu'il portait et marmonna d'une voix furieuse:

— Je t'attends depuis hier soir! Bougre de salaud, tu es resté le même débauché!

Quand il se retourna, sa figure rembrunie couverte d'une petite barbe drue et noire, avec de petits yeux bleus et délavés, presque ronds comme des yeux de poisson, apparut en pleine lumière. L'homme retira

son bonnet de fourrure qu'il posa sur une chaise et s'assit sur une autre sans se gêner. Puis il posa sur la table ses pieds chaussés de bottes noires en gros cuir sale, pour reposer ses jambes ankylosées depuis le temps qu'il était resté accroupi sur les marches de l'escalier, frotta sa barbe d'un air satisfait et regarda Georges longuement. Celui-ci était resté près de la porte, immobile, en proie à l'angoisse et à la crainte.

— Pourquoi es-tu revenu? demanda enfin celui-ci d'une voix furieuse. Je t'ai dis de ne plus jamais revenir !

— Va te faire f... lança l'autre. Je ne peux tout de même pas aller chez des étrangers ! Si je ne viens pas chez toi, où veux-tu que j'aille?

— Ecoute, papa, reprit Georges d'une voix plus calme en s'avançant vers lui. Tu devrais comprendre...

— Je comprends, je comprends très bien, fit l'autre en élevant la voix. Mais maintenant, je n'y peux rien. Je reste ici.

— Quoi? cria Georges, la figure congestionnée. Tu ne resteras pas ! Ça pourrait se savoir !

— Si, je reste ! répéta le vieux avec une obstination paisible. Un certain temps, il faut que je reste chez toi. Au village, personne ne connaît ton adresse et on n'aura pas l'idée de venir me chercher ici. Je suis recherché. Deux ans qu'ils m'ont collés, par contumace...

Georges n'eut plus la force de rien dire. S'approchant du divan, il s'y laissa tomber mollement. Lorsqu'il releva les yeux, son père était en train de retirer ses bottes.

— ... pour sabotage et spéculation illicite, marmonna celui-ci. Ils m'ont pris comme je vendais du blé et de la viande en sous-main à un type de Craïova. Je me suis caché tant que j'ai pu, par ci, par là, dans le district, mais il n'y a rien à faire maintenant. L'hiver approche, il faut bien que je me trouve un abri... Puis, ayant repoussé ses bottes de côté, il tira de la poche de son dolman un paquet de billets de banque et le jeta sur la table: Je ne te demande que le logement, mon petit Georges... parce que, comme tu vois, j'ai de quoi vivre !

Georges était assailli par toutes sortes de pensées. Renvoyer le vieux? Impossible ! Celui-ci risquait de se faire attraper bêtement par la milice et son fils en pâtirait lui aussi. Il fallait donc le cacher ici, de façon que personne ne se doutât de rien. Certes, ils étaient l'un comme l'autre en danger, mais pour l'instant, il n'y avait pas d'autre solution. Georges se leva, contourna le divan et entra dans la petite cuisine située à côté du studio. Elle était vide. Il la mesura du regard, puis y traîna le canapé couvert de peluche rouge qu'il venait d'acheter. Il y porta aussi la besace, les bottes et le dolman et conduisit son père sur le seuil.

— C'est là que tu habiteras. Et tâche de ne pas faire du bruit, tu entends?

Quand le vieux vit la pièce qui n'avait que trois pieds de long sur deux pas de large et un semblant de fenêtre, il marmonna:

— C'est pas bien grand...

Sans dire un mot, Georges le poussa dans la pièce et referma la porte avec colère.

— Le diable t'emporte ! Ça vous tombe dessus comme une tuile et ça fait encore le difficile !

Après avoir retiré son veston et ses souliers, Georges se coucha sur le divan, les mains sous la nuque et demeura ainsi, sans éteindre la lumière. De la petite pièce voisine lui parvenaient les pas irréguliers du vieux qui tournait comme un lion en cage. Il se leva, ouvrit la porte et lui jeta une couverture en disant d'une voix sévère:

— Je t'ai dit de ne pas faire de bruit. Ici, tu n'es pas dans ton écurie de Poiana ! Finis avec tes promenades !

— C'est bon, c'est bon ! marmonna l'autre en s'étendant sur le canapé dont les ressorts gémirent.

Puis tout rentra dans le silence. Georges jeta encore un coup d'œil dans la chambre du vieux et lui demanda si personne ne l'avait vu venir. La réponse de son père dissipa ses dernières craintes et il retourna se coucher sur son divan. C'est alors seulement que l'image de Lia lui revint à l'esprit. « Qu'est-ce que je vais faire, nom de nom? Je ne pourrai plus l'amener ici !» Il n'avait pas pensé à ça. L'envie le prit d'aller réveiller son père et de le jeter dans l'escalier. En réalité, il n'aurait jamais osé le faire: en cachant son père, c'est lui-même qu'il mettait à l'abri. Mais il ne pouvait pas non plus renoncer à son « petit chat», comme il appelait Lia. «Elle est encore bonne, pensait-il, excité. Elle a chaque jour plus d'aplomb... c'est une fleur qui s'épanouit, ma foi !»

Il finit par trouver une solution, et même plus vite qu'il ne s'y attendait. Il sauta à bas de son divan, prit une petite clé sur une étagère, jeta sa veste de cuir sur ses épaules et sortit en hâte. En pantoufles, car il n'avait pas pris la peine de se chausser, il monta à l'étage supérieur, ouvrit la porte d'un autre studio et alluma. Dans le lit, il aperçut Stela qui dormait et que son arrivée n'avait pas tirée de son sommeil. Georges approcha une chaise du lit et s'assit. D'un geste brusque, il empoigna l'épaule ronde et blanche de la jeune fille. Celle-ci gémit et se souleva sur un coude. De l'autre main, elle frottait ses yeux endormis. Lorsqu'elle reconnut celui qui se tenait auprès d'elle, elle sursauta.

— Georges ! murmura-t-elle, ravie de le voir.

Un sourire passa sur la figure noireaude, laide, au front bas, de l'homme. La jeune fille, ne pouvant maîtriser sa joie, nouait ses bras autour du cou du visiteur.

— Comme je t'ai attendu, Georges ! murmura-t-elle. Tu vois, c'est toujours chez moi que tu es venu !

Georges écarta les bras avec une patience chez lui inaccoutumée et recouvrit la jeune fille jusqu'au menton.

— Pourquoi es-tu méchant? dit-elle d'un air boudeur... Je t'ai attendu, Georges ! ajouta-t-elle en prenant une mine d'enfant gâté et en tendant de nouveau les bras vers lui.

— Ma petite Stela, commença Georges avec une douceur exagérée mais en retenant les bras qui s'avançaient vers lui, je voudrais te parler sérieusement...

— Ah ! fit-elle, déçue, en s'arrachant d'un geste nerveux aux mains du jeune homme. Tu ne t'es souvenu de moi que parce que tu avais à me parler?

— Ma petite Stela, reprit Georges en se dominant, il va falloir que tu déménages.

— Quoi? lança la jeune fille, déménager? Pourquoi est-ce qu'il faut que je déménage? Tu en as assez de moi, et maintenant tu veux me jeter à la rue? Eh bien non, je ne déménagerai pas !

La jeune fille fut prise d'une fureur proche de la folie. La jalousie et la haine la rendaient laide. Les yeux lui sortaient de la tête. Elle se mit à trembler, à crier, lui lança les oreillers et le traversin à la tête.

— Je ne pars pas d'ici, tu entends? Tu te figures que je ne sais pas pourquoi tu me chasses? C'est pour amener ton petit chat ici ! Tu entends, je ne veux pas partir !... Le diable t'emporte !... Mais je saurai bien la trouver, va, et tu verras ce qu'elle prendra !

Georges la laissait parler, se contentant d'éviter les objets qu'elle lui lançait à la figure. Lorsqu'elle n'eut plus rien à lui jeter, il lui saisit les poignets, lui mit une main sur la bouche pour la faire taire et la jeta sur le lit. Il la maintint ainsi comme dans des tenailles, jusqu'au moment où, fatiguée de se débattre, Stela finit par se tenir tranquille. Alors, du dos de la main il lui lança une gifle qui claqua avec un bruit sec sur la bouche de la jeune fille, et, les mâchoires serrées, lui cria:

— Espèce d'hystérique ! Si tu ne te tiens pas tranquille, je te casse la figure !

Stela se tint immobile sur le lit, épouvantée. Elle ne soufflait mot.

— Ecoute-moi bien, dit Georges en la secouant. Demain, tu quittes la chambre. Tu prends tes affaires et tu décampes ! Je t'annonce que la vieille d'en haut a encore une mansarde libre. Tu peux aller loger chez elle, si ça te chante !

Stela se taisait. Elle ne clignait même pas des yeux. Mais tout en elle respirait la haine.

— Tu as bien compris? cria Georges d'une voix menaçante.

— C'est bon, murmura-t-elle, mais je te préviens que je dis tout ce que je sais sur toi et sur ton petit chat aussi. Son ingénieur, tu le sais, c'est celui de Zăvoiu, le type à la rizière... Oui, je dirai tout !

La main de Georges s'arrêta à quelques centimètres de la bouche de Stela:

— Fais gaffe ! tu sais que je ne rigole pas, siffla-t-il entre ses dents, s'abstenant de la frapper. Un mot, un seul, et tu verras ton père les menottes aux poignets, et toi avec, parce que c'est toi qui nous a mis en contact... Vu?

Stela se leva et ramassa ses effets éparpillés dans la pièce. Elle se taisait. Georges la suivait des yeux, la figure tordue de tics, sans même faire attention au corps svelte dont le contour se devinait sous la transparence de la chemise. Quand Stela se fut remise au lit, il s'apprêta à partir.

— Demain, tu ne bougeras pas de chez toi, lui ordonna-t-il. Je te dirai quand il faudra aller chez Jack lui raconter ce que j'ai vu à Zăvoiu. Il fit

un pas, puis s'arrêta et se tourna vers elle: Et qu'il ne soit plus question du petit chat, si tu ne veux pas avoir affaire à moi ! Tu as donc oublié pourquoi je fais tout ça?

— Oui, bien sûr ! répliqua Stela haineusement. Moi, je suis une idiote, je ne vois rien de ce qui se passe, je dois croire tout ce que tu me dis, hein?

Georges lui adressa un sourire forcé, sans répondre.

En se dirigeant vers la porte, il tira quelques billets de banque de sa poche et, en passant, les posa sur la table. Derrière lui, la fille bondit hors du lit et s'accrocha à son épaule, implorante:

— Ne pars pas, Georges !... Rien que cette nuit !... Pour la dernière fois, Georges !... Aie pitié de moi ! Je t'ai attendu chaque nuit !... Rien que cette nuit et je ne te demande rien, tant que tu es avec elle... Elle se colla contre lui et, le souffle brûlant, tout près de son visage, elle répéta: Reste avec moi, Georges !

Georges lui lança un regard dégoûté. Il sentit trembler les mains de Stella sur ses épaules, vit ses yeux ardents, injectés et agrandis par la douleur, comme ceux d'une bête blessée. Puis, tendant le bras, il la repoussa et la fit tomber sur le plancher.

De retour dans sa chambre, il s'étendit sur son lit pour dormir. Par la fenêtre, il vit que les ténèbres de la nuit commençaient à se dissiper. Pour la ville, dont les habitants remplissaient déjà les rues, une nouvelle journée de travail commençait...

✧

Peu de temps après, la vie, sur les grandes étendues de Bogata, commença à se plonger dans l'engourdissement des fins d'automne. La région des marais, qui autrefois était submergée par une riche végétation et dont l'air frémissait du vol des oiseaux, était à présent déserte et vide, en proie à la tristesse. Elle avait été désertée par tous les êtres vivants qui habitaient ses profondeurs sauvages du printemps à l'automne. Sous un ciel de plomb aux nuages effilochés par les brumes, sur les collines et les étangs, sur les marécages et dans les jonchaies, régnait à présent la paix des terres abandonnées.

Mais au contraire de ce qui s'était passé pendant des centaines et des centaines d'années, cet automne-ci, on n'entendait plus seulement les cris aigus et solitaires des grues, mais aussi le bruit sourd des tracteurs. La trépidation des machines qui remuaient la terre sans arrêt résonnait bien loin, à plusieurs kilomètres à la ronde. La région des marais avait à présent un cœur de fer qui battait toujours plus fortement, plus énergiquement, et qui la dirigeait vers une autre vie.

Mais le temps se gâta brusquement, annonçant l'approche de l'hiver. A la fin de novembre, le ciel, où depuis des jours des nuages violacés s'amoncelaient, se couvrit d'un bout à l'autre. La lumière baissait sans cesse, l'horizon était couleur de plomb et le vent poussait sur les vastes étendues que l'automne avait rendues désertes d'épais rideaux de pluie. Les tractoristes regardèrent avec dépit le ciel qui semblait bouillonner et qui se traînait presque au ras du sol. On entendit alors bien des

jurons. A midi, lorsqu'ils se réunirent pour prendre leur repas sous les auvents de roseaux, l'un d'entre eux demanda au mécanicien:

— Alors, qu'est-ce qu'on fait, camarade Badea?

Le mécanicien, qui tenait sa gamelle sur ses genoux, se taisait, perdu dans ses pensées. Il leva les yeux vers celui qui l'avait interpellé et répondit d'une voix furieuse:

— Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse? On continue! Tu vois bien que le boulot n'est pas fini!

Dès lors, personne n'osa plus le déranger. Zamfir s'approcha pourtant de lui pour essayer de lui expliquer que les tracteurs s'enliseraient dans la terre détrempée. Il le trouva comme pétrifié, une main posée sur sa gamelle, l'autre sur son pain, le regard fixé sur la pluie qui tombait sans arrêt.

— La soupe va être froide, camarade Badea, dit le chef de la brigade.

Le mécanicien se tourna vers lui, avec un sursaut dont il fut seul à s'apercevoir. L'ombre qui voilait ses yeux semblait s'être brusquement dissipée et son regard redevint lumineux. Il se leva, posa sa gamelle et son pain sur la botte de laîche qu'il venait de quitter et, s'adressant aux tractoristes, leur dit:

— Allons, camarades, au boulot!

Les tracteurs se remirent en marche. Les tractoristes les dirigèrent vers les anciens sillons, à présent amollis par la pluie. Dans cette région marécageuse, le terrain était boueux, glissant, un mélange de terre glaise ne laissant ni pénétrer ni s'écouler l'eau; celle-ci restait à la surface, formant une fange gluante. Entre les roseaux, l'eau commençait à former des mares blanchâtres et sales. Le vent s'était un peu calmé, les nuages effilochés, d'un gris foncé, annonçaient un mauvais temps de longue durée. La pluie tombait dru... Ainsi débuta la lutte la plus dure menée par les tractoristes contre la terre défoncée, contre les roseaux, l'eau, la boue qui s'accumulait sur les roues et les socs des charrues, épuisant les moteurs...

Le lendemain, les tracteurs ne purent plus arracher les charrues de la boue. Les moteurs grondaient avec un bruit sourd. Les roues plantaient leurs dents d'acier dans la boue mais tournaient sur place, brassant la terre molle et la jetant à huit ou dix pas en arrière. Les tractoristes descendirent de leurs cabines et firent le tour des tracteurs et des charrues, silencieux, la figure assombrie, terreuse. Ils enlevèrent la boue qui collait aux roues et aux commandes et remontèrent à leur volant. Les moteurs ronflèrent plus fortement encore, les dents des roues mordirent de nouveau la terre, mais en vain... Il fallut renoncer. Les tractoristes descendirent de nouveau. Ils se grattaient la tête, perplexes, regardant les charrues profondément enfoncées dans le sol. Enfin, ils vinrent tous au-devant de Vlad et du mécanicien:

— Il y a plus rien à faire! dirent quelques-uns. Les tracteurs sont enlisés!

✧

Le lendemain, Vlad partit pour Bucarest. A la gare, il prit le tramway pour se rendre chez son ancienne logeuse, au Parc des Domaines. Il monta l'escalier qui menait à sa mansarde, fatigué, voûté, les vête-

ments trempés parce qu'à Bucarest il pleuvait aussi depuis des jours et des nuits, comme dans le Bărăgan. Il appuya sur le bouton de la sonnerie, avec insistance, tandis que l'eau dégoulinait à ses pieds. Une vieille femme vint lui ouvrir, la tête enroulée dans un épais foulard d'un jaune décoloré. Elle le reconnut aussitôt et se réjouit à sa vue. Au début, elle crut que Vlad était revenu à Bucarest et, enchantée, lui dit que la mansarde était toujours libre et à sa disposition. Malgré ses instances, Vlad refusa d'entrer, car il était, disait-il, très pressé. Tout en la remerciant de lui avoir offert de le loger dans la chambrette, il expliqua qu'il ne passerait que quelques jours à Bucarest. Il sortit de sa poche quelques billets de banque et les lui donna, puis il descendit en hâte les escaliers, suivi par la logeuse dont les pantoufles claquaient: elle le priait de ne pas s'en aller avant d'avoir trouvé quelqu'un « pour louer la mansarde — disait-elle — parce que maintenant, depuis qu'il y a des foyers d'étudiants, on ne peut plus compter sur eux... »

Vlad sortit presque en courant de la maison et, après avoir pris plusieurs tramways, arriva chez Lia, à Cotroceni. Mais Lia n'était pas à la maison. C'est sa mère qui ouvrit à Vlad et l'accueillit, comme de coutume, sa tête aux cheveux blancs penchée de côté et le regard perdu, presque éteint.

— Ah, c'est vous ! marmonna la vieille d'une voix blanche.

— C'est moi, répondit Vlad, gêné.

La vieille le débarrassa de sa casquette et de son manteau, puis l'invita à s'asseoir, et en même temps se dirigea vers la fenêtre. Le jeune ingénieur ne comprenait rien à l'attitude de la vieille, aussi se taisait-il, pour voir ce qui allait se passer.

— Je ne comprends pas pourquoi vous avez fait ce voyage. A quoi cela sert-il? murmura-t-elle en jetant par la fenêtre un regard triste. Pourquoi n'en finissez-vous pas une fois pour toutes avec toute cette histoire?

— En finir? En finir avec quoi? demanda Vlad, intrigué.

— Après tout... murmura la vieille... puis, effrayée, elle se reprit: Elle finira bien par redevenir sage, mais maintenant, je ne la vois plus qu'une fois toutes les deux semaines...

Vlad tressaillit, se leva et s'approcha d'elle.

— Pourquoi ne parlez-vous pas plus clairement? demanda-t-il d'une voix qui tremblait.

— Parce que moi-même je n'en sais pas davantage, dit tout à coup la vieille en éclatant en sanglots.

Vlad se rassit sur sa chaise, les coudes sur les genoux, la tête entre les mains. La vieille continuait à soupirer de plus en plus faiblement, jusqu'au moment où l'on n'entendit dans la chambre que le murmure étouffé de la pluie qui frappait contre les vitres. Lorsqu'il se leva pour partir, Vlad avait le regard trouble et froid. La vieille s'accrocha à son bras et geignit faiblement:

— Ayez soin d'elle, mon garçon, parce que, moi, elle ne m'écoute plus !

Après l'avoir quittée, Vlad erra longtemps dans les rues, affrontant les rafales de pluie. Le soir était tombé sur la ville brusquement et les

lumières des ampoules électriques traversaient difficilement la pluie et l'obscurité. Le jeune homme lutta longuement pour vaincre son orgueil et sa dignité. Il finit pourtant par y parvenir et se dirigea vers l'Institut, afin de demander l'aide de Silvia. Mais à peine descendu du tramway, à la porte même de l'Institut, il rencontra Lia. Ils s'arrêtèrent face à face, lui, mouillé par la pluie, désespéré mais les yeux brillants; elle, abritée par un parapluie d'un rouge sombre, les cheveux couverts d'un petit bonnet couleur d'azur, son corps svelte enveloppé dans un manteau vert d'un tissu épais, de bonne qualité.

— Lia, depuis le temps que je te cherche ! s'écria-t-il, soudain joyeux.

Lia, cela se voyait, se réjouissait elle aussi de cette rencontre inattendue, mais elle tardait à le dire. Elle le prit pourtant affectueusement par le bras, l'abrita sous son parapluie, se serra contre lui, et c'est ainsi qu'ils sortirent dans la rue. La pluie tombait autour d'eux à grands seaux.

— Je regrette, dit Lia, d'une voix retenue, inexpressive, je ne m'en suis pas aperçue...

— De quoi? demanda Vlad encore tout à sa joie.

— Que tu m'as cherchée.

— Oh ! s'écria-t-il en lui serrant fortement le bras, tu ne te figures pas à quel point je t'ai cherchée !

Dès l'instant où il l'avait rencontrée, Vlad avait oublié toute l'amertume des dures épreuves qu'il avait subies. Son coeur était de nouveau léger, plein d'amour.

— Tu m'as beaucoup manqué, murmura Lia au bout d'un moment, pensivement.

Vlad la retint et voulut l'embrasser. Lia évita ses lèvres et lui dit d'un air complice en se penchant à son oreille:

— Pas ici !... Puis elle l'entraîna jusqu'au coin de la rue, où ils s'arrêtèrent de nouveau... Où pourrions-nous aller? demanda-t-elle.

Vlad était désemparé, il ne s'attendait pas à cette question. Mais elle avait raison, ils ne pouvaient pas rester toute la nuit sous la pluie. Lia se disait qu'elle ne pouvait le mener ni chez sa mère, ni dans la garçonnière payée par Georges. Bien entendu, ils auraient pu entrer dans un café, mais elle préférait être seule avec Vlad, pour se réjouir pleinement de son arrivée.

— Ne pourrions-nous pas aller chez ton ancienne logeuse? se souvintelle.

L'ancien logement de Vlad n'était pas très éloigné. Ils parcoururent quelques rues bordées d'accacias dénudés battus par la pluie. Ils allaient côte à côte, du même pas. Lia se faisait toujours plus lourde à son bras. Soudain, elle abaissa son parapluie et ses lèvres cherchèrent fébrilement celles de Vlad. Celui-ci la serra fortement contre sa poitrine.

La vieille logeuse avait fait du feu dans la mansarde, ce qui les réjouit. L'élégance de Lia contrastait avec les vêtements quelconques de Vlad, et surtout avec la pauvreté de cette chambre d'étudiant. Vlad accrocha les deux manteaux aux clous plantés dans le mur, derrière la porte, et se tourna vers Lia. Elle l'attendait au milieu de la pièce, les bras

levés pour ôter son petit bonnet. Vlad lui prit la taille au moment où ses cheveux, échappés du bonnet, coulaient sur ses épaules, souples, blonds, fournis. Lia portait comme autrefois des boucles vaporeuses qui encadraient sa figure, et ses regards étonnés exprimaient la même candeur rieuse et troublante. Ses yeux bleux semblaient à Vlad plus grands encore, d'une profondeur infinie, comme ombrés par la lassitude. Il prit le visage de la jeune fille entre ses mains et couvrit ses yeux de petits baisers rapides. Il l'embrassait avec un tendre respect, comme il l'eût fait pour une icône.

— Tu m'as trop fait souffrir ! dit-il d'une voix grondeuse.

— Ce n'est pourtant pas moi qui t'ai demandé d'aller à Zăvoiu ! répliqua Lia.

Elle s'assit sur le petit lit de fer placé dans une encoignure, sous le plafond en pente de la mansarde, cependant que Vlad s'asseyait derrière la table de bois blanc sur l'unique chaise de la chambre. Lia enleva ses souliers et se peletonna sur le lit. Puis elle se mit à jouer avec l'extrémité du cordon de sa robe de flanelle. Elle ressemblait ainsi à une enfant sage et soucieuse, ce qui la rendait plus charmante encore.

— Vlad, murmura-t-elle, au bout d'un moment, la voix changée, presque suppliante, pourquoi ne veux-tu pas revenir?

— A quoi bon parler encore de ça? répondit-il. Puis il ajouta, en la regardant avec inquiétude: Non, maintenant ce n'est plus possible. Nous avons déjà commencé.

Lia évita son regard et continua à jouer paresseusement avec son cordon. Et tout à coup, elle éclata en sanglots. Vlad se précipita vers elle, effrayé, essayant de la soulever pour voir son visage, mais elle appuyait sa figure contre les bras du jeune homme, en poussant de grands soupirs, comme tourmentée par un lourd remords. Vlad comprit que ce qui avait déchaîné ces pleurs, c'étaient des pensées jusqu'alors cachées, et il essaya de les deviner, d'en comprendre le sens. Mais Lia se renferma tout à coup dans une carapace de silence sous laquelle elle étouffa sa tristesse, si bien que, tout à coup, elle éclata de rire et, comme une folle, s'accrocha passionnément au cou de Vlad. Elle l'attira auprès d'elle sur le lit, et lui couvrit le visage de baisers avec un élan désespéré.

— Vlad, mon chéri, fit-elle câline, j'avais une telle envie de te revoir !

Elle arracha son cordon, déboutonna le corsage de sa robe. Vlad la sentit trembler entre ses bras et une buée légère recouvrit ses yeux et ses pensées.

— Lia, protesta-t-il...

— Oh, mon cher petit nigaud, le sermonna-t-elle, mon petit nigaud !

— Lia, viens avec moi à Zăvoiu ! demanda-t-il.

— Laisse donc, nous en reparlerons, murmura-t-elle.

Vlad chercha les seins de la jeune fille et ses doigts rencontrèrent la souple robe de flanelle. Mais aussitôt, il se souvint de son épais manteau de tissu coûteux et la pensée qui l'avait obsédé jusqu'à leur rencontre lui revint à l'esprit comme une révélation. Il se souleva, épouvanté de la voir couchée sur son lit, les genoux découverts. Il retourna s'asseoir sur sa chaise, le front penché vers la petite table en bois blanc, tourmenté par cette pensée qui s'était plantée dans son cœur comme un couteau.

Un profond sentiment de répulsion et de dégoût, de honte envers lui-même et d'amertume lui remplissait l'âme de détresse. Il se sentait comme un goût de cendre dans la bouche. Lia se ressaisit cependant rapidement et, s'approchant de lui, se laissa tomber auprès de la chaise et posa sa tête sur les genoux de Vlad.

— Il faut me pardonner, murmura-t-elle, à présent parfaitement maîtresse d'elle-même... Je t'aimerai toujours plus... mais ce sera peut-être inutile. Elle se leva lentement, remit son manteau et quitta en hâte la chambrette, les yeux remplis de larmes. Plus tard, quand la tension nerveuse et ce sentiment de honte eurent définitivement disparu, Vlad se leva à son tour, enfila rapidement son manteau et, pour se rafraîchir la figure, s'élança dans la pluie qui se déchaînait au dehors. La même nuit, il prit le train et retourna à Zăvoiu, encore plus triste et plus tourmenté qu'avant.

✧

Au bout d'une semaine, il se mit à neiger. Le temps était devenu brusquement froid, le vent du nord faisait rage et la fine et dense bruine qui avait longtemps caché l'horizon derrière son rideau gris s'était changée en une giboulée glaciale. Le ciel était toujours violet, et seuls les flocons que la bise faisait tourbillonner avant de les précipiter furieusement vers le sol l'éclairaient de leur blancheur scintillante. Les bâtiments de la ferme d'Etat, les terres que l'on voyait par-delà le chemin bordé de peupliers à présent dénudés, les étendues marécageuses dans le lointain, tout se recouvrait lentement d'un tapis blanc. Les corbeaux tournoyaient dans les airs avec des cris affolés et se posaient par bandes sur l'autre rive de la Lișteava, dans la direction des bergeries. Parfois, des rafales de vent précipitaient la neige contre la fenêtre derrière laquelle Codin se tenait, les mains dans les poches.

— Eh bien, Nistor, qu'est-ce que vous en dites? demanda-t-il tout à coup sans se retourner. L'hiver est quand même bon à quelque chose, pas vrai?... Et, comme le comptable se taisait, il poursuivit d'un air satisfait: Qu'est-ce qu'ils ont fait? Ils ont fait marcher leurs tracteurs le temps de les enliser dans les marécages, et puis c'est tout... Ça leur a fait passer l'envie d'avoir une rizière! Après tout le battage qu'ils ont fait autour de cette histoire, quelques centaines d'hectares défrichés, qu'est-ce que ça représente? Trois fois rien!

— Sept cents! corrigea Nistor sèchement.

— Va pour sept cents! admit Codin. Sept cents, mais pas deux mille, comme ils l'avaient crié sur les toits... L'indifférence du comptable lui portait sur les nerfs, aussi se tourna-t-il de son côté avec colère: Mais enfin, *mon cher*, qu'est-ce qu'il venait nous raconter avec sa *science avancée*... sa *science véritable*?... Codin insistait sur ces mots avec ironie, joignant le geste à la parole: Eh bien, qu'est-ce qu'elle a fait, leur science? Ils ont bonne mine, avec leur projet! Quand je vous le disais, que chez nous on ne peut rien réaliser de grand, d'audacieux, d'exceptionnel! Et ça, *mon cher*, parce qu'il nous manque la base technique, la mécanisation! Ça n'a même pas avec quoi défricher, et ça vient vous parler d'assainir, d'en-

diguer, de canaliser, de bâtir ! Cet espèce d'ahuri leur a tourné la tête. Parfaitement, *mon cher*, c'est devenu une sorte d'hystérie générale ! Ils n'ont tous que des chimères en tête !

— Je pensais que vous verriez les choses sous un angle plus sérieux, intervint Nistor que cet exubérance impatientait. Ma parole, on dirait que vous vous faites du souci pour eux !

Puis il se tut. S'éloignant du poêle auquel il était adossé, il se dirigea vers la fenêtre. Ses regards froids se fixaient sur une bâtisse en briques rouges qui s'élevait dans la cour. Depuis que le mauvais temps empêchait de labourer, c'est là que travaillaient tous les salariés de l'exploitation: les tractoristes, les journaliers, les bergers, enfin tous. La femme du mécanicien, elle aussi, était entrée dans la ronde. En passant auprès de Codin, Nistor lui montra d'un air furieux la fumée qui sortait de la cheminée:

— Vous avez vu, ils ont même allumé du feu.

Codin ne répondit pas; d'un regard qui semblait distrait, il suivait la fumée déchiquetée par le vent.

— Si nous les laissons faire, ils réaliseront tout ce qu'ils se sont mis en tête de faire, reprit le comptable. Tout, absolument tout. Tenez, avec trois fois rien, avec les matériaux qu'ils ont pris dans les ruines, ils ont déjà construit les ateliers et les dortoirs, les cuisines et le réfectoire. Ils ont monté la toiture sous une pluie battante; hier encore, ils étaient en train de poser les vitres. Avec les marais, ça sera la même histoire. Vous dites qu'ils ne pourront rien faire, que, des choses comme ça, ce n'est pas possible chez nous. Ecoutez bien ce que je vous dis: nous ne sommes qu'au début de décembre... ils ont encore le temps !

— Pensez-vous ! s'écria résolument Codin. C'est fini, ils ne pourront plus rien faire !

— Et si ce bavard de Badea arrivait maintenant avec les tracteurs *Stalinetz?* Et s'il les employait malgré la neige?

— Ceux-là aussi finiront par s'arrêter, fit Codin en haussant les épaules.

— Possible, répliqua Nistor. Mais pour cela, nous devons faire qnelque chose, non?

— Est-ce que je sais? répondit Codin avec un sourire ambigu. Puis, quand l'autre eut de nouveau tourné la tête vers les ateliers, il reprit d'une voix qui trahissait unc sorte de colère: Puisque vous en êtes si convaincu, pourquoi ne les arrêtez-vous pas? Ce n'est pourtant pas moi qui vous en empêche !

Nistor le regarda, surpris. Il ne s'était pas attendu à une telle désinvolture. Fronçant les sourcils, il toussota et jeta à l'autre un regard dur et soupçonneux.

— C'est bon, marmonna-t-il en adoucissant sa voix, nous en reparlerons.

Leur conversation fut interrompue par l'arrivée de Ciurea. L'ancien berger essuya ses moustaches grises chargées de neige, puis il se dirigea vers Codin et lui présenta des papiers qu'il tenait à la main.

— C'est rapport au personnel, camarade directeur, commença-t-il. Puisque c'est vous qui vous occupez maintenant du potager, vaudrait mieux confier à Toma la section zootechnique. Qu'il mette aussi celle-là

sur ses jambes. Pour le moment, le camarade Oprișa pourrait s'occuper tout seul des marais, au printemps, on verra à le faire aider par quelqu'un. Mais pour ce qui est de Mădărache, nous ne sommes pas d'accord.

— Qui ça, *nous*? bondit Codin.

Sa voix grave avait pris un ton agressif. Ciurea considéra calmement son large visage aux traits fins, aux yeux pâles.

— Le service des cadres et l'organisation du parti, répondit-il. Vous savez bien que Mădărache a été pendant vingt ans le régisseur des étangs, l'homme de confiance de Frangopol. Un chien qui a toujours mené la vie dure aux gens du village qui vivaient des marais. Prenez-vous la responsabilité d'engager un tel homme?

— Pour la garde des magasins, il serait le plus indiqué, c'est un homme capable, insista d'une voix mielleuse Nistor qui pensait aux décisions prises par Georges.

— Oh, pour ça oui, nous savons bien de quoi il est capable ! rétorqua Ciurea. Puis il toisa Nistor de haut en bas; le comptable faisait penser à un enfant à tête d'adulte, et sa petite moustache paraissait collée sous le nez par plaisanterie; ses vêtements lâches flottaient sur son corps fluet comme sur un porte-manteau. Ciurea lui demanda à brûle-pourpoint: C'est vous qui avez eu l'idée de le proposer?

— C'est lui qui est venu me trouver, répondit le comptable, mentant effrontément. Moi, le proposer? demanda-t-il, comme s'il se parlait à lui-même. Comment pouvez-vous croire une chose pareille, camarade Ciurea?

— Il n'aurait pas osé venir de lui-même, protesta l'ancien berger. Le loup qu'on a chassé la nuit d'une bergerie en attaque une autre le matin. S'il s'amène encore, envoyez-le moi, conclut Ciurea, fâché. Je lui rappellerai, moi, certaines choses du temps qu'il était chez le colonel Frangopol... Il ouvrit une armoire et y déposa les papiers, tout en marmonnant: Voyez-vous ça ! L'envie lui a pris de redevenir intendant ! Eh bien, qu'il vienne me trouver !

Au moment où il allait sortir, Codin l'arrêta sur le seuil et demanda, feignant l'inquiétude:

— Et ces tracteurs? Quoi de neuf, camarade Ciurea? Ils viennent? Nous n'allons pourtant pas laisser les terres en friche...

— Pas de danger ! le tranquillisa Ciurea. On les défrichera même si nous devions nous-mêmes tirer les charrues ! Mais les tracteurs viendront, ne craignez rien ! Et il sortit en refermant soigneusement la porte derrière lui.

Ciurea parti, Nistor cracha par terre et s'écria:

— Un illettré ! Vous avez entendu: *Nous* ! Nous, Ciurea pour le service des cadres et Badea au nom de l'organisation du parti, on n'est pas d'accord... Et voilà où nous en sommes ! lança-t-il, furieux, en se tournant vers Codin qui, face à la fenêtre, regardait de nouveau tomber les flocons de neige. Voilà qui nous commande !

Codin paraissait ne pas l'entendre; il regardait Ciurea qui traversait la cour en pataugeant dans la neige pour se rendre aux ateliers des tractoristes.

— Et quand on pense qu'il y a des gens qui prétendent que vous êtes le chef, ici ! grogna Nistor.

— Je vous ai pourtant averti, *mon cher*, répliqua Codin sans se tourner vers lui. Mădărache est trop compromis pour que nous puissions le soutenir.

Ces paroles mirent le comptable hors de lui. Il sortit en faisant claquer la porte. Codin revint vers sa table de travail dans l'intention de s'y asseoir, mais il se ravisa et alla s'adosser contre le poêle.

Le même soir, le mécanicien arriva avec douze tracteurs soviétiques *Stalinetz* à chenilles. Une semaine entière, il avait couru d'une station à l'autre, insistant auprès des directeurs ou se disputant avec eux, sollicitant d'innombrables fois l'intervention du Comité du district du parti. Aucune station n'était disposée à céder des tracteurs maintenant, à un moment où ils devaient entrer en réparation, ni plus tard, car de ces tracteurs dépendait, dans une bonne mesure, la réalisation du plan pendant les travaux agricoles du printemps. Finalement, on tomba d'accord sur la solution suivante: les stations recevraient, en échange, les nouveaux tracteurs que l'usine devait livrer à la ferme d'Etat dans les premiers jours de janvier. (Le premier secrétaire du district avait en effet obtenu du Comité d'Etat de la Planification que la première livraison de tracteurs de l'année à venir fût réservée à la ferme de Zăvoiu). Badea réussit donc à obtenir douze tracteurs. Aussi furent-ils bientôt prêts à creuser le premier sillon dans les terres en friche de la ferme de Zăvoiu.

Sur l'ordre de Badea, la longue file des tracteurs stoppa devant les nouveaux ateliers, secouant jusqu'aux fondements les petites bâtisses de la ferme. Sur sa casquette, sur ses épaules, sur sa poitrine, dans la riche crinière du cheval tout comme sur les cabines des tracteurs, une épaisse couche de neige s'était accumulée. Les chenilles avaient laissé de larges traces, sinueuses et noires, dans la cour enneigée. Le grondement sourd des moteurs, le grincement des chenilles et le cliquetis des charrues dominaient le tumulte de la tempête.

De bouche en bouche, un bruit se répandit:

— Les tracteurs sont arrivés !

Malgré la tourmente, le cri monta de tous côtés avec allégresse. C'était le même enthousiasme qu'au jour où, sur la colline de Bogata, devant l'immensité sauvage des marais, le mécanicien leur avait parlé du défrichement. Vlad était sorti lui aussi de sa chambre, seulement vêtu de son manteau. Quant à Ciurea, il avait quitté en hâte la bergerie et traversé la Lişteava.

— Voilà une heure que je tends l'oreille, dans l'enclos, au milieu des moutons ! dit-il en riant et en étreignant le mécanicien. Ah, les beaux tracteurs ! Je les ai entendus depuis l'autre côté du village.

Lorsque les tracteurs eurent été abrités sous les auvents couverts de roseaux accotés aux murs des ateliers, le mécanicien poussa les tractoristes vers la porte du dortoir et leur dit en souriant:

— Allons ! Couchez-vous, les gars ! Cette nuit, dormez le plus possible !

— Combien de temps? demanda un tractoriste, histoire de rire.

— L'équivalant de mille trois cents hectares ! répliqua le mécanicien en riant.

La cour de la ferme redevint silencieuse. Seul le vent du nord, qui pulvérisait la neige et l'entraînait dans sa course, faisait entendre, en passant, un sifflement prolongé. Les fenêtres du dortoir des tractoristes étaient maintenant plongées dans les ténèbres. Les tourbillons de neige scintillaient cependant encore devant une fenêtre éclairée, celle de la chambre où discutaient le mécanicien, le jeune ingénieur, Ciurea et le chef de brigade Zamfir. Ils avaient fait dire à Codin de venir les rejoindre, mais celui-ci avait demandé que la réunion fût remise au lendemain, parce que, disait-il, « il n'y a que les lunatiques qui ne dorment pas la nuit ».

— Maintenant, nous avons les tracteurs qui nous manquaient, dit le mécanicien en ouvrant la séance.

Ses regards se tournèrent, interrogateurs, vers le jeune ingénieur qui était demeuré debout, adossé au poêle brûlant. A l'expression de Vlad, on voyait qu'il n'était pas tellement enchanté de l'arrivée des tracteurs. Il semblait plus abattu encore que le jour où la pluie les avait obligés à sortir de la boue les six tracteurs légers montés sur roues.

— Inutile, marmonna-t-il sans comprendre le silence des autres, c'est trop tard !

— Peut-être, reconnut Badea. N'empêche que nous pouvons encore labourer.

— Quand ? Maintenant ? s'écria Vlad, sceptique.

— Maintenant ! confirma le mécanicien. Si la terre n'est pas gelée et si la couche de neige n'est pas plus épaisse que la largeur de la main, ce ne sera pas si difficile. Et les gens feront tout pour remporter la victoire !

Vlad se dirigea vers la fenêtre et appuya son front contre la vitre. Dehors, entre les bâtiments, le vent du nord redoublait de violence, soulevant des nuées de neige fine.

— La terre va geler, murmura-t-il en revenant près du poêle.

— Du point de vue agrotechnique, demanda le mécanicien avec obstination, ce serait grave ?

— Bien entendu. La terre glacée, enfoncée sous le sillon, ne parviendrait que difficilement à se réchauffer au printemps, ce qui retarderait beaucoup les semailles.

Ciurea injuria l'hiver comme seul un berger sait le faire, parce que cette année le mauvais temps était venu plus tôt que d'habitude ; il fut le premier à aller se rasseoir, le regard sombre et froid.

— Moi, je suis d'avis d'essayer, déclara le mécanicien en regagnant sa place. Nous n'allons quand même pas renoncer à défricher nos deux mille hectares avant l'hiver !

Ciurea s'en alla éveiller les bergers et les hommes des écuries et des étables pour leur faire charger des tonneaux de gas-oil dans les chariots, de façon à pouvoir les envoyer dès l'aube dans la région des marais. Le mécanicien et Zamfir vérifièrent la liste des tractoristes et constituèrent trois brigades, chacune comprenant aussi bien les anciens que les nouveaux venus. Un peu plus tard, Vlad vint s'asseoir à son tour et se mit à faire

des calculs sur une feuille de papier. Lorsqu'il eut fini, il tendit la feuille aux deux autres et murmura:

— Il nous faudrait encore vingt-trois jours...

— Je me contenterais de quatorze bonnes journées de travail, camarade ingénieur, intervint le mécanicien, tout heureux de constater que Vlad témoignait de nouveau de l'intérêt à l'entreprise. Est-ce que vous croyez que les tractoristes manquent de cran? ajouta-t-il presque tristement, ou bien que leur cœur est en fer et ne bat plus?.. Voyant que le jeune ingénieur continuait à se taire, il lui prit le bras et conclut: Enfin, on verra demain !

Le lendemain, la file des tracteurs franchit le pont de terre de la Lișteava, le faisant trembler jusqu'au fond de l'eau. Il ne neigeait plus.

Près de la colline de Bogata, ils rejoignirent le convoi de chariots conduit par Ciurea. L'ancien valet sauta dans la cabine du premier tracteur. Les tracteurs gravirent la colline avec un bruit de tonnerre et s'arrêtèrent devant les granges couvertes de chaume abandonnées depuis un certain temps et toutes blanches de neige.

Le mécanicien et Vlad descendirent de cheval et avancèrent dans les terrains qu'il fallait défricher, suivis de Ciurea et de Zamfir. Ensemble, ils examinèrent les étendues neigeuses, scrutèrent le ciel de plomb jusqu'à l'horizon qui semblait tout proche. Le jeune ingénieur creusa la neige du bout de sa botte pour faire apparaître la terre. Il se pencha, la palpa et hocha la tête d'un air hésitant. Puis tous revinrent vers la colline. Le mécanicien se mêla au groupe des tractoristes qui se pressaient autour du premier tracteur.

— Il ne faut pas compter sur des journées meilleures que celle-ci, leur dit-il. L'hiver est venu et nous devons finir de labourer avant que la terre ait complètement gelé et que la neige soit trop épaisse. A mon avis, si nous voulons lutter jusqu'au bout pour que, l'été prochain, des champs de blé s'étendent par ici, nous devons labourer ! Ce n'est pas facile de travailler par un temps pareil, mais il n'y a pas d'autre solution !

Il se pencha pour retrousser le bas de son pantalon jusqu'aux genoux, tira sa casquette sur son front et se dirigea vers le premier tracteur. Le tracteur se mit lourdement en marche et, traînant la charrue derrière lui, enfonça ses chenilles dans la boue en laissant des traces noires sur la neige. Les socs de la charrue fendirent sans peine la terre à peine gelée, creusant des sillons profonds. La terre luisait comme du mazout, rayant d'un trait noir l'espace immaculé des terres couvertes de neige. Les petites vagues de glace et de boue soulevés par les chenilles étaient aussitôt brisées et enfouies dans le sol par le soc de la charrue; la terre labourée demeurait striée de longs sillons, et il en sortait une buée légère pareille à de la fumée.

Le souffle coupé, les sourcils froncés, les tractoristes regardaient le sillage laissé par le tracteur de Badea.

— Ça marche, les gars ! leur cria Zamfir. A vos tracteurs, en vitesse !

Quelques instants plus tard, tous les moteurs se mirent à ronfler. Les chenilles grinçaient, faisant gicler la neige et la boue, avançant de leur allure lente mais irrésistible. Les socs des charrues brillaient, nettoyés par

les mottes qui glissaient sur leur surface polie. Sur l'immensité des terres marécageuses, dominant le sifflement aigu de la bise qui soulevait encore de temps en temps des nuées de neige pulvérisée, le bruit de tonnerre des tracteurs résonnait de nouveau, avec une énergie accrue...

✧

Vlad était arrivé à grand'peine jusqu'au pont de terre de la Lișteava. La tempête et l'obscurité l'empêchaient de rien voir. On ne distinguait même plus, sous la neige, la surface de l'étang. Tout n'était qu'une vaste uniformité blanche sur laquelle se ruait la bise déchaînée. Sa violence semblait augmenter par endroits et soulever jusqu'au plus haut du ciel noir la neige poudreuse qu'elle chassait devant elle depuis le fond du Bărăgan. Son sifflement se changeait en un hurlement sourd, et toute l'atmosphère semblait gémir. En arrivant dans l'allée bordée de peupliers, enveloppés eux aussi d'un manteau de neige, Vlad s'arrêta quelques instants pour souffler.

Il avait déjà fait des dizaines de haltes comme celle-là, mais il n'avait jamais pu s'arrêter longtemps; au bout de quelques moments, il sentait ses jambes mollir et la sueur se glacer sur son dos et sur sa poitrine. Il était à bout de forces. Pendant des centaines et des centaines de mètres, il avait dû ramper sur les coudes et sur les genoux. Il avait fait appel à toute son énergie pour pouvoir traverser les rideaux opaques de neige poudreuse, pour escalader les amoncellements de neige que le vent dressait sur son chemin. Pourtant, cette portion de route qu'il lui restait à parcourir était la plus dure. Il lui semblait qu'il n'arriverait jamais à remonter la côte, jusqu'à la cour de la ferme. Il tomba sur les genoux en s'appuyant sur son fusil. Il sentait la fatigue s'appesantir sur ses épaules. Ici, dans cette épaisse couche de neige, il faisait chaud, il était à l'abri de la tourmente. S'il avait tardé davantage, la neige l'aurait recouvert entièrement sans laisser la moindre trace de sa présence. Il se traîna jusqu'au peuplier le plus proche et se souleva péniblement en s'accrochant à son tronc glissant. La tempête le fouettait au visage et à la poitrine avec une fureur redoublée, s'acharnant à le faire tomber. Il prit son fusil de l'autre main et se remit en marche en se frayant difficilement un chemin dans l'épaisseur de la neige.

Il fit encore un pas, puis deux, trois... A ce moment, il tressaillit:

— Passez-moi votre barda, camarade ingénieur, dit une voix près de lui.

Il la reconnut aussitôt. C'était celle de Ciurea. Il sourit, lâcha son fusil et tendit les bras pour permettre au berger de lui enlever son havresac. Maintenant, il ne sentait plus ce poids sur les épaules. Pourtant, il continuait à ne rien voir. Il sentait qu'une main vigoureuse le tirait, le traînait plutôt, à travers la neige. Au bout d'un certain temps, il se retrouva dans sa chambre. Il y faisait chaud. Auprès de lui, il aperçut le mécanicien, l'air plus renfrogné que d'habitude.

— Je vous ai pourtant dit de ne pas partir tout seul, d'attendre que nous soyons plusieurs pour faire la route ensemble ! dit celui-ci en colère.

— A présent, j'ai fini, répondit Vlad, cherchant à se disculper. Je n'avais pas le choix... Après-demain, je dois être à Bucarest, et il faut que je les porte...

Ciurea revint du vestibule en tenant le gilet fourré de Vlad. La neige avait durci aux extrémités de la fourrure, formant de petites boules de glace, et tenait si bien qu'il n'avait pu la faire tomber. Ciurea accrocha le vêtement à un clou derrière la porte, puis, venant se placer entre le mécanicien et l'ingénieur, dit à celui-ci avec douceur:

— Déchaussez-vous et mettez-vous au lit !

Le mécanicien passa dans l'antichambre, bourra le poêle de roseaux, puis s'en alla à la cuisine des tractoristes. Ciurea insistait pour que Vlad se déchaussât et se mit au lit.

— Encore un instant, camarade Ciurea ! dit Vlad.

Le jeune ingénieur prit son havresac qu'il avait laissé près de la porte et le tira auprès d'une banquette, à côté de la fenêtre. Il l'ouvrit et en retira plusieurs sachets pleins de terre pas plus grands que le poing et soigneusement étiquetés. Il les souleva tour à tour pour les voir en pleine lumière, lut les étiquettes et les remit à leur place.

— Cet échantillon provient d'une région voisine des marécages, dit-il avec orgueil en montrant un sachet à Ciurea. Celui-ci, je l'ai pris en haut, sur la colline de Bogata... J'en ai prélevé partout...

Ciurea le regardait les prendre et les examiner un à un puis les ranger sur la banquette, à côté d'un tas de bocaux de verre refermant d'autres échantillons. Au-dessus, pendues au mur, se trouvaient des herbes et des fleurs de toute sorte. Dans un coin, il avait mis des gerbes sèches de ficaire, de folle avoine et de laîche; sur la table s'entassaient des piles de livres, de croquis et de plans, ainsi que des liasses de papiers couverts de calculs.

— Laissez ça, camarade ingénieur ! insistait Ciurea. Allons, déchaussez-vous !

Vlad n'eut plus la force d'examiner jusqu'au bout ses échantillons. Il abandonna son havresac ouvert près de la banquette et se dirigea, tout tremblant, vers le poêle. Sa poitrine et son dos lui semblaient de glace.

— J'ai des frissons, camarade Ciurea, murmura-t-il, un peu inquiet.

— Ehé, soupira Ciurea, Dieu nous préserve ! On ne sait jamais ce que ça peut donner, ces choses-là ! Allons, mettez-vous au lit !

Le jeune ingénieur retira ses bottes, se dévêtit et s'étendit sur son lit. Après qu'il eut tiré la couverture, Ciurea le recouvrit aussi de son épais manteau fourré qu'il était allé chercher dans le vestibule. Puis le berger toucha le poêle et ressortit de la pièce pour aller chercher une nouvelle brassée de roseaux. A ce moment, le mécanicien revint. Il apportait du thé et de la nourriture. Ayant tiré la table près du lit, il en ôta tous les papiers, puis y déposa la vaisselle.

— Allons, camarade ingénieur !... mais il s'arrêta court en voyant la figure violacée du jeune homme dont le corps était secoué de frissons. Le mécanicien se tourna vers Ciurea et ils échangèrent des regards effrayés... Buvez un peu de thé, dit-il à Vlad, cela vous réchauffera.

Vlad but une gorgée de thé et se pelotonna de nouveau dans son lit. Le mécanicien rapprocha une chaise et s'assit, un livre à la main. Ciurea ouvrit un cahier sur la banquette et se pencha sur les pages. Depuis qu'ils avaient terminé le labourage, c'était là leur occupation de chaque soir: le mécanicien lisait un livre appartenant à Vlad et traitant soit d'agrotechnique, soit d'irrigations, cependant que Ciurea s'efforçait de faire des progrès en écriture et en lecture. Parfois, Toma venait se joindre à eux et, tous ensemble, ils passaient une bonne partie de la nuit à parler des préparatifs de la campagne de printemps, de la jonchaie ou des marécages.

La tourmente de neige frappait aux fenêtres et les secouait comme si elle eût voulu les ouvrir. Parfois, traversant les parois, une onde d'air froid pénétrait à l'intérieur. Le poêle ronflait cependant, et chauffait comme une cheminée. Vlad sentait de moins en moins le froid qui l'avait saisi. Il entendait le bruit espacé des feuilles que Badea tournait en lisant, et aussi le murmure monotone de l'ancien pâtre qui, maintenant, commençait à bien savoir lire.

Tout à coup, Ciurea posa son crayon entre deux pages du cahier et tendit l'oreille. Le grondement de la tempête s'était un peu apaisé; mais, au delà de ce bruit, son ouïe exercée en percevait d'autres, plus lointains.

— Hé, sursauta-t-il, hé, vous entendez? Les loups!

Le mécanicien posa son livre sur ses genoux et Vlad se souleva sur un coude. En effet, on pouvait entendre de temps à autre les hurlements des loups parvenant sur les ailes du vent.

— Quel hiver ! fit Vlad en se replongeant sous ses couvertures. C'est comme ça tous les ans?

— Tous les ans, camarade ingénieur, dit Ciurea. Dans notre contrée, les loups viennent jusque dans les enclos des gens, parfois ils grattent même à la porte.

Ils se turent. Les hurlements des loups s'entendaient plus fort, plus près.

— La meute tourne autour de nous, dit l'ancien valet. Ils ont dû vous suivre à la trace, camarade ingénieur. Quand ils sont affamés, ils montent jusqu'ici, à la ferme.

Vlad sourit, un peu sceptique. Mais Ciurea, quittant son coin, s'approcha du lit de l'ingénieur et dit avec le plus grand sérieux:

— Ne riez pas ! C'est eux qui sont les maîtres, à présent, dans les marais. Ils viennent d'Ostrov en bandes, par la forêt, passent la rivière au Gué des Loups et s'approchent des villages.

— Demain, nous n'aurions même plus retrouvé vos os, renchérit Badea pour faire peur à l'ingénieur. Si jamais vous partez encore tout seul, vous n'y couperez pas !

Le jeune ingénieur sourit de nouveau en hochant la tête.

✧

Le mécanicien se tenait assis sur un tabouret, près de la table revêtue de faïence blanche. Son sac était posé à ses pieds. Il entrouvrit son gros

manteau doublé de peau de mouton dont les pans traînaient de chaque côté, touchant le sol. L'homme avait encore les joues en feu, rougies par le froid du dehors, et il soufflait avec peine. En même temps que lui, une fraîcheur avait pénétré dans la pièce, mais elle s'atténuait petit à petit. Badea se taisait. C'était, de sa part, un silence inaccoutumé, triste. Le regard de ses yeux doux, calmes et rêveurs, était voilé par un nuage qui, visiblement, était dû à de sombres pensées. Devant lui, dans sa longue blouse blanche serrée au cou, se trouvait Silvia, dont les yeux noirs flamboyaient. Elle semblait mal à l'aise et même effrayée. Mais son trouble et son angoisse n'étaient trahis que par le mouvement nerveux de ses mains enfouies dans les poches larges et profondes de sa blouse. Le silence du mécanicien ne faisait qu'accroître son inquiétude. Elle le vit promener son regard sur les tables blanches, sur les murs couverts de tableaux, de planches, d'armoires et de rayons où étincelaient des appareils en verre et en métal. Les yeux du mécanicien s'arrêtèrent sur la rangée de microscopes placés devant les fenêtres, et dont les petits miroirs ronds comme des prunelles étincelaient. Il parut à Silvia que le mécanicien était en extase, comme si, subitement, il eût aperçu quelque chose de merveilleux.

— C'est là qu'il travaillait, le camarade ingénieur? demanda-t-il.

— C'est là, répondit vivement Silvia. A ce microscope.

Badea se leva et s'approcha à pas légers, sur la pointe des pieds. Il imaginait le front de Vlad, lumineux, large et haut, penché vers la lentille pas plus grande qu'un bouton. Il palpa le microscope qui se reflétait dans la faïence.

— Le camarade ingénieur devait aimer travailler ici, je pense, dit-il à voix basse.

— Oh, oui, beaucoup ! murmura Silvia, pensive. Je me demande même s'il n'aurait pas mieux fait de rester ici. Il aimait le travail scientifique, le travail de laboratoire. C'était une vraie passion, chez lui. Son faible, en quelque sorte. Et elle sourit d'un air gêné.

Le mécanicien eut l'air embarrassé, préoccupé.

— Les hommes de valeur sont à leur place partout, dit-il enfin. En ce qui concerne le camarade ingénieur, la lutte qu'il mène pour la transformation des marais et des étangs est peut-être devenue, maintenant, quelque chose de plus qu'un faible...

Ils revinrent auprès de la table revêtue de faïence blanche. Silvia prit le manteau fourré du mécanicien et l'étendit sur deux chaises, derrière la porte, cependant que Badea se penchait sur le sac, qu'il ouvrit.

— Je l'ai attendu toute la semaine, dit Silvia en revenant près de lui.

Le mécanicien sortit du sac, un à un, les échantillons de terre qu'il avait apportés pour les faire analyser. Silvia prit les sachets étiquetés et fermés avec soin, et les posa l'un après l'autre sur la table.

— C'est la veille de son départ qu'il est tombé malade. Pendant trois jours, il a été entre la vie et la mort, et, puis les trois jours suivants, il a été plus tranquille. Mais il avait le souffle court et la fièvre le tenait. C'est hier qu'il a rouvert les yeux pour la première fois. « Camarade Badea — qu'il m'a dit — mettez tous les échantillons dans mon havresac et allez les porter à Bucarest, à l'Institut. Parlez au camarade professeur

et ne revenez pas sans résultat. Vous rapporterez aussi le matériel qu'ils auront préparé.»

— Tout est prêt, répondit Silvia en continuant à ranger les sachets. Le collectif de notre chaire et le cercle scientifique n'ont travaillé qu'à cela, depuis cet automne. Vlad a eu raison: on pourra cultiver le riz dans les meilleures conditions . . . et le coton aussi, en irriguant la plantation . . . Enfin, tout ce qu'il s'est proposé de faire . . .

Le mécanicien, la main sur le havresac, leva les yeux vers elle. Ce qu'elle venait de dire avait toujours été pour lui une certitude. Mais le fait que les recherches de laboratoire confirmaient l'opinion du jeune ingénieur était une chose extrêmement importante. Un peu plus tard, la jeune fille lui apporta quelques dossiers contenant des dizaines de croquis, de tableaux et de cartes concentrant toutes les recherches sur la température, les vents, les pluies et le débit des eaux du Danube dans la région de Zăvoiu.

— Je voudrais me rendre à cette adresse-ci, dit ensuite le mécanicien en lui montrant une enveloppe. Comment est-ce que je dois m'y prendre?

Silvia secoua ses longs cheveux épars sur ses épaules et demeura les yeux rivés sur l'enveloppe. L'adresse était celle de Lia. Son regard noir s'assombrit davantage encore.

— Vous partez tout de suite? balbutia-t-elle.

— Après avoir causé avec le camarade professeur.

Silvia consulta son bracelet-montre et saisit le bras du mécanicien.

— Descendons vite, il est peut-être encore dans la salle de cours.

Ils pénétrèrent dans le grand amphithéâtre par la porte du fond, en prenant garde de faire le moindre bruit. Pourtant, des centaines d'étudiants se tournèrent vers eux, furieux d'avoir été dérangés. Vîlsan s'arrêta un instant de parler et rajusta ses lunettes à monture d'or, d'un geste qui lui était familier. Ayant reconnu le mécanicien, il lui adressa un rapide sourire et lui fit signe de s'asseoir au premier rang, où quelques places étaient libres. Puis il reprit son exposé. Badea examina d'abord la salle immense. Il n'en avait jamais vu de pareille. Les étudiants se penchaient sur leurs cahiers. Tout à coup, avant que Badea eût eu le temps de saisir le sens des paroles de Vîlsan, un tonnerre d'applaudissements éclata. Le cours venait de prendre fin. Vîlsan ramassa les papiers épars devant lui et en bourra sa serviette, qu'il mit ensuite sous son bras. Descendant de la chaire, il se dirigea vers le mécanicien et, lui ayant serré la main, l'entraîna hors de la salle. Silvia les suivait.

. . . Silvia conduisit ensuite le mécanicien jusqu'à la maison où Lia demeurait, dans le quartier de Cotroceni. La jeune fille repartit aussitôt, mais Badea resta jusque tard dans la soirée. Lorsqu'il revint à l'Institut, il eut la surprise de trouver le laboratoire plein de monde. D'un côté de la table couverte de faïence se tenait Vîlsan entouré de ses collaborateurs les plus proches; de l'autre, en groupe compact, les étudiants du cercle scientifique. Le professeur invita le mécanicien à s'asseoir, et la conférence reprit:

— Le résultat des analyses — disait en montrant des chiffres sur un tableau Silvia Robu, qui se trouvait parmi les étudiants — prouve que

l'ingénieur Vlad Oprișa ne s'est pas trompé cette fois non plus. La terre est en effet excellente. Il convient de remarquer, en outre, qu'elle est extrêmement riche en azote, en phosphore et en potasse, et surtout que ceux-ci sont répartis d'une manière très satisfaisante, aussi bien sur les faibles hauteurs des collines que dans les zones en contre-bas. Dans les régions inondables, le pourcentage d'argile affleurant est encore plus grand, comme l'indique le profil du terrain. On dispose donc de la couche d'argile absolument nécessaire aux irrigations.

Vîlsan étudia encore d'autres tableaux en prenant des notes. Après Silvia Robu, ce fut au tour d'un maître de conférences de prendre la parole. Il fit un ample exposé, généralisant les différentes observations et tirant certaines conclusions imposées par l'ensemble des recherches effectuées jusque là. Du doigt, il suivit sur une carte une courbe sinueuse en se tournant souvent vers Vîlsan. A un endroit donné, cette ligne devenait confuse, hésitante, comme sur un graphique inexact. Le doigt fin et pâle du maître de conférences s'arrêta là. S'adressant au professeur, il précisa sa pensée:

— Il faudra accorder une grande attention au changement de température au début du printemps. Les données obtenues au cours des dernières dizaines d'années montrent que le temps est trompeur. A un printemps précoce et hâtif succède souvent une période de chaleur anormale, durant laquelle la végétation de cette contrée est de deux ou trois semaines en avance sur le reste du pays . . .

. . . Ainsi, tout ce monde s'était réuni pour discuter des moyens d'aider ceux de Zăvoiu ! Jamais le mécanicien n'aurait imaginé une telle chose. Mais, en y pensant, il avait, sans savoir au juste pourquoi, l'impression que Vlad dépassait d'une tête tous les autres. « C'est Vlad qui a eu l'idée de ce changement total, se disait le mécanicien. C'est lui qui, le premier, a songé à transformer toute cette région !»

Insensiblement, de Vlad, ses pensées glissèrent à la visite inutile qu'il avait faite chez Lia, à la manière dont Vlad se pliait aux caprices de cette gamine, aux airs tristes et tendres que l'ingénieur jouait certaines nuits à Zăvoiu, à la détresse qui, parfois, lui serrait le cœur. Car le mécanicien avait découvert, petit à petit, les méandres insoupçonnés de la vie de Vlad . . . A cet instant, il vit le regard de Silvia fixé sur lui et il tressaillit. Les grands yeux noirs de la jeune fille étaient voilés d'une ombre qui dénotait une préoccupation profonde, un tourment caché.

Vîlsan rassembla soigneusement devant lui tous les dossiers, les tableaux et les croquis éparpillés sur la table ; il prit également les notes de Silvia et les annexa au dossier contenant les résultats des recherches de laboratoire.

— Toutes ces données doivent parvenir à Oprișa, dit le professeur. Il doit tout connaître de nos conclusions et de nos suggestions et, de plus, être mis au courant de ce que nous avons discuté ce soir. Je pense qu'il serait bon que l'un d'entre nous aille à Zăvoiu . . .

Vîlsan porta ses regards vers le groupe des assistants qui se tenaient auprès de lui. A ce moment, de l'autre côté de la longue table, la voix de Silvia se fit entendre:

— J'irai, moi, camarade professeur ! Je connais l'endroit pour y avoir déjà été, et je suis au courant de tous nos travaux concernant Zăvoiu.

La réponse de Vîlsan tardait à venir. On était en hiver, le trajet était long et pénible, une tempête aurait pu surprendre la jeune fille en cours de route. Ces moments d'attente étaient terribles pour Silvia, qui s'efforçait cependant de cacher aux autres son inquiétude. Seul le mécanicien savait d'où venait alors l'éclat particulier des yeux noirs de la jeune fille.

— Ne craignez rien, dit-il en s'adressant à Vîlsan. Je donnerai un coup de téléphone pour demander qu'un traîneau vienne nous attendre à la gare et pour qu'on nous envoie des chaussons de feutre et des pelisses.

Vîlsan se déclara d'accord et poussa la pile de dossiers devant Silvia. Le regard sombre de la jeune fille s'éclaira subitement, et elle rougit de joie. C'est alors seulement qu'elle se rendit compte que son cœur battait tumultueusement. Elle adressa au mécanicien un sourire reconnaissant et radieux et comprit que, dès cet instant, entre eux, une entente tacite mais profonde venait de s'établir.

✧

La nuit suivante, un traîneau emportait Silvia et le mécanicien. De temps à autre, la jeune fille se soulevait et regardait avec impatience autour d'elle. La vaste plaine du Bărăgan, sous son tapis de neige, semblait s'étendre à l'infini. La surface blanche recouvrait la terre jusqu'au fond de l'horizon. Devant les chevaux, la piste brillait d'un éclat adamantin. Lorsque ses yeux étaient fatigués, Silvia se laissait tomber au fond du traîneau. Elle portait par-dessus ses souliers des chaussons de feutre qui lui tenaient chaud aux pieds, et une épaisse pelisse l'enveloppait, ne laissant voir que son nez et ses yeux. Elle ne sentait le froid qu'au visage ; ses narines étaient collées par le gel et le vent lui picotait les joues. Fermant les yeux, elle sentait le glissement du traîneau qui avançait à une allure à la fois rapide et douce, comme s'il flottait. Et chaque instant qui passait la rapprochait de Vlad.

Badea s'était assis derrière le cocher, le havresac et une boîte en carton à ses pieds. Il avait complètement enfoui sa figure dans le large col relevé de sa pelisse, et il restait immobile, tout à ses pensées. Le cocher leur avait dit que Ciurea était parti en même temps que lui dans un autre traîneau, pour aller chercher le médecin. Vers le soir, le jeune ingénieur s'était senti tout aussi mal que pendant les premiers jours de sa maladie. A un moment donné, quand les chevaux eurent ralenti leur course, le mécanicien se leva et passa à côté du cocher. Il prit les guides des mains de celui-ci, et, à plusieurs reprises, leur imprima de brèves secousses. Les chevaux tirèrent sur les harnais et repartirent à fond de train. Des filets de vapeurs sortaient de leur nasaux. Leurs têtes, leurs crinières et leurs poitrails étaient recouverts d'une mince couche de neige pareille à de la gelée blanche. On sentait, éparse dans l'air, la neige poudreuse soulevée par les sabots des chevaux. Le ciel serein tout parsemé d'étoiles et le scintillement argenté de la neige prêtaient à cette nuit une limpidité inaccoutumée, et, seul dans cette immensité désertique, le traîneau filait avec la rapidité de l'éclair.

...La jeune fille descendit du traîneau et se dirigea vers la porte, gênée dans sa marche par les gros chaussons et l'épaisse pelisse. Le mécanicien la rejoignit et, après avoir posé le sac et la boîte en carton, ouvrit la porte d'un coup d'épaule. Ils eurent de la peine à se frayer un passage dans l'entrée bondée de monde. Une vingtaine de personnes s'y entassaient: des tractoristes, des ouvriers travaillant au potager, des bergers. Sur le seuil de la chambre de Vlad, Ciurea semblait attendre quelque chose, enroulé dans un ample manteau fourré, tenant son bonnet en peau de mouton d'une main et son fouet de l'autre. Près de lui, appuyée au chambranle, Paulina pleurait, couvrant ses yeux d'un mouchoir tout taché de cambouis.

Silvia s'arrêta au milieu de ces gens, alarmée, cherchant fébrilement à deviner ce que cachaient leurs regards sombres, guettant avec impatience une réponse à sa question muette. Ils franchirent le seuil en traînant lourdement leurs chaussons de feutre et leurs longues pelisses. Ceux du vestibule continuaient à attendre là, sans mot dire, rendus plus inquiets par le silence qui se prolongeait dans la pièce voisine. Au bout d'un temps, Silvia sortit et fouilla dans la serviette qu'elle avait laissée près de la porte en entrant. Elle y prit des paquets de médicaments apportés de Bucarest et disparut de nouveau. Dans l'entrée, le silence et l'attente devinrent encore plus angoissants. Sur le tard, le médecin ressortit suivi du mécanicien et de Toma. Le médecin, un homme grand et large d'épaules, presque aussi massif que Ciurea, croisa son manteau sur sa poitrine et, en passant, caressa le front de Paulina:

— Ce n'est pas tellement grave, murmura-t-il. Un excès de fatigue... et puis cette maladie qui l'a affaibli...

Ciurea entrebâilla la porte, se contentant de passer la tête par l'ouverture, comme pour se convaincre que le médecin avait dit la vérité. Il aperçut Silvia assise sur le rebord du lit, au chevet de Vlad, et passant doucement la main sur le large front qui maintenant avait pris une couleur de cire. Rassuré par ce qu'il venait de voir, Ciurea se précipita sur les traces du docteur. Celui-ci sortait justement, suivi de tout le groupe. Lorsque le traîneau l'eut emmené et que les gens se furent dispersés, le mécanicien et Toma revinrent ensemble vers la maison. Ils s'arrêtèrent dans l'entrée, devant l'âtre qui dégageait une forte chaleur. S'asseyant sur des escabeaux, ils brisèrent quelques tiges de roseaux pour alimenter le feu.

— Alors, et ces résultats, comment est-ce qu'ils sont? demanda Toma au bout d'un moment.

— Bons, répondit le mécanicien. Le camarade ingénieur Oprișa a eu raison... on peut cultiver du riz.

Ils lancèrent encore quelques brindilles de roseaux sur la braise et se turent, plongés dans leurs pensées.

— La jeune fille vous dira tout ce qu'ils ont fait là-bas, à Bucarest, marmonna le mécanicien. C'est pour ça qu'elle est venue.

Dans la chambre de Vlad, Silvia s'était levée et avait tiré la couverture jusque sous le menton du malade. Elle regarda avec attendrissement la tête du jeune homme rejetée en arrière, sur l'oreiller, et écouta sa respi-

ration saccadée, rapide, qu'entrecoupaient parfois de faibles gémissements. Vlad s'était endormi sans la reconnaître, sans savoir qu'elle était près de lui.

Jetant un coup d'œil autour d'elle, Silvia fut stupéfiée par le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Le long des murs, dans tous les recoins, sur les tables, sur les chaises et sur les banquettes s'entassaient des dizaines et des dizaines d'objets que Vlad avait pris soin de réunir dans sa chambre: boîtes étroites mais de près de deux mètres de long contenant un profil des terrains défrichés, bocaux et sachets pleins d'échantillons du sol de la région, bouquets d'herbes sèches, cartes, croquis et planches accrochés aux murs, livres et papiers de toute sorte entassés au hasard à cause du manque de place, quelques pièces détachées d'une pompe à injection. Elle chercha des yeux la boîte à violon et la découvrit dans un coin, oubliée. Elle la prit, souffla dessus pour faire tomber la poussière et lui trouva une place sur la table. L'ayant ouverte, elle promena ses doigts fins et blancs sur les cordes distendues, puis referma la boîte et regarda Vlad avec une expression de profonde tristesse. Ensuite, Silvia baissa la flamme de la lampe accrochée au mur et quitta la pièce. Dans l'entrée, elle s'assit devant l'âtre, à côté de Badea et du sous-ingénieur.

— Comment va-t-il? demanda tout bas le mécanicien.

— Il s'est endormi, répondit la jeune fille.

Le mécanicien et Toma se turent et continuèrent de regarder la braise qui palpitait de plus en plus faiblement. Silvia se leva et traîna près d'eux le havresac qu'elle avait rapporté de Bucarest. Sous leurs yeux étonnés, elle en retira de petits appareils de laboratoire, des éprouvettes enveloppées dans du papier, des récipients pas plus gros que le poing en verre ou en porcelaine, et une multitude de flacons et de paquets contenant des sels et des solutions de diverses couleurs.

— Vîlsan m'a donné tout cela pour Vlad.

Elle ouvrit ensuite sur les genoux de Toma une boîte pleine de thermomètres de différentes dimensions, et une autre contenant une lampe à alcool et des supports. Enfin, elle tira du fond du sac une grande boîte en bois qu'elle ouvrit avec précaution devant le mécanicien.

— Une trousse de microscope pour excursions scientifiques, expliqua-t-elle avec une visible satisfaction. C'est Vîlsan personnellement qui lui en fait cadeau. Le professeur sait que Vlad aime particulièrement ce genre de travail et ne veut pas qu'il y renonce tout à fait.

Toma examina attentivement chaque objet et découvrit tout à coup avec surprise une trousse qui permettait de faire sur place les analyses les plus sommaires pour lesquelles le mécanicien avait dû se déplacer jusqu'à Bucarest.

— Savez-vous à quoi j'ai pensé, camarade Badea? dit Silvia. Nous devrions installer un laboratoire dans la chambre voisine de celle de Vlad. Il faudrait y placer toutes ces choses, et aussi les échantillons qu'il a recueillis et qui occupent presque toute sa chambre.

Toma la considéra avec admiration. Le mécanicien se taisait. Silvia le regarda dans les yeux et poursuivit:

— Croyez-moi, camarade Badea, installons le laboratoire maintenant, à l'insu de Vlad. Quand il se remettra, il aura la joie de le voir aménagé.

Le lendemain, Nistor fut mis en demeure de renoncer à sa deuxième chambre. Pour commencer, le comptable s'y opposa énergiquement en poussant des mugissements de taureau et en se donnant des airs menaçants. Nutza éclata en cris hystériques, alla se plaindre à Codin, harcela Nistor, mais finalement celui-ci préféra céder. La chambre fut nettoyée, chauffée, le plancher fut lavé. Les tractoristes y apportèrent une armoire, deux étagères confectionnées en hâte et une longue table sur laquelle ils posèrent une grande vitre qui se trouvait à la ferme depuis l'automne, lorsqu'on avait construit les ateliers. Le mécanicien et Toma y transportèrent les boîtes pleines de terre ainsi que les autres objets entassés dans la chambre du jeune ingénieur. Puis Silvia et Paulina passèrent toute la journée dans le laboratoire enfin arrangé, non sans avoir pris soin de se verrouiller à l'intérieur. Vers le soir, en partant, elles clouèrent à la porte qui ouvrait sur l'entrée une pancarte portant, en grosses lettres, ces mots écrits par Silvia: LABORATOIRE DE LA FERME.

Vers le soir, Silvia retourna dans la chambre de Vlad et s'assit à son chevet, comme elle l'avait fait la nuit précédente, pour le veiller. Cette fois, il se rendit compte de sa présence. Lorsqu'elle posa sa petite main blanche, tiède et un peu tremblante, sur son front, Vlad ouvrit les yeux. La main de Silvia glissa sur le coussin et y demeura, comme dépourvue de vie.

Elle voulut se lever pour allumer la lampe, mais il lui prit le bras et la retint.

— Quand es-tu venue? demanda-t-il.

— Hier soir, en même temps que Badea.

Vlad lui demanda des nouvelles de l'Institut, de Vîlsan, des collègues, garçons et filles, dont il se souvenait. Silvia lui parla de tout et de tous, évitant pourtant de prononcer le nom de Lia. Mais lui non plus ne lui posa aucune question au sujet de la jeune fille.

Plus tard, après qu'elle eut allumé la lampe, Silvia ouvrit la boîte qui contenait des dossiers et divers papiers et les étendit autour de lui sur le lit. Avec compétence, elle lui exposa chaque question séparément. Vlad examinait sans hâte les croquis, les tableaux couverts de chiffres, les cartes sillonnées de courbes différemment colorées, et hochait la tête d'un air satisfait. Il vit aussi le résultat des analyses et lut attentivement les notes prises par Silvia durant les discussions du collectif de l'Institut et pendant les travaux du cercle scientifique des étudiants. A mesure qu'il lisait, il semblait reprendre des forces.

— Nous pouvons êtres contents, murmura-t-il, sans quitter les papiers des yeux.

— Oui, tu as eu raison, renchérit Silvia. On peut cultiver ici du riz, et même dans d'assez bonnes conditions. Il faudra seulement faire très attention pendant les semailles.

— Oui, je vois, dit Vlad qui continuait à compulser les papiers.

— Dans cette contrée, le printemps est très capricieux.

— Comme une femme, ajouta Vlad en souriant. Mais il se reprit: C'est du moins ce que dirait Codin...

Silvia se mordit les lèvres mais le regarda droit dans les yeux et lui rétorqua avec un sourire:

— Non, toutes les femmes ne sont pas ainsi...

Vlad détourna les yeux et ne répondit pas.

— ... sauf celles qui sont gâtées et ne savent pas ce qu'elles veulent ! ajouta ironiquement Silvia en se levant.

Le jeune ingénieur évita de répondre. Silvia réfléchissait. Tandis que Vlad serrait les papiers et se soulevait sur son oreiller, elle prit une tasse de thé gardée au chaud, près du poêle, et la tendit au jeune homme. Celui-ci but tranquillement. Il était content. De nouveau il lui demanda de lui parler de l'Institut, de ce qui s'y passait. Silvia évoqua la figure de « Gică-le-wattman» qui tirait toujours la corde du trolley pour tenir le tramway sur place jusqu'à ce que tous les étudiants fussent montés dans le wagon; elle lui dit aussi, avec une satisfaction particulière, que Mircea était enfin guéri de son amour pour une chanteuse d'opérette.

Silvia lui parla de toutes sortes de choses, de la vie des étudiants de Bucarest, et ils rirent longuement tout les deux.

✧

Vlad passait de longues journées dans son laboratoire. Il étudiait le matériel apporté par Silvia et la documentation soviétique, dressait des plans et faisait des croquis, analysait une fois de plus ses échantillons de terre ou bien s'installait à son microscope. Mais c'est le plan de la canalisation des cent hectares de la future rizière qui lui demanda le plus de temps. Là, dans ce laboratoire où tout avait été apporté et installé par Silvia, l'image de la jeune fille ne le quittait plus. Sa présence invisible flottait dans la pièce; elle était à côté de lui, auprès de sa table, auprès du microscope, partout. Vlad se prenait souvent à penser à des choses imprécises, nébuleuses, dont le fil se rompait soudain, et c'était en vain qu'il s'efforçait de le renouer pendant des jours entiers. Alors il préférait sortir, il allait voir les tractoristes dans leurs ateliers, passait à l'école des apprentis dont Badea s'occupait, non sans pas mal de difficultés, d'ailleurs, chez Toma qui, en attendant le printemps — quand seraient créées les nouvelles fermes pour le bétail et la volaille — s'occupait, lui, de la préparation des semences et des plants du potager; d'autres fois, il allait à la bergerie où Peicea, le nouveau maître-berger, lui montrait avec fierté les premiers agneaux de l'année. Maintenant, il rencontrait Ciurea plus rarement. A l'approche du printemps, l'ancien pâtre employait le plus clair de son temps à chercher de la main-d'œuvre dans les villages des environs. Il avait passé des contrats avec des dizaines et même des centaines d'hommes, mais cela n'était pas encore suffisant. De plus, il cherchait obstinément des mécaniciens qualifiés et des spécialistes en matière de culture de légumes ou d'irrigation, ainsi que des employés capables de tenir la comptabilité des nouvelles annexes de la ferme d'Etat.

Lorsqu'il eut repris des forces, Vlad enfourcha son cheval et se précipita du côté des étangs. Il attendait avec impatience la venue du printemps,

le début des ensemencements et des travaux de la rizière. Mais toute la terre comprise entre les marais était encore couverte de neige d'un bout à l'autre. L'hiver semblait ne pas encore vouloir céder. Si les journées étaient déjà plus ensoleillées, si le vent soufflait moins fort, les nuits, en échange, demeuraient glaciales. Et pourtant, dans l'air et sur les champs, on sentait l'approche du printemps.

Vers la fin de février, les terres avaient perdu leur manteau de neige qu'on ne voyait plus briller que dans les terrains bas, sous le couvert des joncs. La chaleur du soleil faisait monter sans cesse des labours une buée transparente qui se traînait d'abord au ras du sol puis se soulevait doucement et flottait dans l'air, s'étendant jusque vers l'horizon. L'odeur aigre-douce de la terre tiède et imbibée d'eau parvenait au loin, bien au delà des marais et des locaux de la ferme. Les milliers d'hectares défrichés semblaient respirer, tout à la joie de leur liberté nouvelle, jusque dans les profondeurs de leur sol bouleversé. Jamais encore, avant ce printemps, une telle senteur n'avait flotté au-dessus des marais. C'était, dans ces lieux jusqu'alors abandonnés à une végétation sauvage, comme un souffle nouveau, vivant, revigorant.

Vlad avait vécu ces journées-là plein d'espérance et de trouble; il frémissait de joie à l'approche de la nouvelle campagne de printemps qui allait bientôt commencer. Son cœur tressaillait lorsqu'il apercevait, au loin, l'immensité sombre des terres labourées. Il se dressait alors sur ses étriers, se laissait retomber sur la selle et, la main enfoncée dans la crinière du cheval, éperonnait la bête qui, pour s'élancer dans la plaine, n'attendait que de sentir la bride flottante et la main de Vlad posée sur sa large encolure. Fou de joie, Lăstun se précipitait, plus rapide que le vent. Un même frémissement parcourait Vlad et son cheval lorsque le souffle du printemps rafraîchissait leurs fronts et jouait dans la chevelure de l'un et dans la crinière de l'autre. Cette course folle semblait plutôt un jeu insouciant né d'un besoin d'exprimer leur vitalité.

C'est au cours d'un de ces galops que Vlad, au début de mars, s'arrêta un jour sur la crête de la colline de Bogata. Il descendit de cheval, laissa pendre la bride sur le pommeau de la selle et s'avança dans les labours avec fierté, d'un pas lent et sûr. Ses bottes s'enfonçaient dans la terre molle comme dans une épaisse couche de foin. La terre ne les maculait plus de boue, mais en conservait simplement l'empreinte, une empreinte aux contours assez précis. Derrière lui, tout aussi calmement, venait son cheval, les naseaux au vent, humant les arômes apportés par la brise printanière. Au bout de quelques centaines de mètres, le jeune ingénieur s'arrêta et examina les champs jusque dans les lointains marécageux. Il ramassa une motte de terre humide, fraîche et molle, dans laquelle ses doigts s'imprimaient. Cette terre était déjà bonne à recevoir la semence, elle était à point pour l'accomplissement auguste de la germination. Le moment si longtemps attendu était arrivé.

Il revint vers le sommet de la colline. Là, il ouvrit la sacoche qui pendait à sa hanche, en sortit un croquis et, mettant un genou en terre, se mit à en examiner les lignes denses, entrecroisées comme un réseau. De temps en temps, il levait les yeux et regardait les champs. Le papier qu'il tenait

à la main représentait le schéma de la canalisation des cent hectares qui devaient être ensemencés en riz. A partir de la crête de la colline, il compta un certain nombre de pas en descendant la pente, puis encore un autre vers la droite et vers la gauche. Le cheval, têtu, le suivait comme son ombre. Vlad examina de nouveau le croquis et descendit l'autre versant de la colline. L'étang de Bogata avait débordé et l'eau atteignait les pointes des roseaux. Vlad fit là aussi certains mesurages et, avec des bouts de roseau, marqua le niveau de l'eau. Là devaient être installés le moteur et les pompes qui enverraient l'eau dans les canaux qui allaient sillonner la rizière en tous sens. Le jeune ingénieur replia le croquis, le remit dans sa sacoche et remonta à cheval. Puis il prit le chemin du retour, toujours au galop.

Arrivé devant les bureaux, il sauta de cheval et entra précipitamment.

— Les gars, on peut commencer à labourer ! lança-t-il joyeusement.

Il y avait là le mécanicien et Ciurea qui discutaient avec l'ingénieur Codin.

— Des hommes, camarade Ciurea ! s'écria Vlad en le prenant par les épaules, nous avons besoin d'hommes !

— Vous en avez demandé deux cents. Demain, si vous voulez, je vous les amène. L'ancien berger sourit et désigna la fenêtre: Une cinquantaine sont déjà là; ils travaillent depuis ce matin à bâtir les dortoirs. En jonc, faute de mieux. Et puis, je peux vous annoncer que nous avons aussi un spécialiste de la culture du riz...

— Où est-il? demanda Vlad, surpris.

— A côté. Il est arrivé aujourd'hui. Jusqu'à présent, il a travaillé dans une exploitation agricole sur les bords de l'Olt.

Vlad passa en hâte dans la pièce voisine où travaillait d'habitude le comptable. Nistor n'était pas là. Il n'y trouva qu'un seul homme, vêtu d'un manteau de bure paysanne, accoudé au rebord de la fenêtre, sa besace à ses pieds. En apercevant Vlad, celui-ci ôta son bonnet de fourrure. Une lueur passa dans ses petits yeux bleus et délavés, quasiment ronds, comme des yeux de poisson. Ses joues rasées de frais et sa moustache coupée court le faisaient paraître plus jeune que ne le laissaient soupçonner ses tempes grisonnantes. Quand Vlad lui tendit la main, il fit quelques pas en martelant le plancher avec ses bottes, puis il s'arrêta et se courba en deux.

— Vous allez travailler avec moi, dit le jeune ingénieur heureux d'avoir trouvé l'homme qu'il lui fallait.

Celui-ci s'inclina de nouveau et, d'un air enchanté, se présenta à son tour. Il s'appellait Ianco Tudor, il venait d'Olténie et avait travaillé pendant des années dans une ferme d'Etat, d'où il était parti parce que la rizière avait été supprimée. Il n'avait pas de famille. Ils décidèrent d'aller examiner ensemble, dans le courant de l'après-midi, l'emplacement destiné à la culture du riz et où Vlad lui montrerait son plan et lui confierait les travaux d'irrigation qui devaient commencer dès le lendemain.

... Pendant ce temps-là, une automobile G.A.Z. quittait la cour de Mădărache et franchissait en cahotant la passerelle de planches qui enjambait le fossé, au bord de la route. La voiture parcourut l'étroite rue

du village et descendit la côte qui menait vers la ferme d'Etat. Au volant se trouvait Georges Iancoulesco et, à côté de lui, Nistor.

— Cette fois, Mădărache n'a pas raison, disait le comptable, furieux. Puisque je vous dis qu'on n'a rien pu faire ! Je n'allais pourtant pas le leur imposer ! Du moment qu'*ils* ont dit non, nous, on ne pouvait plus rien. Et puis, entre nous soit dit, Mădărache est vraiment trop compromis. Tout le monde sait ce qu'il vaut et ce qu'il a été... le bras droit de Frangopol ! Chacun le connaît comme le loup blanc !

Georges se taisait, conduisant d'un air préoccupé. C'est justement ce silence qui avait déterminé Nistor à parler, histoire de se disculper. Georges ayant tourné la tête vers lui, il reprit:

— Tenez, avec monsieur Ianco, vous avez vu... il vient à peine d'arriver et je l'ai déjà fait engager. Et comment, encore ! Quand c'est quelqu'un que personne ne connaît, ça va tout seul !

— Il faudra avoir soin de lui, murmura Georges.

— Voyons, monsieur Georges ! dit Nistor d'un air fâché. Vous pensez que j'ai oublié les bonnes affaires qu'on faisait ensemble à Poiana ? Vous savez bien, je venais de quitter la gendarmerie pour faire perdre ma trace, et je m'étais fait notaire à Poiana. Et monsieur Ianco était justement maire de la commune ! Alors, vous vous rendez compte ! Maintenant, ajouta-t-il, d'un air préoccupé, nous avons un homme à nous à la rizière. Nous pourrons mieux nous débrouiller.

— Doucement, répondit Georges menaçant, il ne s'agit pas qu'il se fasse pincer, sinon, c'est à moi que vous aurez affaire !

— Vous en faites pas, monsieur Georges, le rassura le comptable. On s'y connaît, à ces choses-là ! Et puis, ajouta-t-il en riant, monsieur Ianco non plus n'est pas un novice. Je le connais, allez !

La voiture remontait à présent l'allée des peupliers. L'air était rafraîchi, maintenant, par la brise printanière qui montait des marais. Georges ralentit et dit, sans quitter la route des yeux:

— Je vous enverrai aussi un chauffeur. Trouvez-lui une place quelque part, mécanicien aux moteurs ou quelque chose dans le même genre.

— Envoyez-le ! approuva Nistor avec largesse. Envoyez-le !

L'auto stoppa devant les bureaux. Georges saisit la main de Nistor et le retint au moment où il allait descendre.

— Attendez ! Vous avez parlé avec Codin ?

— Bien sûr ! s'empressa de répondre le comptable, comme offensé qu'on pût lui poser pareille question.

Ils restèrent encore quelques instants dans la voiture, parlant à voix basse.

— Entendu ! approuva Nistor en se levant. Nous raflons le contrat et, à l'automne, quand on verra que nous ne pouvons pas tenir nos engagements, vous entrez en action au nom de la *Centrocoop*.

Ils pénétrèrent dans le bureau de Codin sans même prendre la peine de frapper à la porte. Apercevant Vlad, Nistor eut un haut-le-corps et poussa habilement Georges du côté de Codin.

— Voilà monsieur Georges, le représentant de la *Centrocoop* ! Il vient signer le contrat pour le potager.

Codin lui serra la main avec satisfaction et le présenta à son tour à Vlad. Puis il dit en riant:

— Cette année, nous allons nous enrichir ! Nous pouvons vous livrer cinq fois plus de produits.

— Il n'y a pas de mal à ça, remarqua Georges avec une feinte gaieté. Vous nous aidez à améliorer le ravitaillement des Bucarestois.

— Vous connaissez nos conditions, n'est-ce pas? reprit Codin. Nous passons un contrat pour toute la production du potager, mais le transport aussi bien que l'emballage vous regardent. Sept cents wagons, voilà ce que nous pouvons livrer. D'accord?

— Mille, deux mille wagons, si vous voulez ! assura Georges.

Devant Vlad, Codin avait cru bon de se montrer tranchant, de montrer que, pour ce qui était de défendre les intérêts de la ferme, il n'y en avait pas deux comme lui. En fait, il songeait aux affaires que, cette année encore, il ne manquerait pas de faire avec Georges. Le délégué de la *Centrocoop* sortit de sa serviette deux formulaires et les posa sur le bureau. Tandis que le comptable et Codin se penchaient pour les remplir, Georges se tourna vers Vlad, et lui dit sur un ton dégagé mais néanmoins courtois:

— J'ai déjà eu le plaisir de vous rencontrer... A une réunion estudiantine, l'été dernier, quand vous avez joué du violon.

— Ah oui? fit Vlad, essayant de se souvenir.

— C'est alors que j'ai aussi connu Liliana, poursuivit Georges d'un air digne. Vous la connaissez?

— Oui, marmonna Vlad, naturellement...

Puis il se renferma dans un silence plein d'amertume et de mauvaise humeur. Il écouta sans y prendre intérêt le bavardage de Georges qui parlait de la réunion où ils s'étaient connus et de la vie à Bucarest. Il ne se souvenait pas avoir jamais connu ce personnage. Mais tout à coup il revit la figure de la jeune fille avec laquelle cet homme avait dansé au cours de cette soirée: une petite noiraude fanée avant l'âge. Il se souvint aussi des paroles scabreuses que son danseur lui murmurait à l'oreille, et aussi de la manière éhontée dont il la serrait contre lui. Dès lors, il éprouva pour Georges une antipathie muette, inexplicable autant qu'irrésistible. Cet homme lui déplaisait violemment. Il sortit, comme poursuivi par un souvenir. Mais ses pensées continuaient à l'obséder. Il se rappelait sa dernière rencontre avec Lia, dans sa petite mansarde, et aussi que Lia était justement l'amie de la petite noiraude, et il frémit, horrifié à l'idée qu'en ce moment la place de celle-ci était peut-être prise par Lia elle-même. De nouveau, il sentit son cœur vide et lourd, de nouveau il éprouva ce goût de cendre...

✧

Le printemps était venu pour de bon. Le soleil et le vent de mars avaient fait s'évaporer l'eau des terres récemment défrichées, les apprêtant de nouveau pour la vie des marais. Ce mois d'avril était particulièrement chaud. Sur les versants des collines tremblait un léger tapis d'herbe qui bientôt allait redevenir une sauvage végétation. Les saules eux aussi avaient reverdi, et ils s'étaient chargés de chatons qui les rendaient

pareils à de gigantesques candélabres. La chaleur avait aussi pénétré dans l'empire des joncs, dans les marécages où surgissaient les pointes délicates des roseaux et de la laîche. L'eau des lacs et des étangs brillait, grossie et renouvelée par la fonte des neiges, jetant des feux de plus en plus vifs. Chaque jour, Ciurea scrutait longuement l'horizon du côté du Danube, guettant, dans le bleu transparent de l'air, le retour des oiseaux migrateurs.

Et voilà que, par une belle fin d'après-midi, quand le soleil rougeoyant semblait hésiter sur la ligne de l'horizon, du côté de la forêt d'Albina et du lac Lebăda, il vit paraître les premiers vols de grues. Les longues files de points noirs se rapprochaient en se balançant sur les ailes du vent. Arrivées au-dessus des marais, elles firent entendre des cris prolongés et descendirent en vol plané, chacune de son côté. Mais leur descente s'arrêta brusquement à quelques dizaines de mètres du sol, et elles se mirent à tourner sur place, en décrivant des cercles de plus en plus larges. L'ancien berger qui, bien qu'ayant passé toute sa vie dans les marais, ne comprenait rien à leur manège, ôta son bonnet de fourrure, le souleva et se mit à leur faire des signes désespérés:

— Hé, là-bas, pas la peine d'écarquiller les yeux ! Descendez ici, puisque c'est d'ici que vous êtes parties !

Le cœur battant, il les suivit des yeux jusqu'au moment où il les vit se poser un peu plus loin, sur la droite, au cœur des marécages.

— Voyez-vous ça ! Elles ne reconnaissaient plus l'endroit, camarade ingénieur, dit-il en se tournant vers Vlad. C'est naturel; un bon quart des marais n'est plus ce qu'il était. Vous vous rendez compte de ce qu'on doit voir, quand on est là-haut: une grande tache plate et noire où l'eau ne brille plus et où les roseaux ne se balancent plus.

Mais ce n'est pas tant l'aspect inconnu de la terre que le tintamarre des tracteurs qui avait fait peur aux grues. En effet, le printemps était à peine venu que déjà les moteurs s'étaient remis à ronfler dans les labours pendant des semaines, la nuit comme le jour. La chaleur, qui annonçait un printemps sans pluies, avait obligé les gens à ensemencer sans plus attendre. Pour la rizière, on avait réservé les cent hectares défrichés quelques années plus tôt par Frangopol, et, pour le potager, deux cents autres hectares. Mais on ensemença d'abord des centaines d'hectares de tournesol et de betterave. Au bout de quelques jours, vers le milieu d'avril, plusieurs centaines d'hectares avaient été ensemencés en maïs. Le reste des terres devait l'être en coton. Le temps, qui se maintenait au beau et faisait craindre une sécheresse à l'époque de la germination, avait fait hâter les semailles. Tout devait être terminé avant la fin d'avril.

✧

Les labours destinés à la culture du riz avaient pris un aspect nouveau. La terre avait été nivelée, puis partagée en plusieurs centaines de parcelles entre lesquelles on avait creusé des rigoles pour l'irrigation. Au milieu passait le canal principal, d'où partaient de part et d'autre des centaines de canaux secondaires, destinés à porter l'eau aux parcelles. Par d'autres rigoles, constituant des « saignées», l'eau devait s'écouler vers

les terrains en contre-bas et vers les marécages. La compétence et la persévérance dont le spécialiste avait fait preuve leur avait été d'une aide précieuse. L'homme aux bottes de gros cuir et aux mouvements lourds, l'homme aux yeux bleus et délavés, ronds comme des yeux de poisson, avait d'abord déplu à Vlad. Son humilité exagérée, qui ressemblait à de la flagornerie, l'avait écœuré. Mais avec le temps, lorsque les travaux de printemps eurent commencé, l'homme s'était montré un auxiliaire inappréciable. Aussi Vlad s'efforçait-il d'éveiller en lui, graduellement, une véritable dignité humaine, en lui faisant confiance et en lui montrant la bonne opinion qu'il avait de lui. Il se disait que l'homme avait peut-être pris ces mauvaises habitudes là où il avait travaillé auparavant.

— Il faudra bientôt ensemencer, camarade Ianco, lui dit Vlad un jour, comme le spécialiste venait à sa rencontre. Quand aurons-nous fini de creuser les rigoles?

Ianco se couvrit, car il avait gardé son bonnet à la main, et se tourna vers les hommes qui étaient alignés au fond d'une tranchée d'écoulement.

— Aujourd'hui, ce n'est pas possible, répondit-il comme pour s'excuser. Mais demain jusqu'à midi ce sera fini. Et il ajouta soudain d'un air inquiet: C'est trop tard?

— Non, le rassura Vlad, ça ira.

Le jeune ingénieur tourna la tête et jeta un regard derrière lui, du côté de la colline, sur les terres légèrement surélevées bordant les canaux.

— Vous verrez, murmura Ianco, quand le riz aura poussé, tout sera vert comme dans un jardin.

Vlad s'éloigna, remontant la côte. Le spécialiste le suivit des yeux. Il tenait de nouveau son bonnet à la main, mais ses regards étaient maintenant plus profonds, plus sombres.

De l'autre côté de la colline, dans la vallée de la Bogata, à quelques pas seulement du bord de l'eau, les mécaniciens tournaient autour des moteurs installés sur de solides plates-formes de béton. Dès qu'il aperçut l'ingénieur, Badea se leva, et, repoussant sa casquette sur la nuque, l'accueillit par ces mots:

— Nous aurons fini aujourd'hui. Demain matin, nous ferons un essai et l'après-midi nous pourrons irriguer.

Toujours pensant à la rizière, il demanda:

— Etes-vous retourné du côté du Danube?

— Oui, répondit Vlad. Je crois qu'il n'y a plus de danger de ce côté-là. L'eau est toujours là au milieu de la forêt, au même niveau. Si le temps se maintient, il faudra bien qu'elle baisse. Mais, en été, nous devrons élever une digue. Absolument! Autrement, nous serons menacés chaque printemps d'avoir une inondation.

— Oui, absolument! répéta Badea, pensif.

✧

Deux jours plus tard, on commença à semer le riz. Des centaines de travailleurs s'étaient rassemblés ce matin-là sur la colline. Comme la plupart d'entre eux venaient des villages voisins, ils étaient accom-

pagnés d'un grand nombre de paysans curieux de voir eux aussi le miracle qui s'accomplissait à la ferme d'Etat. Vlad était inquiet, impatient. Il chaussa des bottes de caoutchouc montant au-dessus des genoux et se ceignit d'une toile de sac. Il la fit remplir de semences et entra dans l'eau, légèrement incliné en arrière, pour équilibrer le poids qu'il portait. Il plongea la main dans la toile et y prit une poignée de grains qu'il lança devant lui en balançant le bras à hauteur de la poitrine. Les semences firent un bruit de grenaille à la surface de l'eau qui se rida légèrement, et tombèrent au fond. Après lui, d'autres semeurs, dirigés par Ianco, vinrent sur sa gauche et répétèrent le même geste. Ils avaient été choisis sur ses indications parmi les jeunes gens qui lui avaient paru les plus dégourdis. Avec un crépitement de grêle, les graines tombaient sans arrêt à la surface de l'eau. Sur un rang, les semeurs avançaient d'un pas calme, jetant des poignées de riz et troublant l'eau sur leur passage. Lorsqu'il eut épuisé sa réserve de semences, Vlad revint vers ceux qui attendaient sur la colline.

— Dieu nous aide ! fit une voix derrière lui. Lorsque Vlad se retourna, il aperçut le vieux Duică. L'ingénieur le laissa terminer son signe de croix puis s'approcha de lui:

— Ça vous plaît, père Duică? demanda-t-il.

— Bien sûr, camarade ingénieur ! s'empressa de répondre le vieux, l'air un peu gêné. Je regarde et je m'émerveille !

— Venez me trouver l'automne prochain, je vous donnerai du riz, fit Vlad en riant.

— J'espère bien vivre encore pour voir ça ! répliqua le vieux avec un sourire. Je viendrai, n'ayez crainte ! Je suis rudement content d'avoir vu par chez nous une chose comme celle-là !

Les semeurs, ayant fait demi-tour, s'en revenaient. Arrivés sur le bord, ils remplirent leurs sacs et entrèrent de nouveau dans l'eau. Alors les ouvriers se dispersèrent, regagnant qui son tracteur, qui sa pompe, qui le potager. Les paysans restèrent là jusque vers midi. De la rizière, ils descendirent vers les terres basses, là où les tracteurs achevaient les travaux de printemps. Une fois de plus, ils admirèrent les tracteurs, leur puissance. Et plus d'un, stupéfait, se signa en voyant Paulina dans une cabine, la main sur le levier des vitesses.

Vlad ne partit pas avant la tombée de la nuit. Il avait attendu que toute activité se fût calmée, qu'il n'y eût plus le moindre mouvement. On eût dit qu'il ne se décidait pas à se séparer de la rizière. Il savait que sous la nappe d'eau, collées à la terre détrempée, amollies, les semences s'eveillent lentement à la vie. Il savait aussi que cette inquiétude ne le quitterait guère tant qu'il n'aurait pas vu, au-dessus de l'eau, surgir les petites feuilles pointues et verdâtres du riz.

Cette fois, pour revenir vers la ferme, il mit son cheval au pas, non sans peine, car Lăstun voulait prendre à chaque instant le galop.

Depuis quelques jours déjà, Vlad ne pouvait s'empêcher de penser à Georges. Il n'aurait su dire pourquoi, mais parfois il l'imaginait à côté de Lia, exactement comme il l'avait vu avec Stela à la réunion

amicale de l'été précédent. A cette vision venait s'en ajouter une autre, celle de Lia dans la petite mansarde — et ces deux images le tourmentaient avec une douloureuse persistance.

✧

Dans l'atmosphère paisible d'une fin de printemps, presque au seuil de l'été, le blé commença à pousser. Les terres non défrichées étaient de nouveau envahies par une végétation sauvage. De vastes étendues, par-delà la colline de Bogata, du côté des marécages et des terres inondées, étaient de nouveau couvertes d'épaisses jonchaies et d'herbe folle. Sur cette terre riche et regorgeant d'eau, la vie renaissait toujours plus vigoureuse. Le vert sombre de la végétation, le vol calme des oiseaux et l'azur du ciel se reflétaient de nouveau dans le miroir des étangs et des marais. Les profondeurs impénétrables des fourrés avaient toujours leur aspect tranquille et désertique. Mais l'herbe drue qui avait crû à flanc de coteau, celle du pâturage à la lisière du bois de saules, et la laîche encore jeune des marais étaient maintenant couchées non seulement par le vent mais aussi par les sabots des chevaux, des vaches, des moutons et des porcs. Les oies et les canards blanchissaient toute la surface de l'étang de Mîntuleasa. Dans les champs, le tournesol, le maïs, la betterave et le coton poussaient à vue d'œil. Ils avaient vaincu les roseaux et les mauvaises herbes que des binages et des sarclages successifs avaient détruits. Bien irrigué, le potager regorgeait de légumes et de plantes potagères, cependant que le riz montait d'un empan au-dessus de l'eau.

— Et pourtant, ça ne va pas ! marmonna le mécanicien en contemplant, du haut de la colline de Bogata, le paysage qui se déroulait sous ses yeux.

Vlad, qui se tenait à côté de lui et regardait le soir tomber sur les marais, ne répondit pas. Depuis un certain temps, il était devenu plus taciturne que jamais. Renfermé et sombre, il recherchait à nouveau la solitude. Des jours et des jours passaient sans qu'il prononçât un seul mot. On eût dit que rien ne l'intéressait plus, ni le sort de la ferme, ni celui de la rizière. D'habitude, il inspectait dans le courant de la matinée les terres défrichées où l'activité avait recommencé ; il donnait aux travailleurs quelques indications puis disparaissait. Le reste du temps, il errait dans les fourrés au galop de son cheval. Pourquoi, lui seul le savait.

— Camarade ingénieur... dit le mécanicien en lui touchant le bras.

Vlad sursauta et se tourna de son côté.

— Je voulais vous parler de nos hommes... commença Badea. Aujourd'hui, il y en a encore plus qui ne sont pas venus... Près de la moitié de ceux qui travaillaient pour Codin, et une vingtaine ici, à la rizière...

— Je ne le savais pas, fit innocemment le jeune ingénieur.

— Ils ne sont pas venus, répéta le mécanicien. Il paraît que Nistor les a mécontentés. Depuis deux mois déjà ils n'ont pas touché leurs salaires...

Vlad se taisait.

— Et, tenez, le riz a commencé à jaunir. Pourquoi? Les moteurs marchent nuit et jour, ils n'arrêtent jamais. Nous envoyons de l'eau à flots, et pourtant tout est inutile.

— C'est vrai qu'il est jaune, murmura Vlad, surpris comme s'il voyait le riz pour la première fois. Au fait, pourquoi? se demanda-t-il.

— Ni les canaux entre les étangs, on ne les a pas creusés, et voilà que les eaux de la Bogata, où nous puisons tout le temps, se mettent à baisser. Dire que nous n'avons même pas commencé les travaux d'assé-chement ! Nous n'avons plus pensé à la digue parce que nous sommes en été, mais il se pourrait qu'au printemps une inondation vienne réduire à néant tout notre travail...

— Mais qu'est-ce que je suis, moi? La banque? L'Etat? fit Vlad, brusquement. J'ai indiqué ce qu'il y avait à faire, j'ai lutté pour prouver que c'était comme ça qu'il fallait faire. Mais sans investissements et sans un appui énergique, il est évident que nous n'arriverons à rien. C'est en vain que nous nous débattons et que nous faisons des projets. Nous avons reçu une partie de l'argent pour aménager les fermes et pour mettre en train la rizière, mais les autres fonds ont été bloqués, je me demande pourquoi.

— Vous vous énervez sans raison, camarade ingénieur, intervint le mécanicien dans l'espoir de le calmer un peu. Vous, moi, nous tous, c'est nous qui sommes la banque et aussi l'Etat. Il y a quelque chose qui cloche, et nous devons découvrir où exactement.

Le mécanicien parla longuement, comme pour le rappeler à la réalité, pour le secouer un peu, mais le jeune ingénieur ne répondit plus rien. Il se replia sur lui-même et demeura ainsi, en proie à un mutisme obstiné, jusqu'au départ de Badea. Beaucoup plus tard, quand il sentit que quel-qu'un marchait non loin de lui, il se retourna et aperçut l'ombre du spécialiste en riziculture.

— Pourquoi le riz jaunit-il? demanda Vlad d'une voix contenue mais sévère.

Le visage caché par les ténèbres, l'autre se contenta de hausser les épaules. On entendit le piétinement de ses lourdes bottes, après quoi il bredouilla en écartant les bras:

— Dieu le sait, camarade ingénieur !

— Pourtant, les moteurs fonctionnent jour et nuit, sans interruption, poursuivit Vlad.

— Ils fonctionnent, camarade ingénieur, répéta servilement le spé-cialiste.

Vlad tourna les talons et s'éloigna, cependant que Ianco marmonnait des paroles inintelligibles tout en s'inclinant humblement.

L'homme ne se redressa que lorsque Vlad eut disparu dans l'obscurité. Il revint vers sa maisonnette, prit une pioche, puis attendit quelque temps. Il semblait épier le silence de la nuit. Dans la vallée, de l'autre côté de la colline, les moteurs tournaient sans arrêt; on entendait claire-ment leur ronronnement régulier. Ianco se dirigea vers la rizière à grands pas légers, comme un voleur. Il obstrua les embranchements du canal

principal qui irriguait les parcelles plantées de riz et dirigea l'eau vers le canal d'écoulement.

Peu après, la rizière perdit son éclat de miroir étincelant. La terre riche et grasse, couverte de jeune riz, demeura nue. L'eau refoulée par les pompes ne suivait plus sa voie habituelle; elle se précipitait furieusement entre les parois des tranchées et se déversait inutilement dans les marécages. Les terres fertiles n'étaient plus inondées. Et c'était justement l'heure des vagues de chaleur qui venaient de la plaine du Bărăgan brûlée par le soleil de la journée. Le spécialiste eut un sourire satisfait pour lui-même et pour la nuit propice. Dans ses yeux délavés passa une lueur étrange, mélange imprécis de joie et de haine.

Au bout d'un moment, il franchit la colline et descendit vers le cours d'eau d'où parvenait le bruit des moteurs. La vallée vibrait sous la trépidation puissante des moteurs; au-dessus d'eux, le souffle ardent de leurs détonations faisait étinceler la nuit. Ianco s'arrêta près d'eux et s'appuya au manche de sa pioche. Une ombre s'approcha de lui, soupçonneuse.

— J'ai fini, dit Ianco, on peut commencer à arroser les marécages. Retire les tuyaux d'aspiration !

L'homme, qui jusqu'au printemps avait été chauffeur à la *Centrocoop*, retourna silencieusement vers les moteurs. Il ralentit leur allure puis monta sur la plate-forme des pompes. Avec précaution, il retira de l'eau les tuyaux d'aspiration. Quand leurs extrémités percées de trous apparurent, elles aspirèrent l'air avec un sifflement. L'ancien chauffeur vit Ianco monter à côté de lui sur la plate-forme.

— Tu peux les replonger dans l'eau, dit celui-ci. On s'en fout si elles s'usent, ou si l'eau se perd. Qu'ils aillent se faire voir avec leur riz !

Les pompes recommencèrent à aspirer l'eau qui, de l'autre côté de la colline, s'éloignait de la rizière. Les deux hommes s'assirent côte à côte sur le bord de la plate-forme, laissant pendre leurs jambes dans le vide. Ianco tira de sa poche une poignée de billets de banque tout froissés et les tendit à l'autre. L'ancien chauffeur s'essuya la main sur son bleu, prit les billets et les compta. Après les avoir fourrés dans sa poche, il soupira:

— Ah, père Ianco, ce que j'en ai fait, de bonnes affaires, avec monsieur Georges, ces dernières années !

Ianco se taisait. Il songeait à la vie qu'il avait menée autrefois et même, au début, après 1945. Il ne se contentait pas de cultiver la terre et de s'occuper des rizières; en compagnie de Nistor, il faisait la pluie et le beau temps à la mairie ! Après avoir donné sa démission de la gendarmerie, le comptable avait été notaire à Poiana jusque vers 1948, quand on l'avait mis à la porte.

— Nous partions la nuit, poursuivit l'ancien chauffeur, jusqu'à une centaine de kilomètres de Bucarest. On chargeait l'auto et on était de retour avant l'aube. Il gagnait bien, monsieur Georges, mais moi aussi, je n'y perdais pas, rien à dire !

— Assez ! le rabroua Ianco, tiré brusquement de sa rêverie. Je t'ai déjà dit de tenir ta langue !

Après quoi, il se leva, martela de ses lourdes bottes les planches de la plate-forme, et redescendit. L'ancien chauffeur l'accompagna un bout de chemin en gardant un silence soumis. Ianco s'arrêta, le prit par un bouton de sa salopette qu'il tourna entre ses doigts comme s'il eût voulu l'arracher.

— Si quelque chose arrive, ou si Nistor passe par ici, prononça-t-il, tu viendras me réveiller. Et laisse marcher les moteurs; de toute façon même la paille du riz ne vaudra plus rien !...

✧

Vlad regardait couler le Danube aux eaux troubles, tranquilles et puissantes. Parfois agité par des vagues ou par des tourbillons, le fleuve n'en poursuivait pas moins son glissement ininterrompu, son éternelle marche en avant. Tels étaient aussi le temps et la vie: une course permanente, sans retour. Et lui-même était semblable à un grain de poussière, comme ceux que les flots du Danube charrient. Pour ce fleuve gigantesque qu'est la vie, les événements de son existence étaient tout aussi insignifiants qu'un grain de poussière. Et pourtant, son amour pour Lia avait donné un sens, un bonheur à toute son existence.

Il tressaillit. Lăstun venait de hennir, la tête tournée vers la forêt. Au delà des peupliers proches, les branches des saules se balançaient; c'était le mécanicien qui venait vers lui. Après avoir laissé son cheval à côté de celui de l'ingénieur, Badea s'approcha et s'assit d'un air gêné près de Vlad. Derrière eux, les peupliers sussuraient en faisant trembler et scintiller leur feuillage. Sur les eaux, le soleil de l'après-midi faisait clignoter des débris de miroir. Une mouette voltigea autour d'eux, folâtre, puis plongea, vive comme l'éclair, et alla frapper l'onde de sa poitrine.

— Comme tout est calme, ici ! dit le mécanicien.

Vlad se taisait et continuait de regarder le miroitement de l'eau.

— Camarade ingénieur, reprit Badea, moi, je trouve que cette souffrance a assez duré. La solitude est mauvaise conseillère. Quand on vit loin du monde et qu'on ignore la vie, on est plus faible. Vous voilà tout à coup sans énergie, et je ne comprends vraiment pas pourquoi... Vous êtes venu, vous avez fait la guerre à Codin, vous vous êtes battu contre les marais, les roseaux, les bourbiers et tout le reste, vous nous avez mis l'enthousiasme au cœur... et maintenant, tout à coup, voilà que vous n'êtes plus le même... Pourquoi?

Le jeune ingénieur comprenait qu'en effet il devait sortir de cette situation, la dépasser, la dominer. Il le savait, à vrai dire, depuis longtemps, et il avait essayé plus d'une fois de ne pas se laisser abattre. A présent, il était certain que s'il n'avait pas résisté à Lia au cours de cette soirée qu'ils avaient passée ensemble dans sa chambrette d'étudiant, sa propre vie aurait suivi le même cours malpropre, peut-être plus malpropre encore, que la vie de Lia.

— J'aurais moins souffert, murmura-t-il en laissant flotter ses regards sur les eaux, si elle n'avait pas tellement barboté dans cette fange, si elle avait fait cela pour son propre bonheur, si elle avait abandonné nos rêves pour d'autres rêves plus élevés. Dans ce cas, je me serais incliné,

j'aurais tiré mon chapeau et je serais parti. Oui, je me serais incliné jusqu'à terre. « Je suis malheureux, lui aurais-je dit, terriblement malheureux, mais je suis content que tu aies trouvé le bonheur !» Mais ça !...

Le mécanicien s'assombrit. Il venait de comprendre que le jeune ingénieur avait passé le moment le plus dur de cette épreuve sans qu'aucun d'entre eux n'eût pu lui venir en aide. A présent, ses tourments et ses pensées commençaient à s'apaiser.

— Je n'aurais jamais cru, poursuivit Vlad d'une voix encore plus sourde, que quelqu'un pût s'avilir à ce point, et je ne sais pas pourquoi il m'est impossible de l'oublier. Mais l'oublierai-je jamais? Pourquoi en est-elle arrivée là? Voilà bien ce qui me trouble le plus. Comment un être peut-il galvauder sa jeunesse à ce point? Pourquoi salir ses plus beaux rêves, son amour? Peut-être l'amour est-il la plus belle fleur de la vie, mais si on la foule aux pieds avec tant d'indifférence, si on l'écrase, si on la traîne dans la boue la plus ignoble, elle devient une épine qu'on porte dans son cœur toute la vie. La jeunesse ne revient jamais. La jeunesse et l'amour sont les dons les plus précieux que la vie puisse nous faire. Mais elle, elle a gaspillé tout cela pour rien.

— Vous avez vous aussi votre part de responsabilité, répliqua Badea, sévère mais compréhensif. C'est pourtant une chose bien connue, qu'on doit se battre pour chacun de ses rêves. Eh oui, c'est vrai qu'elle n'a pas connu cette vérité. Seulement, voilà, c'est beaucoup plus difficile que de se laisser glisser dans la boue !

Vlad lui lança, entre ses paupières mi-closes, un regard soupçonneux.

— Comment le savez-vous? demanda-t-il tout à coup d'une voix sèche.

— Par la camarade Silvia, avoua le mécanicien; elle m'a écrit quelques lignes à ce sujet.

— Elle nous a demandé d'avoir soin de vous, poursuivit le mécanicien, et puis autre chose encore...

— Quoi? demanda Vlad.

— Elle nous a demandé si elle pouvait faire chez nous un stage de travaux pratiques... Je lui ai écrit de venir.

Vlad regarda le mécanicien avec une expression perplexe puis se dirigea vers l'endroit où les chevaux attendaient. Badea le rejoignit et, d'une voix grave, d'un air pénétré, déclara:

— Je l'aime bien, moi, cette jeune fille, parce qu'elle sait ce qu'elle veut... et elle sait lutter pour l'avoir !

Ils enfourchèrent leurs chevaux. Tandis qu'ils traversaient la forêt au pas paisible de leurs montures, tous deux pensaient à Silvia, mais aucun ne disait mot. Un temps, ils longèrent l'Etang du Diable, contournant les jonchaies fournies, drues et sombres. Puis ils se dirigèrent vers une bergerie. Les chiens couchés à l'ombre de la maisonnette grognèrent paresseusement. Les moutons se pressaient sous les saules pleureurs, cherchant un peu de fraîcheur dans leur ombre. Les bergers vinrent au-devant des arrivants. Ceux-ci descendirent de cheval et relâchèrent les sangles de leurs selles.

— Mes amis, j'ai rudement faim ! avoua Vlad.

Ils burent d'abord du lait froid. Puis ils entrèrent en se baissant dans la hutte de roseaux et s'assirent à même le sol, sur des peaux de mouton. Les bergers allumèrent en hâte un feu sur lequel ils firent griller du pemmican de mouton, qui grésillait au contact de la flamme. Autour de la bergerie se répandit une odeur de viande grillée qui vous tournait la tête. En attendant que le pemmican fût à point, ils mangèrent du fromage aves des tomates fraîches et dures que les bergers avaient apportées le matin même du jardin potager. Il y avait des jours et même des semaines que Vlad n'avait mangé de si grand appétit.

— Je croyais que vous étiez fâché contre nous, fit l'un des bergers. Depuis un certain temps, vous n'êtes plus venu par ici, camarade ingénieur.

— Apportez le pemmican pendant qu'il est chaud, répondit Vlad avec un sourire amer.

La hutte se remplit d'un fumet de viande grillée qui excita davantage encore leur appétit. Sur son plat de terre cuite, le pemmican semblait tendre à souhait. Le mécanicien le coupa en morceaux et tous commencèrent à manger.

Le jeune ingénieur se coucha ensuite et tomba bientôt dans un sommeil profond, car la hutte était silencieuse et fraîche. Les bergers ne l'éveillèrent que tard dans la soirée. L'ingénieur remonta à cheval et partit au galop à travers les terres de la ferme, pour la plus grande joie de Lăstun. Le mécanicien avait fait dire à Vlad qu'il l'attendait à la rizière. Cette nuit-là, il voulait lui faire part des idées du premier secrétaire de l'organisation du district en ce qui concernait la ferme de Zăvoiu.

... Une semaine après, Vlad passa une bonne partie de l'après-midi devant la porte cochère, à surveiller le chemin qui menait à la gare, où la charrette de la ferme était partie vers midi pour chercher Silvia. Vers le soir, Vlad demanda son cheval et partit au trot à la rencontre de la jeune fille. Quand il fut à la hauteur des champs de maïs, au delà du village, il aperçut au loin la silhouette de la charrette qui débouchait à un tournant de la route. Sur la banquette, il reconnut aussitôt Silvia, vêtue de blanc et tenant les guides serrées. Parfois, elle se levait légèrement et, penchée en avant, fouettait la croupe des chevaux. Ceux-ci bondissaient et accéléraient leur allure, soulevant des nuages de poussière.

Vlad s'arrêta au bord d'un champ de maïs et attendit. L'apercevant, Silvia lui fit un signe et encouragea les chevaux de la voix. Quelques instants plus tard, la charrette s'arrêtait près de lui dans un tourbillon de poussière. Quand l'épais nuage se fut dissipé, Vlad put contempler Silvia à son aise. Les cheveux noirs, abondants et ondulés de la jeune fille retombaient sur ses épaules; sa figure s'éclairait d'un léger sourire. Vlad vit ses poings serrés sur les guides mais ne s'aperçut pas qu'ils étaient agités d'un léger tremblement qu'elle ne parvenait pas à maîtriser. Silvia était troublée par cette rencontre inattendue. Son cœur battait à se rompre, ses joues étaient en feu et elle n'arrivait pas à concentrer ses pensées. S'il avait regardé plus attentivement ses yeux noirs, Vlad aurait pu y reconnaître la flamme qui la dévorait.

— Monte ! dit-elle, en désignant le coussin de la banquette.

Le jeune ingénieur descendit de cheval, attacha la bride à la charrette et monta à côté de la jeune fille. Celle-ci passa les rênes au cocher. Elle était radieuse de bonheur. Comme si elle eût douté de la présence de Vlad auprès d'elle, elle lui lançait sans cesse des regards furtifs.

— Tu as maigri, Vlad, murmura-t-elle.

Sans dire un mot, Vlad haussa doucement les épaules.

L'espace d'un instant, leurs pensées à tous deux se tournèrent vers Lia. Silvia se taisait, gênée.

— Quoi de neuf à Bucarest? demanda Vlad.

— Un tas de choses, répondit Silvia, se ressaisissant. Et, comptant sur ses doigts, elle se mit à énumérer en hâte les dernières nouvelles: Primo, je dois te dire que Pamfil a tenu sa promesse et t'a envoyé un tas de choses pour le laboratoire, toute une valise. Secundo, je ne suis autorisée à te les remettre qu'en échange d'un article urgent pour la revue.

— Quel article?

— Un exposé de tout ce que tu as fait ici jusqu'à présent. D'ailleurs, Vîlsan t'envoie une lettre à ce sujet. Il s'agit de l'utilisation des terrains nouveaux sauvés de l'inondation et rendus à l'agriculture... Tertio, sache que Vîlsan a été élu membre du comité du parti pour l'Institut. Enfin, maintenant, c'est moi qui suis responsable, de la part du comité de l'Union de la Jeunesse Travailleuse, des cercles scientifiques d'étudiants, et je dois continuer ici mes expériences sur l'acclimatation des espèces de riz poussant dans les contrées méridionales. Vîlsan t'en parle aussi dans sa lettre. Tiens, la voilà !

Vlad prit avec impatience l'enveloppe que Silvia lui tendait après l'avoir sortie de sa serviette d'étudiante. Il tourna et retourna le pli entre ses doigts, prêt à l'ouvrir.

— Il y en a encore une, murmura Silvia gênée... une lettre de Lia.

Le jeune ingénieur tressaillit; il mit aussitôt la lettre du professeur dans sa poche et prit l'autre d'une main molle. Il lut longuement la souscription et reconnut l'écriture relâchée de Lia. Il garda cependant l'enveloppe sans l'ouvrir, tandis que ses regards pensifs se portaient au loin, par-delà les champs de maïs que le soir enveloppait. De nouveau, il se sentait le cœur lourd, en proie aux tourments. Jusqu'à leur arrivée à la ferme, ni l'un ni l'autre ne parvint à franchir cette barrière de silence...

✧

Vers le matin, Silvia ne put plus dormir. Elle demeura les yeux ouverts, agitée par toutes sortes de pensées, impatiente. A la fenêtre, l'obscurité de plus en plus pâle disparaissait pour faire place à un demi-jour violacé. Elle n'avait pas beaucoup dormi mais elle se sentait reposée et pleine d'entrain. Elle avait attendu cette matinée-là pendant des mois, harcelée par les doutes, la crainte, l'espoir et des rêves innombrables. Elle désirait ardemment travailler ici, avec Vlad, l'aider à réaliser son plan, être à ses côtés. Elle sourit. Elle se souvenait du malaise

de Vlad lorsqu'il avait reçu la lettre de Lia, de son silence pendant tout le reste du chemin... « Un enfant !» pensait-elle. Tout à coup, elle sauta du lit et se précipita vers la fenêtre. Il faisait déjà jour. Elle revint en hâte, jeta sa valise sur le lit et l'ouvrit. Comment allait-elle s'habiller? Elle sourit de nouveau avec malice et se mit à fouiller dans ses affaires. Elle prit une blouse blanche, des culottes de cheval brunes et de petites bottes. Elle voulait faire une surprise à Vlad. Souvent, elle avait rêvé qu'un jour elle irait à cheval à côté de lui à travers les haillis qui bordent les étangs. Elle se surprit à admirer sa taille fine ceinte d'une large ceinture, les lignes sveltes et harmonieuses de son corps. Elle sortit en riant, comme si elle allait lui jouer un bon tour, et se dirigea vers les écuries.

Elle ne rencontra personne; il était encore trop tôt. Elle descendit donc l'allée des peupliers et passa le pont de la Lișteava. Une brise agréable, humide et fraîche, venait des étangs et lui caressait la figure, le cou, les mains. Vus de loin, les marais semblaient une mer verdâtre, sombre, infinie. D'un côté seulement, vers la Bogata, cette étendue uniforme était interrompue, comme éclairée: c'est là que les plans de Vlad avaient commencé à prendre corps. Elle aperçut aussi le scintillement argenté de la rizière et les rigoles d'irrigation du potager; un peu plus loin s'étendait le jaune vif des champs de tournesol. Elle entendit, et tout son être en tressaillit de joie, le ronflement des moteurs qui actionnaient la batterie de pompes.

Revenue aux écuries, elle y fut accueillie avec stupéfaction par le palefrenier. Cédant aux instances de la jeune fille, il détacha non sans crainte le second cheval de selle, la paire de Lăstun. Le cheval commença à piaffer d'impatience, heureux de pouvoir galoper à travers champs. Lorsqu'il fut sellé, Silvia s'approcha de lui et voulut saisir la bride, mais le garçon d'écurie s'y opposa.

— J'ai peur de vous le confier, Mademoiselle, murmura-t-il timidement. On ne l'a pas beaucoup monté. Le camarade Badea le prend de temps en temps et c'est tout.

— Comment s'appelle-t-il? demanda Silvia, sûre d'elle, la main sur les rênes.

— Corbeau, balbutia le garçon d'écurie, rien moins que rassuré.

Le cheval s'agitait, rongeant son frein. Comme Lăstun, il était noir, mince, fort et vif; la seule différence, c'est qu'il n'avait pas une étoile blanche au milieu du front. Silvia s'approcha de lui, le flatta de la main, puis vérifia la sangle.

— Corbeau ! cria-t-elle. Hé, Corbeau !

Le cheval hennit, faisant vibrer ses flancs.

— Mademoiselle, je ne peux pas vous le donner ! fit le palefrenier, inquiet.

Silvia essaya de repousser la main de l'homme, mais celui-ci s'accrocha à la bride et, avec une obstination muette, refusa de lâcher prise.

— Ecoutez, dit la jeune fille pour essayer de le convaincre, chez nous, au village, j'ai soigné les chevaux pendant trois ou quatre ans avant

d'aller à l'école. Je les faisais galoper, et sans selle, encore ! Vous allez voir !

— Non, ne faites pas ça ! fit le palefrenier.

Mais avant qu'il ait pu l'en empêcher, Silvia avait sauté en selle et s'était mise à rire malicieusement, tout en plaçant le bout de ses bottes dans l'étrier. Le palefrenier tremblait.

— Mademoiselle ! murmura-t-il encore une fois, affolé. Et il ajouta, implorant: Laissez-moi au moins lui faire faire un tour dans l'enclos, en le tenant par la bride, pour l'habituer un peu...

Silvia accepta. Ils se mirent en route. En passant la porte, Silvia se pencha, prit l'encolure du cheval entre ses bras et, se penchant à l'oreille de la bête, lui dit quelques mots à voix basse. Dans la cour, l'homme saisit plus fermement encore la bride et commença à promener le cheval pour calmer sa respiration saccadée. Le cheval alla un temps tranquillement, plutôt surpris de ce qui lui arrivait. Mais bientôt il commença à s'agiter, à cabrioler, à vouloir prendre son élan. Enfin, s'étant cabré, il partit brusquement au galop, tirant le palefrenier dont les pieds ne touchaient plus le sol.

— Descendez, Mademoiselle ! cria celui-ci en colère.

— Lâchez prise ! répliqua Silvia.

Le cheval fit un mouvement de la tête et envoya rouler le palefrenier à quelques pas de là, dans la poussière. Silvia s'appuya sur les étriers et tira fortement sur les rênes. Quand le cheval voulut de nouveau se cabrer, elle l'appela d'une voix forte et le frappa du bout des rênes.

— Hé, Corbeau ! lança-t-elle, menaçante.

Le cheval s'arrêta, maîtrisé, vibrant comme une corde tendue. Le palefrenier était resté assis dans la poussière et regardait la scène d'un air épouvanté. Quand Silvia lâcha la bride, il ferma les yeux. Le cheval partit comme une flèche. Le bruit des sabots frappant le sol devint de plus en plus rapide, puis brusquement, s'interrompit. Affolé, le palefrenier ouvrit les yeux; le cheval et Silvia passaient d'un bond la clôture. L'homme eut juste le temps de voir la silhouette de la jeune fille arquée, légèrement penchée en avant, les pieds dans les étriers, les mains crispées sur les rênes et les cheveux au vent. Lorsque le cheval toucha terre de l'autre côté de la clôture, l'homme se leva et cracha, moitié de colère, moitié d'admiration:

— Ah, la diablesse ! Elle monte comme un dragon !

Pendant quelque temps, il suivit des yeux la jeune fille qui semblait voler dans la direction des marais. En revenant vers les écuries, il riait et se faisait des reproches pour la peur qu'il avait eue.

Silvia galopait sans arrêt. Le cheval était fou de joie. Tout le temps qu'il avait passé à l'écurie à se morfondre était largement compensé, maintenant. Lorsque la jeune fille l'excitait de la voix, il accélérait son allure et semblait ne plus toucher terre. Non sans efforts, elle parvint à ralentir la course du cheval en arrivant à Bogata.

Laissant pendre la bride sur le pommeau de la selle, Silvia mit pied à terre. Elle tapota l'encolure de Corbeau qui renâclait encore sous l'effet de l'effort, et lui tendit un morceau de sucre. Les lèvres charnues

et humides du cheval le saisirent avidement. La jeune fille lui parla encore, le menaçant du doigt, et le cheval hennit doucement, satisfait. Puis, le laissant là, elle pénétra dans la rizière, marchant adroitement sur le bord des rigoles. C'était plus fort qu'elle: Silvia se baissa et caressa de la main les pointes dures et couvertes de rosée du riz. Sur ces parcelles, il était d'un vert sombre et très dru. « La terre est trop riche», constata Silvia. Elle poursuivit son chemin et, surprise, s'arrêta devant une autre parcelle; là, les pointes des feuilles étaient jaunes. Elle en arracha quelques-unes et les examina attentivement: elles avaient de longues taches bordées de brun et une fine poussière brune les couvrait. La jeune fille demeura pensive, inquiète, les sourcils froncés. Un peu plus bas, des parcelles entières étaient comme calcinées. Silvia entendit derrière elle des pas assourdis par l'humidité de la terre, puis une voix chantante prononça des paroles mielleuses:

— Soyez la bienvenue, camarade ingénieur!

Elle se retourna. L'homme qui, le bonnet à la main et plié en deux, attendait sa réponse était le spécialiste en riziculture. Elle regarda avec insistance les petits yeux ronds et pâles de l'homme et lui demanda, montrant les feuilles rouillées:

— Qu'est-ce qui se passe avec ce riz?

L'autre se redressa et demeura comme pétrifié, les bras écartés.

— Comment, vous ne vous en êtes pas encore aperçu? Silvia lui mit dans la main les feuilles de riz jaunies. Le spécialiste les considéra d'un air perplexe, les tourna et les retourna du bout des doigts, comme si elles eussent été brûlantes. Enfin, il leva un regard apeuré vers Silvia et attendit ce qu'elle allait encore lui dire.

— Et là-bas, vous n'avez rien constaté non plus? demanda-t-elle en désignant les parcelles d'un brun roux.

— Si, j'ai vu, murmura l'homme d'un ton craintif. C'est toujours ce qui arrive lorsque le riz est planté dans des terres récemment défrichées; il dessèche.

Silvia inspecta encore d'autres parcelles, les examinant tour à tour avec attention. Ianco la suivait à petits pas, enfonçant ses lourdes bottes dans la terre molle et épiant chacun de ses mouvements, par-dessous ses épais sourcils constamment froncés. Lorsqu'elle s'arrêta, il eut un haut-le-corps.

— Le camarade ingénieur n'a pas vu cela? demanda-t-elle.

— Non, depuis quelque temps il ne vient que rarement par ici.

Silvia se sentit tout à coup abattue. La culture du riz était menacée. Il fallait prendre des mesures urgentes pour sauver la situation. Elle remarqua également que la couche d'eau recouvrant les parcelles était trop épaisse.

— Pourquoi y a-t-il tant d'eau? demanda-t-elle encore. Vous voulez donc le noyer?

L'homme ne répondit pas. Il ne pouvait pas avouer que c'était justement là le but qu'il poursuivait. Quand le riz avait jauni, faute d'eau, il avait été réprimandé aussi bien par le mécanicien que par Vlad. « Vous voulez de l'eau? Eh bien je vous en donnerai, moi!»

s'était-il dit, alors. « La terre est grasse, le riz est planté directement dans la terre nouvellement défrichée ; si on lui donne trop d'eau, il se gâtera », avait-il pensé. Et les parcelles avaient dès lors disparu sous l'eau comme si elles eussent été inondées.

Silvia arracha quelques brins de riz gâté et s'engagea sur le sentier venant de la colline. Le spécialiste la suivait en marmonnant de vagues excuses :

— Le camarade ingénieur a dit... et puis aussi le camarade Badea... ils disaient que le riz a besoin d'eau.

— Quand cela ? demanda Silvia en se tournant brusquement vers lui.

— Il y a déjà quelque temps.

Silvia le laissa approcher et agita les brins de riz sous son nez.

— Savez-vous ce que c'est que cela ?

— De la rouille ! balbutia Ianco d'un air effrayé.

Silvia, troublée, se remit en route et remonta le sentier. Derrière elle, Ianco jeta les brins de riz et cracha. Un frisson glacé lui parcourait le dos. Avec cette fille-là, il n'y avait pas à plaisanter ! Tout à coup, il eut peur. Il jeta encore un coup d'œil aux parcelles de riz roussies. Il se dit que cette fois il était quand même allé un peu fort et que la maladie du riz était trop avancée.

Lorsque Silvia se fut dirigée vers les pompes, Ianco alla rejoindre les ouvriers sur les parcelles de droite. Les roseaux et la laîche avaient envahi de nouveau cette partie du terrain et il fallait les arracher.

A la station des pompes, Silvia retrouva Badea.

— Heureusement que vous êtes venue, lui dit-il en la voyant. La figure du mécanicien était sombre. Ses traits semblaient plus durs et plus hostiles. Une ombre voilait son regard paisible et rêveur... J'ai voulu vous parler hier soir, poursuivit-il avec gêne, mais il était trop tard.

Silvia, qui tenait encore à la main quelques brins de riz, attendit la suite.

— Pour l'instant, reprit le mécanicien, vous devrez vous occuper de la rizière et des terrains en friche.

Silvia le regarda d'un air interrogateur.

— Le camarade Oprișa est parti cette nuit, expliqua Badea.

— Où ça ? demanda Silvia, surprise.

— Il ne nous l'a pas dit. A Bucarest, je suppose.

Silvia sursauta et baissa les yeux, peinée. Elle se souvint tout à coup de la lettre de Lia et détourna la tête pour essayer de cacher son regard et ses pensées. Le mécanicien se taisait ; il comprenait sa peine et soupçonnait le trouble de son cœur. Quand ils virent les vastes étendues qui se déroulaient à leurs pieds, baignées par le soleil, ils s'arrêtèrent.

— Je n'y comprends plus rien, dit Badea. Cette femme lui a complètement tourné la tête. Il s'est laissé fouler aux pieds comme un... comme un... Et, ne trouvant pas le mot juste, il frappa l'air de son poing. Cet homme-là n'a pas la moindre fierté !

Silvia fit un geste de dénégation mais ne répondit pas. Elle se disait que ce moment-ci était bien le plus dangereux pour Vlad. Si personne ne lui venait en aide maintenant, il était perdu. Devant lui, il n'y avait

plus que le précipice dans lequel Lia avait déjà glissé. Et Lia allait l'entraîner, indifférente, dans son gouffre. Il était clair qu'elle avait écrit à Vlad une lettre désespérée pour le faire venir à Bucarest. Silvia se souvint que Lia avait manifesté l'intention de passer les vacances avec Georges au bord de la mer. Elle serra les poings. Non, Lia n'avait plus aucun droit sur Vlad ! En fait, elle n'en avait plus depuis longtemps. Elle sentit que les larmes l'étouffaient, que ses yeux devenaient humides.

— Je commence à douter de lui, de la force de son caractère, avoua douloureusement le mécanicien. Je ne sais plus que croire. Les gens doivent pourtant avoir un peu de jugeotte. Lui, il n'écoute que son cœur.

— Vous n'avez pas raison, répliqua Silvia. Vous n'avez rien compris. Puis elle ajouta, pour mettre un terme à cette discussion: Nous en reparlerons une autre fois.

— Pourquoi remettre à plus tard ? protesta Badea. Parlez tout de suite.

— Vous n'avez pas été assez compréhensif, répéta Silvia à voix basse, les yeux baissés. Vlad est un homme qui se donne sans retenue à son ardeur de vivre, à son amour du travail, de la recherche scientifique et il ne peut évidemment pas être différent lorsqu'il s'agit de sentiments ! Il aime comme il vit, avec la même passion qui le dévore comme une flamme. Il est ainsi, et c'est ainsi qu'il faut le comprendre. Nous devons lui venir en aide si nous voulons que cette passion l'élève au lieu de l'abattre !

Le mécanicien se taisait. Il réfléchissait. Ce qu'il venait d'entendre l'obligeait à considérer les choses sous un angle nouveau. Mais ce qui le surprenait plus que tout, c'était l'attitude de la jeune fille. Il venait de découvrir en elle un cœur ferme et ardent tout à la fois, et qui ne différait guère de celui du jeune ingénieur. Peut-être était-elle moins rêveuse ; mais elle avait une plus grande volonté, elle était plus tenace.

— Non vous ne l'avez pas assez aidé ! dit-elle encore, revenant vers lui.

— Nous avons essayé, mais nous n'avons probablement pas su nous y prendre. Nos efforts n'ont servi à rien. Il a cuit dans son propre jus, tout seul.

Ils se turent. Silvia saisit la bride du cheval qui venait vers elle en trottant allégrement, puis elle s'approcha du mécanicien. Celui-ci fut effrayé de la voir si troublée. Elle tournait vers lui un regard implorant, plein d'angoisse et d'incertitude.

— Camarade Badea, murmura-t-elle, il faut que j'aille à Bucarest !

— Allez-y, approuva le mécanicien, mais ne revenez pas sans lui !

Silvia mit le pied à l'étrier et sauta en selle. Les jambes fines et noires du cheval frémissaient en foulant l'herbe tendre. Silvia tira sur les rênes ; puis, penchée vers le mécanicien, elle lui montra les feuilles de riz roussies qu'elle tenait à la main.

— Regardez ça ! fit-elle. Le riz est en train de se gâter ; la rouille s'y est mise. Il faut arrêter les pompes, évacuer l'eau de toutes les parcelles, laisser sécher la terre au moins une semaine. Après, on verra...

Quelques instants plus tard, Silvia galopait sur la crête de la colline ; en partant, elle avait crié au mécanicien de faire prendre son cheval à

la gare. Elle se courba sur le pommeau de la selle, les bras tendus, les poings serrés sur les rênes, et disparut bientôt dans un nuage de poussière. Elle passa à la ferme, fit un baluchon où elle mit des souliers et une jupe, puis s'engagea sur le chemin de la gare. Le train passait avant midi; aussi pressa-t-elle sa monture. Mais même cette course effrénée n'arrivait pas à calmer les battements impatients de son cœur. Il lui semblait que chaque instant pouvait décider du sort de Vlad, de son bonheur, et aussi de l'amour profond et inavoué qu'elle éprouvait pour lui.

✧

Deux jours plus tard, Silvia revint de Bucarest — sans Vlad. A son arrivée, elle se précipita à la rizière. Son cheval la mena cette fois encore à fond de train.

Elle mit pied à terre au sommet de la colline, et impatiente, descendit vers la plantation de riz. Dans la parcelle supérieure, il ne restait plus une goutte d'eau. Le soleil avait donné une teinte dorée à la terre, et une brise rafraîchissante soufflait sur les fines tiges de riz. Dans les parcelles situées plus bas, du côté des marais, là où la rouille avait fait le plus de ravages, un peu d'eau continuait à scintiller. Furieuse, Silvia se précipita de ce côté. Quand Ianco parut devant elle, n'y tenant plus, elle l'apostropha:

— Pourquoi n'a-t-on pas respecté les dispositions que j'ai données?

— Je vais vous expliquer, camarade ingénieur! marmonna l'autre détournant les yeux pour éviter le regard sombre de la jeune fille.

Silvia avança sur lui, les mâchoires serrées. D'un ton impérieux, elle répéta:

— Pourquoi?

— L'eau n'a pas eu le temps de s'écouler, balbutia Ianco, pris de panique... Le terrain est trop bas...

— Faites faire des rigoles, des tranchées, tout de suite! cria Silvia. Le spécialiste de la rizière s'inclina profondément et partit. Il revint bientôt accompagné d'un groupe de travailleurs qui étaient en train de biner dans un champ voisin et les mit à creuser le long des parcelles qui devaient être asséchées. Jusque vers midi, Silvia examina soigneusement toute la rizière, notant l'apparition, la diffusion et l'évolution de la maladie. D'après ses observations, dans toute la partie inférieure de la rizière, une dizaine d'hectares au total, la récolte était compromise. Silvia revint vers la colline en tenant à la main quelques feuilles abîmées cueillies en divers endroits. Au moment de remonter à cheval, elle vit venir vers elle le mécanicien et Ciurea.

— Où est le camarade ingénieur? demanda celui-ci.

— Il va venir, répondit Silvia en assujettissant ses étriers.

— Attendez! insista Ciurea, comment: il va venir?

Silvia détourna les yeux.

— Descendez donc de cheval, fit le mécanicien, et dites-nous ce qui est arrivé. Pourquoi est-il parti d'ici?

— Il vous le dira lui-même, répondit-elle d'un air obstiné; après quoi elle partit à bride abattue.

...Deux jours plus tard, Vlad arriva à son tour. Le jeune ingénieur avait l'air résigné d'un homme dont la vie a été ravagée par un malheur. La charrette qui l'avait attendu à la gare le mena directement à la rizière. Il fut surpris de ne plus entendre, à cette heure de la soirée, le bruit des moteurs qui actionnaient la pompe à eau. Il arrêta la charrette, descendit la pente et pénétra dans la rizière avec le pressentiment qu'il était arrivé quelque chose. Partout, la terre était sèche; on ne voyait plus miroiter l'eau à la surface du sol et le vert cru du riz avait pâli.

— Ianco ! cria-t-il en revenant, furieux, vers la colline.

Ianco surgit de sa maisonnette et courut, inquiet, au-devant de l'ingénieur. Il s'immobilisa devant lui, avec une lueur de roublardise brillant dans ses yeux ronds, pâles, aux paupières plissées.

— Qu'est-ce que c'est que cette saloperie? cria Vlad, menaçant. Pourquoi n'y a-t-il pas d'eau dans la rizière?

— Camarade ingénieur... bafouilla l'autre en essayant de se disculper.

— Pourquoi avez-vous arrêté l'eau sans me le dire? l'interrompit Vlad.

— Camarade ingénieur, murmura Ianco affolé, c'est rapport à la maladie... Le riz est attaqué par la rouille... C'est l'autre camarade, la nouvelle, qui nous a donné l'ordre de ne plus irriguer...

— Quoi? cria Vlad. C'est moi seul qui suis responsable de la rizière, vous entendez? Personne d'autre n'a le droit de commander ici ! Pour combattre la maladie, vous avez laissé le riz sans eau, et le voilà tout jaune !

— C'est vrai qu'il est jaune, camarade ingénieur, bredouilla Ianco, mais moi... et une lueur furtive passa dans son regard.

— Je ne veux rien savoir ! Faites marcher les pompes et tout de suite !

Ianco se précipita vers les pompes en soulevant lourdement ses bottes de gros cuir. Bientôt, les moteurs trépidèrent troublant le silence de la campagne environnante, et le glouglou de l'eau se fit entendre de nouveau dans les tranchées. Le jeune ingénieur revint vers la charrette en ronchonnant:

— Alors quoi, tout le monde ici en fait à sa tête?

En arrivant devant les bureaux de la ferme, les chevaux étaient blancs d'écume. Vlad se précipita aussitôt au laboratoire où on lui avait dit qu'il pourrait trouver Silvia. Elle y était, en effet, entourée du mécanicien et de Ciurea qui semblaient bouleversés. Silvia examinait quelque chose au microscope. A l'arrivée de Vlad, tous les trois tournèrent la tête de son côté, surpris. Puis Silvia se pencha de nouveau sur le microscope, arrangeant le petit miroir qui réfléchissait la faible clarté du soir. Les regards des deux autres, qui s'étaient rassérénés un instant, s'assombrirent de nouveau. Vlad pénétra dans la pièce, prêt à faire un éclat, mais il fut décontenancé par le calme qui y régnait:

— Ça a assez duré ! Je veux savoir qui a fait arrêter l'eau à la rizière !

— C'est moi, répondit Silvia calmement, sans lever la tête.

— De quoi te mêles-tu? demanda-t-il en élevant la voix.

Les grands yeux noirs et brillants de Silvia se tournèrent vers lui avec une expression douloureuse.

— Tout le riz a commencé à jaunir, poursuivit Vlad dont la colère allait croissant. Qui en porte la responsabilité?

Silvia se redressa sur sa chaise puis demeura immobile, la main crispée sur la molette du microscope. Pendant quelques instants, retenant son souffle, Vlad attendit la fin de ce silence tendu. Enfin, il prit sur la table quelque brins de riz jaunis, les brisa en menus morceaux et les lança près du microscope, devant Silvia.

— De la paille, rien que de la paille ! se lamenta-t-il. Ça pourra toujours servir à faire du feu !

Le mécanicien essaya d'intervenir, mais Silvia, indignée, s'était déjà levée de sa chaise. Elle murmura d'une voix blanche:

— Passez au microscope, camarade ingénieur !

Vlad lança aux autres un regard soupçonneux, puis il se pencha à son tour sur le microscope.

Au bout d'un temps, Silvia s'approcha de lui et dit calmement:

— Il n'y a pas de quoi s'alarmer. C'est un processus physiologique normal. En asséchant les parcelles, j'ai arrêté les progrès du mal, mais aussi par la même occasion la croissance du riz. La plante souffre du manque d'eau, et en effet ses feuilles commencent à jaunir. Mais les membranes des cellules se fortifient. Dès lors, les filaments des spores ne peuvent plus pénétrer dans les tissus et la maladie ne progresse plus.

Le mécanicien et Ciurea écoutaient. D'un geste lent, le jeune ingénieur repoussa le microscope. Perplexe, il examina l'une après l'autre les feuilles arrachées par lui dans la rizière. Enfin, il se leva et voulut partir.

— Tout ça, c'est très joli, mais qu'est-ce qu'on fait? demanda Ciurea.

— Je retourne à la rizière, répondit Vlad. Et il ajouta en baissant la voix: pour faire arrêter l'eau...

Il se fit un moment de profond silence. Vlad baissait les yeux, gêné, comme s'il eût reçu une réprimande. Le mécanicien fit un signe à Ciurea et tous deux se dirigèrent vers la porte.

— Nous irons nous-mêmes, dit-il en s'éloignant. De toute façon, nous allons dormir là-bas...

...Vlad ne put fermer l'œil de la nuit. Il restait le regard fixé sur le plafond plongé dans l'ombre, et il lui semblait flotter sur les eaux d'un calme absolu. En fait, au fond de lui-même, c'était tout un tourbillon de pensées qui tournoyait. Dans son âme déferlaient les dernières vagues de la tempête qu'il avait traversée. Mais celles-ci n'avait plus la force de se ruer sur lui comme les flots de la mer contre le rivage. On eût dit plutôt les ondes légères des rivières qui lavent et purifient le sable des grèves. Chaque vague emportait une partie du poids qui avait oppressé son cœur. Pourtant, il songeait encore à sa dernière rencontre avec Lia. Il était parvenu à la rejoindre une minute avant le départ du train qui devait l'emmener au bord de la mer où elle allait passer la fin de l'été avec Georges. Elle portait une robe de plage toute fleurie qui décou-

vrait son cou et ses épaules rondes et blanches, éclatantes comme du marbre. Mollement installée sur la banquette, elle s'appuyait contre Georges et riait de toutes ses dents.

Vlad s'était arrêté à la porte du compartiment, essoufflé d'avoir couru, le visage couvert de sueur et de poussière, les cheveux en désordre. Mais, l'ayant vue, il avait tourné aussitôt les talons et s'était éloigné sans mot dire. Vlad revenu sur le quai, le train s'était mis en marche. Lia s'était précipitée à la portière et avait crié en minaudant: « Vlad ! Oh, Vlad !» Il était demeuré hébété, voyant comme à travers un nuage les mains blanches de la jeune fille qui s'agitaient à la fenêtre du wagon. Quand il n'avait plus vu devant lui que l'entrelacs des dizaines de rails brillants, il avait levé à son tour une main pareille à l'aile d'un oiseau blessé et fait un geste d'adieu las et triste.

A ce moment même, Silvia, venue en courant, s'était arrêtée près de lui; elle lui avait pris le bras et l'avait entraîné vers la sortie.

— Il faut rentrer, Vlad !

Il était encore trop troublé pour s'étonner de la présence inattendue de Silvia. Se laissant emmener, il s'était contenté de murmurer:

— Rentrer où?

— Mais à Zăvoiu, chez nous, à la ferme ! avait répondu Silvia. Tu n'as plus rien à attendre d'elle. Elle a assez sali ton amour. Crois-moi, Vlad, avait-elle ajouté d'une voix suppliante, non seulement elle ne te mérite pas mais encore elle peut t'entraîner avec elle !

Silvia avait dit cela les larmes aux yeux. Mais Vlad s'était senti offensé par ses paroles et s'était éloigné brusquement. C'est alors que la dispute avait commencé. Silvia s'était efforçée de le convaincre que lui-même aurait pu tomber dans la même vie de débauche que Lia. Alors Vlad s'était mis à crier qu'elle manquait de cœur et qu'il la priait de ne plus s'occuper de lui. Là-dessus il était parti. Silvia était restée sur le quai, triste, le cœur meurtri, toute en larmes...

A présent, il se souvenait de leur rencontre au laboratoire. Dans les ténèbres qui l'environnaient, il croyait revoir le champ du microscope, blanc et lumineux comme il l'avait vu à travers la lentille. Le tissu des feuilles de riz était sain, transparent, avec seulement les membranes des cellules un peu plus épaisses. Cette image le tourmentait comme un remords. Puis elle fut remplacée par une autre: les yeux sombres et brillants de Silvia pleins d'une peine profonde et douloureuse. Il lui avait vu cette même expression le jour où il avait abandonné la jeune fille sur le quai de la gare, bien qu'elle fût venue à Bucarest exprès pour le retrouver. Et aussi la veille au soir, quand il l'avait laissée seule au laboratoire, sans lui dire un mot, quoiqu'elle eût sauvé le riz dont il était responsable.

L'automne s'était montré généreux envers le potager; on chargeait les légumes dans dix camions alignés en face des granges, longues et basses constructions aux murs de roseaux. On y installait les dernières caisses de tomates, on y vidait des sacs de piments gros comme

le poing et l'on y entassait des choux plus gros que des courges. Dans le courant de l'été, une règle avait été adoptée: Georges ne venait plus au hasard, mais une seule fois par semaine, le samedi, avec dix ou quinze camions.

— Il faut faire les choses avec méthode, avait dit celui-ci pour justifier sa demande. Dans le courant de la semaine, je vais ailleurs; le samedi, je viens à Zăvoiu.

C'est ce qu'il répétait maintenant à Codin, dans la maisonnette où il l'avait rejoint:

— Ai-je mal fait d'arranger les choses comme cela, dites, monsieur l'ingénieur? Non, je n'ai pas mal fait! se répondait-il à lui-même. Pourquoi serait-ce mal?

Il déboucha une autre bouteille et attendit que l'ingénieur eût vidé les dernières gouttes de la liqueur douce et épaisse qui était au fond de son verre.

— Fameux, *mon cher*, dit Codin, en se pourléchant.

— Goûtez aussi de celle-là, disait Georges en désignant une bouteille pleine d'un liquide jaunâtre.

Codin tendit son verre. Des gouttes se répandirent sur la table. L'ingénieur lampa la boisson et s'écria:

— Ah! De mieux en mieux!

Georges se pencha et prit dans sa sacoche une nouvelle bouteille dont il ôta soigneusement le capuchon de papier d'étain; il la déboucha et remplit parcimonieusement un fond de verre.

Lorsque Codin y eut goûté, Georges demanda:

— Qu'est-ce que vous préférez?

— Ça! dit l'ingénieur qui avait fait son choix. Il n'y a que Nistor pour se soûler avec de la piquette et garder le meilleur pour après, quand il n'en sent plus le goût!

Georges repoussa les deux autres bouteilles vers le coin de la table et versa dans les verres le contenu de la troisième. Codin lança son chapeau de paille sur le lit et se carra plus commodément sur sa chaise. Dans la maisonnette aux épaisses parois de roseaux et couverte de chaume régnait une fraîcheur agréable. L'ingénieur n'y venait qu'après le déjeuner, pour faire un petit somme dans ce hâvre de tranquillité, au souffle du zéphir qui venait du Danube. Il avait fait mettre à la maisonnette une porte et une fenêtre. Il y avait fait aussi apporter un lit et une table, de sorte que rien ne manquait à son plaisir.

— La dernière fois, dit Georges en repoussant sa casquette sur la nuque, j'ai dû repartir avec mon vin. Vous avez voulu quelque chose de plus fort et en même temps de plus doux. Eh bien, voilà! J'espère que cette liqueur vous plaît, au moins?

— Pleinement, reconnut Codin. Et il tendit son verre: Encore!

Georges buvait avec mesure mais il remplissait le verre de l'ingénieur dès que celui-ci le vidait. Codin fut bientôt grisé; il ne résistait plus à la boisson comme autrefois. Au début, il était gagné par une agréable mollesse, pareille à une caresse mensongère répandue dans tout son corps. Son esprit s'embrumait, mais la pensée ne le désertait pas: plein

de bonne humeur, il se plaisait à échafauder toutes sortes de rêves. Oubliant alors qu'il se trouvait à Zăvoiu, à proximité des marais, il se souvenait du temps où — quinze ou vingt ans auparavant — il n'était pas *valet de ferme* comme à présent, mais vivait réellement ses années de jeunesse. Il est vrai que son père s'était ruiné avant la guerre; pourtant, il avait eu encore pendant un certain temps les moyens de leur assurer — à lui et à sa sœur — de quoi vivre. « C'est vous qui m'avez ruiné ! se lamentait-il. Pourtant, je ne regretterais ni la terre que j'ai perdue ni la fortune que vous avez gaspillée là-bas, en France, si au moins ça avait servi à quelque chose. Mais vous n'êtes que des fruits secs !» ...« Ah, si j'avais encore ma terre ! se disait Codin. Si c'était encore le bon vieux temps ! Je retournerais en France, ou peut-être même en Amérique, pour y *vivre* ma vie. Ah, l'Amérique !»

— Encore un petit coup, monsieur l'ingénieur ! dit Georges, le rappelant à la réalité.

— Jusqu'au fond, bégaya Codin en se balançant sur sa chaise, jusqu'au fond ! Il but, retourna son verre, puis le jeta sur la table en geignant: Ah, monsieur Iancoulesco, quelle vie j'ai menée, autrefois !

— Je le sais bien, je vous voyais passer, quand vous alliez dans vos propriétés, du côté de Craiova ! répondit l'autre pour le flatter. Vous passiez devant chez nous, à Poiana. Eh, oui, c'était le bon temps, monsieur l'ingénieur !

— Oui, le bon temps, bredouilla Codin, mais ce temps-là est loin ! Il est loin, mon pauvre vieux, et j'ai bien peur qu'il ne revienne jamais !

— Buvez, monsieur l'ingénieur ! dit l'autre pour essayer de le consoler. Si ce temps-là revient, il faut qu'il vous trouve d'attaque !

Et ils burent à nouveau en vidant leurs verres jusqu'au fond. Georges s'était grisé lui aussi. Il avait sorti d'autres bouteilles de sa sacoche et versait alternativement de l'une ou de l'autre, au hasard. Codin, la poitrine appuyée contre la table, un doigt en l'air, parlait sans interruption:

— Vous autres... les jeunes d'aujourd'hui... vous auriez mieux fait de ne pas venir au monde !... Qu'est-ce que vous connaissez de la vie? Vous ne savez pas ce que c'est que vivre !... Ah, toutes les femmes que j'ai eues ! Je volais de l'une à l'autre comme un papillon !... Et, s'appuyant au dossier de sa chaise d'un air conquérant, il se mit à chanter d'une voix grasse: *Femmes, ô femmes, pourquoi êtes-vous venues au monde?* Puis il s'arrêta brusquement de chanter, posa ses coudes sur la table et, approchant de Georges son visage congestionné par l'alcool et la chaleur, dit en ricanant: *A propos, mon cher...* vous ne m'avez rien dit de Liliana, de la douce, de la chère Liliana à notre ami Vlad ! Que devient-elle?

— Ça avance ! se vanta Georges. Elle est en train de mûrir !

— Avez-vous vu les lettres qu'il lui envoyait? Et Codin, dessinant quelque chose sur la table avec son doigt, psalmodia: *Ma douce et chère Liliana...* Ah, ah, ah! Codin éclata de rire puis reprit, en continuant de promener son doigt sur les taches de liqueur: *Ma petite fille adorée*...Ah, ah, ah ! Pauvre idiot qui fait le malin ! Ah, ha, ha ! Il essayait de la séduire par la douceur, vous comprenez ! Codin se

renversa de nouveau sur sa chaise, au risque de perdre l'équilibre. Enfin, levant le doigt, il dit encore: Des bêtises, tout ça, c'est moi qui vous le dis ! Avec les femmes, pas de belles paroles, mieux vaut y aller carrément !... Une — deux, comme à la caserne...sinon...

Maintenant, Codin n'était plus en mesure de réfléchir. En échange, il se sentait une audace extraordinaire, un courage aveugle que sa lâcheté lui interdisait à d'autres moments; mais cette fois, tout pour lui s'enveloppait d'une sorte de brume. Ses idées étaient troubles, confuses, et seul l'alcool le soutenait encore, lui donnant de temps en temps un semblant de pensée.

— C'est ce qui va lui arriver aussi, à cette Silvia ! ricana-t-il. Etreignant le vide des deux mains, il bégaya: Je l'attraperai un de ces jours et allez-y ! Une — deux !...

— Allons donc ! fit Georges d'un ton méprisant. Vous m'avez déjà dit ça la dernière fois. Ça ne vous réussira pas, avec elle !

— A qui? A moi? demanda Codin, furieux. Et comme l'autre se taisait, il se frappa la poitrine du plat de la main et répéta, criant presque: A moi? Vous ne me connaissez pas, mon garçon ! Lorsqu'elle est venue me trouver avec Badea pour que je signe le papier adressé à l'Institut, savez-vous ce que je lui ai dit? « Vous voulez rester ici?» « Oui, camarade ingénieur !» qu'elle m'a répondu. « Alors, c'est que vous vous plaisez chez nous?» « Mais naturellement !»... Et alors, mon vieux, qu'est-ce que vous dites de ça?

— Ça ne prouve rien, répliqua l'autre pour l'exciter. Un de ces quatre matins, elle s'en ira, et vous aurez bonne mine !

— Ce que vous pouvez être bête ! Je vous l'ai bien dit: les jeunes d'aujourd'hui, ça ne sait rien ! Alors, vous croyez que j'ai besoin de plus d'une nuit, moi?

Georges vida toutes les bouteilles jusqu'à la dernière goutte et, trinquant avec Codin pour l'apaiser, conclut:

— Alors, buvons à votre succès de cette nuit-là !

Les yeux de Codin, mi-clos, brillaient comme sous l'effet de la fièvre. Ayant bu, il jeta son verre à terre, le brisant en morceaux. Puis sa tête roula sur son épaule et il s'affaissa lourdement sur sa chaise.

Des mouches soûles bourdonnaient sur la table constellée de taches de liqueur. Au dehors, les nuages s'étaient amoncelés et la petite fenêtre ne laissait plus pénétrer qu'une lumière grisâtre. Georges entendit le bruit des moteurs et sursauta. Il prit sa sacoche et, d'un pas incertain, se dirigea vers la porte.

— Ne partez pas ! lui cria Codin, sans pourtant se lever de sa chaise.

Georges revint vers lui, la main tendue. Codin ouvrit les yeux, l'attira près de lui et murmura:

— Vos affaires avec Nistor ne me concernent pas. Ça vous regarde ! Mais pourquoi ne pensez-vous jamais à moi?

— Oh, monsieur l'ingénieur ! murmura Georges d'un air satisfait en ouvrant sa sacoche. Tenez, j'enverrai d'abord cinq camions... avant qu'il pleuve ! Et il lui adressa un clin d'œil plein de sous-entendus: Il n'y a que les cinq autres qui passeront chez Nistor. Et puis, pour ce

qui est du contrat, il ne faudra pas vous inquiéter si je ne viens pas un certain temps par ici. Puisque la récolte de légumes a été si belle, eh bien, qu'elle aille au diable ! Nous n'en avons pas besoin. Impossible d'assurer le transport, vous comprenez !

Au bout d'un certain temps Codin se réveilla couvert de mouches et tenant à la main des billets de banque. Sa tête résonnait comme un poteau télégraphique dont le vent fait vibrer les fils. Il avait la bouche sèche. D'un geste maladroit, il chercha un verre et une bouteille. Voyant que toutes étaient vides, il les balaya du revers de la main. Il voulut cracher mais il n'avait plus de salive.

— De l'eau ! gémit-il. De l'eau!

Mais personne ne pouvait l'entendre. Il se souvint de Silvia et en oublia sa soif. Avec un sourire plein de confiance en soi, il se mit à caresser les billets de banque, puis les fourra dans sa poche et se dirigea en zigzaguant vers la porte. Il appela le cocher et monta péniblement dans la charrette où il s'écroula plutôt qu'il ne s'assit. Une fois installé, il grommela:

— A l'aire de battage !

A Bogata régnait un calme inaccoutumé. Le moteur ne ronflait plus, la batteuse était elle aussi silencieuse, Les grains de riz avaient cessé de couler comme un torrent crépitant dans les seaux et les sacs. Le nuage de poussière et de balle légère qui flottait à longueur de journée au-dessus de l'aire de battage s'était dissipé. Les hommes qui entouraient généralement la batteuse comme un essaim, transportant les gerbes et le chaume ou formant des tas de grains, avaient disparu avec les chariots. Tout semblait abandonné à la fureur menaçante des nuages qui noircissaient le ciel.

Debout sur la batteuse, scrutant l'horizon dans la direction des bâtiments de la ferme d'Etat, Silvia semblait soucieuse. Ce silence et cette attente, l'approche de la pluie, tout l'inquiétait. Sur l'aire de battage, elle était seule avec Paulina qui venait d'ailleurs de descendre à la rivière pour y puiser de l'eau. Silvia avait chargé tous les autres de transporter le riz à la ferme. Or voilà que la pluie approchait et elle ne voyait revenir aucun chariot. Le convoi qu'elle avait expédié se trouvait à peine du côté de Lişteava et se traînait comme une limace. Sur les autres routes, elle ne voyait venir ni les chariots de Ciurea qui avaient transporté le coton à la gare, ni ceux que Vlad avait promis de lui envoyer. Un seul petit nuage de poussière approchait, semblant venir du jardin potager. Mais elle avait besoin de dizaines de chariots, pour transporter en une seule fois tout le riz. « Personne ne pense plus au riz !», se disait-elle. Et, tout à coup, elle se sentit abandonnée, faible, en proie au découragement. Elle en aurait pleuré de rage.

A ce moment, elle entendit le bruit métallique du seau dans lequel Paulina rapportait de l'eau, et la voix de celle-ci qui criait:

— Je suis là, camarade Silvia.

Silvia descendit à contre-cœur les degrés de bois en soulevant sa jupe d'une main. Elle déboutonna sa blouse bleue couverte de poussière et l'enleva. Les regards de Paulina se posèrent sur ses épaules rondes et

blanches, sur la ligne harmonieuse du cou, sur les seins ronds et fermes. Quand Silvia tendit les mains pour y recevoir l'eau, Paulina lui dit tout en soulevant son seau:

— Il ne faut pas vous faire du mauvais sang. Nous sommes assez nombreux maintenant pour transporter tout le riz, même si nous devions l'emporter dans nos mains. En tout cas, on ne le laissera pas ici sous la pluie !

Silvia se lava les mains et les bras, la figure et le cou, puis ses seins durs comme pierre. Ensuite, Paulina lui versa de l'eau dans le dos, en un mince filet tremblant.

Lorsqu'elle eut fini de se laver, Silvia courut vers la cabane. C'est là qu'elles avaient dormi toutes les deux, elle et Paulina, aussi longtemps qu'avait duré le battage. Elle revêtit une blouse propre et défit ses cheveux serrés jusqu'alors dans un fichu aux couleurs vives. Des mèches noires et ondulées glissèrent le long de son cou et de ses épaules. Elle commença à se coiffer en s'adressant un sourire bienveillant dans son petit miroir. L'eau froide avait ravivé ses forces et chassé son inquiétude.

— Voilà le camarade ingénieur ! s'écria Paulina en se précipitant dans la pièce. Mais elle n'eut pas le temps de ressortir et dut se retirer dans un coin car Codin entrait au même instant. Il s'arrêta au milieu de la cabane en se balançant sur ses jambes, son chapeau de paille incliné sur l'oreille. Il ricanait. Un filet de salive blanchâtre et gluant coulait sur son menton. Il puait la boisson comme un vieux tonneau. Dans son coin, Paulina s'efforçait d'étouffer une forte envie de rire. Silvia le prit de haut, plutôt pour se moquer de lui:

— Qu'est-ce qu'on fait avec tout ce riz, camarade ingénieur? Il risque de pourrir ici !

— Que le diable l'emporte ! balbutia Codin avec un geste vague de la main, comme pour écarter une image importune. Puis il fit un pas vers Silvia en trébuchant. Un moment, il se balança sur place, comme secoué par le vent. Ayant retrouvé tant bien que mal son équilibre, il ricana de nouveau. Ses yeux embrumés avaient un éclat métallique dû à l'ivresse autant qu'au désir. Il tendit vers Silvia une main tremblante: Ma colombe, bégaya-t-il, laisse donc le riz tranquille ! Tu... tu ferais mieux de... de roucouler...

Silvia changea de visage, son front se plissa, ses yeux s'assombrirent. Paulina demeura pétrifiée, la main devant la bouche, ouvrant des yeux épouvantés. Il n'y avait qu'elles deux sur toute l'aire de battage et elles craignaient la folie de Codin.

— C'est bon, c'est bon, dit Silvia en se dominant, nous en reparlerons une autre fois... Maintenant, allez vous reposer ! Et elle le poussa doucement vers la porte.

Codin résista, lui prit le poignet, voulut lui caresser la main. Il lui envoyait son odeur d'alcool en pleine figure. Ecœurée mais tout aussi maîtresse d'elle-même, Silvia retira sa main et le poussa de nouveau vers la porte, tremblante de colère.

— Attends ! continua Codin de sa voix pâteuse, tu ne vas pas tout de même me chasser comme ça ! Attends de voir ce que... Avec effort,

il parvint à mettre la main à sa poche et à en retirer une liasse de billets de banque, et leva sur elle des yeux interrogateurs: Tu vois ça, ma co...

La main de Silvia s'abattit brusquement sur ses joues bouffies.

— ...lombe ! acheva Codin, insensible aux coups de la jeune fille.

— Brute ! cria Silvia. Sortez ! Et elle le poussa violemment dehors. Codin se cogna l'épaule contre la paroi de roseaux, faisant trembler toute la cabane. Il tourna la tête, ricana et, agitant son argent, voulut s'approcher à nouveau de Silvia.

— Ma colombe !

— Brute ! Allez-vous en !

C'est alors qu'intervint Paulina:

— Mais va donc au diable, bougre de salaud ! Et, le saisissant aux aisselles, elle le poussa vers la porte comme une chiffe.

Apercevant Paulina en train de l'invectiver, Codin tressaillit. Dans un éclair de lucidité, il se sentit honteux. C'est maintenant à peine qu'il sentait ses joues brûlantes. Seul avec Silvia, il aurait pu supporter de sa part n'importe quoi... Mais devant un témoin? Il balbutia des paroles confuses et, bouillonnant de rage, s'éloigna, les menaçant du geste. Arrivé près de la charrette, il s'y hissa, saisit les guides et, fouettant les chevaux, partit à fond de train. Il passa à deux doigts de la batteuse et prit à travers champs dans la direction du Danube. Le cocher, qui avait attendu son retour entre deux tas de riz, se mit à courir après la charrette en sifflant, tandis que les deux jeunes filles, sur le seuil de la cabane, suivaient des yeux le léger véhicule qui s'éloignait. Silvia était encore toute tremblante.

— Vous avez eu peur? demanda Paulina.

— Penses-tu ! la rassura Silvia. Puis elle se mit à rire: J'avais une rude envie de lui taper dessus ! Je regrette même un peu que tu l'aies mis si vite à la porte !

— Il ne s'arrêtera que dans le Danube, s'écria Pauline, en suivant des yeux la charrette. Puis elle se mit à rire elle aussi.

Au même instant, elles virent venir au trot les chariots que Vlad avait ramenés de la ferme. Silvia respira profondément, soulagée, et se dirigea vers les tas de riz. En longue file, les chariots avancèrent jusqu'à l'aire de battage. Tandis que les hommes se précipitaient à grand bruit vers le tas de grains de riz, Vlad s'approcha de la jeune fille.

— Pourquoi as-tu tant tardé? demanda-t-elle, sèchement.

Le jeune ingénieur lui parla du maïs, du coton, de bien d'autres choses qui l'avaient retenu, mais il comprit qu'aucune des raisons qu'il invoquait ne satisfaisait Silvia. Tant que dura le chargement, il ne souffla plus mot. Ils partirent tous deux avec le dernier chariot, au grand trot des chevaux. Il fallait se hâter car la pluie approchait, venant du Danube.

Silvia ne pensait plus ni au riz ni à sa mésaventure avec Codin. A présent, d'autres pensées l'absorbaient. Bientôt, elle allait quitter la ferme. Le chemin de sa vie lui semblait se perdre dans une nuit aussi noire que celle qui tombait à présent sur l'immensité de la plaine. Elle n'avait

plus la force de lutter contre le désespoir qui s'emparait d'elle. Au contraire, elle se sentait presque satisfaite de flotter ainsi au hasard, vers l'inconnu. Elle entendit la voix de Vlad qui, pour gagner la pluie de vitesse, ordonnait aux charretiers d'aller plus vite. Mais cette voix lui parvenait si lointaine, si éteinte, qu'elle semblait sortir de l'un des innombrables rêves qui avaient peuplé son esprit. Or, de tels rêves s'évanouissent presque à l'instant où ils ont paru, comme une clarté fulgurante, ne laissant que douleurs dans l'âme qui les a suscités.

L'averse avait passé aussi rapidement qu'elle était venue mais l'ondée semblait avoir lavé le ciel aussi bien que la terre où dormait la poussière de l'été. La nature respirait librement, caressée par une brise fraîche, et le ciel était redevenu pur jusque dans ses profondeurs infinies. On y voyait s'allumer les premières étoiles, dont la clarté, plus vive que jamais, faisait étinceler toute la voûte nocturne. C'était l'instant où la plaine et le ciel étaient entièrement plongés dans la nuit, où les étangs sommeillaient dans une immobilité où toute vie semblait arrêtée. C'était peut-être aussi l'instant où la nature franchissait insensiblement le seuil de l'automne.

Mais ce calme ne pouvait arrêter l'activité fébrile des hommes. A cette heure de la nuit, deux des fenêtres de la ferme étaient encore éclairées. Dans un réduit attenant aux ateliers de mécanique avait lieu une réunion du bureau de l'organisation du parti; dans le laboratoire, Vlad et Silvia travaillaient. Dans la soirée, le mécanicien leur avait annoncé que le lendemain l'assemblée générale de l'organisation du parti allait examiner le plan de développement de la ferme pour l'année suivante, et il leur avait demandé de se préparer en vue des discussions. C'est pourquoi, après avoir fini de s'occuper du transport du riz, ils avaient dîné, puis s'étaient retrouvés au laboratoire. Assis à la même table, silencieux, ils se penchaient sur des croquis où des taches multicolores indiquaient le futur parcellement des superficies défrichées, ainsi que les différentes cultures qui les couvriraient l'été suivant. Au centre de ces taches de couleur s'étendait un grand cercle vert qui marquait les fourrés de joncs et les terres en friche.

Au bout d'un temps, Vlad se leva et s'approcha de la fenêtre. Il colla son front contre la vitre obscure et regarda la lumière qui brillait un peu plus loin, à la fenêtre de l'atelier.

— Ils n'ont pas encore fini, dit-il en revenant.

Silvia se taisait. Elle fit un rouleau du croquis qu'ils avaient examiné ensemble et le poussa vers le bord de la table. Sortant d'un tiroir un autre plan, de plus petites dimensions, elle se mit à l'étudier minutieusement.

— Tu vas me manquer, dit-il soudain.

Silvia baissa les yeux. « Ah, songeait-elle, Vlad, mon bien-aimé, si tu savais !...» Dans l'attente de ce qui allait suivre, son cœur battait à se rompre. Elle en avait le souffle littéralement coupé. Quand elle releva les yeux, ceux-ci brillaient. Le regard de Vlad brillait lui aussi, comme

elle ne l'avait jamais vu briller que dans ses rêves. Soudain, ils sursautèrent. Ils avaient entendu un pas énergique dans l'entrée. La porte s'ouvrit violemment et Toma se précipita dans la pièce.

— Ne vous imaginez pas que je vais me laisser faire ! lança-t-il, à peine entré. Demain, il y aura du grabuge ! J'ai demandé à Badea de me laisser prendre part à la réunion.

Bien qu'il eût l'air de plaisanter, sa voix trahissait une certaine colère, une volonté exaspérée.

— Est-ce possible? commença-t-il d'une voix presque suppliante; même vous deux vous ne comprenez pas que cette façon d'agir freine le développement des fermes? Mais alors, pourquoi les avoir créées? demanda-t-il, surexcité. Qu'on y mette le feu et que ça finisse !

Les regards de Silvia et de Vlad se croisèrent, interrogateurs. Le jeune ingénieur se tourna vers Toma:

— De quoi voulez-vous parler?

— De la base fourragère ! répondit Toma, sidéré qu'on pût lui poser une telle question. Badea m'a dit que vous n'y avez même pas songé.

— C'est vrai, nous n'y avons pas songé, avoua Vlad. Il se tourna vers Silvia d'un air mécontent et hocha la tête. Puis il saisit le sous-ingénieur par le bras et le fit asseoir sur une chaise à côté de lui: Allons, prenez place et dites-nous de quoi vous avez besoin.

Toma fit un rapide calcul mental et déclara:

— Cinq cents... cinq cents hectares !

— Et le pâturage du lac Lebăda, et celui de la forêt d'Albina, et les terrains qui ne sont pas encore labourés à Ochiul-Boului, à Mîntuleasa, tout cela, vous le comptez donc pour rien? répliqua Silvia sévèrement.

Toma réfléchit un bon moment ou du moins fit semblant de réfléchir pour cacher un sourire qui commençait à poindre.

— Combien me donnez-vous? demanda-t-il d'un air réjoui.

— Trois cents, trancha Vlad. Pour cette année, c'est suffisant. Vous n'avez qu'à faire faucher une plus grande quantité de foin.

Entre-temps, Silvia avait déroulé un nouveau croquis et y délimitait la superficie destinée aux plantes fourragères. Toma se dirigea vers la fenêtre en se grattant la nuque. Au fond, il était content, mais il ne voulait pas le laisser paraître. Lorsqu'il constata que la fenêtre des ateliers n'était plus éclairée, il sortit comme un tourbillon et leur jeta en ouvrant la porte:

— La séance est finie !

Après son départ, Silvia et Vlad regardèrent longuement la porte qu'il avait refermée derrière lui.

— Il faut lui venir en aide, dit Vlad au bout de quelques instants. Maintenant qu'il a réuni tous les papiers nécessaires, fais-le inscrire chez nous, à l'institut; il suivra les cours par correspondance. Et ici, c'est moi qui m'occuperai de lui.

Le silence qui suivit semblait les séparer à nouveau. C'est pourquoi l'arrivée de Badea fut un soulagement pour l'un comme pour l'autre.

— J'ai tardé, s'excusa le mécanicien, Toma m'a retenu un bout de temps. Mais voyons un peu ce que vous avez fait.

Le mécanicien examina les papiers étalés sur la table. Silvia déroula par-dessus tous les autres le plan des cultures pour l'été suivant, tout en se demandant comment il se faisait que Badea — en dépit de ses traits rudes et fermés, presque froids — inspirait tant de confiance, dégageait tant de bonté, de cordialité, et agissait sur les autres par ce calme rêveur qui n'excluait pourtant pas la fermeté. Et, comme les autres fois, elle en vint à conclure que cela était dû uniquement à ses yeux, à son regard.

— Allez-y, camarade Silvia ! dit le mécanicien.

— Premièrement, commença Silvia, le plan prévoit trois mille hectares de cultures de plus. Ensuite, la structure même du terrain s'est transformée, des éléments nouveaux sont intervenus. Une récolte de riz absolument inespérée nous permet de consacrer désormais mille hectares à la rizière.

— Combien ? fit le mécanicien surpris.

— Mille, répéta Silvia et, après qu'il eut noté le chiffre, elle poursuivit : L'automne prochain, nous pourrons aussi semer du blé, toujours sur mille hectares, et nous augmenterons la superficie du potager qui atteindra cinq cents hectares. Enfin, pour faire plaisir à Toma, nous lui réserverons trois cents hectares de cultures fourragères. Quant au reste, nous y cultiverons du coton, de la betterave, du tournesol, du maïs, comme nous l'avons fait jusqu'à présent.

Le mécanicien réfléchissait. Il regardait les indications tracées sur le croquis et, du bout de son crayon, tambourinait sans arrêt sur la table.

— Pouvez-vous fournir une explication, une justification de ce plan ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! répondit Vlad, et il lui tendit des feuilles de papier couvertes de son écriture.

— C'est bon, laissez-les moi ! dit le mécanicien. Et, satisfait, il les tira vers lui. Et maintenant, allez vous coucher, ajouta-t-il plein de sollicitude, comme s'il eût eu affaire à des enfants. Laissez-moi seul. Je veux les étudier moi aussi ; nous déciderons demain.

Vlad et Silvia se levèrent. Le jeune ingénieur accrocha sa blouse au porte-manteau et suivit Silvia.

— Un instant, camarade ingénieur ! le retint Badea.

Ils demeurèrent seuls.

— Camarade ingénieur, commença Badea doucement, au cours de la réunion de demain, nous formerons deux organisations, A présent, nous avons dans nos rangs des communistes aussi bien que des membres de l'Union de la Jeunesse Travailleuse en nombre suffisant pour former deux organisations séparées. Et il ajouta, baissant la voix : C'est une résolution du bureau de l'organisation, que j'ai la tâche de vous transmettre.

Vlad fut pétrifié. Il avait tant aimé à participer à l'activité fébrile de l'organisation du parti, à sa vie et à la lutte menée par elle pour le développement de la ferme ! Lui-même avait pris part à la création de cette organisation, aux côtés de Badea et de Ciurea. C'est alors qu'il leur avait fait part pour la première fois de ses rêves pleins d'audace ;

et ces rêves avaient pris corps au sein de l'organisation, grâce à la volonté et à l'énergie des communistes. Un étrange sentiment s'emparait de lui: on l'abandonnait ! Mais il sentit la main du mécanicien se poser sur son épaule, amicalement.

— Je m'étais habitué, murmura le jeune ingénieur avec amertume.

— Mais vous pourrez tout aussi bien travailler au sein de l'organisation de la jeunesse, expliqua le mécanicien, et d'ailleurs, l'organisation du parti vous témoignera toujours la même compréhension et vous aidera tout autant que jusqu'à présent.

— Sans doute, répondit Vlad d'une voix sans timbre. Il se leva et marcha de long en large, puis prit un livre qu'il feuilleta longuement. On n'entendait plus, dans le petit laboratoire, que le froissement soyeux des feuillets. Enfin, il posa le livre et revint près de Badea.

— Je vais demander au bureau, commença-t-il sans ambages, de prendre en considération ma demande d'adhésion au parti.

— Avez-vous bien réfléchi? demanda le mécanicien au bout d'un moment.

— J'y suis décidé, dit Vlad.

Peu après la réunion de l'organisation du parti, Silvia passait à Bogata au pas de son cheval. Elle avait quitté le chemin détrempé par la pluie et allait à travers champs, dans l'herbe rare roussie par l'automne. Le martèlement paresseux des sabots du cheval se perdait, étouffé, dans l'herbe molle. Le vent soufflait doucement, annonçant la fraîcheur de l'air et apportant le bruissement assourdi des roseaux lointains. Mais le silence persistant n'en était pas troublé; tout au contraire, ces menus bruits en soulignaient la profondeur. De même, les pensées qui agitaient à présent Silvia ne faisaient qu'affermir, au lieu de le chasser, le sentiment de solitude qui l'envahissait... Jamais elle ne s'était sentie aussi seule qu'en ce moment ! La solitude qui précède les départs est de beaucoup la plus pénible.

La séance, bien qu'agitée, n'avait pu venir à bout de la tristesse de Silvia. Même les louanges que l'organisation avait décernées à Vlad n'étaient pas parvenues à la réjouir. Elle se souvint des paroles du mécanicien qui — présentant aux communistes et aux membres de l'U.J.T. le plan destiné à faire rendre aux champs une deuxième récolte annuelle — avait dit en enveloppant Vlad et Silvia d'un même regard plein de fierté: « Soyez toujours audacieux, camarades, comme vous l'avez été jusqu'à présent ! Ne craignez pas de donner libre cours à vos rêves ! C'est ce que la science doit toujours faire... réaliser les rêves de quelques-uns pour le bonheur de tous !... Nous autres, les simples gens, nous sommes assez nombreux et disposons d'une force suffisante pour transformer ces rêves en réalité !» ...Alors, Zamfir s'était levé et avait pris l'engagement, au nom des jeunes, d'accomplir le plan des labours avant terme...

A présent, tout se confondait dans l'esprit de Silvia, ses idées s'enchevêtraient, se bousculaient. Elle n'était pas non plus parvenue à se réjouir du fait que l'organisation lui avait exprimé ses remerciements pour « sa

contribution remarquable au développement de la ferme d'Etat» et lui avait fait savoir que cette appréciation serait communiquée à Bucarest, à l'Institut. Le mécanicien lui avait demandé de ne pas oublier la ferme de Zăvoiu. Ces paroles n'avaient fait qu'aviver sa douleur. Non, elle n'oublierait jamais; mais la vie avait ses lois, ses lois auxquelles il fallait se soumettre. Au printemps, elle terminerait ses études à l'Institut et irait peut-être travailler à l'autre bout du pays. Cela l'éloignerait encore davantage de Vlad. Et alors...

Elle se débattait sans cesse entre les griffes de cette pensée. Aussi, plus encore que l'idée qu'elle allait partir et quitter Vlad pour longtemps, ce qui la torturait, c'était la crainte qu'elle ne le reverrait peut-être plus jamais, que jamais il ne serait à elle ! Elle allait s'en aller, emportant avec elle une chanson d'amour qui lui brûlerait le cœur. Et peut-être cette chanson allait-elle murmurer longuement dans son âme, comme ces roseaux dont elle entendait maintenant, tout près d'elle, le froissement semblable à celui des feuilles sèches.

✧

Pendant ce temps, Vlad franchissait, au galop de son cheval, le pont de la Lișteava. La plaine l'accueillit, silencieuse et comme endormie. Le jeune ingénieur galopait follement, laissant au cheval le soin de choisir sa route. Lui non plus n'avait pu se réjouir pleinement des importantes résolutions prises par l'assemblée des communistes et des membres de l'Union de la Jeunesse Travailleuse. Même le fait qu'il avait été élu membre du Bureau de l'organisation de l'U.J.T., avec Zamfir et Paulina, ne parvenait pas à chasser de son esprit les pensées qui le tourmentaient.

L'aube l'avait surpris les yeux grands ouverts, rivés au plafond, après une nuit d'insomnie. La proximité du départ de Silvia avait réveillé un essaim de pensées qu'il portait sans doute en lui depuis longtemps, mais dont il n'avait même pas soupçonné l'existence. Et toutes ces pensées avaient évoqué le charme de la jeune fille, ses yeux, la grâce de son corps svelte et souple comme un jonc. Et, du charme de ces souvenirs, peu à peu, l'image de Silvia avait surgi. Il l'avait revue chevauchant follement à travers la campagne, penchée sur le pommeau de la selle, les bottes bien assujetties aux étriers et les cheveux dénoués flottant au vent, mêlés à la crinière du cheval. Il s'était souvenu de son arrivée au laboratoire, lorsqu'elle lui avait demandé de travailler au cercle scientifique, il s'était rappelé comment elle l'avait aidé à réaliser son rêve, à transformer les marais en terres fertiles, comment elle l'avait soigné l'hiver précédent, quand il avait été malade, comment elle avait installé pour lui le petit laboratoire, et tant d'autres choses encore, depuis la blouse blanche qu'elle lui avait confectionnée jusqu'à la soirée qu'ils avaient passée ensemble sur le lac de Lebăda ! Comme un avare, son âme n'avait rien laissé perdre de ces souvenirs. Et, tout à coup, il s'était senti envahi par la chaleur d'un sentiment inexplicable, un sentiment fait de désir et de tendresse, d'amour et de crainte...

... Le cheval ralentit sa course. Il se mit au pas, arrachant çà et là des touffes d'herbe qu'il mâchait avidement en couvrant son

mors d'écume. Vlad fut tiré de ses pensées par les mouvements irréguliers du cheval. Il regarda longuement loin devant lui, tira sur les rênes et toucha de ses éperons les flancs de la bête. Bientôt, il arriva devant les remises aux parois de roseau sous lesquelles étaient parqués les tracteurs, les moteurs et les pompes à eau qui n'étaient plus en fonction. Il fut accueilli par Ianco, le spécialiste de la rizière, et par l'un des mécaniciens de la station de pompage. Ianco sortait de l'une des remises; il s'arrêta devant Vlad, le bonnet à la main.

— Vous êtes ici même le dimanche? demanda Vlad. Je ne vous ai jamais rencontré ailleurs.

— Je suis vieux, fit l'autre, modestement. Je laisse reposer mes vieux os. Et même, s'il ne tenait qu'à moi, je passerais volontiers l'hiver ici dans une hutte.

— Les loups vous mangeront, dit Vlad en plaisantant.

— Moi? fit Ianco. Allons donc!

Pendant ce temps, le mécanicien tournait autour des moteurs. Vlad ne rencontra qu'une seule fois son regard froid et sombre. Mais en partant il se dit qu'il ferait bien de demander à Badea ou à Ciurea des renseignements sur son compte.

Ianco suivit le cheval et demanda:

— Camarade ingénieur, j'ai entendu dire qu'il y a eu une séance...

— Oui, murmura Vlad.

— Qu'est-ce qu'on a décidé pour la rizière?

— Elle aura mille hectares. Ça ne sera pas facile!

— Allons donc! fit le spécialiste d'un air réjoui. Le tout, c'est d'avoir assez de main-d'œuvre et de l'argent; le reste...

Le jeune ingénieur se cala sur sa selle, cependant que Ianco enfonçait son bonnet de fourrure et souriait d'un air satisfait. Vlad demanda:

— La camarade Silvia n'est pas passée par ici?

— Si, elle est passée tout à l'heure, répondit Ianco. Elle est allée du côté de la bergerie.

Pour arriver plus vite à la bergerie, il coupa directement à travers les roseaux. Ayant dépassé les labours, il s'engagea dans un étroit couloir qui traversait l'épaisse jonchaie et qui avait été frayé par les tracteurs. A un endroit, pourtant, le couloir semblait se terminer en impasse. Jusque là, Vlad avait chevauché distraitement, perdu dans ses pensées. Arrivé à cet endroit, il ralentit l'allure du cheval pour faire un détour. De temps à autre, il se dressait sur ses étriers pour tâcher de s'orienter en regardant par-dessus les roseaux. Mais partout on n'entendait que le froissement sinistre des feuilles de roseaux agitées par le vent. A nouveau, un sentiment de tristesse et de solitude s'empara de lui. Maintenant, il ne pouvait plus se leurrer lui-même: il pensait à Silvia, et l'idée de son départ l'attristait.

Après avoir franchi la zone marécageuse, il retrouva l'étroit chemin aussi droit qu'une allée. Levant les yeux, il sursauta; Silvia était là, à quelques centaines de pas devant lui. La figure de Vlad s'éclaira d'un sourire. Il saisit les rênes de plus près et tira brusquement. Lăstun repartit au galop.

— Silvia ! cria-t-il, en lui faisant un signe de la main, Silvia !

C'était un cri de joie, d'une joie jaillie spontanément. Silvia tourna vers Vlad un visage inquiet. Elle fit aussi à son tour un signe de la main et talonna son cheval. Son geste semblait plutôt un appel désespéré. Vlad planta ses éperons dans les flancs de Lăstun qui partit ventre à terre. On n'entendait plus le bruissement des roseaux. Seul le vent sifflait aux oreilles du jeune homme.

Silvia regarda une fois encore derrière elle avec la même expression angoissée. Vlad la suivait à une cinquantaine de pas. Elle cravacha son cheval et tira sur les rênes d'un geste brusque. Apeuré, le cheval se cabra, mordant furieusement son mors. Silvia le frappa une fois encore. Tous les muscles tendus, l'animal écumait de fureur. Vlad n'était plus qu'à quelques pas lorsqu'elle lâcha brusquement la bride en criant:

— Attrape-moi si tu peux !

Avant que Vlad eût pu reprendre ses esprits, le cheval de Silvia avait gagné une avance d'une centaine de pas. Cette fuite exaspéra le jeune homme. Ses mains se crispèrent sur les rênes, ses pieds s'enfoncèrent davantage dans les étriers. Jamais Lăstun n'avait couru si vite; quant au cheval de la jeune fille, il semblait être devenu fou. On eût dit un cheval sauvage. Silvia avait passé les deux bras autour de son encolure et cachait sa figure dans sa crinière. Ses deux mains blanches avaient saisi les rênes tout près du mors. Tout le corps tendu en avant, elle semblait murmurer quelque chose à l'oreille du cheval. Ses cheveux et la crinière de Corbeau, également noirs, flottaient et se confondaient dans le vent. Craignant de ne plus pouvoir la rejoindre, Vlad éperonnait sans cesse son cheval et, finalement, se mit à frapper l'encolure du plat de la main pour l'exciter, sans quitter des yeux Silvia dont il se rapprochait petit à petit.

Bientôt, ils sortirent de la jonchaie. Devant eux surgit le lac Lebăda entouré de saules et de plantes aquatiques. Silvia tourna brusquement vers la gauche, dans la direction de la forêt. Vlad prit le même virage. Lăstun avait ralenti de lui-même, au tournant, puis la course échevelée, terrifiante, reprit. Silvia galopait à présent entre les peupliers épars qui précédaient la bergerie. Vlad tira de nouveau sur la bride puis la relâcha aussitôt et se pencha en avant. Lăstun connaissait le chemin, et de plus, il avait compris ce que son maître voulait.

Les deux cavaliers passèrent à la vitesse de l'éclair, l'un suivant l'autre, près de la bergerie. Effrayés, les bergers suivis de leurs chiens se précipitèrent vers la clôture de l'enclos. Mais ni eux ni les mâtins, qui n'eurent même pas le temps d'aboyer, ne comprirent quelle sorte de tourbillon avait passé près d'eux. Seul Ciurea frappait l'air de son gros poing levé en criant joyeusement:

— Bravo, camarade ingénieur ! Allez-y ! Puis, se tournant vers les autres bergers, il leur dit, tout heureux: Enfin !

Lorsque les bergers, comprenant enfin de quoi il retournait, se furent mis à rire à leur tour, le chemin était déjà désert et l'on n'entendait plus qu'un bruit lointain de sabots perdu dans le murmure de la forêt voisine.

La distance qui séparait Vlad de Silvia diminuait à chaque instant... Cent pas... quatre-vingts... cinquante...

— Encore un peu, Lăstun, encore un peu !

Mais au même instant la voix de Silvia apaisait son cheval:

— Ho, Corbeau, ho ! Ho, Corbeau, ho !

Peu après, un bras vigoureux l'arrachait de sa selle. Soulevée en un clin d'œil, elle se retrouva entre les bras de Vlad. Son cœur affolé battait la chamade. Elle avait le regard brûlant, le souffle coupé. Frissonnante, elle noua ses bras autour du cou de Vlad, et, soudain, elle sentit sur ses lèvres un baiser prolongé, appuyé, troublant, doux comme dans un rêve.

— Vlad, mon amour ! murmura-t-elle.

Les chevaux soufflaient et s'ébrouaient. Lăstun avançait maintenant au pas, tournant la tête d'un air inquiet. Non moins inquiet, Corbeau le suivait en posant un regard interrogateur sur la charge que portait Lăstun, comme s'il se demandait: « Alors, c'est pour ça que nous avons tellement couru ? ».

Les feuilles de la forêt bruissèrent soudain plus fort avec un léger bruit de bronze, couvrant le murmure des premiers aveux.

✧

Après le départ de Silvia, Vlad passa de longues journées dans un état d'agitation qui ressemblait plutôt à l'ivresse des rêves.

Son amour lui insufflait confiance, énergie, force, élan. C'était un amour tout neuf qui plongeait des racines profondes dans son cœur ; un amour plein de fraîcheur et de chaleur, pareil à une flamme ranimée par le vent, avivée par la tempête.

...Le jeune ingénieur se leva, harcelé par toutes sortes de pensées. Il se souvenait que les semailles n'étaient pas terminées, que les tracteurs creusaient encore la terre en friche, que les membres de l'U.J.T. travaillaient déjà à la rizière, que Toma préparait l'hivernage du bétail et qu'au potager la fièvre de la récolte commençait à tomber. Il retourna à Bogata. Des bruits de voix, des crix furieux d'hommes qui se disputent lui parvinrent du jardin potager. Il jeta un regard sur les jeunes qui travaillaient à la rizière. A l'extrémité du potager, il s'arrêta, sidéré: les plants semblaient avoir été calcinés par un incendie. La gelée blanche tombée dans le courant de la matinée avait roussi tous les légumes d'un bout à l'autre du potager. L'emplacement du terrain, en contrebas et à proximité des marécages d'où montait une humidité permanente, avait contribué à la catastrophe. Les plantes potagères avaient pâli, les piments, les tomates et tous les autres légumes s'étaient amollis et ridés comme si leurs racines eussent été coupées. Vlad descendit de cheval et passa entre les plants, le front soucieux. « Codin a détruit le potager, pensa-t-il, la moitié de la récolte est perdue ! »

En arrivant aux hangars où se tenaient les journaliers, il était plein de colère et de haine. Des centaines, des milliers de caisses de tomates avaient été empilées jusqu'au plafond quelques semaines auparavant. Maintenant, elles suintaient et exalaient une odeur entêtante. A côté se trouvaient d'énormes tas de piments gras, de concombres et de choux depuis longtemps avariés par les pluies et par la gelée blanche. Une jeune

fille aux yeux noirs lui montra un amas de tomates encore vertes d'où coulait un jus jaunâtre à l'odeur nauséabonde.

— Quelle horreur ! s'écria-t-elle furieuse. On dirait du fumier !

— C'est tout ce qui est resté de notre travail ! se lamenta une autre.

— C'est lui qui est fautif ! cria une troisième en désignant Codin.

L'ingénieur se tenait un peu à l'écart, seul, regardant avec dégoût le liquide malodorant qui s'égouttait des caisses superposées. Mais son visage semblait de cire: l'orgueil et le mépris d'autrefois avaient disparu de son regard. Pourtant, c'est avec son ironie habituelle qu'il parlait aux gens, paraissant ignorer l'opinion qu'ils avaient de lui. Alors, l'un des journaliers, plus audacieux que les autres, se détacha du groupe et lui dit d'une voix pleine de menaces, mais presque triomphante:

— On vous l'avait bien dit, nous autres ! Parfaitement, monsieur Codin, ça vous mènera au bagne, cette affaire-là !

Codin le regarda par-dessus l'épaule et s'éloigna en silence, attentif à ne pas salir ses souliers dans la terre humide du sentier. Mais son silence était, en fait, une forme de lâcheté, et cela mit Vlad hors de lui. Abandonnant son cheval, il se précipita sur les traces de Codin:

— Attendez, camarade ingénieur ! C'est trop facile de vous en aller ! Quand je vous ai dit que les légumes ne doivent pas être *entreposés* mais aussitôt *transportés*, vous n'avez fait qu'en rire...

— Fichez-moi la paix ! Fichez-moi tous la paix ! lança Codin dans la direction des autres. C'est moi qui commande ici !

— Maintenant, vous allez devoir rendre des comptes ! répéta Vlad, menaçant.

Codin passa par les labours et rejoignit la charrette qui l'attendait sur la route. Il y monta et alla tout droit aux bureaux de l'exploitation, comme s'il eût craint d'être poursuivi. « Je dirai que c'est la faute à la *Centrocoop* !» songeait-il, apeuré.

Après son départ, les ouvriers se précipitèrent vers Vlad, attristés et même un peu honteux de ce qui était arrivé.

— Nous n'avons pas été assez énergiques, disait l'un, et puis nous n'aurions pas dû avoir confiance en lui !

— On a compris trop tard ce qui arrivait, voilà la vérité ! Il s'est fichu de nous !

— Une ville entière, qu'on aurait pu nourrir avec tout ce qui s'est perdu ici !

Vlad apprit que l'organisation du parti avait nommé une commission formée de Ciurea, de la femme du mécanicien et de Toma en qualité de spécialiste, pour enquêter la situation du potager. En ce moment, la commission discutait avec les chefs des brigades dans le réduit des jardiniers. Le jeune ingénieur s'y précipita sans plus attendre.

Le lendemain matin, Codin fut appelé par téléphone chez le procureur du district. Il avait passé la soirée avec Noutza, la femme du comptable, et avait beaucoup bu, mais c'était surtout pour se donner du courage, car il était rongé par une terreur qu'il s'efforçait de cacher non seulement aux autres mais aussi à lui-même. Le matin, il s'éveilla, effrayé par des

coups frappés à la porte. Son sommeil avait été lourd et troublé, comme s'il eût nagé toute la nuit dans de la fange. Il s'était levé la tête lourde, la bouche pâteuse et amère, avec de forts maux de tête, et c'est en titubant qu'il avait traversé la distance qui le séparait de la porte. Il ouvrit en grommelant et passa par l'entrebaillement sa tête bouffie, violacée, aux cheveux ébouriffés.

Le gardien de nuit lui tendit un papier en lui expliquant que le téléphone venait de sonner à cette heure matinale. Codin lui arracha le papier des mains et lui claqua la porte au nez. Il lut la note qu'on venait de lui remettre. Mais bientôt le papier se mit à trembler dans sa main. Codin pâlit, tout son sang reflua vers son cœur dont l'angoisse accélérait les battements. Il n'avait plus du tout envie de dormir. Codin jeta un regard apeuré vers la porte, puis relut la note à l'écriture maladroite et appuyée que le veilleur de nuit lui avait remise. Petit à petit sa figure reprit une couleur normale et sa main cessa de trembler. Codin s'était tranquillisé. L'espace d'un instant, une étrange lumière brilla dans son regard. « Que je suis bête ! se dit-il pour se donner du courage. Il n'y a pas de quoi s'effrayer. Les termes dans lesquels elle est rédigée sont clairs et même polis: *Vous êtes invité à vous présenter*... » Il n'acheva pas. Probablement, on voulait lui demander un renseignement dans une affaire quelconque... Mais la pensée qui l'avait épouvanté au début lui revint de nouveau à l'esprit; non, c'était sûrement à cause du potager. Ces gens-là ne parlaient-ils pas de cent wagons? Tout ça, c'était la faute de Nistor ! Où diable avait-il déniché ce type de la *Centrocoop*? Codin porta ses poings à ses tempes et se mit à se lamenter, errant çà et là, sans but, à travers la pièce. « Je lui ai pourtant dit que ce bonhomme n'était pas sérieux, qu'il nous ferait avoir des ennuis ! Mais ce vieux renard de Nistor ne veut écouter personne ! Que le diable l'emporte ! Ah, il s'entend à faire tirer les marrons du feu par les autres !»

Finalement, il se calma de nouveau, écartant de sa pensée le danger qui le menaçait et qu'il sentait tout proche. Il essayait de se consoler en se répétant sans cesse une idée à laquelle il était le premier à ne pas croire: « Je ne suis pas responsable si la *Centrocoop* n'a pas emporté la récolte à temps. Est-ce ma faute si nous avons produit plus que la quantité prévue au contrat? La *Centrocoop* était obligée...» Mais cette pensée s'envola bientôt pour faire place à une autre: « Et vous-même — pourrait lui demander le procureur — vous, en qualité d'ingénieur en chef de l'exploitation, quelles mesures avez-vous prises?»... « Quelles mesures? se demandait-il à son tour. J'ai bêtement suivi les conseils de Nistor et de Georges... Ah mais, s'ils se figurent qu'ils s'en tireront comme ça !... Je les entraînerai dans ma chute !... Je mangerai le morceau, moi !... « Monsieur le procureur — dirait-il au magistrat — le contrat a été sciemment exagéré, voilà la vérité !... Alors, quand l'exploitation a prouvé qu'elle était en mesure de produire la quantité voulue — et même davantage — la *Centrocoop* n'est plus venue prendre livraison de ce qui lui revenait aux termes du contrat»... « Bon, lui dirait le procureur, mais pourquoi avez-vous toléré cela? Qu'avez-vous fait quand vous avez vu que le contrat n'était pas respecté?»...

Cette fois, il ne trouva plus de réponse à se donner, mais il se calma de nouveau assez vite car une autre idée lui était venue... Peut-être qu'on l'appelait pour l'interroger sur les affaires de Nistor, de Georges et de Mădărache... à propos du potager, du poisson, des étangs... « J'ignore tout de ces histoires ! Le procureur n'a pas d'où savoir que j'ai été en relations d'affaires avec eux... L'argent n'a pas d'odeur... On ne possède aucune preuve contre moi !»

Mais cette fois encore il se rendit compte qu'il se leurrait. Avec un calme voulu, forcé, il se mit à se raser. Il se savonna rapidement, s'examinant soigneusement dans la glace, gonflant les joues, fronçant le front. Oui, c'est ainsi qu'il parlerait au procureur; il le prendrait de haut... Après tout, il était ingénieur-diplômé et il avait fait ses études en Occident... Il dirait qu'il avait sacrifié sa carrière et même sa vie en acceptant de rester dans ces marécages puants... Mais quand il leva le rasoir, sa main tremblait... Il eut beaucoup de peine à se raser et se fit plusieurs entailles qui barbouillèrent de sang sa figure et son cou.

Il se vêtit et se dirigea vers les bureaux. Nistor, qui avait été parti à la fabrique de sucre de Giurgiu pour une livraison de betterave, était rentré dans le courant de la nuit. Il avait eu vent de l'affaire et attendait l'ingénieur. Sa petite taille lui donnait l'air d'un rat tournant autour de la table. Il tenait les mains derrière le dos et marchait à pas menus. Sa figure était rouge de colère. Ses habits flottaient autour de lui et lui donnaient un air plus ridicule que jamais. En apercevant Codin, il lança un coup de pied à la chaise qui se trouvait sur son passage et arpenta la pièce de plus belle. Codin entra, très maître de lui, exhalant une discrète odeur de parfum. Il posa sur la table le papier qu'il avait reçu et dit, comme vexé par son contenu:

— Et voilà ! Voilà dans quel guêpier vous m'avez fourré ! Mais vous ne vous figurez pas, je pense, que je serai assez bête pour me taire !

Nistor s'arrêta brusquement, les mains toujours derrière le dos. Il lança à Codin un regard rusé, dur, coupant, et demanda, en s'efforçant de se maîtriser:

— Que voulez-vous dire? Le son de sa voix était grave, menaçant.. Allons, dites ! Dites tout ce que vous avez sur le cœur !

— Vous le savez parfaitement ! répliqua Codin. Vous le savez mieux que moi ! Moi, je ne suis qu'une victime ! C'est vous qui m'avez...

Nistor fit un pas en avant et vint se planter devant lui. Ses yeux lançaient des éclairs et le petit papillon noir de sa moustache tremblait sous son nez. Les muscles de son visage se crispaient spasmodiquement.

— Ecoutez ! grinça-t-il. Reprenez vos esprits et écoutez-moi bien ! Je vous en avertis, ce ne sont pas eux qui vous fourront en prison, c'est moi !... Et il resta quelques instants immobile, le doigt levé dans un geste de menace, foudroyant l'ingénieur du regard. Puis, pivotant sur les talons, il se remit à arpenter la pièce. Codin se taisait; cette riposte le prenait au dépourvu. Il tendit le bras pour saisir le papier qu'il avait apporté, mais Nistor l'avait déjà recouvert de la paume de la main... Je tiens à vous rappeler seulement, reprit le comptable à voix basse, que c'est vous qui avez signé tous les papiers, et que chaque fois vous

avez touché votre part ! Auriez-vous donc oublié tous les billets de banque que vous avez empochés?... Et il faisait le geste d'encaisser de l'argent. Puis il reprit sa grosse voix et plissa ses yeux roublards: Je puis aussi vous rappeler que vous avez envoyé directement à Bucarest des camions sans passer par la *Centrocoop*, d'accord avec Georges. Où est passé leur chargement? Enfin, ouvrant les yeux tout grands et prenant une voix douce, presque caressante, il ajouta: Mais ce n'est pas pour cela qu'on vous a convoqué !... Codin sursauta et attendit que Nistor eût fini de lire le papier. En fait, le comptable pensait à autre chose... « Cette chiffe de Codin ne doit pas savoir que notre but était justement la dégradation des légumes...» (Georges le lui avait expressément recommandé: « Faites en sorte que les cochons mêmes n'en veuillent pas !»)... « Sabotage» ! se disait Nistor, et il songeait à l'argent que Georges lui remettrait pour cela... Quand il releva les yeux, il avait une expression paisible et il dit aimablement à Codin: Ne craignez rien, ils n'ont aucune preuve ! Si c'est pour ce qui se passe au potager mettez tout sur le dos de la *Centrocoop*.

— C'est bien ce à quoi j'ai pensé, dit timidement Codin. Seulement, voilà...

— Pour ce qui est de Georges, je vais le prévenir, comptez sur moi. Je pars demain pour Bucarest. Et maintenant, dépêchez-vous ! fit Nistor en lui tendant le papier. Vous n'avez rien vu, rien entendu, vous ne savez rien, compris?

Codin hocha la tête d'un air résigné, mais son regard était trouble et froid, comme embué. On voyait clairement que ses pensées étaient ailleurs...

✧

L'heure était déjà avancée, mais Nistor ne se résignait pas à s'éloigner de l'armoire aux portes grandes ouvertes et aux tiroirs vidés. Il avait encore un genou en terre, car il s'était baissé pour mieux fouiller partout. Sa maigre figure aux traits tirés semblait figée et son regard exprimait l'ahurissement en même temps que la terreur. Les petits poils noirs et drus de sa barbe assombrissaient davantage encore son visage. Ses yeux semblaient faits de verre noir et opaque, sans la moindre lueur.

Au bout d'un temps, il tourna la tête. La pièce était complètement sens dessus-dessous, comme si la tempête avait passé par là. Il n'y avait plus de draps sur le lit; la carpette naguère accrochée au mur en avait été arrachée avec les clous; près de la petite table du coin que ne recouvrait plus le napperon brodé, un flacon de parfum à bon marché était renversé, remplissant toute la maison de son odeur écœurante; une petite valise était encore ouverte auprès du poêle et l'on pouvait distinguer au fond quelques pièces de lingerie féminine; dans l'armoire, il n'y avait plus que des vêtements d'homme, petits, étriqués, pareils à des costumes d'enfant. Seul le rideau pendait toujours devant la fenêtre et aussi le morceau de toile sur lequel Nutza avait brodé, dans les premières années de leur mariage: *Belle épouse et bonne table vous font la vie enviable.*

Nistor eut un brusque soubresaut comme si quelqu'un lui eût donné un coup de poing; mais bientôt il se pencha de nouveau sur les tiroirs vides, tâtonnant de ses mains tremblantes pour les explorer jusqu'au fond. Il cherchait désespérément quelque chose, en poussant des gémissements et des soupirs lugubres.

— Ah, Nutza, Nutza, comment as-tu pu me faire ça, à moi ! Pourquoi es-tu partie ? Qu'est-ce qu'il te manquait, ici ? Rien, rien ! Oh, Nutza, Nutza !

De nouveau, il regarda l'armoire d'un air pétrifié.

Mais tout à coup il découvrit dans l'un des tiroirs une feuille froissée. Il la prit, la déplia fébrilement et la lissa du plat de la main. C'était un billet bleu, brillant, de mille lei. Alors, il n'y tint plus:

— Ah, le cochon ! C'est lui qui t'a appris à me voler mon argent. Toi, tu n'aurais pas eu le cœur de faire ça !

Il se mit à pleurnicher en pensant à son argent, à cet argent qu'il avait amassé dans ses tiroirs pendant deux ans, jour par jour, sou par sou; tout ce qu'il avait reçu de Georges, de Mădărache, des autres...

— Tu as perdu patience, disait-il encore en pensée à Nutza. Tu as perdu patience, et ce n'était plus que l'affaire de quelques mois !

Nistor avait mis de l'argent de côté pour pouvoir acheter, au printemps, une petite maison à Bucarest, et s'y installer avec sa femme. Il n'était pas en peine de trouver du travail, non ! Georges lui aurait sûrement obtenu une place dans une coopérative. Et comment, encore ! Mais maintenant, tous ces rêves s'étaient écroulés...

Il fouilla aussi dans l'autre tiroir et, soudain, s'immobilisa. Sa main venait de toucher un morceau de métal froid. Après avoir jeté un regard craintif vers la porte puis vers la fenêtre, il sortit l'objet et l'examina. C'était une Croix de Fer, décoration hitlérienne qu'il avait reçue en 1941 à Odessa... « Jamais je n'oublierai ces journées-là ! pensait Nistor. L'armée avait déjà passé, et nous étions restés, nous, les gendarmes du colonel Jack Frangopol, pour maintenir l'ordre». Et c'est pour avoir fait régner l'ordre dans son secteur par la baïonnette et le nœud coulant qu'il avait reçu cette décoration. Il y avait eu de cela dix ans à l'automne. En ce temps-là, il passait d'une potence à l'autre, poussant de la pointe de son sabre les corps qui se balançaient au bout des cordes...

Nistor n'avait pas voulu servir dans la gendarmerie, mais il faut croire que le destin l'avait voulu ainsi. Son père, qui tenait un cabaret et une auberge à l'enseigne des « Trois Hussards», voulait mordicus le voir officier. Il aimait entendre le grincement des bottes, le cliquetis des éperons et des sabres dans son cabaret, il voulait que tout le faubourg sût que son fils était devenu quelqu'un. Mais celui-ci n'avait rien voulu entendre. « Il n'y a que les abrutis et les va-nu-pieds qui entrent dans l'armée !» s'était-il écrié. Et il s'était inscrit à la Faculté de Droit. Mais, deux ans après la fin de ses études, c'était toujours son père qui lui assurait la subsistance. Personne sans doute ne lisait la plaque de cuivre qu'il avait fait apposer au mur de sa maison et sur laquelle il avait fait graver en caractères bien visibles: *Aristide Nistor, avocat*...

En 1940, pour ne plus entendre les récriminations de son père et surtout pour se soustraire à un ordre de mobilisation probable, il avait quand même fini par entrer dans la gendarmerie. Il y était parvenu plus facilement qu'un autre parce qu'il avait fait son droit. Puis vint la guerre. Il passa deux ans à Odessa en qualité d'officier de gendarmerie. En 1944, tandis que l'armée soviétique victorieuse repoussait les hitlériens vers Berlin, Nistor s'était souvenu de toutes ses victimes, de tous ceux qu'il avait fait torturer, fusiller et pendre à Odessa. Affolé, il avait essayé de faire perdre sa trace. Quittant la gendarmerie, il s'était fait notaire à Poiana, village dont Ianco était le maire et où Codin possédait encore un reste de domaine...

...Le comptable sortit brusquement de sa rêverie. Il fixait toujours la décoration qui s'était réchauffée dans le creux de sa main. Il se souvint de nouveau de son argent disparu, de la fuite de Codin et de Nutza, et il en éprouva un violent dépit. Jetant furieusement la décoration dans le tiroir, il lança un grand coup de pied à l'armoire qui vacilla.

Toute la journée, il avait couru pour payer les salaires des travailleurs. Il était rentré à la nuit tombante, gelé et transi, impatient d'apprendre ce que Codin avait fait chez le procureur. Mais en pénétrant chez l'ingénieur il avait trouvé la chambre vide. Une pensée lui était venue aussitôt: « Il a dû déguerpir ! Il était trop poltron et trop lâche pour pouvoir se défendre contre *eux* ! » « Ah, quelle canaille !» s'était-il écrié à haute voix. Cette pensée se trouva entièrement confirmée lorsque le comptable fut rentré chez lui.

...Nistor alla s'asseoir sur son lit. Immobile, il se tenait la tête à deux mains. Mais ce n'était plus à Nutza, ni à Codin, ni à son argent qu'il pensait. Ce qui le préoccupait, c'était uniquement son propre avenir. Car il se rendait compte que les choses allaient peut-être prendre pour lui une tournure plus favorable. Codin avait fui, c'est donc qu'il était coupable ! Il fallait donc rejeter sur lui tout ce qui s'était passé, sans hésiter... Comme Nistor en était là de ses réflexions, il perçut un bruit de pas et de voix sous sa fenêtre. « C'est le bureau de l'organisation du parti qui se réunit, songea-t-il. Codin leur a joué un mauvais tour. Ils vont encore s'agiter toute la nuit»... Mais, à force de penser à *eux*, la peur le reprit. Le fait que Codin était maintenant aux abois prouvait à Nistor qu'il n'y avait pas à plaisanter avec ces gens-là. Il croyait sentir dans son dos une main griffue prête à le happer par la nuque. Devait-il se sauver lui aussi? Mais cette pensée s'en fut aussi vite qu'elle était venue. Il n'allait pourtant pas leur donner des raisons de le soupçonner !... Tout à coup, une nouvelle idée fit flotter un sourire sur ses lèvres... Non, il ne fuirait pas, lui, quand il était tellement plus simple de poursuivre la tactique suivie jusqu'ici ! Il allait se rapprocher d'*eux* le plus possible ! Mais l'argent? De toute façon, il lui fallait remplacer l'argent envolé. Il se leva, vida de son contenu la petite valise qui se trouvait près du poêle et la poussa sous le lit. C'est là qu'il mettrait désormais son argent.

Il quitta brusquement la pièce et se dirigea en courant vers le bureau dont la fenêtre était éclairée. Il y trouva Badea, Vlad, Ciurea, Toma

et Zamfir en compagnie de quelques autres travailleurs du potager. Lorsqu'il entra, toutes les têtes se tournèrent vers lui, exprimant la surprise. Le comptable avait une figure de déterré.

— Camarades, balbutia-t-il, Codin a fichu le camp !

Sa grosse voix semblait brisée par l'émotion.

— Bon, bon, grommela le mécanicien paisiblement, nous le savons !

...Le lendemain, Nistor partit pour le chef-lieu du district avec Badea. Ils se rendirent à la succursale de la Banque d'Etat, où, avec l'appui du Comité de district du parti, on leur alloua les fonds nécessaires à la construction de la digue. Mais comme il fallait en outre l'accord du ministère et celui de la Banque d'Investissements, Nistor partit pour Bucarest.

Au cours d'une seule journée, il obtint les approbations du ministère et de la banque. Il n'eut pas trop de peine à se les procurer car, à la fin de l'année, les fonds d'investissements n'étaient plus bloqués. Mais Nistor se disait: « Je leur ferai croire que je me suis donné un mal de chien et que c'est seulement à force de démarches que j'ai pu obtenir les fonds, tout ça, pour notre chère ferme d'Etat. Mais leur joie sera de courte durée. Que peut-on faire de cet argent maintenant, au seuil de l'hiver? On travaillera encore une ou deux semaines, mais ensuite le froid fera cesser les travaux et, la nouvelle année venue, les sommes qui n'auront pas été employées devront être retournées au budget de l'Etat... La belle affaire qu'ils ont faite !» Et il riait tout seul en descendant les degrés de marbre du grand escalier du ministère.

Le train pour Zăvoiu ne partant qu'après minuit, Nistor eut le temps de passer chez Georges. Par chance, il le trouva à la maison; Georges s'apprêtait justement à se mettre au lit. Nistor se glissa discrètement par l'entrebâillement de la porte puis, après avoir déposé sa serviette de cuir sur un fauteuil, se mit à raconter d'une voix effarée:

— Monsieur Georges, un grand malheur est arrivé ! Je suis accouru pour vous dire...

— Chut ! l'interrompit Georges, furieux, l'oreille collée à la porte.

Nistor ouvrit de grands yeux et le regarda sans comprendre.

— Personne ne vous a filé? demanda l'autre d'une voix rauque.

— Moi? répondit le comptable, épouvanté. Pourquoi m'aurait-on filé?... Et il ajouta d'une voix tremblante: Mais non, voyons, personne !...

On entendait pourtant, dans l'escalier, un bruit de pas étouffés. Près de la porte, Georges se tenait immobile, crispé. Nistor se sentait à présent en proie à une véritable panique. Ses larges pantalons de tissu léger tremblaient sur ses jambes sèches comme des sarments. Mais il se tranquillisa bien vite: le bruit de pas alla se perdre dans les étages supérieurs. Georges s'éloigna de la porte et lui fit signe de prendre place dans le fauteuil. Nistor s'assit gauchement, serrant sa serviette sous le bras. Le fauteuil était assez bas mais les courtes jambes du comptable pendaient quand même dans le vide.

— Allons, dites ! ordonna Georges en s'arrêtant devant lui, les mains dans les poches. Vite et sans longueurs inutiles !

— Vite et sans longueurs, répéta Nistor à voix basse, en levant un doigt. Eh bien, voilà ! On a découvert que Codin avait laissé avarier cent wagons de légumes, et cet imbécile a pris la fuite ! Quand le procureur l'a convoqué, il a pris le large. En enlevant ma femme et en emportant mon argent !... ajouta-t-il lamentablement.

— Pourquoi me racontez-vous tout cela? l'interrompit Georges, irrité. Qu'ai-je de commun avec Codin? Qu'il aille...

Nistor se demandait où l'autre voulait en venir. Lorsqu'il eut compris que Georges essayait de se soustraire à toute responsabilité, il eut un sourire triomphant.

— C'est que, voyez-vous, Monsieur Georges, ce n'est pas aussi simple ! Ces légumes, comme qui dirait, étaient destinés à la coopération. La *Centrocoop* ne les a pas fait prendre à temps. Le contrat qu'elle avait passé avec nous au printemps était excessif, alors, elle ne l'a pas respecté. Tout ça me semble très clair ! Et la signature de la *Centrocoop*, dans le cas présent, c'est celle... (ici, Nistor cligna de l'œil et répéta en baissant la voix)... dans le cas présent, c'est celle de... Georges Iancoulesco !

Georges lui tourna le dos et se mit à arpenter la pièce les mains dans les poches. « La canaille ! pensait-il. Ah, c'est toujours le même vieux renard ! Il a compris que je ne pourrai pas me contenter d'invoquer l'insuffisance des moyens de transport. Ce serait un motif valable pour ceux de la ferme, mais pas pour la *Centrocoop* ». Puis il se rappela que Jack Frangopol avait exigé catégoriquement qu'il mît un terme à cette comédie. Sans trop savoir quel parti prendre, il s'arrêta en face de Nistor. « Il veut me faire chanter — pensa-t-il, enfin édifié — mais puisque je dois en passer par là... »

— L'Etat, continua Nistor qui avait repris courage, ne peut pas perdre une telle somme. C'est donc à vous qu'il s'en prendra pour commencer. Codin n'est plus là, allez donc lui demander des comptes !

Georges reprit sa promenade puis s'arrêta de nouveau devant Nistor. Il avait toujours les mains dans les poches.

— Pouvez-vous faire quelque chose? demanda-t-il sans détours.

Nistor baissa les yeux, cachant à grand-peine sa satisfaction. Il pensait à ses tiroirs vides, à la valise qu'il avait poussée sous le lit et qu'il lui fallait remplir jusqu'au printemps. Il savait parfaitement ce qu'il avait à faire: charger Codin de tous les crimes ! Il leva la main et frotta deux doigts l'un contre l'autre, ce qui signifiait sans équivoque: de l'argent. Georges se dirigea vers le portemanteau, fouilla dans les poches de sa vareuse en cuir, revint en tenant à la main un paquet de billets de banque et se mit à les compter rapidement:

— Dix, vingt, trente, quarante...

...Pendant ce temps, dans la petite cuisine contiguë où Ianco, le spécialiste en riziculture, s'était caché l'été dernier, Nutza et Codin se chamaillaient. L'ingénieur, furibond, exprimait par gestes son intention de quitter sans retard leur cachette et Nutza le repoussait, obstruant de son corps massif toute la largeur de la porte. De temps en temps, elle levait sa grosse main dont les chairs tremblaient comme de la gélatine et le menaçait du doigt.

— Pourquoi m'a-t-il traité d'imbécile? murmurait Codin, les mâchoires crispées.

— Laisse-le tranquille, mon poulet! suppliait Nutza. Laisse-le tranquille, il a été bon pour nous.

— Lui, bon? Sans blague? Il a été stupide, pas bon!

— Calme-toi, mon poulet! gémissait Nutza.

Finalement, Codin se calma, ce qui était d'ailleurs la seule solution. Nutza, triomphante, posa un baiser sur son front. Codin détourna la tête d'un air dégoûté. Pendant ce temps on entendait, à travers la porte, la voix de Georges qui comptait ostensiblement l'argent à haute voix. Enfin, la porte grinça et se referma derrière Nistor. Nutza poussa un soupir de soulagement.

— Ouf! Heureusement qu'il ne nous a pas trouvés ici, minauda-t-elle de sa voix fluette. J'en serais morte de honte, mon chéri!

L'ingénieur n'eut pas le temps de répondre, Georges venait d'entrer. Il s'arrêta en face de Codin et lui dit avec une précision de commerçant:

— Vous avez pris note de la somme que je lui ai donnée, n'est-ce pas?

— J'ai pris note, murmura Codin.

— Eh bien, fit Georges, aboulez!

L'ingénieur hésita un moment, puis ouvrit lentement sa serviette, en proie à une douleur qui le faisait grimacer, comme s'il eût ouvert sa propre poitrine. D'une voix éteinte et d'une main tremblante, il compta l'argent dans la paume de Georges, puis il referma la serviette avec la même lenteur. Pensant à Nistor, il se disait: « L'ignoble vieux renard! Il s'est arrangé pour reprendre une partie de son argent!»

Après le départ de Georges, il se tourna vers Nutza qui le regardait sidérée et murmura, comme s'il la tenait pour responsable de tout ce qui arrivait:

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on peut faire avec ce qu'il nous reste? Combien de temps cela pourra-t-il nous suffire?

✧

Les derniers wagonnets de terre déchargés au haut de la digue furent recouverts par les premiers flocons de neige. Il avait fait beau jusqu'aux environs du Nouvel An. Il est vrai que parfois le temps avait paru se gâter, que des giboulées étaient tombées et que certains jours la bise glaciale avait apporté une fine poussière de neige dont chaque particule piquait comme une aiguille, mais la terre n'avait pas gelé. Le plus souvent, le soleil avait été assez fort pour dissiper les brumes amoncelées sur les étangs. Aussi la neige avait-elle recouvert une terre encore chaude.

Et, tout à coup, ce fut l'hiver, un hiver terrible, avec des tourmentes de neige impitoyables, des nuits glacées. La plaine était devenue le domaine des bandes de loups qui avaient traversé le Danube couvert de glace.

Durant les nuits plus froides, errant parmi les tourbillons de neige poudreuse, les loups attaquaient même les bergeries, les écuries et les étables. En plein jour, ils avaient déchiqueté un cheval égaré dans le désert blanc des marais. Seule l'énergie des bergers et des palefreniers orga-

nisés en équipes était parvenue à limiter les dégâts. Et c'était la peur des loups qui avait obligé Ianco, le spécialiste de la rizière, à quitter sa hutte pour venir s'installer dans les bâtiments de la ferme.

La rigueur inattendue de l'hiver avait rendu pénible l'existence des hommes. Le travail à la ferme allait de plus en plus doucement. Mais la présence bienfaisante de l'épaisse couche de neige faisait espérer une récolte extrêmement abondante. Ciurea était le seul à se faire du mauvais sang, et, un jour, il avait même avoué son inquiétude:

— Au printemps, nous aurons des inondations, camarade ingénieur. Un hiver comme celui-là fera monter les eaux jusqu'au village. C'est comme ça que ça s'est passé en 1929, et aussi pendant la dernière guerre...

Ces paroles avaient assombri la joie générale. Vlad et Badea songeaient déjà aux mesures qu'il allait falloir prendre pour préserver la ferme de l'inondation.

A cela près, la vie suivait son cours habituel. Toutes les énergies étaient concentrées sur la réparation des tracteurs, des machines et des outils, ainsi que sur la préparation des travaux agricoles de printemps. De plus, le mécanicien avait passé un certain temps à s'occuper de la qualification professionnelle d'une nouvelle série de tractoristes. Mais il avait dû interrompre cette activité pour aller suivre un cours d'agriculture de deux mois. En se rendant à l'école, il était passé chez le procureur du district pour voir où en était l'affaire Codin. A sa grande surprise, il apprit que Nistor était venu là quelque temps auparavant et, de son plein gré, avait apporté un témoignage accablant pour l'ingénieur en fuite, « lequel était seul coupable — disait Nistor — des pertes causées à la ferme d'État» du fait des dégâts causés aux cent wagons de légumes. Badea était reparti de là fort perplexe. « Que veut donc le comptable? se demandait-il, il n'était donc pas de mèche avec Codin?» Mais il ne pouvait que se réjouir de constater que Nistor n'était pas ce que tout le monde avait cru.

A Zăvoiu, Vlad travaillait sans relâche dans son laboratoire, analysant divers échantillons des terres récemment déboisées, faisant des plans et des comptes pour le printemps et pour l'été. Toma travaillait plus que tous les autres. Il s'était vu confier l'élevage des chevaux, des vaches, des porcs, de la volaille, des moutons. Par bonheur, il recevait une aide compétente et permanente de la part de Ciurea, de sorte qu'il pouvait disposer de tous ses après-midi. Le plus souvent, il était encore au laboratoire sur le coup de minuit. Silvia l'avait fait inscrire à l'Institut et lui envoyait régulièrement tout ce dont il avait besoin pour ses études.

Ainsi, la vie de la ferme suivait-elle dans le calme son cours habituel; chacun s'astreignait à son travail et attendait impatiemment le printemps. Seul Nistor était tourmenté par des pensées secrètes.

A cause du mauvais temps, il n'avait plus quitté la ferme et n'avait pu se procurer d'autre argent pour la petite valise cachée sous son lit. Le printemps approchait et l'idée qu'il ne pourrait pas aller s'installer à Bucarest comme il l'avait projeté le faisait écumer de rage. De Nutza,

il ne se souvenait plus que lorsqu'il faisait figurer dans ses comptes les sommes qu'elle avait emportées en s'en allant.

Vers la fin de janvier, quand l'hiver se fut un peu adouci, il alla faire un tour dans le village, chez Mădărache. L'ancien intendant des étangs était allongé sur son lit, les mains nouées sous la nuque, la plante des pieds contre le poêle. Il avait son air aigre de tous les jours. La chaleur qui régnait dans la pièce avait rougi et affaissé ses joues généralement bouffies. Rêveur, il levait les yeux au plafond. Quand Nistor lui toucha l'épaule, la ligne de ses lèvres minces et droites s'allongea, s'essayant à esquisser un sourire. Il s'assit sur son lit en laissant pendre ses pieds enveloppés de bandes de toile.

— Que devenez-vous? demanda Nistor en lui jetant un regard fourbe par-dessous ses sourcils.

— J'essaie de vivre, que voulez-vous que je devienne d'autre? marmonna Mădărache... Tant que je pourrai encore résister...

— Naturellement, répliqua sévèrement le comptable. Les autres, vous vous en moquez bien !

— Comme si *les autres* avaient souvent pensé à moi ces derniers temps ! répliqua Mădărache.

Nistor s'assit à côté de Mădărache et ils se mirent à parler de la rigueur de l'hiver, de la ferme d'Etat, enfin de choses et d'autres. Puis Nistor aborda le sujet qui lui tenait à cœur:

— Alors, Monsieur Mădărache, qu'est-ce qu'on fait? L'hiver passe, et nous sommes là à nous tourner les pouces.

Mădărache se gratta la nuque et posa sur son interlocuteur un regard inexpressif, sans répondre.

— Alors, on ne fait plus rien? Rien de rien?

— Ben voilà, fit enfin Mădărache, il y aurait peut-être quelque chose à faire.

Les yeux vifs de Nistor étincelèrent. Vivement, avec impatience, il demanda:

— Et quoi donc?

— Attendez...

Mădărache se leva, passa dans l'entrée et revint avec une bourriche pleine de poissons, puis s'accroupit en face de Nistor, fit sauter le couvercle d'osier et dit avec un sourire entendu: commerce de poissons *apprivoisés*.

Nistor se pencha sur la bourriche, y fourra la main et en sortit une grosse carpe aux écailles larges et brillantes, encore humides. Il voulut la soulever mais, voyant que la queue de la carpe continuait à balayer le sol, il tourna vers Mădărache un regard interrogateur.

— Ça vient de la vallée de Bogata, expliqua l'autre. Je suis rentré au petit matin, c'est pour ça que j'avais posé mes pieds contre le poêle ! Par ce froid, si on fait un trou dans la glace, il suffit de remuer l'eau avec une rame et le poisson s'amène en flottant doucement.

Le comptable approcha son nez de la tête du poisson et fit la grimace. Il examina les ouïes: elles étaient violettes.

— Mais il est crevé, votre poisson, Monsieur Mădărache ! s'écria-t-il.

— Et puis après? protesta Mădărache, vexé. Quoi, il pue? Si vous saviez combien j'en ai pris et combien j'en ai vendu, autrefois, de ce poisson *apprivoisé*... Des wagons! Les ouïes? Aucune importance! Une goutte de sang d'oiseau et ça y est, elles sont rouges pour l'éternité.

Nistor reposa la carpe dans la bourriche et demeura pensif. Mădărache vit cependant que ses yeux brillaient, comme toujours quand il s'agissait d'argent. Il se pencha et secoua plusieurs fois la bourriche comme si le poisson s'y fût débattu.

A quelque temps de là, un soir, cinq ou six tractoristes et quelques bergers, Ciurea en tête, faisaient le guet dans un épais buisson. Ils étaient venus à la tombée de la nuit, porteurs de pelles et de pioches, et avaient creusé, dans un grand amas de neige que la tempête avait formé au cœur du fourré, un vaste trou rond où ils étaient à l'abri du vent et des regards. Ils s'y engouffrèrent, cependant que l'un d'eux, caché par des roseaux, épiait les alentours. Les autres étaient assis sur des tas de joncs, enroulés dans des manteaux doublés de peaux de mouton, et fumaient en cachant leurs cigarettes dans le creux de leurs mains. Il ne neigeait plus, mais le vent déplaçait encore, de çà de là, des voiles de neige poudreuse et fine. Une poussière argentée presque imperceptible semblait courir sans arrêt au-dessus de leurs têtes.

— L'autre jour, racontait Ciurea, le camarade ingénieur et moi, on venait par ici à cheval, histoire de voir les labours et la digue, quand j'aperçois des pas de renard dans la neige, du côté de la colline. Nous allons de l'avant et qu'est-ce qu'on voit? Encore de nouvelles traces! « Camarade ingénieur, que je dis, les renards ont été prendre du poisson». Il a souri; ça lui paraissait bizarre, cette histoire-là. Mais vous savez comment il est: il écoute, il ne dit rien, mais il réfléchit. Et puis, au bout d'un moment, il me dit: « C'est vrai!» Moi, j'étais un peu fâché, parce que, ces marais, je les connais comme personne au monde. Un peu plus loin, je vois d'autres foulées, mais je ne dis rien. Je jette un coup d'œil au camarade ingénieur: il commençait à s'intéresser au passage des renards... Attendez, c'est pas tout! On contourne un amoncellement de neige pour aller vers notre abri, et on tombe sur un tas de poissons gelés et à moitié mangés... « Eh bien, camarade ingénieur, que je fais, qu'est-ce que vous en dites?»... « Vous avez eu raison» qu'il me répond en souriant, comme s'il était content de voir que je ne m'étais pas trompé. J'ai d'abord pensé qu'il devait y avoir un trou dans la glace et que le poisson était venu respirer, qu'il était mort de froid et que le renard l'avait flairé. Mais hier j'ai vu planer des vautours venus de la Dobroudja. Ils tournaient en rond au-dessus de Bogata... « Hé, que je me suis dit, ils ont vu un cadavre. Pas possible autrement!» Alors, je suis allé y voir. Et qu'est-ce que vous pensez que j'ai trouvé? Ben, ce que vous avez pu voir vous aussi: des trous dans la glace, qu'on avait fait exprès; et il n'y a pas longtemps de ça puisque la couche de glace par-dessus était toute mince. Et puis, à côté, un tas de poissons morts qu'on avait laissé tomber par mégarde parmi

les roseaux. J'ai tout de suite pensé : « Il y a une main d'homme là-dessous ! Quelqu'un qui pille notre bien !»

Les autres ne bronchaient plus. Ils en oubliaient de fumer leurs cigarettes tellement ils étaient impatients d'entendre la suite. Une buée épaisse se répandait autour de la bouche du vieux berger lorsqu'il parlait, et le feu de sa cigarette éclairait sa moustache grise et le bout de son nez chaque fois qu'il aspirait la fumée.

— Et je sais qui c'est, poursuivit Ciurea, excitant leur curiosité. Il n'y avait que *lui* pour faire des affaires d'or, du temps de Frangopol, en vendant du *poisson apprivoisé*.

— Mădărache ? demanda en sourdine l'un des hommes.

— Oui, dit Ciurea. Ah, si jamais je le prends, celui-là !... Il parlait avec haine, avec passion. On entendait grincer ses dents. Pour commencer, je ne lui ferai rien de plus que de l'obliger à manger du poisson cru. Il m'en a fait autant quand j'étais jeune. Seulement, moi, je lui en donnerai de celui-ci, qui est crevé !

A ce moment, on entendit le signal discret du guetteur.

— Comment ? Quand ça, camarade Ciurea ? demanda un des hommes, un gars grand comme une armoire à glace.

— Chut ! Les voilà !

Ce ne fut que l'affaire d'un instant. Les bergers et les tractoristes bondirent de leur trou et se précipitèrent, pelles levées. Un tumulte se produisit dans la jonchaie. On entendit des clameurs, des claquements de fouet, et soudain l'on vit un traîneau s'élancer à fond de train à travers la campagne. Les fuyards qui n'avaient pu y grimper à temps se lancèrent à sa poursuite, s'y aggripèrent et furent finalement hissés par ceux qui menaient les chevaux en les excitant de la voix. Un seul n'avait pu rejoindre le traîneau et courait après lui en criant et en jurant comme un fou, avec des gestes désespérés. Lorsqu'il tourna les yeux vers ses poursuivants, il buta et s'étala dans la neige. Avant d'avoir pu se relever, il était entouré par les hommes de la ferme. Le géant l'empoigna par la nuque et le souleva aussi facilement qu'une plume.

— Tiens, tiens ! fit-il, surpris, en le retournant.

Ciurea, arrivé sur ces entrefaites, fut déçu. Celui qui tremblait de peur au milieu des ouvriers n'était autre que le comptable Nistor. La crainte et les quelques coups de poing qu'il avait reçus lui donnaient l'air plus gringalet que jamais.

— Ah, fit Ciurea entre ses dents, c'était donc vous ! Il le regardait avec colère, furieux au fond de n'avoir pu prendre Mădărache sur le fait.

L'ouvrier qui avait attrapé Nistor par la nuque le tenait à présent par les revers de son veston. Il lui saisit le menton, qu'il souleva pour mieux regarder l'homme dans les yeux.

— Toi ! s'écria-t-il. Mais tu as été officier de gendarmerie à Odessa ! Regarde-moi bien ! Tu ne me reconnais pas ?

— Laissez-moi tranquille ! criait Nistor en se débattant sous son étreinte. Je ne sais rien !

— Eh bien, je t'en ferai souvenir, moi ! reprit l'autre. Tu finiras bien par te rappeler que tu envoyais les gens au poteau ou que tu leur faisais

passer la corde au cou... Et, accompagnant ses paroles d'une vigoureuse bourrade, il lui cria: Allons, ouste, en route !

...L'air, ce printemps-là, était tantôt tiède sous un ciel calme et d'un bleu limpide — tandis qu'un vent paisible apportait du Danube la bonne odeur de la terre fraîche après la fonte des neiges — et tantôt sombre, froid et triste sous un ciel de plomb à la clarté violette et sous le souffle d'un vent glacial et hostile. Le danger des inondations n'avait pas encore passé. Les eaux troubles du Danube venaient frapper la digue avec une égale fureur. La hauteur menaçante du flot s'était maintenue au même point, brodant la paroi de terre d'une dentelle d'écume sale et y déposant des brindilles et des bouts de roseaux.

Le renouveau semblait indécis. On l'eût dit incertain, hésitant. La vie des hommes s'écoulait dans un ennui morne sous les auvents de roseaux. Les tracteurs ne pouvaient s'engager dans les champs d'où l'on voyait encore monter une vapeur blanchâtre. Les moteurs et les pompes devaient également attendre que les eaux du Danube se fussent apaisées et eussent réintégré leur lit. Ce n'est qu'à la rizière et au potager que l'on pouvait commencer le bêchage, le binage et l'approfondissement des rigoles.

Les premiers signes d'impatience vinrent des «utémistes», *) qui ne pouvaient plus supporter cette attente exaspérante. Chaque journée de retard était une journée perdue pour la terre qui devait produire des fruits nouveaux. Ils avaient donc demandé l'autorisation de partir à l'assaut les premiers. Et c'est ainsi que, par une journée ensoleillée, ils pénétrèrent tous — Vlad et Paulina en tête — dans les parcelles supérieures de la rizière. La moitié d'entre celles-ci avaient été semées d'orge en automne, et maintenant elles étaient couvertes d'un tapis vert clair, dru, comme une prairie à l'herbe précoce. Sur les autres parcelles, ils lançaient à présent dans la neige à demi fondue de la semence de lentillon. En juin, au moment des semailles du riz, la terre devait être à nouveau découverte pour pouvoir revêtir sa seconde parure de l'année, la plus belle de toutes.

Les tractoristes se mirent eux aussi en campagne. Tandis qu'ils labouraient, les travailleurs de la rizière creusaient de nouveaux canaux, car ce réseau qui devait irriguer mille hectares ne leur laissait pas un instant de répit. Toma, de son côté, employa au potager un plus grand nombre de gens. Ainsi, en dépit de la menace des eaux, la campagne des travaux de printemps put-elle commencer à temps.

Profitant de quelques beaux jours, le mécanicien ramena de Bucarest les ingénieurs qui avaient construit la digue au printemps précédent. Ceux-ci examinèrent l'ouvrage en compagnie de Vlad pendant toute la journée. Ils procédèrent à des mesurages, visèrent différents points à travers une lunette et déclarèrent finalement qu'il n'y avait rien à faire. La hauteur de la digue ne pouvait en aucun cas empêcher l'inondation

*) Membres de l'Union de la Jeunesse Travailleuse

car les eaux n'avaient qu'à la contourner pour submerger les terrains défrichés. L'unique solution possible était d'appliquer l'ancien plan de Vlad et d'endiguer l'ensemble des terres cultivables.

Rentrés à Bucarest, les ingénieurs demandèrent l'autorisation de continuer les travaux d'assèchement et d'endiguement de la région marécageuse tels qu'ils étaient prévus par le plan de développement de l'exploitation. Au bout d'un certain temps, ils furent de retour à Zăvoiu.

Quelques jours après leur arrivée, de lourdes machines se mirent à creuser, à charger et à transporter la terre. On ne voyait plus la même foule que l'automne dernier, quand on avait élevé la digue du côté du Danube, mais la vitesse à laquelle le travail s'effectuait était bien plus grande.

Puis vint un froid sec, pareil à celui des nuits dans le désert. La bise souffla avec violence, éparpillant les nuages et recouvrant les labours de poussière. Mais bientôt le vent du nord s'apaisa lui aussi. Le temps redevint nuageux. Cette fois, on vit s'amonceler de grosses nuées noires, édifice menaçant qui semblait vouloir obstruer l'horizon et semer l'effroi. Puis un vent venu du Danube s'élança à son tour dans le ciel, apportant sur ses ailes l'humidité qui annonce la pluie. C'était un temps incertain et trouble, avant-coureur de l'équinoxe de printemps. Au soir de l'une de ces journées, il commença à pleuvoir.

La pluie frappait sourdement et sans arrêt les vastes espaces dénudés, troublant le silence des jonchaies et répandant aux alentours un bruit étouffé pareil à un vague grondement de la terre. Les tracteurs, les machines lourdes, les excavateurs enfoncèrent dans la boue. Des nappes d'eau pulvérisée chassèrent les hommes sous les hangars. La nuit leur parut longue à tous car chacun vivait dans la crainte de l'inondation.

Le point du jour, au lieu de dissiper leur angoisse, ne fit que l'accroître. Rien ne laissait présager la fin de la pluie. La lumière du jour continuait d'être faible, comme si cette aube ne dût jamais avoir de fin. Au-dessus de la campagne, la pluie fine et drue ressemblait à un brouillard pailleté d'argent que le vent bousculait et tordait à sa guise.

Vers le soir, le vent souffla avec plus de violence encore, amoncelant au-dessus des terres défrichées d'épais nuages qu'il tordit, bouscula et entremêla jusqu'au moment où, de leurs flancs, jaillirent les étincelles des éclairs. Une flèche de feu les traversa d'un bout à l'autre, incendiant le ciel et résonnant jusque dans les lointains. Les abris couverts de roseaux tremblèrent, et toute l'atmosphère gémit lugubrement. Soudain, la pluie se déchaîna, violente, diluvienne, en gouttes énormes. C'est alors qu'une nouvelle inquiétante parvint à Bogata. Ciurea annonçait qu'il y avait danger du côté de la digue. Les eaux du Danube se précipitaient, de plus en plus troubles, tourbillonnantes et agitées. A ce signe, l'ancien berger comprit que la pluie était arrivée jusqu'au sommet des montagnes, précipitant des torrents d'eau tiède sur les amas de neige des forêts et des vallées.

Le sort des terres défrichées dépendait maintenant de cette épaisseur de terre, grosse tout au plus de quelques doigts, qui séparait l'eau de

l'extrémité supérieure de la digue. Une fois cet espace dépassé, aucune puissance humaine ne pourrait tenir en échec la ruée des eaux.

A ce moment critique, le mécanicien, inquiet, réunit en conseil les hommes groupés sous les hangars. A la faible lumière d'une lanterne, il se leva et parla d'une voix calme et résolue, mais d'un air sombre. Et tous décidèrent qu'il n'y avait rien d'autre à faire que d'évacuer les terrains défrichés. Ciurea estimait que si les eaux continuaient à monter, ils n'auraient le temps d'agir que jusqu'au lendemain à l'aube.

Quelques instants plus tard, les moteurs des lourdes machines et des tracteurs se mirent en mouvement. On entendit le cliquetis métallique des charrues, le crissement des chenilles et le grincement des roues. Parmi les cris et les claquements de fouet, les chariots chargés de semence sortirent des remises; leurs roues s'enfonçaient profondément dans la boue. En une longue file, chariots, hommes à cheval, tracteurs, machines et groupes de travailleurs se mirent en route pour Zăvoiu. Dominant le murmure de la pluie, à la lumière des éclairs qui déchiraient la nuit, un grand brouhaha s'était produit; ce n'était, en fait, qu'un épisode de la lutte sans merci livrée à l'eau, à la terre, à l'obscurité.

Sur la crête de la colline, le mécanicien et le jeune ingénieur, tous deux à cheval, s'étaient postés de part et d'autre de la route. Devant eux passaient les chars pleins de semences qui avançaient lourdement sur la route détrempée.

— Il en manque six, dit Badea à celui qui les conduisait et qui avait arrêté son cheval à la gauche du mécanicien.

L'homme tourna la bride et partit au trot, suivi de Vlad, sur le chemin menant aux remises. Le mécanicien essuya sa face ruisselante d'eau et rejeta sa casquette sur la nuque pour mieux scruter les ténèbres. Les tracteurs qui étaient venus jusqu'à proximité de la route n'avançaient plus. Trépidants, balançant leurs ombres immenses, la pâle lumière de leurs phares éclairant la boue et la pluie, ils s'étaient arrêtés.

— Qu'est-ce que tu attends, Zamfir? fit Badea énergiquement.

— Pas moyen de nous tirer de là, camarade Badea, répondit l'autre d'une voix plaintive étouffée par le vent et par la pluie.

Le mécanicien dirigea son cheval de ce côté-la. Ce n'est pas tellement aux tracteurs qu'il pensait, mais plutôt aux machines lourdes qui, aussitôt après, devaient gravir elles aussi la colline. Il sauta de son cheval avant que celui-ci ne se fût arrêté et bondit à côté de Zamfir dans la cabine du premier tracteur, celui qui devait frayer la route aux autres.

...Pendant ce temps, dans le secret de sa chambre la plus retirée, Mădărache s'entretenait en grand mystère avec Ianco, le spécialiste de la rizière. L'ancien intendant des étangs avait invité Ianco à dîner, et maintenant ils savouraient l'un et l'autre une excellente boisson. Ianco avait perdu de sa superbe aussi bien que de son embonpoint. Son visage était plus sombre que jamais et ses petits yeux de poisson, bleus et délavés, presque ronds, étaient voilés d'une ombre qui accentuait leur expression sournoise. Il portait les mêmes vêtements de bure et les mêmes lourdes bottes

de gros cuir maculées de boue. Mais le costume et les chaussures étaient à présent plus usés, plus fatigués à cause de la vie dure que leur maître avait menée à la rizière. Le besoin de dissiper tout soupçon à son égard lui avait dicté une soumission aveugle, une grande assiduité au travail, des efforts permanents. Il était certain d'avoir finalement réussi à donner le change. Mais depuis l'hiver dernier, quand Nistor avait été attrapé en train de voler du poisson, Ianco n'était pas tranquille. Une fois, il avait songé à s'enfuir lui aussi, comme Codin, mais cela n'eût fait que le rendre plus suspect. Maintenant, le printemps venu, il se sentait quand même un peu rassuré, car on lui avait confié de nouveau la responsabilité de la rizière.

— J'en ai assez de cette vie, monsieur Mădărache, dit-il d'une voix attristée et rendue pâteuse par la boisson. Il y a des jours où tout me dégoûte, moi comme le reste. Il faut vous dire que je n'ai plus grand espoir. Un temps, j'ai même cru qu'on nous avait oubliés par ici. Mais il paraît qu'on ne nous a pas complètement oubliés.

— Pourquoi nous aurait-on oubliés? demanda Mădărache en jetant un regard mauvais. Ils ont simplement attendu que les choses se calment un peu...

— Et qui viendra? s'informa le cultivateur de riz.

— Qui? Monsieur Georges, voyons! Qui d'autre voulez-vous que ce soit? Mais, au fond, je n'en sais rien. J'ai simplement été avisé que nous devions attendre ici.

Ils se turent. Mădărache prit la bouteille et se versa une rasade, comme oppressé par le temps qui passait si lentement. Du dehors parvenait le bruit de la pluie mêlé au sifflement du vent et parfois au grondement prolongé du tonnerre. Mădărache se leva, écarta légèrement le lourd rideau qui recouvrait la fenêtre et jeta un regard dans la cour.

— Un vrai cataclysme, grommela-t-il en se rasseyant. Cette nuit, c'en est fini de leurs cultures.

Ianco se taisait. Il craignait qu'on ne se fût aperçu de son absence dans un moment aussi grave. Il était parti avant la pluie, vers le soir, quand tout le monde s'entassait sous les hangars.

— Il tarde à venir, dit-il d'une voix plaintive qui trahissait son impatience.

Mădărache approuva, inquiet lui aussi. Il songeait au passé, à cette région jadis envahie par les eaux et les joncs. Toute sa vie d'autrefois se rattachait à cette nature sauvage. Il avait été le vrai maître des richesses de la contrée. Frangopol voulait vendre son poisson et son bois, ses joncs et ses roseaux, et aussi le foin fauché sur les bords des étangs, et pour cela il avait nommé Mădărache intendant de tout le domaine. Jusqu'alors, Frangopol avait surtout considéré cette propriété comme un bon terrain de chasse, où ses invités pouvaient trouver des passe-temps agréables. Mais lui, Mădărache, avait su ce qu'il fallait faire pour exploiter le domaine à son profit. Maintenant, il se leurrait de l'espoir que le Danube et la pluie déverseraient tant d'eau sur la contrée que la digue en serait rompue et que l'inondation gagnerait toutes les terres nouvellement défrichées.

— La digue tient? demanda-t-il à Ianco.

— Elle tient, marmonna l'autre, mais plus pour longtemps...

Mădărache baissa les paupières pour mieux se représenter les terres submergées telles qu'il se plaisait à les voir dans son imagination.

Soudain, ils tressaillirent. On entendit, sur la route, un grincement de roues. Mădărache sortit sur le seuil et Ianco se précipita à la fenêtre. Une ombre franchissait le fossé, ruisselante de pluie. Ayant poussé le portillon, l'ombre s'avança rapidement et d'un pas résolu dans la direction de Mădărache, comme quelqu'un qui connaît l'endroit depuis longtemps. Ianco ouvrit la porte et attendit.

L'homme vêtu d'un manteau de pluie noir et long que l'eau rendait luisant passa le seuil. On ne voyait distinctement que ses bottes. Il se retira dans un coin, la tête encore sous le capuchon, et se pencha pour en faire couler l'eau. Quand Mădărache entra à son tour dans la pièce, l'homme se redressa et rejeta son capuchon en arrière. Mădărache demeura pétrifié d'étonnement, comme devant un fantôme.

— Eh, vous ne vous attendiez pas à me voir, Monsieur Mădărache!

— Non, mon colonel, je ne m'y attendais pas, dit Mădărache; puis il se tut. L'espace d'un instant, il eut conscience du danger qu'il courait: il devait donc recevoir des ordres directement de Frangopol et lui témoigner de nouveau la plus profonde soumission. Il répéta en bégayant: Non... je... je ne m'y attendais pas... mon colonel...

— On attendait Monsieur Georges, dit craintivement l'homme de la rizière.

— Pour l'instant, il doit encore se cacher, répondit Frangopol, froidement.

— C'est donc ça! balbutia Mădărache, préoccupé. Je n'aurais jamais supposé que vous viendriez en personne.

— Malheureusement, il l'a fallu! dit Frangopol en levant ses sourcils touffus comme des moustaches. Il l'a fallu, reprit-il d'une voix menaçante mais sur un ton plus bas, pour que je vous rappelle certaines petites choses... Il les regarda sévèrement, de ses yeux perçants, immobiles au fond des orbites. Saisissant un verre sur la table, il le tendit à Mădărache en commandant: Versez-moi à boire, je suis gelé!...

Jack Frangopol avala l'un après l'autre trois verres de vin, puis il ôta son imperméable encore dégouttant de pluie, retira sa casquette de drap et s'assit. Ianco, qui ne l'avait jamais vu, regardait craintivement sa longue figure osseuse, sèche, sillonnée de rides, et surtout ses yeux sombres et froids. Quelques mèches de cheveux fines et mouillées, encore noires, étaient collées à son front légèrement fuyant.

— Il faut en finir rapidement, reprit Frangopol d'une voix cassante, militaire, tout en leur désignant des sièges. Puis, s'adressant à Ianco, il demanda sur un ton plus familier: Eh bien, que se passe-t-il du côté des étangs?

— On attend l'inondation d'un moment à l'autre, répondit Ianco prudemment en le regardant toujours fixement.

— Ah! fit Frangopol, cependant qu'une lueur s'allumait dans ses yeux. Bon! De combien les eaux doivent-elles monter pour dépasser la digue?

— Pas de beaucoup, une vingtaine de centimètres, répondit Ianco, et la même lueur s'alluma dans ses propres yeux.

— Parfait, trancha Frangopol, reprenant soudain son ton impératif. Il ouvrit une serviette et posa sur la table un croquis ainsi qu'un paquet de billets de banque tout neufs. Vous, Monsieur Mădărache, dit-il en se penchant sur le dessin, vous devez connaître un endroit par où les eaux peuvent pénétrer sans difficulté...

✧

Au milieu de la nuit, la pluie, le vent et la foudre reprirent de plus belle. Des flots du Danube montait le claquement sec des vagues fouaillées par la pluie et soulevées par le vent. Sur la digue, les deux veilleurs luttaient contre l'ouragan déchaîné qui semblait vouloir les jeter à terre. Mais ils avançaient quand même, le menton collé contre la poitrine, affrontant la tempête. De temps en temps, ils tournaient le dos aux rafales de pluie, pour repartir presque aussitôt face au vent. Chaque fois qu'il s'arrêtait, Ciurea remontait d'un coup d'épaule son manteau en peau de mouton sous lequel il abritait son fusil, le canon dirigé vers le bas. Son compagnon, le tractoriste Ifrim, vêtu d'un manteau de toile caoutchoutée sur lequel la pluie tambourinait, le suivait comme une ombre.

Arrivés à l'extrémité de la digue, ils revinrent sur leurs pas. Au bout d'un temps, ils s'arrêtèrent. Ciurea s'accroupit sur le bord de la digue en tenant son fusil sur ses genoux, sous le manteau. Il tendit la main et, rencontrant l'eau bouillonnante, attendit qu'un éclair lui permît de se rendre compte de la situation. Une joie inattendue lui réchauffa le cœur. L'eau n'avait pas monté. Ciurea commençait à reprendre espoir, se disant que finalement il n'y aurait peut-être pas d'inondation. Il se leva, remit son fusil à la bretelle, sortit une main de dessous son manteau et prit le bras du tractoriste.

— Ifrim, tu vas aller chez Badea et tu lui diras que le danger est moins grand; l'eau n'a plus monté. Dis-lui aussi qu'il laisse les gens se reposer. En cas de besoin, nous l'avertirons.

Ciurea suivit des yeux la silhouette du tractoriste qui disparut bientôt, engloutie par la pluie et la nuit. Parfois,quand les lances de feu des éclairs descendaient jusqu'à terre, il distinguait de grandes étendues de labours. « Ils échapperont donc quand même, se disait-il joyeusement. Ce n'est plus que l'affaire de ce printemps, parce qu'ensuite nous aurons construit la digue. Et puis, nous défricherons le reste des terrains et nous assécherons les marais, et les moissons s'étendront d'un horizon à l'autre, et des villages s'élèveront ici, sur ces terres où du temps des boyards il n'y avait que de vastes espaces sauvages.»

Tout à coup, il eut l'impression qu'un mouvement insolite se produisait vers le milieu de la digue, là où le remblai se dressait sur les bords de l'étang de Lebăda; il crut même entendre le crissement d'une bêche qui s'enfonçait ans la terre. Pris de soupçon, il tendit l'oreille. Tous ses sens étaient en éveil. Il hâta le pas et aperçut bientôt, sur l'étroit terrassement de la digue, deux ombres accroupies, aplaties presque à même le sol. Sans hésiter, il se précipita dans cette direction. A ce moment, un éclair

sillonna le ciel, éclairant le terrassement tout entier. Ciurea put alors distinguer deux hommes qui s'acharnaient à coup de pioche sur la digue; dans la tranchée qu'ils venaient de creuser, une eau boueuse se précipitait en scintillant.

— Arrêtez, bande de chiens ! cria Ciurea en fonçant sur eux.

Les deux hommes se redressèrent, épouvantés. L'apparition inattendue de Ciurea, sa stature gigantesque, massive et puissante les avait décontenancés.

— Ah, c'était toi ! fit Ciurea en reconnaissant le spécialiste de la rizière. Tu étais donc un chien, toi aussi?

D'un coup d'épaule, l'ancien berger fit sauter son manteau et voulut saisir son fusil. Mais les deux hommes s'étaient déjà ressaisis. Voyant le canon du fusil, Ianco fit tournoyer sa pioche et en asséna un coup sur la tête de Ciurea. Celui-ci poussa un cri, vacilla sur ses jambes mais ne tomba pas. D'une main, il saisit son fusil et de l'autre dénoua le cordon qui retenait son manteau. Mais avant qu'il eût réussi à dégager son arme, Mădărache lui portait un second coup, cette fois en pleine poitrine.

— Tiens, salaud. T'en veux encore?

Ciurea poussa un hurlement de fauve frappé à mort et s'écroula. Quelques instants passèrent, qui lui parurent infinis et sombres comme l'éternité. Mais bientôt, il sentit la chaleur du sang qui coulait sur son front, sur ses joues, sur sa poitrine. A genoux, de ses doigts crispés, il étreignit son fusil. Ses mains ne tremblaient plus. Il visa l'une des deux silhouettes qui s'éloignaient en courant. Son doigt pressa doucement, attentivement la gâchette. Le coup partit et le fuyard s'écroula sur la digue. Le berger serra les mâchoires, respira profondément et voulut épauler. Mais il avait perdu trop de sang. Sa main trembla; un voile blanchâtre passa devant ses yeux, estompant la seconde silhouette qu'il avait au bout de son fusil. Il appuya pourtant une seconde fois sur la détente. La détonation ne lui parvint qu'atténuée, comme venue de très loin. Son fusil lui glissa des mains et tomba, faisant gicler la boue. Alors seulement il sentit la douleur. La blessure qu'il avait reçue à la poitrine le brûlait comme des charbons ardents. Ses oreilles bourdonnaient. Il s'affaissa lentement dans la fange, la tête pourtant levée et les yeux ouverts. A ce moment, les flots submergèrent la digue et emportèrent son corps au loin, dans les champs que recouvraient à présent les eaux et les ténèbres.

Le bruit des coups de feu avait retenti jusque par-delà les marais et les collines. Tout en haut, sur la crête de la Bogata, où passait le long convoi des chariots, des tracteurs et des machines, Badea, Vlad et les hommes qui étaient autour d'eux tressaillirent. Ces coups de feu, c'était le signal d'un danger pressant. Ils se dirent que les eaux devaient avoir franchi la digue. Et pourtant, cela semblait improbable car bien peu de temps avait passé depuis le moment où Ifrim leur avait annoncé la bonne nouvelle, puis était parti rejoindre Ciurea. Tandis que le mécanicien restait sur la colline pour hâter la marche du convoi, Vlad partait au trot de son cheval dans la direction de la digue.

Un éclair lui permit de voir l'ombre droite et allongée de la digue, et aussi les lueurs d'argent terni des eaux débordantes. L'idée que la région allait être de nouveau dévastée l'épouvantait. Il quitta le chemin et coupa à travers les labours. Le cheval ne pouvait avancer que par bonds en arrachant péniblement ses sabots de la terre détrempée. Vlad le frappa. Lui qui autrefois ménageait toujours les forces de sa monture, il n'hésitait pas maintenant à l'éreinter.

Arrivé près de la digue, il fut arrêté par les eaux qui se ruaient sur les terres dénudées, mais on ne les entendait pas plus qu'un ruisseau chétif car leur sourd roulement était englouti par le silence inquiétant de la plaine infinie. Devant la nappe d'eau qui déferlait, le cheval renâcla et, dans son effroi, voulut faire demi-tour. Mais Vlad tira énergiquement sur les rênes et Lăstun, malgré sa crainte, s'engagea dans les trous d'où provenait la terre qui avait servi à élever la digue. C'est à peine s'il pouvait avancer parmi ces fondrières où l'eau lui arrivait parfois jusqu'au poitrail. Près de la digue, Vlad vit un homme en train de lutter contre le courant qui l'empêchait d'avancer.

— C'est toi, Ifrim? cria Vlad.

— C'est moi, camarade ingénieur, répondit le tractoriste.

Sa voix sans timbre dénotait son inquiétude et son angoisse. Vlad se dressa sur ses étriers, se pencha d'un côté et lui tendit la main. Soufflant, le corps tendu, le cheval parvint à grimper sur la digue. Ifrim, à son côté, était hors d'haleine. Le jeune ingénieur flatta l'encolure du cheval et suivit au pas le tractoriste qui était parti en avant pour montrer le chemin.

Bientôt, Ifrim s'arrêta.

— Qu'y a-t-il? lui demanda Vlad.

— Un mort! exclama le tractoriste.

Le jeune ingénieur mit pied à terre. Tous deux se penchèrent et retournèrent le cadavre sur le dos pour voir sa figure. Le tractoriste enleva la boue qui recouvrait son front, ses yeux, ses joues, cherchant fébrilement les moustaches...

— Ce n'est pas le père Ciurea ! dit-il enfin, avec un soupir de soulagement.

— Hum ! fit Vlad, pétrifié. Puis il prit le bras d'Ifrim et l'entraîna: Laissons-le là ! Cherchons d'abord l'endroit par où l'eau a pénétré. Nous débrouillerons cette affaire plus tard.

Ils avancèrent côte à côte, le cœur serré. Le cheval les suivait en renâclant et en s'ébrouant. Au bout d'une soixantaine de pas, ils s'arrêtèrent. Devant eux, dans la brèche, l'eau bouillonnait comme dans le sas d'un moulin. Faisant un pas en avant, Ifrim butta sur quelque chose de dur et ramassa le fusil de Ciurea. Un peu plus loin, les deux hommes trouvèrent le manteau du berger tout maculé de sang et de boue et le retournèrent entre leurs mains tremblantes.

— Père Ciurea! cria Ifrim désespérément. Père Ciurea-a-a!

Mais seul l'écho répondit, et son appel lui revint, renvoyé par les eaux tumultueuses du Danube.

En rejoignant la route, Vlad rencontra des groupes d'hommes qui, envoyés par le mécanicien, couraient vers la digue armés de pioches, de pelles et de pieux. L'ingénieur leur désigna l'endroit exact où ils devaient retrouver Ifrim et commencer la réparation de la digue.

Sur la colline de Bogata, le cheval s'arrêta, à bout de forces. Vlad mit pied à terre et, laissant sa monture sur la route, poursuivit son chemin au pas de course. Un peu plus loin, il rencontra Badea. L'inquiétude autant que l'impatience l'avaient décidé à descendre lui aussi vers la digue. En reconnaissant l'ingénieur, il arrêta son cheval.

— Qu'est-il arrivé, camarade ingénieur? demanda-t-il d'une voix grave.

— La digue a été coupée! parvint à articuler Vlad, brisé de fatigue. L'eau pénètre par une brèche et inonde les champs.

— Et Ciurea? Avez-vous trouvé Ciurea? s'écria le mécanicien, bouleversé.

— Non, nulle part, répondit Vlad, perplexe. Nous n'avons trouvé que son fusil et son manteau ensanglanté près de la brèche, et, sur la digue, un cadavre.

— Qui est-ce?

— Je ne sais pas. Avec cette obscurité, je n'ai pas pu le reconnaître.

...La brèche fut rapidement comblée. Au point du jour, la pluie et le vent avaient cessé. L'aube s'annonçait pourtant trouble, froide, et le ciel était couleur de plomb. L'eau se maintenait encore au fond des terres basses et des trous profonds, mais dans l'ensemble elle s'écoulait vers les marécages. De l'autre côté de la digue, les eaux du Danube, encore écumantes, frappaient contre le rempart de terre qui avait résisté à tous leurs assauts.

Les hommes étaient demeurés toute la nuit sur la digue, appuyés sur leurs pelles, regardant d'un air sombre tantôt le Danube et tantôt les terrains inondés. Ils ne se décidèrent à partir qu'au matin, quand tout danger parut définitivement conjuré.

Plus tard, le soleil apparut, un soleil chaud, triomphant. Le calme qui suit la tempête dominait la vaste plaine.

Alors, à quelques dizaines de pas de la digue, on vit flotter le corps inanimé de Ciurea. Le mécanicien, Ifrim et quelques tractoristes entrèrent dans l'eau et le ramenèrent sur la digue. On le coucha sur son manteau de berger, au-dessus du remblai élevé à l'endroit où la brèche avait été ouverte. Ciurea tenait encore dans ses poings serrés la terre à laquelle il s'était accroché avec un tel acharnement. Ses yeux limpides étaient grands ouverts. Ses cheveux étaient parsemés de fils d'argent. Au sommet de la tête, une plaie béante laissait voir la blancheur de l'os lavé par l'eau qui avait charrié le cadavre. Mais plus profonde, plus effroyable encore était la blessure qu'il avait à la poitrine. Et pourtant, tout en lui dénotait la force et le calme, un calme parfait, absolu.

✧

M. Labin

Au cours des journées suivantes, la ferme d'Etat fut plongée dans la tristesse et en proie à une vive agitation. Le mécanicien ne savait plus que faire de ses journées et de ses nuits. La mort de Ciurea avait meurtri et endeuillé son cœur. Pour un temps, il abandonna le soin des semailles à Vlad. La douleur et la haine ne lui laissaient pas de répit. Près du cadavre de Măd rache, on avait retrouvé une bêche appartenant à la ferme, et c'est là ce qui troublait Badea. Cela signifiait clairement que le danger n'avait pas été définitivement écarté après que Nistor et Codin eussent cessé de nuire; l'ennemi était toujours présent, ici, parmi les travailleurs de la ferme. C'était désormais pour tous un devoir sacré que de le démasquer. Le souvenir de Ciurea ne permettait à personne de faillir à cette obligation. Il fallait en outre débrouiller les fils du complot. Qui avait mené Mădărache à la digue, l'incitant au crime? C'est donc qu'en plus de Nistor et de Codin, il y avait quelqu'un qui commandait à tous les autres. Etait-ce ce bandit de Georges? Et comment se faisait-il qu'on avait vu la fille de Mădărache à la gare de Feteşti le lendemain du crime? Y avait-il un rapport entre ce fait et le crime?

Lorsque les agents de la Sûreté vinrent enquêter sur les lieux, le mécanicien leur fit part de toutes ces pensées. Ils se rendirent alors chez Mădărache. Puis ils repartirent pour Bucarest afin de rechercher sa fille. Ils arrivèrent dans le courant de la nuit.

A la même heure, Stela montait l'escalier menant à sa petite mansarde, se hâtant d'apporter à Georges les terribles nouvelles de Zăvoiu.

— Pourquoi as-tu tardé? demanda Georges, soupçonneux.

Stela s'arrêta le dos à la porte et aspira une grande bouffée d'air. Georges lui prit la main, un peu rassuré.

— Ecoute, dit Stela, nous devons filer tout de suite... tout de suite, tu entends?

— Mais explique-toi donc! s'écria Georges, épouvanté.

— Tu sais, reprit Stela dans un murmure, que je devais rencontrer mon père en gare de Feteşti pour pouvoir communiquer le résultat à Jack Frangopol. Mais papa n'est venu ni ce jour-là, ni le lendemain... Il lui est sûrement arrivé quelque chose!... Elle se mit à pleurer doucement, et ajouta, tremblante d'effroi: Mon Dieu, pourvu qu'on ne l'ait pas arrêté!

— Allons, ne te fais pas de mauvais sang! dit Georges en la prenant par le bras et en lui parlant doucement, à mi-voix. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de cela maintenant. Et puis, on ne les a peut-être pas coffrés, quoi! Georges voulait lui redonner du courage mais il pensait aussi à son propre père: Ils ont peut-être réussi à se sauver...

Ils firent rapidement leurs paquets, emportant seulement ce qui avait quelque valeur, et se mirent d'accord pour se séparer dès qu'ils seraient dans la rue. Un temps, ils devaient vivre séparés et ne communiquer que par le truchement de Jack. Georges fit deux parts de l'argent qu'il avait, enfila un imperméable de couleur sombre et prit sa valise.

— Allons, grouille-toi! lança-t-il nerveusement à la jeune fille.

Stela rebroussa chemin pour prendre la photo de Georges qu'elle fourra dans son sac, parmi les billets de banque. Georges ouvrit la porte et se rangea pour la laisser passer. Dans le corridor obscur, ils tâtonnèrent pour parvenir à l'escalier. Mais comme ils débouchaient sur le palier, plusieurs lampes de poche s'allumèrent brusquement, les aveuglant de leurs faisceaux lumineux. Georges tenta de fuir, mais des mains puissantes l'empoignèrent, lui immobilisant les bras. Et ni les efforts désespérés qu'il faisait pour se dégager, ni les cris de Stela ne furent d'aucun secours. La partie était perdue. Ils comprirent enfin qu'ils avaient tardé quelques minutes de trop...

✧

Et ce fut de nouveau le printemps sur la plaine. Les tracteurs recommencèrent à parcourir les champs, creusant des sillons étroits et profonds dans la terre noire. Les semeuses passèrent aussitôt après, déposant dans le sol une nuée de semences. Et sur les terres essartées reparut le merveilleux tapis vert tendre de la future moisson.

Or, par une de ces belles journées de printemps, Silvia annonça son arrivée à Zăvoiu. Plein d'impatience, Vlad se rendit à la gare. Après le repos de l'hiver, les chevaux dodus emportaient la charrette comme une plume. Et pourtant, Vlad avait l'impression qu'ils se traînaient à peine, et il les pressa le long de la route. Devant la gare, il bondit hors de la charrette et se précipita vers le quai. Le train ne devait arriver qu'une demi-heure plus tard. Pour Vlad, le temps s'écoula avec une effroyable lenteur jusqu'au moment où il vit poindre, au loin, la silhouette noire de la locomotive. Alors, joyeux, il s'élança au-devant de Silvia, oubliant les affres de l'attente. A la portière du wagon, Silvia lui faisait signe de la main et souriait, heureuse:

— Vlad ! Vlad !

Le jeune ingénieur courait le long du wagon encore en marche et la reçut dans ses bras comme un enfant.

— Silvia, murmura-t-il ému, en l'embrassant et en cherchant à voir l'éclat sombre de ses yeux... Silvia, comme je t'ai attendue !

Silvia nageait en plein bonheur. Etourdie par les baisers de Vlad, elle ne s'aperçut même pas qu'elle était montée dans la charrette et avait quitté la gare au grand galop des chevaux. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'elle reprit pleinement ses esprits, tandis qu'ils passaient entre les champs parés de verdure. Le jeune ingénieur avait laissé pendre les guides et la regardait, doutant presque de la réalité, croyant vivre un rêve enchanteur.

Longtemps encore, ils restèrent silencieux. Puis Vlad se mit à parler, évoquant la mort de Ciurea qu'il lui avait déjà annoncée dans une lettre. Cela mit une ombre à leur joie et ils retombèrent dans un silence profond et attristé. Leur amertume s'accrut davantage encore quand Silvia, ne pouvant se résoudre à garder le silence, parla de Lia.

— Je l'ai longuement cherchée, raconta-t-elle en baissant les yeux. Il y a une semaine seulement que je l'ai trouvée à l'hôpital.

La figure de Vlad s'assombrit. Silvia interrompit un instant son récit.

— Où ça? demanda-t-il d'une voix angoissée.

— Dans une maternité, murmura Silvia.

— Elle a eu des couches difficiles... avant terme... un enfant mort-né. Elle était très affaiblie, pâle, à bout de forces, rongée par la maladie, le remords et le désespoir. « Je suis contente que tu sois venue», m'a-t-elle dit « cela me redonne un peu de courage». Et puis elle s'est mise à pleurer. J'y suis retournée le lendemain. Je lui ai porté des fleurs, un livre, quelques friandises. Elle a recommencé à pleurer. J'ai passé toute une heure avec elle, et pas un instant elle n'a cessé de pleurer. Elle n'a plus de ressort. Elle te supplie de lui pardonner... (Vlad détourna la tête, le regard perdu vers l'horizon). Il faut lui pardonner, Vlad! murmura Silvia.

— Je ne sais pas si je pourrai, répondit l'ingénieur à voix basse.

Un long moment, ils se turent tous les deux, comme étrangers l'un à l'autre. La charrette allait son chemin au trot allègre des chevaux.

Tant que dura le voyage, la tristesse de Vlad ne le quitta pas. Silvia l'examinait avec inquiétude, respectant son silence et son tourment; elle avait pris les guides et conduisait à sa place. Au fond d'elle-même, elle s'en voulait de n'avoir pas su garder par devers soi ce qu'elle s'était pourtant bien promis de lui taire.

— Tu sais, Vlad, reprit-elle d'une voix changée, joyeuse, Vîlsan viendra aussi, un de ces jours.

— Pourquoi? demanda Vlad, surpris.

— Il m'a priée de ne pas te le dire, avoua Silvia, mais je te le dirai quand même. Il vient te proposer de retourner à l'Institut. A son avis, ton stage à la campagne est suffisant pour l'instant: en automne, il y aura deux ans et demi que tu es ici. Il dit que son groupe de collaborateurs et son laboratoire ont besoin du souffle de la vie nouvelle.

Vlad demeura pensif, presque effrayé par cette proposition. Puis il finit par dire:

— A présent, peut-être que je ne veux plus, moi...

— Nous y réfléchirons, Vlad! murmura Silvia avec une joie qu'elle ne parvenait plus à dissimuler.

Fin

(Illustrations: *G. Labin*)

Vient de paraître

Gloire à Toi, Pays Nouveau! *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Le volume de reportages littéraires *Gloire à Toi, Pays Nouveau!* réunit les pages les plus belles et les plus vibrantes que nos écrivains aient consacrées à la glorification de la vie et des réalités de notre patrie tout entière. Cet hymne à notre patrie est entonné avec enthousiasme par des écrivains de tous âges qu'unissent aujourd'hui les mêmes nobles aspirations sous l'étendard de lutte du socialisme. Ainsi, aux côtés des représentants les plus éminents de la vieille génération (Tudor Arghezi, Georges Călinesco, Geo Bogza, Istvan Nagy), nous y trouvons un grand nombre de jeunes écrivains dont plusieurs ont atteint la pleine maturité comme Constantin Chiriță, Traian Coşovei, Pop Simion, Aleco Ivan Ghilia, Ioan Grigoresco, Corneliu Leu, Nicolae Ţic, Haralamb Zincă, et bien d'autres encore grandis sous le régime de démocratie populaire.

Le caractère dominant des reportages parus dans *Gloire à Toi, Pays Nouveau!* est le sentiment de joie et de fierté sans bornes qu'ils ressentent à être les interprètes, les chroniqueurs, les rhapsodes d'une époque exaltante et sans précédent dans l'histoire du peuple roumain, l'époque de l'édification du socialisme. Notre époque, en effet, se caractérise par un irrésistible élan constructif, par le rythme trépidant qui est celui des grandioses constructions de la société socialiste née des luttes du parti et de la classe ouvrière, par le développement continu de la conscience révolutionnaire des travailleurs, par l'élévation de leur niveau de vie matériel et spirituel. Ces réalités de notre époque avaient besoin d'être consignées avec talent dans la littérature, pour que nous possédions un témoignage permanent, aussi complet que possible, une image vivante de la beauté de la vie que nous vivons. Le reportage littéraire a été le premier appelé à remplir cette tâche et il y a pleinement réussi. Dans ce sens, les reportages littéraires de *Gloire à Toi, Pays Nouveau!* sont éloquents. Ils nous donnent en effet un tableau vaste et multilatéral de la grandiose voie de développement dans laquelle notre patrie et notre peuple se sont engagés depuis la Libération. Il n'est guère de domaine ou d'aspect essentiel et caractéristique de notre vie nouvelle qui n'ait retenu l'attention, l'affection, les louanges passionnées autant que justifiées de nos écrivains. Le grand poète Tudor Arghezi s'est rendu parmi les ouvriers des Ateliers des Chemins de fer roumains *Griviţa Roşie* pour évoquer les temps affreux d'autrefois, et glorifier d'un cœur joyeux la destinée nouvelle, toute pleine de vraie justice, de liberté et de bonheur, qui est aujourd'hui celle des travailleurs. Au nom des hommes de culture loyaux et dévoués au peuple travailleur, G. Călinesco exprime, avec une vibrante et profonde émotion, son admiration pour les imposantes constructions élevées à Bucarest et dans d'autres villes du pays et destinées à assurer aux travailleurs une existence lumineuse. Aux côtés de ces grands créateurs, Geo Bogza entonne à son tour un vibrant hymne de louanges à cette œuvre gigantesque qu'est l'électrification du pays, œuvre accomplie sous le régime de démocratie populaire sur l'initiative et sous la conduite du parti de la classe ouvrière.

Autrefois, des régions entières de notre pays menaient une existence morose privée du frémissement de la vie, les hommes n'avaient devant eux qu'un horizon sombre et limité, des lois inhumaines et mesquines les courbaient sous

leur joug. Sous notre régime de démocratie populaire, ces mêmes régions ont connu une renaissance vigoureuse, se sont éveillées à une vie nouvelle, pleine de dynamisme et de préoccupations majeures, les travailleurs ont pu y atteindre des degrés supérieurs d'humanité, de vie matérielle et culturelle. Nos écrivains ont profondément compris cet imposant processus d'éveil à une vie nouvelle qu'ont connu les régions du pays, et ils en ont brossé des tableaux émouvants et convaincants. Dans son reportage *Le Pays d'en haut*, Eusebiu Camilar chante la vie toute frémissante de travail constructif du Maramureş. De même, Traian Coşovei nous parle, dans *La Cité des Tempêtes*, du nouvel aspect de la Dobroudja. Ioan Grigorescu, dans *L'Olténie Pétrolière*, traite des richesses récemment découvertes en Olténie. *La Jeunesse d'une vieille ville* de Dumitru Ignea raconte la nouvelle jeunesse de Jassy. Dans *Rien ne vaut le Banat*, Dragoş Vicol évoque le lumineux destin du Banat d'aujourd'hui.

Les nouvelles et gigantesques constructions industrielles qui embellissent aujourd'hui toute l'étendue de notre pays (le Combinat d'Oneşti, le Combinat sidérurgique de Hunedoara, la Fabrique de roulements de Bîrlad, la centrale hydraulique *V. I. Lénine* de Bicaz, etc.) nous sont présentées par nos écrivains avec un sentiment de joie et de fierté, comme les grandioses réalisations de l'édification du socialisme. Eloquents en ce sens sont les reportages *La Température de la volonté* de Victor Bîrlădeanu, *Reportage de Bîrlad* de Ion Istrati, *A Roznov et à Bistriţa* de Corneliu Leu, *La première charge* de Vasile Nicorovici, etc.

L'un des soucis essentiels des écrivains qui ont collaboré à ce volume de reportages est de montrer qu'au cours du processus d'édification des imposantes constructions du socialisme, un homme nouveau est né, un homme à la conscience nouvelle, révolutionnaire; un homme plein de passion et de confiance, voué corps et âme à la lutte pour une vie de plus en plus heureuse. Des reportages comme *Nazd ăvana* de Sergiu Fărcăşan, *L'Université des présidents* de Veronica Porumbaco, *L'Histoire d'un mineur* de Victor Deleanu, *La Séance* de Constantin Prisnea, retracent clairement la voie suivie par les travailleurs pour aboutir à une vie pleine d'une véritable dignité humaine, une vie de plus en plus prospère, à une conception avancée, à une position sociale hautement honorable et respectée. Les auteurs des reportages démontrent avec art que les travailleurs ont pu conquérir ces situations parce qu'ils se sont intégrés à l'enthousiasme et à l'élan irrésistible du travail constructif, à la grande famille collective de ceux qui ont fait don de toutes leurs forces, de toutes leurs pensées, de tous leurs sentiments à la lutte pour le socialisme.

La force d'émotion et de conviction des reportages littéraires qui composent ce volume est encore accrue par le talent avec lequel ils sont écrits.

Teodor Vîrgolici

Hymne au Parti *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Paru en l'honneur du IIIe Congrès du Parti Ouvrier Roumain, *Hymne au Parti* apporte l'hommage des poètes de la R.P.R. au guide éprouvé de nos luttes et de nos victoires, au nombre desquelles figurent aussi tant d'éclatantes victoires poétiques. Les anthologies, c'est un fait bien connu, sont toujours pour le lecteur une occasion de réfléchir sur certains aspects du travail poétique collectif. Bien plus que toutes les anthologies précédemment parues dans notre pays depuis la Libération, *Hymne au Parti* renferme le sens profond des succès de notre poésie nouvelle, réaliste et socialiste.

Dès l'abord, l'attention du lecteur est sollicitée par la réunion, dans un même volume, de poètes appartenant à toutes les générations qui militent sur le front poétique. Ce volume compte, lui aussi, parmi les preuves éclatantes d'un fait cité par Gheorghe Gheorghiu-Dej, premier secrétaire du C. C. du P.O.R. dans son rapport au IIe Congrès du Parti: « Tout ce que la littérature et l'art roumains comptent de plus talentueux participe aujourd'hui à l'œuvre de développement de la culture mise au service du peuple. » Et, en effet, cette anthologie s'ouvre sur les vers du plus grand de nos poètes contemporains, Tudor Arghezi, et comprend les témoignages de plusieurs maîtres du verbe comme Georges Călinesco, Demostene Botez, Otilia Cazimir, Victor Eftimiu ou les regrettés A. Toma et Emil Isac, ceux aussi de poètes plus jeunes ayant déjà fait leurs preuves avant la Libération et que représentent si b illamment Maria Banuş, Mihai Beniuc, Radu Boureanu, Marcel

Breslașu, D. Corbea, Eugen Jebeleanu, G. Lesnea, Miron Radu Paraschivesco, Cristian Sîrbu, Cicerone Theodoresco, auxquels viennent s'ajouter les poètes qui se sont fait connaître après le 23 Août 1944: A. Andriţoiu, A. E. Baconski, Ion Bănuţă, Nina Cassian, Dan Deşliu, Mihu Dragomir, Eugen Frunză, Veronica Porumbaco, Victor Tulbure, Tiberiu Utan, etc. Auprès d'eux viennent se ranger les plus jeunes de nos poètes: Florenţa Albu, Cezar Baltag, Nicolae Stoian, Gheorghe Tomozei, Leonida Neamţu ou Nicolae Labiş, mort à 21 ans et qui était l'un des talents les plus authentiques et les plus prometteurs de notre poésie nouvelle. Ce front qui réunit quatre générations de poètes prouve une fois de plus, dans la présente anthologie, l'unité de ses conceptions. Cette unité découle justement de la grande variété des moyens poétiques, de la diversité des tons, des façons dont se manifestent des personnalités poétiques déjà formées ou en voie de formation et qui, douées chacune de son timbre propre, puisent leur vigueur à la source commune de nos réalités socialistes. Tudor Arghezi, prenant pour héros de son lyrisme l'homme simple qui, hier encore perdu dans la foule, domine aujourd'hui le présent et l'avenir, chante la main qui, minutieusement, construit la richesse et la beauté et apporte un hommage au « successeur de Prométhée» qui « a découvert le secret des secrets: l'atome». Georges Călinesco chante « le blé nouveau» et l'homme qui, conduisant son tracteur, est « plus grand que l'orgueilleux Darius». Otilia Cazimir murmure une berceuse. Victor Eftimiu célèbre les victoires remportées dans le cosmos par l'homme soviétique. Voici ensuite les cheminots héroïques (Maria Banuş) et les héros de Doftana au courage indomptable (D. Corbea); voici l'inoubiable figure de Donca Simo (Marcel Breslașu) et les gardes patriotiques qui luttèrent pendant l'insurrection du 23 Août 1944 (Radu Boureanu). Nous voyons la radieuse figure d'Alexandru Sahia, l'écrivain révolutionnaire, et celle de Petre Gheorghe qui mourut pour la cause du prolétariat (Eugen Jebeleanu). Nous entendons « le chant d'un simple militant» (Ion Brad) et « l'hymne à la Roumanie» (Miron Radu Paraschivesco), les chants des brigadiers (L. Neamţu) et le message des lettrés (Veronica Porumbaco). Chantant le parti, nos poètes brossent une vaste fresque des luttes du passé et de la vie d'aujourd'hui. La solennité de l'ode, les rythmes sévères du sonnet, le vers libre, les cadences influencées par la poésie populaire, toutes les formes poétiques ayant acquis droit de cité dans la poésie actuelle se trouvent ici réunis comme les instruments les plus différents dans un grand orchestre symphonique. A toutes ces voix viennent s'ajouter celles des poètes appartenant aux minorités nationales, poètes connus, aimés de tous les amateurs de poésie de notre pays. Alfred Margul Sperber, Istvan Horvath, Erik Majtenyi, Lajos Letay, Ferenc Szemler, Vladimir Ciocov complètent, par l'hommage enthousiaste de leurs poésies, l'image d'ensemble de nos réalités en ces années de parachèvement de l'édification du socialisme.

Il est certes quasiment impossible de choisir parmi les textes d'une anthologie de ce genre. N'est elle pas elle-même un bouquet de citations empruntées à la vaste littérature consacrée au parti par les poètes de notre pays?

Mihail Andrei

ALEXANDRU SAHIA: **Pages Choisies** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Alexandru Sahia compte parmi les écrivains roumains les plus remarquables qui, pendant l'entre-deux-guerres, adhérèrent avec sincérité et avec enthousiasme à la lutte du prolétariat révolutionnaire, le servant par la plume et par l'action. L'écrivain naquit en 1908 dans la commune de Mînăstirea, près d'Oltenița. Après avoir suivi les cours du lycée militaire, il mena une existence extrêmement tourmentée, surtout pendant les années d'études à l'Université. Trouvant le sens véritable et lumineux de sa vie dans la lutte du prolétariat et de son parti révolutionnaire, il consacra ardemment toutes ses forces à la lutte pour la justice et la liberté, activité qui lui valut d'être en butte aux persécutions de l'appareil répressif de l'Etat. Mais jamais Sahia ne se découragea, jamais il ne recula d'un pas. Malheureusement, les conditions de vie barbares de l'ancien régime, la misère, les souffrances finirent par avoir raison de lui et l'écrivain mourut en pleine jeunesse, en août 1937. Il n'avait pas trente ans.

Peu nombreuse, l'œuvre d'Alexandru Sahia n'en est pas moins remarquable par son contenu humain et idéologique, par

ses significations profondes, par le réalisme avec lequel il dépeint la vie de souffrances des masses laborieuses durant les sombres années d'avant la deuxième guerre mondiale. Au cours de ses quelques années d'activité, Alexandru Sahia travailla fébrilement, faisant paraître en 1932 les revues *Veac Nou* (Le Nouveau Siècle) et *Bluze albastre* (Bleus de Travail), écrivant des nouvelles, des reportages, des articles de critique littéraire pleins des idéaux révolutionnaires de la classe ouvrière. Alexandru Sahia fut l'un des premiers écrivains roumains à visiter l'Union Soviétique, en 1934, parlant à tous, par l'intermède de son livre *L'U.R.S.S. aujourd'hui*, de la grandeur de l'homme nouveau soviétique et de ses réalisations consacrées à l'embellissement de la vie de l'humanité tout entière.

Une grande partie de l'œuvre d'Alexandru Sahia se retrouve dans le volume *Pages choisies* qui contient, outre ses esquisses et ses nouvelles les plus connues, plusieurs amples chapitres du livre *L'U. R. S. S. aujourd'hui*, ainsi qu'un grand nombre de ses articles et de ses reportages, articles et reportages dans lesquels l'écrivain dénonçait la situation tragique des masses laborieuses de son temps, appelant à l'action, à la lutte décidée pour la conquête d'un monde nouveau.

Les nouvelles d'Alexandru Sahia sont pleines de souffle révolutionnaire, de force critique, sont écrites à partir des positions de classe du prolétariat. Dans les nouvelles *l'Usine vivante* et *Révolte dans le port*, l'écrivain dépeint en images impressionnantes l'exploitation de la classe ouvrière par la bourgeoisie et les gros propriétaires terriens; dans *Pluie de juin*, il évoque des épisodes dramatiques de la vie de souffrances et de misère de la paysannerie pauvre de son époque; dans *Chômage sans race*, il dénonce la monstruosité du racisme; dans *Sur les champs ensanglantés de Mărăşeşti* et *le Père est rentré de la guerre*, il condamne la guerre et ses suites néfastes; enfin, dans *la Mort de la recrue à terme réduit*, il critique le caractère inhumain de l'ancienne armée.

Avec *l'Usine vivante* et *Révolte dans le port* écrites en 1932, Alexandru Sahia introduit pour la première fois dans notre littérature des pages d'un profond réalisme inspirées de la vie de la classe ouvrière. Bon connaisseur des réalités, guidé par les idées du Parti Communiste, identifiant son idéal avec celui des masses, Sahia a su écrire des nouvelles pleines de force émotive, de véridicité. Dans *l'Usine vivante* et *Révolte dans le port*, nous rencontrons pour la première fois dans la littérature roumaine des figures d'ouvriers conscients, volontaires, confiants dans la justesse de la cause de leur classe, regardant avec décision vers un avenir lumineux. Tel est, par exemple, Filip, dans *l'Usine vivante*. Quand le patron refuse d'aider l'ouvrier Bozan, victime d'un accident, Filip, par esprit de solidarité ouvrière, organise la grève qui lui coûtera la vie.

Par son contenu idéologique et humain, par son intensité dramatique et sa capacité d'émouvoir et de convaincre, l'œuvre d'Alexandru Sahia compte parmi les plus chères aux masses de lecteurs de chez nous.

T. V.

ION BĂNUŢĂ: **A la frontière entre des mondes** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Vivant« à la frontière entre des mondes», Ion Bănuţă a accumulé une riche expérience de la vie qui se convertit sur le plan lyrique en rimes, en rythmes et en images. Fils de « Rada, paysanne de l'Argeş», serve sur les champs du boyard, et apprenti aux Ateliers des Chemins de Fer Roumains, dans

L'usine
Aux murs rouges comme le feu

où Ion Bănuţă tentait sa chance, le futur poète a vu et a senti toute la misère qui était autrefois le lot des masses populaires. En 1933, il a pris part aux grandioses luttes du prolétariat roumain du 16 février. Les événements cruciaux de l'histoire du pays l'ont fortement impressionné et, en fait, c'est sous leur pression qu'il est devenu poète. Comme il l'avoue lui-même:

Des profondeurs secrètes
Soudain s'illuminèrent
Et mon cœur enfiévré
Se transforma en lyre.

Son premier volume de vers fut une plaquette intitulée *la Cité du silence* parue en 1946, où il évoque la vie dans les prisons — cités du silence — des combattants pour la liberté du peuple. Un autre volume, imprimé en 1956, s'intitule *Sources*, et le présent recueil, *A la frontière entre des mondes*, est le troisième que l'ancien ouvrier offre à notre littérature.

Greffés sur un matériel vécu, ses vers sont remarquables par l'authenticité des vibrations et la simplicité de l'expression. Ion Bănuţă se refuse à la grandiloquence, aux gesticulations rhétoriques. S'il lui fallait opter pour un instrument de musique, il ne se sentirait attiré ni par le fifre aux sons aigus, ni par le tambour trop bruyant, mais bien par l'un de ceux qui ont une tonalité moyenne et dont le but suprême n'est pas de se mettre soi-même en avant mais de participer à l'orchestration générale. D'ailleurs, Ion Bănuţă a toujours eu une véritable aversion pour l'étalage de soi-même et se considère modestement comme un « soldat comme tous les autres dans la grande bataille». Notons également que ses meilleurs vers sont ceux qui ont un caractère de confession directe, qui rendent hommage, sur un ton familier, aux grandioses événements historiques. Ainsi, par exemple, le prologue de *la Cité du silence* se déroule avec une parfaite simplicité qui rend plus poignante encore l'émotion intérieure:

J'écris sur ceux dont les fronts
Se sont heurtés à chaque instant
Au chambranle et aux barres de fer,
Aux noires fenêtres
Des années durant avares de lumière
Comme un usurier l'est de l'or de dix-huit carats;
Sur les lumières limpides des yeux
Regardant avidement à travers les barreaux.

Par contre, les poésies qui tirent leur sève de sources livresques, par exemple les entretiens avec divers écrivains ou héros littéraires du passé, et qui n'acquièrent des accents vivants qu'au moment où elles sont mises en contact avec la prise de courant des impressions résultant d'une expérience personnelle, ces poésies ne nous satisfont pas.

Tudor Arghezi, dans un chaleureux avant-propos, donne de I. Bănuţă poète la définition que voici: « Une sensibilité aussi délicate que virile, voilà ce qui caractérise la poésie de Ion Bănuţă». Et, en effet, ses vers respirent une certaine délicatesse d'âme. C'est ainsi que l'une des poésies exprimant sa haine farouche des fascistes est construite sur le motif émouvant d'une poupée partie à la recherche de sa petite maîtresse morte:

Une poupée parcourt le monde entier...
Elle a des yeux de sœur et des fronts de mère.
A la recherche de la fillette dont elle ignore le nom,
Sur terre, sur mer, à travers les forêts, elle l'appelle.

Mais même dans ces thèmes délicats qui incitent à de vaporeuses rêveries poétiques, son attitude virile, de militant, se laisse deviner. Arrêtons-nous un instant aux suaves aquarelles du cycle *Dans la large embrasure du soir*. L'une de ces poésies dépeint la mer comme souffrant de solitude:

En vain, dans le lointain,
Les mêmes colliers parent sa gorge,
Elle est bien trop seule, la mer,
Et là-bas l'ennui la ronge.

Quant à la chute des feuilles, rendue dans la poésie du passé par tant de brumeuses et banales élégies automnales, voici comment Ion Bănuţă la décrit: « Dévêtues, recouvertes de gelée» les feuilles tombent, mais elles connaissent elles aussi d'heureux moments et « c'est fête» quand « les berce la tempête».

Tout ce qu'atteint la main de Bănuţă prend des résonances actuelles, et c'est là ce qui donne au volume une unité sans défaut. Qu'il s'agisse de la beauté de rêve de la nature, de *Ma fille aux cheveux de thé*, des luttes et des victoires de la révolution, que le ton soit doux, grave ou satirique, l'attitude de combattant du poète est toujours présente. Les différentes sources souterraines circulent dans une seule artère, celle de la poésie civique. Ion Bănuţă connaît aussi bien les tourments que les délices du travail à la recherche d'images choisies et le présent volume nous en offre suffisamment d'exemples, remarquables surtout par une grande simplicité. Mais, exerçant sa profession de créateur, il n'oublie pas un seul instant sa croyance qui sert d'ailleurs aussi de motto à son livre:

Si j'amasse comme un avare
Tout ce qui accroît mon dur vouloir,
C'est dans un but précis: en faire cadeau
A la bannière qui me donne des forces.

A. Oprea

NICOLAE TĂUTU: **Rapsodie roumaine** *(Editions de l'Armée)*

Né en 1920, Nicolae Tăutu s'est affirmé après le 23 Août 1944 comme un poète doué d'un réel talent. Ayant fait la guerre antifasciste, le jeune poète a, dès ses débuts, évoqué l'héroïsme des soldats roumains et soviétiques fraternellement unis par les luttes communes, l'aspiration des hommes à la paix et au bonheur. Aujour-

d'hui, ce « poète-soldat» est lauréat du Prix d'Etat et l'auteur de nombreuses plaquettes *(Et nos forêts nous revinrent* — 1949; *Fierté* — 1954; *Inscriptions* — 1955; *De cœur à cœur* — 1957; *Quand les grues s'envolèrent* — 1958*)*. Mais Nicolae Tăutu est également un serviteur de Thalie et s'est fait remarquer non seulement comme poète, mais aussi comme dramaturge. Ses pièces de théâtre, créations appréciables *(Orages de printemps, Vol de nuit, Ecaterina Teodoroiu, l'Héroïne du Jiu)*, ont été publiées en volumes et sont jouées avec succès sur les scènes de plusieurs théâtres.

Dans son récent volume de vers *Rapsodie Roumaine*, le poète s'est proposé de consigner sous la forme d'une chronique lyrique quelques-uns des moments les plus significatifs de l'histoire de notre patrie. Dédiant le premier cycle *(Sombre prélude*, 1907—1944*)* aux révoltes paysannes d'il y a cinquante ans, à la lutte du peuple pour la justice sociale, à l'héroïsme des combattants antifascistes emprisonnés entre les murs de Doftana, Nicolae Tăutu réalise une poésie dense, dramatique. Ses vers hauts en couleur dépeignent le visage sillonné de douleur de la Roumanie d'antan ravagée par les épidémies, frappée par les balles, saccagée par la faim et la souffrance. De ce point de vue, *le Chant de la douleur*, par sa sobriété voulue, est tout à fait représentatif:

Le typhus,
C'est le premier signe pour ceux des champs
Que commence un autre printemps!

Le sens tragique de l'histoire du pays durant les premières années de notre siècle est rendu avec une grande puissance d'évocation par le simple récit de quelques-uns des aspects les plus impressionnants de la vie des simples gens.

Mais la poésie de Tăutu est également une pathétique autobiographie, l'histoire d'une vie qui fut aussi celle de tant de pauvres gens dont l'enfance fut déchirée par les souffrances et les privations jusqu'aux journées d'août — jusqu'à la Libération. Tăutu reconstitue avec soin toutes ces étapes parcourues par sa génération. Le poète revit le fait en imagination, l'englobe dans sa propre expérience, l'étudie selon des coordonnées qui lui sont connues, conférant au vers une réelle authenticité.

Le cycle *Carnet ensanglanté par la bataille*, qui est dédié aux luttes de notre armée sur le front antihitlérien et retrace l'expérience la plus dramatique de la vie du poète-soldat, est incontestablement le plus réussi de tout le volume. C'est en fait un journal de front composé de notes brèves, lapidaires. D'ailleurs, le poème court, la stance sont les moyens d'expression qui conviennent le mieux aux dons poétiques de Tăutu. Son inclination pour la sobriété est ici évidente, ce qui est réellement de valeur dans sa poésie y étant souligné. Mais, évidemment, la plus grande partie du volume est réservée aux vers dédiés à « la lumière de nos temps». Doué d'une réelle capacité de saisir le détail significatif, Tăutu dessine une intéressante carte du pays vivant « la saison des grandes constructions».

Malheureusement, le poète se complaît parfois dans la rhétorique, son vers prenant alors un ton prosaïque qui estompe la force de suggestion et le frisson lyrique. Ainsi, aux côtés de poésies d'un charme prenant comme *le Premier livre*, d'autres ne dépassent guère les limites de la prose rimée et, en fait, n'ajoutent rien à son talent.

Z. Ornea

DUMITRU HÎNCO: **Mihail Kogălniceanu** *(Editions de la Jeunesse)*

Mihail Kogălniceanu (1817—1891) occupe une place de choix dans la galerie de nos grands hommes du siècle dernier. Personnalité multiple, patriote fervent, Kogălniceanu s'est distingué dans une égale mesure en tant que militant sur le terrain social, politique et culturel. Son nom est lié non seulement à l'encouragement systématique par lui apporté à la littérature nationale du milieu du XIXe siècle, mais aussi au mouvement révolutionnaire de Moldavie de 1848, à la lutte pour l'union des deux pays roumains en 1859 et à la réforme agraire de 1864. Aux côtés de ses grands contemporains Nicolae Bălcesco, Cezar Bolliac, Ion Ghica, Vasile Alecsandri et d'autres, le militant et homme de culture Mihail Kogălniceanu a apporté une contribution inappréciable à notre histoire nationale. Son œuvre, riche et variée, sollicite sans cesse l'attention des chercheurs contemporains qui l'apprécient à sa véritable valeur.

Dumitru Hînco, publiciste connu, auteur d'une étude monographique sur l'œuvre de Heinrich Heine, nous donne dans le présent volume un portrait détaillé de la personnalité captivante de Kogălniceanu et un récit tout aussi minutieux de son

activité. Nous faisons tout d'abord connaissance avec Kogălniceanu étudiant à Lunéville et à Berlin, puis avec Kogălniceanu jeune publiciste préoccupé de faire connaître à l'étranger l'histoire de sa patrie et ses valeurs artistiques. Nous le retrouvons ensuite aide-de-camp à la cour de Mihail Stourdza puis s'efforçant de donner, dans les pages de *Dacia Literară* (La Dacie littéraire) une nouvelle orientation à notre littérature. Suivent les mois tourmentés de 48 marqués par l'échec de la révolution et l'amertume de l'exil, puis les luttes acharnées pour l'union des pays roumains qui a lieu en 1859 sous le règne d'Alexandru Ioan Couza. Intéressants sont les chapitres où l'auteur retrace la lutte de Kogălniceanu pour la solution du problème agraire. Dans ces pages, Kogălniceanu apparaît en effet comme le dépositaire des idéaux de 1848, militant à partir des positions exprimées dans *Les désirs du parti national* pour la solution du problème agraire dans un esprit progressiste. L'attention qui convient est accordée à la juste attitude adoptée par Kogălniceanu à l'égard de la guerre de l'Indépendance de 1877. La longue période où Kogălniceanu fut plus d'une fois en butte aux offenses et aux humiliations, l'opprobre que les autorités réactionnaires tentèrent de jeter sur l'auteur de la loi rurale, tout cela nous est décrit avec talent, dans un style imagé. Notons enfin que la monographie de Dumitru Hînco évoque non seulement la vie de Kogălniceanu, mais aussi et dans une égale mesure l'époque où il a vécu. Nous voyons retracée une période très agitée, avec le pittoresque de ses mœurs, avec les grandes personnalités qui l'illustrent, avec ses événements d'une importance historique décisive, avec ses luttes pour une vie meilleure. Et, il faut le dire, ce cadre — fruit d'un minutieux travail d'information et de documentation — revit maintes fois dans les pages du livre, lui conférant du charme et de l'intérêt, même si l'auteur use parfois de tons stridents et d'effets recherchés.

Mais le volume de Dumitru Hînco n'est pas exempt de certains défauts. Littéralement ébloui par la personnalité de son modèle, l'auteur se résigne à grand-peine à faire quelques observations critiques, et même lorsqu'il s'y résigne, cela est fait d'un ton visiblement gêné, comme s'il voulait s'excuser.

Outre un excès de stylisme et une course incessante au pittoresque à tout prix, Dumitru Hînco a le tort de nous donner trop peu de détails sur la vie personnelle, intime, familiale de Kogălniceanu. Sa jeunesse, ses années d'études nous sont présentées avec beaucoup plus de largesse, de façon plus détaillée et plus introspective que la période de l'âge mûr et de la vieillesse. L'auteur a préféré mettre l'accent sur le côté actif, sur la combativité de Kogălniceanu. Celui-ci nous est représenté comme un tribun, comme un lutteur infatigable pour la liberté et le progrès social. En échange, nous sommes beaucoup moins informés de ses préoccupations, des joies et des soucis de l'homme et du militant.

Cela dit, la monographie de Dumitru Hînco n'en représente pas moins un pas en avant dans l'interprétation de la personnalité de Kogălniceanu et nous donne une image de la vie et de l'œuvre de celui dont le nom est effectivement lié aux événements les plus importants du siècle dernier.

Z. O.

ALEXANDRU D. LUNGU: **Frontière** *(Editions d'Etat pour la Littérature et l'Art)*

Avec le recueil de nouvelles récemment paru sous le titre *Frontière*, le jeune auteur Alexandru D. Lungu fait ses débuts dans la littérature. Né en Moldavie, A. D. Lungu imprime à ses nouvelles le sceau de la tradition littéraire de cette province et, en premier lieu, celui de Ion Creangă. Ainsi, la nouvelle *Longue route* présente — sous la forme de souvenirs qui ont, semble-t-il, un caractère autobiographique — la vie de la paysannerie d'avant la seconde guerre mondiale, une paysannerie écrasée sous le fardeau des vicissitudes. Quant à la nouvelle *Frontière*, qui retrace la lutte menée dans un petit village moldave pour l'instauration d'une exploitation agricole collective, c'est en fait un court roman axé sur des événements dramatiques. L'histoire commence sur la description d'un cadavre, tout le récit ayant pour but de reconstituer les circonstances dans lesquelles le jeune médecin Ștefan Blîndu, qui apportait son aide à l'œuvre de socialisation de l'agriculture, est tué par des ennemis. Parmi les personnages négatifs, on remarque l'administrateur de l'hôpital qui, ne pouvant plus camoufler les affaires illicites auxquelles il se livre, en arrive à commettre un crime.

Il est vrai que les tribulations psychologiques des héros principaux ne sortent guère des sentiers battus. Mais, dans les nouvelles d'A. D. Lungu, ce ne sont pas tellement les figures de premier plan qui retiennent notre attention que les personnages secondaires qui forment la toile de fond. Dans *Frontière*, le véritable héros est le village avec l'activité de ses habitants et ses événements quotidiens, un village décrit de façon très expressive grâce à l'humour dont le livre est plein.

Alexandru D. Lungu sait adroitement, marchant sur les traces de son maître, parsemer son œuvre de proverbes amusants, tout comme il sait croquer en quelques mots ses personnages et en rendre les particularités de langage, prêtant une oreille attentive à leurs expressions, aux tournures caractéristiques de leur langage.

En conclusion, un volume qui témoigne de l'incontestable talent de conteur d'Alexandru D. Lungu.

A. O.

Arts

AUTOMNE 1960

Pour ceux qui eurent l'occasion de visiter notre cité il y a quinze ans et qui la revoient aujourd'hui, les différences sont tellement évidentes, le nouveau y a pris une telle ampleur, les traits spécifiques de la ville moderne l'emportent tellement sur les aspects séculaires de bourg patriarcal et provincial, d'étroit bazar et de mélange chaotique de styles et d'influences, qu'ils auraient peine à reconnaître, dans la métropole qui croît littéralement à vue d'œil, la « première ville du pays » telle que nous l'ont léguée les régimes passés. Cela pour signaler qu'il ne s'agit point ici d'une simple évolution dans le domaine de l'urbanisme, mais que le nouvel aspect de la ville répond à une nouvelle conception de la vie, à une nouvelle valeur fonctionnelle.

Notre capitale acquiert d'année en année sa place sur la carte du continent et sur celle du monde. Si, jusqu'à la libération de notre pays en août 1944, Bucarest appartenait, historiquement, « au passé », il demeurait, géographiquement, une *terra incognita*, et il n'était point rare que nous recevions d'Occident ou d'outre-mer des lettres portant la souscription « Bucarest—Bulgarie » ou « Bucarest—Hongrie ».

Sous le régime de démocratie populaire, notre ville est devenue également un centre important de réunions internationales —, congrès et conférences scientifiques, compétitions artistiques ou sportives — a hébergé le Festival Mondial de la Jeunesse et des Etudiants, est de plus en plus un centre d'attraction pour les touristes du monde entier. Enfin, par des tournées et des déplacements à l'étranger, elle rayonne à son tour sur toute la planète, envoyant partout le message de notre art, de notre culture, de notre sport, en même temps que le message de paix et d'amitié du peuple roumain.

Parmi les manifestations internationales de cet ordre, il convient d'en mentionner une qui, bien que de tradition fort récente, semble désormais solidement enracinée, et à laquelle nous croyons pouvoir présager un brillant avenir. Nous voulons parler des rencontres, à Bucarest, des marionnettistes du monde entier, dans le cadre du Festival des théâtres de marionnettes et du Festival du film de marionnettes. Si nous nous sommes livrés à ces considérations — dans le temps et dans l'espace — c'est dans le dessein de prévenir un sourire indulgent à l'égard de ce que certains pourraient considérer comme un passe-temps mineur, voire « puéril », afin aussi de situer cette préoccupation sur ses véritables coordonnées. Paraphrasant le fameux « last but not least » du grand Will, nous entendons parler des marionnettes comme des plus petits mais non les plus insignifiants des acteurs, et de leur théâtre comme du plus exigu de tous, mais non le plus dépourvu d'importance.

Le festival organisé par nous il y a deux ans fut une tentative, un coup de sonde dans ce monde enchanteur. Pour la première fois, cette forme d'art existante chez tous les peuples depuis les temps les plus reculés tenait ses « Etats Généraux », réunissant des dizaines d'équipes et des centaines de montreurs et leur permettant ainsi de se connaître, de procéder à un large échange d'expérience, de confronter leurs styles, leurs techniques, leurs équipements, leurs répertoires et leurs tendances, et aussi l'efficience

de leurs conceptions. Les résultats ont passé l'attente des plus optimistes par le nombre des adhésions et des personnalités venues à Bucarest, par l'enthousiasme de tous les participants, par leur aisance à trouver un « commun langage », et, plus que tout peut-être, par l'intérêt manifesté par un nombreux public qui assiégea littéralement les salles de spectacle. Devant cette réussite catégorique, nous décidâmes d'organiser des festivals biennaux ou triennaux analogues à ceux des Festivals du film de Karlovy-Vary ou de Cannes, ou à celui des beaux-arts de Venise. Accueillis avec enthousiasme par nos hôtes, et, cela va sans dire, par les dizaines d'équipes de notre pays, l'idée et le projet de ces rencontres périodiques n'en ont pas moins trouvé des sceptiques pour dire que la chose « a eu du bon une fois », qu'elle a plu par son caractère inédit, par sa nouveauté, mais que ce serait une erreur que de persévérer après le succès de curiosité remporté par la « première ».

Non seulement il n'en a rien été, mais encore le second festival — que l'expérience acquise nous a d'ailleurs permis d'organiser dans de meilleures conditions, tant pour ce qui est de sa préparation que pour ce qui touche à son déroulement — le second festival, disions-nous, est venu confirmer en tous points la justesse et la viabilité de notre initiative. En effet, du 15 au 30 septembre 1960, dans trois des plus spacieuses salles de théâtre de Bucarest, dans divers clubs et maisons de la culture ainsi qu'à la télévision, des ensembles et des artistes venus de 25 pays ont donné pas moins de 150 représentations, 10 par jour en moyenne — sans parler du grand nombre de films de marionnettes projetés dans le même laps de temps sur les écrans bucarestois — en présence d'un public au moins aussi nombreux et enthousiaste que lors de la « première édition. » Furent présents des artistes d'Europe, d'Afrique, d'Asie et d'Amérique dont beaucoup n'avaient point pris part au premier festival, tandis que plusieurs troupes représentaient tel ou tel pays qui n'avait alors été représenté que par une seule. La « gamme » des expériences s'en est ainsi trouvée élargie, non seulement par la variété du « jeu », mais aussi par celle des thèmes spécifiques, depuis la tradition plusieurs fois millénaire de la Chine (absente au premier festival et représentée cette fois par deux troupes) et jusqu'à des « débutants » comme ceux d'Egypte qui n'avaient pas encore constitué leur troupe il y a deux ans et dont, soit dit en passant, nous pouvons nous flatter qu'ils sont les « pupilles » de l'école roumaine de marionnettes.

Mieux encore, le festival international de 1960 a révélé deux nouvelles facettes des possibilités de développement de cet art. Ce fut d'abord la présence, aux représentations et aux travaux, de nombreux marionnettistes étrangers venus en qualité de *spectateurs* et pour s'instruire sur le vif en puisant dans l'immense trésor d'expérience et de maîtrise rassemblé sous notre ciel merveilleux en ce début d'automne. Bien entendu, parmi les centaines de marionnettistes présents dans la salle, se trouvaient également ceux de nos villes de province, professionnels ou amateurs, vétérans ou débutants, participants ou non au concours. Ce fut également l'autre phénomène de « croissance », phénomène qu'il convient de souligner et d'accueillir avec satisfaction, la véritable « session scientifique » qui eut lieu en dépit du programme surchargé du festival et du concours. Au cours de quelques séances de discussions théoriques on tenta — et l'on réussit dans une large mesure — de définir les traits spécifiques de cet art, d'en déterminer les limites, d'en dégager les perspectives dans le cadre du progrès technique et d'en fixer les objectifs. L'on vit s'affronter les « orthodoxes » et les « iconoclastes ». Au-dessus des points de vue contradictoires touchant les moyens d'expression (questions de forme, en définitive), nous eûmes la joie de constater l'unité, l'unanimité des rapporteurs et des participants sur l'essentiel du problème, à savoir le rôle *éducatif* du théâtre de marionnettes (comme d'ailleurs de tous les arts), sa mission qui, surtout à notre époque, est d'affirmer le triomphe du bien sur le mal, de la vérité sur le mensonge, de l'amitié entre les hommes et entre les peuples sur la discorde, la haine et la violence. La marionnette n'est pas un schéma mais bien une réduction à l'essentiel de tout ce qui est humain, le ramenant aux principaux leviers qui en déterminent l'existence et le comportement. Aucun spectacle n'est dépourvu d'une tendance, d'une finalité et d'une contribution pédagogique; les leçons d'humanisme offertes aux enfants aussi bien qu'aux adultes, tel est le point central de l'attention et de la préoccupation des

marionnettistes. Quant à savoir si, là aussi, il convient que les... ficelles soient visibles, c'est là une autre question. L'art véritable sait trouver les moyens les plus appropriés pour atteindre son but.

On comprend aisément que ce qui est et demeure d'une importance insigne, c'est le répertoire, non point au sens anecdotique proprement dit, mais considéré sous le rapport des conflits mis en scène, de leur évolution et de la solution qui leur est donnée.

Ainsi, sur le thème central des « Problèmes de la dramaturgie contemporaine de l'art des marionnettes», d'amples rapports témoignant d'un sentiment élevé de la responsabilité et d'une grande richesse d'idées jointes à une passion professionnelle... polémique, furent présentés par Jean-Loup Temporal (France), Maria Signorelli (Italie), Erik Kollar (R.S. Tchécoslovaque) Stefan Lenkisch (R.P. Roumaine), Natalia Smirnova (U.R.S.S.); d'autres interventions apportèrent également d'importantes contributions aux débats, comme celles de George Speaight, de Jan Malik, l'infatigable secrétaire-général de l'UNIMA (Union Internationale des Marionnettistes), de M. Korolev et de Lena Spet (du théâtre d'Obraztzov de Moscou), d'Henryk Ryl, de Margareta Nicoulesco, directrice du théâtre *Ţăndărică* de Bucarest. Le niveau théorique et l'utilité pratique de ces débats porteront, nous en sommes certains, leurs fruits au cours de la période qui nous sépare du troisième festival que nous nous efforcerons tous — avec, en plus, les nouveaux venus — de hausser à un niveau aussi élevé que possible.

Le théâtre de marionnettes n'est pas une « réminiscence», un document de notre enfance et des siècles d'enfance de l'humanité, mais s'intègre dans l'époque moderne, conquérant sa place parmi les autres arts, évoluant et s'adaptant. Peut-être les marionnettes ne changent-elles guère d'apparence, mais le bois dont elles sont faites est nourri d'autres sèves, toujours fraîches, toujours rénovatrices...

Marcel Breslaşu
président du jury du IIe Festival
International des théâtres de marionnettes

INSTRUMENTS DE MUSIQUE TRADITIONNELS DU PEUPLE ROUMAIN

Le peuple roumain utilise un grand nombre d'instruments de musique. Créés le long des siècles dans le but d'exprimer — aux côtés de la musique vocale ou indépendamment de celle-ci — les sentiments, les idées et les aspirations du peuple, ces instruments se sont transmis de génération en génération sous des formes de plus en plus évoluées. Leur grande variété prouve que le peuple roumain est doté de multiples talents et qu'il s'est efforcé de découvrir, au fil des siècles, de nouveaux moyens d'expression. Cette variété est due également à des influences diverses survenues à la suite du contact avec les autres peuples et avec leur culture, mais ces instruments empruntés ont subi plus tard des transformations et se sont adaptés aux conditions requises par les intonations populaires roumaines et à la technique d'exécution propre à nos instruments.

Compagnon inséparable, le long des siècles, des joies et des peines, toujours présent aux fêtes du mariage ou aux cérémonies du « dernier voyage», moyen d'apaiser les souffrances, stimulant au travail ou à la lutte, l'instrument de musique ne peut être séparé de la vie des hommes.

Parmi les instruments plus anciens tels que les harpes, les *bucium*[1]), les cithares, les *cobza*[2]), les *cimpoĭ*[3]), les pipeaux, les *geamparale*[4]), les fifres, les *naĭ*[5]), les *chimvale*[6]), les tambours, etc., quelques-uns seulement sont restés en usage.

Dans les archives de l'Institut de Folklore de Bucarest on trouve un riche matériel de documentation recueilli durant une trentaine d'années, selon des méthodes scientifiques. De ce matériel se détachent une série de problèmes touchant la terminologie, la structure, l'aire d'expansion, la technique d'exécution, le répertoire et la situation actuelle de chaque

1. *bucium*, longue trompe de berger
2. *cobza*, sorte de guitare
3. *cimpoĭ*, cornemuse
4. *geamparale*, sorte de castagnettes
5. *naĭ*, flûte de Pan
6. *chimvale*, instrument musical composé de deux plateaux de cuivre qu'on frappait l'un contre l'autre et qui produisaient un son puissant et vibrant

instrument, ainsi que la signification que celui-ci a eue dans la vie du peuple.

Aux côtés d'instruments plus évolués, complexes, subsistent également une série d'instruments extrêmement rudimentaires tant en ce qui concerne la forme que les possibilités d'expression artistique. Ainsi, dans la même famille d'instruments, on trouve un grand nombre de types différents par la structure, la forme, le matériau dont ils sont faits, le mode d'emploi et le répertoire.

En outre, le paysan roumain sait extérioriser ses multiples états d'âme, sa sensibilité par des moyens beaucoup plus simples. D'une simple écorce d'arbre, d'un brin d'herbe, d'une écaille de poisson, un bon interprète sait tirer de véritables mélodies. La feuille — qu'on tient devant les lèvres ou entre les lèvres — l'écaille de poisson — tenue dans la bouche entre la rangée inférieure des dents et les lèvres — donnent sous le souffle des vibrations pareilles à celles que produit l'anche d'une flûte.

D'un bout à l'autre du pays résonnent les chants de ces pseudo-instruments d'où l'on tire des mélodies lentes, nostalgiques, mais aussi des mélodies allègres, pleines de rythme.

Certains des rites populaires les plus anciens qui subsistent encore aujourd'hui s'accompagnent d'airs joués sur des instruments rudimentaires. Faits de bois ou de métal, ces instruments produisent, quand on les frappe ou quand on les secoue, des vibrations sonores et des rythmes variés. Ainsi, dans certaines danses de mariage (les *Sucitoarele)*, les danseurs frappent l'un contre l'autre des rouleaux à étendre la pâte, dans la danse *Căluşul*, les danseurs frappent le sol rythmiquement avec des bâtons.

Durant les fêtes de l'hiver, les vœux de bonne année sont souvent accompagnés par le rythme de la « chèvre». (Le museau de la chèvre est formé de deux plaquettes de bois qui se heurtent rythmiquement durant la danse).

Le jeudi de Pâques, les enfants chantent les *Toconele*, chants exprimant la joie que le Carême ait pris fin. La mélodie est accompagnée par des coups rythmiques frappés sur une *toacă* [1]) en bois ou en métal. Ou encore, en Transylvanie, la bannière de mariage est ornée de clochettes qui produisent un cliquetis agréable durant la danse.

Dans quelques villages de Transylvanie, les noëls sont accompagnés par des instruments tels que le pipeau, le *cimpoï*, le violon et, parfois, par plusieurs tambours. Les noëls — pour la plupart des chansons profanes exprimant des vœux de bonne année ou souhaitant aux jeunes d'être bientôt mariés — alternent avec des mélodies joyeuses accompagnées par le rythme du tambour auquel s'ajoutent des cris et des *strigături* [2]) en vers.

Des écrits du prince régnant moldave Démètre Cantemir (XVIIIe siècle), il ressort que fifres et tambours ne manquaient jamais aux cérémonies de la cour princière.

Dans quelques régions du sud ou de l'est du pays, les vœux de Nouvel An sont accompagnés par un instrument très ancien, le *buhaï*, qui consiste en un tonnelet de bois au-dessus duquel est tendue une membrane de cuir. Au milieu de celle-ci on fait passer une mèche de crins de cheval qui, par frottement avec les mains humides, produit un son imitant le mugissement du taureau. Poésies récitées ou chantées, pipeau, carillon de clochettes, cris et coups de fouet confèrent aux noëls une atmosphère de fête et de gaîté exubérante. Le *buhaï*, en voie de disparition dans notre pays, ne se rencontre guère, en Europe, que chez les enfants de Bohême (sous le nom de *bukul* ou de *bandaska*) ou chez ceux d'Italie; il existe également sous des noms divers chez les peuples d'Afrique et d'Asie.

Le *bucium* est un instrument fort simple utilisé de nos jours uniquement par les bergers. Mais dans le passé, la voix du *bucium* appelait le peuple, aux heures cruciales, à la lutte contre les envahisseurs. Chez nous, on le rencontre surtout dans les régions montagneuses sous des dénominations variées: *tulnic*, *trîmbiţa* ou *buşin*. On le fait en bois ou, depuis peu de temps, en métal. Le tuyau, sans aucun trou pour les doigts, a dans certaines régions une forme conique et, dans d'autres une forme cylindrique, l'extrémité inférieure étant droite ou courbée ou encore légèrement évasée.

Ce qui caractérise le *bucium* en métal, c'est sa partie inférieure enroulée par deux fois sur elle-même.

---

1. *toacă*, morceau de bois ou de métal sur lequel on frappe rythmiquement avec deux martelets, pour annoncer dans les églises ou les monastères le début des services divins

2. *strigături*, petites compositions en vers à caractère d'épigramme, avec des allusions satiriques ou humoristiques

Il est intéressant de signaler que, dans les montagnes de l'ouest du pays, seules les jeunes filles et les femmes savent jouer du *bucium;* d'ailleurs, d'habitude, ce sont elles qui font paître les troupeaux. Par son caractère solennel, pittoresque, plein de charme, le *bucium* n'a pas d'égal.

A l'aide du *bucium*, les bergers rassemblent les moutons éparpillés dans la montagne, communiquent entre eux et s'amusent à leurs moments de loisir. Bien que cet instrument soit d'une rare simplicité, son répertoire est riche et varié et les «signaux» que se lancent les bergers diffèrent d'une région à l'autre. Outre les mélodies de danse que seuls de bons interprètes peuvent exécuter, au nord du pays, la voix du *bucium*, aux enterrements, se mêle à celle des femmes, créant en ces instants douloureux une atmosphère solennelle qui accentue le caractère dramatique de ce moment.

De nos jours, rares sont les joueurs de *bucium* qui se rappellent les morceaux du répertoire liés à des événements importants du passé de notre peuple: révoltes paysannes, guerres, etc. De ce répertoire, on connaît encore « La douleur des *plăieşi* [1])» ou « de Bogdan» qui, dit la légende, aurait été jouée après la victoire sur les Tartares.

Les concours des équipes artistiques d'amateurs rassemblent des joueurs de *bucium* de tous les coins du pays venus faire la preuve de leur talent.

*

Un instrument de la même famille que le *bucium*, mais beaucoup moins long, c'est la *corne*, qui, jadis, était très répandue. Aujourd'hui, elle est en voie de disparition. Ce n'est que dans quelques régions du pays qu'elle accompagne encore certains moments du cérémonial nuptial ou funèbre.

*

Le plus répandu et le plus populaire des instruments demeure le pipeau. Le grand nombre des types, la variété des dénominations régionales, son vaste répertoire et sa large aire d'expansion confirment sa vitalité. D'origine très ancienne (Kurt Sachs suppose qu'il remonte à la commune primitive), le pipeau s'est transmis jusqu'à nos jours sous des formes différentes allant de la plus archaïque, celle d'un simple tube sonore ouvert aux deux extrémités, jusqu'aux formes plus complexes comportant un nombre variable de trous permettant l'obtention d'un nombre plus ou moins grand de sons. Les pipeaux sont dans la majorité des cas fabriqués par les interprètes eux-mêmes. Parmi les centres où l'on confectionne des pipeaux, le plus important est celui de Hodac (en Transylvanie) où l'on fabrique chaque année environ 100.000 pipeaux qui sont vendus dans tout le pays par les artisans eux-mêmes. D'habitude, pour attirer les chalands et afin de leur montrer « sur le vif» la qualité de leur « marchandise», ils leur jouent quelque mélodie, leur offrant ainsi, en même temps que leurs pipeaux joliment ornés, une partie de leur répertoire.

Bien qu'aujourd'hui, dans les villages, la musique de la *hora* [2]) soit en général soutenue par un orchestre de *lăutari* [3]), il existe encore des villages où l'on danse aux sons d'un ou de plusieurs pipeaux. Exceptionnellement, le pipeau occupe une place importante dans les orchestres de *lăutari*, où il vient doubler la mélodie du violon.

Aux veillées, c'est également le pipeau qui égaie la jeunesse durant et après le travail.

Rares aujourd'hui, bien que répandus dans tout le pays, les pipeaux doubles sont faits de deux pipeaux parallèles. Sur le premier, qui a six trous pour les doigts, on joue la mélodie, tandis que le second produit un seul son, la pédale.

Un autre type de pipeau, c'est le *caval*, lequel, ayant un son élégiaque, nostalgique, sert à jouer les mélodies lentes et fleuries. Il est peu répandu de nos jours.

*

L'instrument populaire le plus complexe est le *cimpoï* (cornemuse). Il ressort des chroniques qu'autrefois le *cimpoï* était employé aussi bien aux fêtes villageoises qu'aux banquets des princes régnants. Mais bien qu'il ait été, dans le passé, largement répandu, aujourd'hui, on le rencontre de plus en plus rarement et il est en voie de disparition. Le *cimpoï*, qui est un instrument polyphonique de par sa structure même, se compose de trois pièces: la *caraba*, le *bîzoi*, et le *burduf* (outre). Alors que la *caraba* exécute la mélodie, le *bîzoi* rend un seul son grave, une pédale. Les mélodies jouées sur le

1. *plăieşi*, soldats

2. *hora*, ronde paysanne
3. *lăutari*, violoneux

cimpoĭ sont peu nombreuses, et ont un caractère particulier dû au mode d'exécution propre à cet instrument.

De nos jours, on a formé, dans quelques régions du pays, des ensembles de joueurs de *cimpoĭ*, mais qui jouent à l'unisson.

*

Le *naĭ* (flûte de Pan) est connu de notre peuple depuis les temps les plus reculés.

Comme les autres instruments populaires, le *naĭ*, en se développant, a subi des transformations. Des flûtes simples ne comportant que 5, 6 ou 7 tuyaux (comme les décrit le spécialiste roumain T.T. Burada) on est arrivé aujourd'hui à des formes plus complexes comptant 18 tuyaux en Moldavie et 23 en Valachie. Le grand nombre de sons que cet instrument peut émettre est dû à ses tuyaux sonores, à une technique spéciale de l'accordage, fait de façon rudimentaire par l'introduction dans les tuyaux de gravier ou de grains de haricots. D'habitude, les sons du registre aigu sont stridents, tandis que ceux du registre moyen sont clairs, agréables, légèrement élégiaques. L'un de nos plus grands virtuoses du *naĭ*, Fănică Luca, a porté loin au delà de nos frontières le renom de la musique populaire roumaine et de la maîtrise de nos interprètes.

*

De nos jours, les anciens instruments de musique populaire jouissent d'une attention particulière. La création d'une chaire d'instruments populaires traditionnels dans les écoles moyennes de musique contribue au perfectionnement de la technique d'interprétation, à leur diffusion et à leur mise en valeur. De plus, l'enrichissement en instruments populaires traditionnels des grands orchestres populaires leur confère un nouvel éclat et la possibilité d'étendre leur répertoire.

Sur toute l'étendue du pays on crée aujourd'hui des ensembles d'instruments traditionnels (du même type ou différents) tels que les ensembles renommés de joueurs de pipeau, de joueurs de *cimpoĭ*, ou des ensembles mixtes où les instruments accompagnent la voix humaine. Les concours entre équipes artistiques d'amateurs des villages et des villes prouvent chaque année l'amour du peuple roumain pour ses instruments traditionnels, la vitalité de ces derniers tout au long des siècles et aussi la constante sollicitude apportée à leur développement.

Emilia Comişel

chercheur scientifique à l'Institut de Folklore de Bucarest, professeur au Conservatoire «Ciprian Porumbescu»

En deux mots

RELATIONS CULTURELLES

Une traduction du roman *le Hachereau* de Mihail Sadoveanu a paru aux Editions d'Etat polonaises (P.I.W). La version en langue polonaise est due à Raymund Florans, connu pour de nombreuses traductions des œuvres de Sadoveanu et d'autres écrivains roumains. Le volume est orné d'un portrait de l'illustre écrivain et précédé d'une brève notice biographique.

✧

Alexandre Kornéitchiouk et Vanda Vassilevskaia, dont les œuvres sont fort appréciées en R. P. Roumaine, ont été les

A. Kornéitchiouk et V. Vassilevskaia à la Maison des Ecrivains de Bucarest

hôtes de notre pays. Au cours de leur visite, les deux écrivains soviétiques se sont entretenus avec des écrivains roumains et eurent l'occasion de rencontrer de nombreux lecteurs auxquels ils firent part de leurs impressions de voyage et de leurs projets d'avenir.

Les Editions d'Etat pour la Littérature, la Musique et les Arts de Prague ont commencé la publication d'une anthologie des œuvres de Mihail Sadoveanu. Le premier volume de l'anthologie comprend *Nicoară Fer-à-Cheval* traduit par Vladimir Horejşi et *Sous le Signe du Cancer* traduit par Jindra Hushkova.

✧

L'écrivain roumain Geo Bogza a pris part aux solennités organisées à Moscou pour le cinquantième anniversaire de la mort du grand écrivain L. N. Tolstoï.

✧

Au cours d'une visite en R. P. Roumaine, Imré Dobozi, secrétaire général de l'Union des Ecrivains de la R. P. Hongroise, a accordé à la *Gazeta Literară* de Bucarest une interview dans laquelle il déclarait notamment: « Je puis dire que ma rencontre avec la Roumanie a débuté à Budapest, où j'ai fait la connaissance des écrivains roumains qui ont visité la Hongrie. La visite la plus récente fut celle de la délégation conduite par Zaharia Stanco. Nous eûmes également la joie de recevoir à Budapest le grand poète Tudor Arghezi. Un échange de vues avec Arghezi au siège de l'Union des Ecrivains a réuni une assistance plus nombreuse que bien des rencontres antérieures avec d'autres écrivains étrangers. Mais les liens qui nous unissent ne se bornent pas uniquement à des visites réciproques ou à la traduction d'œuvres des écrivains de nos deux pays. Ces liens sont solides et traditionnels. Szabo Pal, l'écrivain hongrois bien connu, possède une abondante collection de souvenirs touchant l'amitié entre paysans roumains et hongrois. Il aime à parler de ses amis roumains, et a même appris un peu de roumain. Et ce n'est là qu'un exemple pris au hasard. Nous vivons côte

à côte, nous avons bien des choses en commun, nous servons une même cause et poursuivons un même but, le socialisme».

✧

Une délégation de journalistes roumains ayant à sa tête Nestor Ignat, président

de l'Union des Journalistes de la R. P. Roumaine, a pris part à la IIe Rencontre mondiale des journalistes, à Bade.

✧

Une soirée consacrée à la poésie roumaine a été organisée à Paris à la librairie de la *Galerie du Fleuve*, en présence du poète roumain Eugen Jebeleanu, venu à Paris pour la présentation de quelques volumes de traductions des œuvres de Mihail Eminesco, de Mihai Beniuc et des siennes propres. A cette occasion, l'écrivain français Hubert Juin a fait une ample conférence sur les moments les plus importants du développement de la poésie roumaine, après quoi l'on récita des poésies du folklore roumain ainsi que des vers de M. Eminesco, T. Arghezi, M. Beniuc et E. Jebeleanu.

Au cours d'une soirée artistique organisée au Théâtre des Arts, le poète Eugen Jebeleanu a également tenu une conférence sur *Le lyrisme dans la poésie roumaine contemporaine.*

✧

Une réunion consacrée à l'écrivain roumain Vasile Alecsandri (1821—1890) a eu lieu à la « Maison de l'Amitié avec les peuples étrangers», de Moscou. Dans le cadre de cette réunion organisée par l'Association pour l'Amitié soviéto-roumaine, Sava Dangoulov, vice-président de l'Association, a mis en lumière les mérites que Vasile Alecsandri s'est acquis dans l'étude et la mise en valeur du folklore roumain, ainsi que dans le domaine de la création et du développement de notre théâtre. D'autre part, Tatiana Ivanova, critique littéraire, a parlé de la vie et de la création de l'écrivain roumain et a rappelé que les œuvres de Vasile Alecsandri ont été maintes fois éditées en Union Soviétique.

✧

Le professeur Soedjono Poesponegoro, recteur de l'Université de Djakarta, qui a visité notre pays, a déclaré entre autres à un rédacteur de l'agence *Agerpres :* « Le développement des liens culturels entre nos pays est un excellent moyen de connaissance réciproque, profitable aux deux parties. Les étudiants indonésiens qui font leurs études à Bucarest et avec lesquels j'ai eu l'occasion de m'entretenir sont fort satisfaits de l'excellente préparation qu'ils reçoivent dans vos instituts d'enseignement».

✧

Sur l'invitation de l'Union des Journalistes de la R. P. Roumaine, notre pays a reçu les visites d'une délégation de l'Union des Journalistes de l'U.R.S.S. conduite par V. I. Poliakov, rédacteur en chef du journal *Selskaia Jizn*, d'une délégation de l'Union des Journalistes allemands ayant à sa tête Hermann Leupold, membre du Praesidium de l'Union des Journalistes allemands et directeur du *Berliner Verlag*, ainsi que d'une délégation de journalistes polonais conduite par Piotr Zyornik, vice-président de l'Union des Journalistes de la R. P. Polonaise et rédacteur en chef adjoint de l'agence P.A.P.

Nos hôtes ont rencontré des représentants de l'Union des Journalistes de la R. P. Roumaine ainsi que des rédacteurs des journaux de Bucarest et de province, et visité un certain nombre d'entreprises industrielles, de chantiers et d'unités agricoles socialistes.

✧

Un groupe d'étudiants des pays d'Amérique Latine et un autre de l'Inde ont visité différents instituts d'enseignement de la R. P. Roumaine et ont eu plusieurs rencontres avec les étudiants roumains.

✧

Lors du IVe Festival du Théâtre qui s'est déroulé à Bogota (Colombie), le théâtre expérimental *La Bujardilla* a représenté la comédie *Une lettre perdue*, du grand classique roumain I. L. Caragiale.

A Bari (Italie), dans le cadre d'une manifestation consacrée à la R. P. Roumaine, le critique italien Mario de Micheli a tenu une conférence sur la poésie roumaine contemporaine, suivie de la lecture d'œuvres de poètes roumains.

✧

Les artistes du Théâtre Académique de Drame *A. S. Pouchkine* de Leningrad ont

L'artiste du peuple de l'U.R.S.S. N. Tcherkassov et l'artiste du peuple de la R.P.R. Lucia Sturza Bulandra

donné une série de spectacles à Bucarest, Timişoara et Cluj avec *le Cadavre vivant* de L. N. Tolstoï, *la Tragédie optimiste* de V. Vichnevski et *Tout demeure aux hommes* par S. I. Aliochine. Ces représentations furent accueillies avec un vif intérêt par le public roumain, qui manifesta par des applaudissements réitérés son admiration pour l'art accompli des acteurs soviétiques.

✧

Le soprano Jermena Gheine-Vagner, première soliste de l'Opéra de Riga et artiste du peuple de la R.S.S. Lettone, a chanté à Bucarest dans les opéras *Aïda* et *Othello*, et à Jassy dans *Eugène Onéguine*. L'artiste soviétique a également donné quelques concerts à Galatz et Arad.

✧

La presse londonienne a beaucoup apprécié les concerts donnés à Covent Garden par le baryton roumain Nicolae Herlea.

Voici ce qu'écrivait entre autres le *Financial Times*: « La reprise du *Barbier de Séville* a mis en évidence l'art de Nicolae Herlea, un baryton roumain à la voix splendide, veloutée, riche de nuances, remarquable dans tous les registres». Le journal souligne en outre les moyens scéniques de l'artiste roumain et conclut en disant que «Nicolae Herlea est la musique même». Au cours de son séjour en Angleterre, Nicolae Herlea s'est également produit dans le cadre d'un programme musical du poste de télévision de la B.B.C., où il a interprété l'air de Figaro du *Barbier de Séville* et le duo Rosine-Figaro du même opéra, avec la cantatrice américaine Mathilda Dobbs.

✧

Une soirée de musique autrichienne a été organisée à Bucarest par l'Institut roumain des relations culturelles avec l'étranger. Le compositeur Alfred Mendelsohn, maître émérite ès arts et secrétaire de l'Union des Compositeurs de la R. P. Roumaine, a tenu à cette occasion une conférence sur *Quelques aspects de la musique autrichienne* suivie d'un programme de lieder et d'airs d'opéras et d'opérettes de compositeurs autrichiens. Des solistes du Théâtre d'Opéra et de Ballet et du Théâtre d'Opérette de Bucarest prêtaient leur concours à cette soirée.

✧

Les Bucarestois ont applaudi le jeu et la haute maîtrise artistique de la basse soviétique Ivan Pétrov. Dans le rôle de Don Basile du *Barbier de Séville* de Rossini et dans celui de Méphisto du *Faust* de Gounod, comme par son interprétation des airs chantés au concert de l'Orchestre

Ivan Pétrov dans le rôle de Méphisto

symphonique de la Radiodiffusion, Ivan Pétrov a littéralement conquis ses auditeurs.

✧

Le mezzo-soprano Zara Doloukhanova a donné un récital extraordinaire à Bucarest. Le programme, fort varié, comprenait des airs de compositeurs préclassiques, des airs d'opéras de Mozart et de Rossini,

Zara Doloukhanova donnant un récital à Bucarest

des romances russes, des chants populaires arméniens, des lieder de Richard Strauss et de Francis Poulenc, ainsi que des œuvres de compositeurs soviétiques. Ce récital a fourni au public bucarestois l'occasion d'admirer le talent de Zara Doloukhanova. L'accompagnement était tenu par le pianiste soviétique Alexandre Erokhine.

✧

Le baryton Ladislau Konya, soliste du Théâtre d'Opéra et de Ballet de la R. P. Roumaine, a donné plusieurs représentations en R. S. Tchécoslovaque, où il a chanté dans *Faust* et *Eugène Onéguine.*

✧

Le ténor Dimitar Ouzounov et le soprano Katia Gheorghiéva (R. P. de Bulgarie) ont interprété au Théâtre d'Opéra et de Ballet de Bucarest les rôles de Canio et de Nedda de *Paillasse* de Leoncavallo et les rôles principaux d'*Othello* de Verdi.

✧

Le ténor roumain Ionel Tudoran a paru sur la scène de l'Opéra de Budapest dans *Madame Butterfly*, *la Bohème* et la *Tosca.*

Après une tournée de concerts en Finlande, au cours de laquelle il prit part au festival organisé pour le 60e anniversaire de la naissance du compositeur finlandais Uuno Klami, le violoniste roumain Ion Voïco, artiste émérite de la R.P.R., a donné un concert à Belgrade, accompagné par l'Orchestre Philharmonique de cette ville. Parlant de ce concert, le journal *Borba* écrivait entre autres: « Dans l'interprétation du *Concerto pour violon* de Brahms, Ion Voïco fait preuve de beaucoup de finesse et d'un style irréprochable. Il a entièrement subordonné sa technique de vrai virtuose à une conception interprétative claire et très élevée de cette œuvre». Au cours de sa tournée dans la R.P.F. de Yougoslavie, Ion Voïco a en outre donné des concerts à Nich, Skoplje et Subotica.

Le violoniste roumain s'est également rendu à Paris pour quelques concerts qui ont reçu le plus chaleureux accueil de la part de la presse et du public français.

✧

Le mezzo-soprano soviétique Irina Arkhipova a chanté sur la scène du Théâtre d'Opéra et et Ballet de Bucarest dans

Irina Arkhipova vue par Cik Damadian

Carmen de Bizet et *Aïda* de Verdi. Dans cette dernière œuvre, elle a interprété le rôle d'Amneris.

✧

Le pianiste Dieter Zechlin (R. D. Allemande), lauréat des concours internationaux Bach et Liszt, a donné un récital extraordinaire au Studio de concerts de la Radiotélévision Roumaine à Bucarest. Le programme comprenait des œuvres de Mozart, de Schumann et de Chopin.

Le *Concerto en ré majeur pour violon et orchestre* de Brahms a été interprété à Bucarest par le violoniste américain Ruggiero Ricci accompagné par l'orchestre symphonique de la Philharmonique d'État « Georges Enesco », sous la direction de Mircea Basarab. Au programme figuraient en outre le *Divertissement en style classique* de Dan Constantinesco et la *IIe Symphonie* de Khatchatourian.

Ruggiero Ricci vu par Silvan

✧

Une exposition intitulée *Le Paysage Polonais* a été organisée dans les salles du Musée Simu de Bucarest. Le jour de l'ouverture, Stanislaw Dziuba, muséographe à la Galerie Nationale de Cracovie, a fait la présentation de cette exposition.

✧

Une exposition d'art appliqué de la R. D. Allemande s'est ouverte au Musée d'Art de Craïova.

✧

Le peintre bulgare Vladimir Dimitrov-Maistorul, artiste du peuple de la R. P. de Bulgarie, a exposé dans les salles des Galeries d'Art de Bucarest de nombreuses œuvres évoquant des aspects de la vie nouvelle du peuple bulgare.

✧

« L'exposition des œuvres de Pavel Pétrovitch Sokolov-Skalea organisée en R. P. Roumaine est un nouveau témoignage du développement des échanges culturels entre l'Union Soviétique et le peuple frère roumain et une précieuse contribution à la collaboration culturelle de nos deux peuples. Nous espérons que les œuvres de Pavel Pétrovitch Sokolov-Skalea trouveront auprès du public roumain un succès mérité » écrivait le critique d'art L. Romanova dans son avant-propos au catalogue de l'exposition ouverte à Bucarest dans les salles du Musée Simu. Cette exposition, qui comprenait plus de cent tableaux et gravures, depuis la composition dédiée au héros populaire Stenka Razine (1923) et jusqu'aux œuvres datant de 1960, a constitué en effet un événement marquant dans la vie artistique bucarestoise par l'intérêt et l'admiration qu'elle a éveillés chez tous les amateurs d'art.

P. P. Sokolov-Skalea: Autoportrait

A l'occasion de sa visite dans notre capitale pour le vernissage de cette exposition, le remarquable représentant soviétique de l'art réaliste socialiste qu'est P. P. Sokolov-Skalea a fait don au Musée d'Art de la R.P.R. de son tableau *Octobre à Moscou.*

✧

La R. P. Roumaine a pris part au Salon international d'Art photographique de Vienne, où 25 pays exposaient 480 photographies. *Le Soudeur* d'Edmund Hoeffer (R.P.R.) a obtenu la Médaille d'or du Salon international et la Médaille d'or de l'Union des Associations de photographes amateurs autrichiens.

SCIENCES

Une conférence scientifique sur l'aphasie s'est tenue à Bucarest dans l'amphithéâtre de l'Académie de la R.P.R. Cette conférence était organisée par l'Institut de

Neurologie « I. P. Pavlov» de l'Académie de la R.P.R. en collaboration avec l'Institut de Neurologie de l'Académie des Sciences médicales d'U.R.S.S. et le Comité pour l'étude des troubles de la parole de l'Académie des Sciences de la R. P. Polonaise.

De nombreux hommes de science — neurologues, neurochirurgiens, physiologistes, psychiâtres et linguistes — de la R. P. Roumaine, d'U.R.S,S., de la R. P. Polonaise, de la R. D. Allemande, de la R. P. de Bulgarie et de la R. P. Hongroise ont pris part aux travaux au cours desquels le professeur A. Kreindler, membre de l'Académie de la R. P. Roumaine, a présenté un rapport sur les bases neuro-physiologiques de l'étude de l'aphasie.

✧

Répondant à l'invitation de l'Institut de recherches sur le cancer de Berlin, l'académicien St. S. Nicolau a tenu, en présence de nombreuses personnalités de la vie médicale allemande, une conférence sur l'*Oncolyse virale*. L'académicien roumain a également pris part avec le docteur V. Tomesco aux travaux du Congrès de virusologie tenu à l'occasion de l'anniversaire de l'Institut «Loeffler» de l'île de Riems (R. D. Allemande). Dans le cadre de ce congrès, il a présenté un rapport sur les *Vaccins métallisés* et le dr. V. Tomesco a fait deux communications, l'une sur *La prophylaxie spécifique de la fièvre aphteuse en R. P. Roumaine*, l'autre sur *Le virus de la peste porcine lapinisé*.

✧

Les professeurs Stefan Milco et Grigore Benetato, membres de l'Académie de la R.P.R., ont été élus membres d'honneur de la Société médicale tchécoslovaque « J. E. Purkyne ».

✧

Aux travaux du IIIe Congrès de la Société Européenne de Cardiologie, tenu à Rome, la R. P. Roumaine était représentée par une délégation d'hommes de science formée de l'académicien Aurel Moga, du professeur C. Iliesco et du docteur V. Nicolaesco, candidat ès sciences médicales.

✧

Dans le cadre de l'accord conclu entre les académies de la R. P. Roumaine et de la R. P. de Bulgarie, l'académicien roumain Constantin Daicoviciu a tenu à Sofia une conférence sur *Les établissements et la culture des Daces des monts d'Orăştie*.

✧

Le professeur Ana Aslan, directrice de l'Institut de Gériatrie «Prof. Dr. C. I. Parhon» de Bucarest, a fait devant les étudiants de l'Institut de Physiologie « I. P. Pavlov» de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S., à Leningrad, une conférence ayant pour thème *Le traitement des phénomènes de vieillissement et l'action de la novocaïne (conclusions chimiques et données expérimentales)*.

Le professeur Ana Aslan a également fait, à l'Institut de Physiologie « Speranski» de Moscou, une communication sur *Le traitement des phénomènes de vieillissement par la procaïne*.

✧

Sur l'invitation de l'Académie de la R. P. Roumaine, le professeur Umberto d'Ancona, de l'Université de Padoue, membre de l'Académie *dei Lincei* de Rome et président de l'Association internationale de limnologie, a fait quelques visites d'étude scientifique dans le Delta du Danube, à Galatz, à Constantza et à Cluj.

✧

Une délégation roumaine formée des professeurs Stanciu Stoian et Mihail Neculce, du docteur Teodor Ilea et d'Alexandru Balaci, maître de conférences, a pris part aux solennités organisées en R. D. Allemande pour la célébration du 150e anniversaire de l'Université « Humboldt» et du 250e anniversaire de la clinique universitaire « Charité» de Berlin.

✧

Le médecin espagnol Juan José Fernandez Maruto est venu dans notre pays étudier les méthodes appliquées dans le cadre du programme d'éradication du paludisme. Au cours de ce voyage entrepris sous les auspices de l'Organisation Mondiale de la Santé, le docteur Maruto a visité les laboratoires spécialisés de différentes stations pour la lutte contre la malaria et les helminthiases, ainsi que plusieurs circonscriptions sanitaires de Bucarest, Craïova et Constantza.

✧

L'Académicien Andrei Oţetea, directeur de l'Institut d'Histoire de l'Académie

de la R. P. Roumaine, a pris part au Congrès international pour l'étude du *Risorgimento* organisé à Palerme par l'Institut National Italien d'histoire du *Risorgimento*. Dans le cadre des travaux du Congrès, l'académicien roumain a parlé de la lutte pour la liberté et l'indépendance des peuples italien et roumain.

✧

Une réunion scientifique commune des neurologues roumains et anglais s'est déroulée à Bucarest sous les auspices de

Les participants à la réunion pendant une pause

la Société des Sciences médicales et de l'Institut de Neurologie « I. P. Pavlov» de l'Académie de la R.P.R. Plusieurs communications scientifiques sur l'épilepsie, les maladies vasculaires, les encéphalites et l'aphasie ont été présentées dans le cadre de cette réunion.

✧

D'intéressants vestiges de l'époque féodale ont été découverts à Prodana par les chercheurs du Musée « Vasile Pîrvan» de Bîrlad. Il s'agit de quatre semi-huttes contenant des ustensiles de ménage en céramique, des bijoux, un éperon, une pointe de flèche, etc. La trouvaille la plus intéressante et qui a particulièrement retenu l'attention des chercheurs est un âtre portatif, exemplaire précieux pour son ornementation.

✧

Les vestiges d'un ancien établissement religieux ont été découverts sur le territoire de la commune de Căldăraru, à proximité du lac artificiel de Cernica. Il s'agit de l'ancien monastère Iezerul, fondé au début du XVIe siècle par une dame Cheajna, femme d'un haut dignitaire du temps. Les fouilles entreprises par les chercheurs de l'Institut d'Archéologie de l'Académie de la R.P.R. ont mis au jour les fondations de l'église, les vestiges des cellules et du clocher. A l'intérieur de l'église, on a dégagé cinq cryptes contenant les tombeaux de la famille de la fondatrice.

✧

Un ouvrage récemment paru sous les auspices du Jardin Botanique de Bucarest nous présente différents aspects de l'activité des botanistes de Bucarest et donne la description des plantes cultivées dans les serres du Jardin Botanique. Le volume a été envoyé aux chercheurs et aux jardins botaniques de plusieurs pays avec lesquels les botanistes bucarestois entretiennent des relations d'échange.

✧

Une exposition de livres publiés par les Editions Scientifiques d'Etat polonaises a été organisée par les Editions de l'Académie de la R.P.R. à la Bibliothèque Centrale Universitaire de Bucarest.

L'exposition comprenait plus de 600 volumes et autres publications sortis des presses des Editions d'Etat polonaises et

touchant aux différents domaines de la science, ainsi que des encyclopédies, des manuels d'enseignement supérieur, des monographies scientifiques, des ouvrages de vulgarisation, des revues scientifiques, etc.

ANNIVERSAIRES

L'Université « Al. I. Couza» de Jassy a célébré son centenaire. Sa fondation, en 1860, en vertu d'une décision du prince régnant Alexandru Ion Couza répondait aux vœux des éléments progressistes et patriotiques de l'époque, au lendemain de l'Union des Pays Roumains (1859), union qui fut le résultat de la lutte et des aspirations des masses populaires.

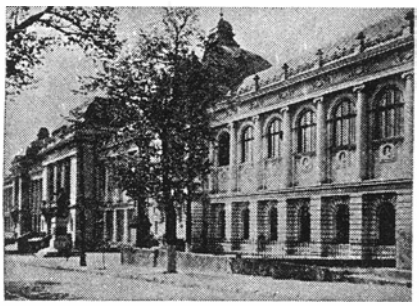
Tout au long de son existence et jusqu'à ce jour, cette vénérable université a considérablement enrichi par son activité la science et la culture de notre pays et, sous le régime de démocratie populaire, a apporté une contribution des plus précieuses à la formation d'intellectuels de type nouveau.

Dans la R. P. Roumaine, la sollicitude pour l'enseignement public et pour son développement représente une politique d'Etat. Chaque année, des fonds considérables sont alloués à des fins sociales et culturelles. Pour la seule période 1956—1960, ces fonds dépassent 55 milliards de lei et ils continueront de croître pour atteindre près de 20 milliards par an en 1965. Grâce à cette politique, l'Université « Al. I. Couza» a, sous le régime de démocratie populaire, connu un essor exceptionnel. Elle comprend aujourd'hui 5 facultés (Mathématiques et Physique, Chimie, Sciences naturelles et Géographie, Philologie-Histoire-Philosophie, Sciences juridiques), ainsi que plusieurs institutions annexes. Sur ce même plan du développement de l'enseignement dans notre pays, Jassy possède encore d'autres établissements d'enseignement supérieur tels que l'Institut de Médecine, l'Institut pédagogique de 3 ans et le Conservatoire de Musique, qui tous préparent des cadres hautement spécialisés.

Aux fêtes du centenaire de l'Université ont pris part de nombreuses personnalités de l'enseignement supérieur de la R. P. Roumaine et aussi d'autres pays de toutes les régions du globe. A cette occasion, l'Université s'est vu décerner l'Ordre de l'Etoile de la R. P. Roumaine Ière classe pour sa contribution à l'essor de la science et de la culture dans notre pays.

Au cours des fêtes du centenaire, une session scientifique jubilaire a eu lieu où des cadres didactiques des universités roumaines et des hôtes étrangers ont fait de nombreuses communications.

A cette occasion, de nombreux hôtes étrangers ont salué l'Université de Jassy. Ce furent notamment: *R. D. Allemande:* le professeur Otto Schwartz, recteur de l'Université de Iéna; *R. F. Allemande:* le professeur Siegfried Landshut, de l'Université de Hambourg; *Angleterre:* le professeur Brian W. Downs, de l Université de Cambridge, le professeur G. R. Bolsover, de l'Université de Londres, le professeur F. W. D. Deakin, de l'Université d'Oxford; *Autriche:* l'académicien Othmar Kühn, recteur de l'Université de



L'Université Al. I. Couza *de Jassy*

Vienne; *Belgique:* le professeur Maurice Leroy, de l'Université de Bruxelles; *R. P. de Bulgarie:* le professeur Boris Spassov, vice-recteur de l'Université de Sofia; *R. P. de Chine:* le professeur Tchian Botchiouan, vice-recteur de l'Université de Wou-tchang; *Danemark:* le professeur Hans Sorensen, de l'Université de Copenhague; *Etats-Unis d'Amérique:* le professeur Alfred Mayer, de l'Université East Lansing du Michigan; *Finlande:* le professeur Veikke Vaananen, de l'Université d'Helsinki; *France:* le professeur Daniel Bargeton, de la Sorbonne, le professeur Pierre Reboul, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille; *Grèce:* le professeur Apostolos Daskalakis, doyen de la Faculté des Lettres et de Philologie de l'Université d'Athènes; *R. P. Hongroise:* le professeur Palfy André, de l'Université de Debreczen, et le professeur Shulah Bela, de l'Université « Etvos Lorand» de Budapest; *Indonésie:* le professeur Soedjono Poesponegoro, recteur de l'Université de Djakarta; *Irak:* le professeur Abbas H. Sarraf, vice-président de l'Université de Bagdad; *Italie:* le professeur Carlo Tagliavini, de l'Université de Padoue; *R. P. Mongole:* le professeur Radnaa Jigjiddorj, vice-recteur de l'Université d'Oulan-Bator;

R. P. Polonaise: le professeur Zygmunt Kraczkiewicz, vice-recteur de l'Université de Varsovie, et le professeur Wiktor Jakoubovski, de l'Université de Cracovie; *République Arabe Unie:* Mohamed Tewfik Hossanein, secrétaire d'ambassade de la R.A.U. à Bucarest, représentant l'Université du Caire; *R. S. Tchécoslovaque:* le professeur Jaroslav Prochazka, recteur de l'Université Caroline de Prague; *Turquie:* le professeur Ali Tanoglu, vice-recteur de l'Université d'Istanbul; *U.R.S.S.:* le professeur Evgheni Serguéiev, de l'Université «Lomonossov» de Moscou, l'académicien Anton Sertchenko, recteur de l'Université biélorusse de Minsk et le professeur Viktor Tchépournov, de l'Université de Kichinev; *R. P. F. de Yougoslavie:* le professeur Jivorad Giukic, de l'Université de Belgrade, et le professeur Vladimir Serdar, recteur de l'Université de Zagreb.

Plusieurs universités qui n'avaient pu envoyer de représentants — les universités de Tirana (R.P. d'Albanie), de Francfort-sur-le-Main (R. F. Allemande), de Stanford et de Princeton (Etats-Unis d'Amérique), d'Amsterdam (Hollande), de Calcutta (Inde), de Rome (Italie), de Stockholm (Suède), de Genève (Suisse) et de Hanoï (Viet-Nam) — adressèrent des messages d'amitié. Un message fut également reçu de la part de l'Association Internationale des Universités.

✧

Dans le cadre des grands anniversaires culturels recommandés par le Conseil Mondial de la Paix, une réunion a été organisée à la Maison des Universitaires de Bucarest pour célébrer le 600e anniversaire de la naissance du peintre russe Andrei Roubliov. Cette réunion avait lieu sous les auspices du Comité National roumain pour la défense de la Paix, de l'Union des Plasticiens et du Conseil Général de l'ARLUS (Association d'amitié roumano-soviétique). A cette occasion, le critique d'art Paul Constantin évoqua la personnalité et l'œuvre du grand peintre russe, conférence suivie de projections de ses œuvres et de la présentation du film documentaire soviétique *Andrei Roubliov.*

✧

A l'occasion du bicentenaire de la naissance du célèbre peintre japonais Hokousaï, une exposition comprenant 80 de ses œuvres a eu lieu aux Galeries d'Art de Bucarest. L'exposition était organisée sous les auspices du Comité National roumain pour la défense de la Paix, de l'Institut roumain des relations culturelles avec l'étranger, du Comité National de la R.P.R. pour l'UNESCO et du Musée d'Art de Bucarest.

✧

Toujours dans le cadre des grands anniversaires culturels recommandés par le Conseil Mondial de la Paix, de nombreuses réunions solennelles ont commémoré en R. P. Roumaine le 50e anniversaire de la mort de L. N. Tolstoï.

L. N. Tolstoï
(dessin de Cik Damadian)

A la réunion organisée dans la salle « Comedia » du Théâtre National « I. L. Caragiale » de Bucarest par le Comité National roumain pour la défense de la Paix, le Conseil Général de l'ARLUS, le ministère de l'Enseignement et de la Culture et l'Union des Ecrivains de la R. P. Roumaine, participaient en grand nombre des personnalités de la vie culturelle, des travailleurs et des étudiants. L'académicien Zaharia Stanco évoqua la vie et l'œuvre, d'une valeur universelle, du grand écrivain russe, après quoi des acteurs du Théâtre National « I. L. Caragiale » jouèrent *Résurrection*, adaptation scénique de V. Némirovitch-Dantchenko d'après le célèbre roman de Tolstoï.

Mentionnons également la conférence de l'écrivain Haralamb Zincă *A travers le Musée Tolstoï de Iasnaïa-Poliana* tenue à Bucarest dans la salle « Studio » de la Philharmonique d'Etat « Georges Enesco », ainsi que celle de Tamara Gane, maître de conférences à l'Université, qui parla de l'œuvre de Tolstoï dans la salle du Théâtre d'Etat de Constantza.

A cette même occasion, une session scientifique spéciale consacrée à l'œuvre du grand classique s'est tenue à la Maison des Universitaires de Bucarest.

D'autre part, le Conseil National roumain pour la défense de la Paix et le Conseil Général de l'ARLUS ont ouvert une exposition reflétant divers aspects de la vie et de l'activité de L. N. Tolstoï et évoquant par l'image et sous forme d'autres documents l'œuvre de l'illustre écrivain.

L'exposition comprenait en outre d'intéressantes données sur les éditions roumaines de ses livres ainsi que des illustrations et des décors exécutés par des artistes roumains pour diverses œuvres de Tolstoï.

CINÉMA

Le succès remporté avec *les Rustres* par la troupe du Théâtre National « I. L. Caragiale» à Bucarest aussi bien qu'en Italie lors du Festival Goldoni de

G. Vasiliu-Birlic (Canciano), A. Giugaru (Lunardo) et G. Calboreanu (Simon)

Venise a fait naître l'idée de porter cette comédie à l'écran.

Tourné aux Studios cinématographiques « Bucarest» par les metteurs en scène Sică Alexandresco et Gheorghe Nagy, ce nouveau film roumain a obtenu dans les salles obscures un succès qui ne le cède en rien à celui de la pièce sur la scène.

✧

Le Festival du film soviétique qui s'est déroulé à la fin de l'année dernière a une fois de plus fait connaître à notre public un certain nombre d'œuvres représentatives de l'art cinématographique soviétique. Nous citerons notamment les films *Serioja*, « Globe de cristal» du Festival de Karlovy-Vary 1960; *Normandie-Niémen*, co-production franco-soviétique sur l'amitié des peuples soviétique et français pendant la guerre antifasciste; *Nuits blanches*, *Mitchimane Panine*, *Terres défrichées* (1re et 2e séries) et *La Dame au Chien*, couronné à Cannes en 1960 pour sa haute valeur morale et ses qualités artistiques exceptionnelles.

✧

La vie de la célèbre cantatrice roumaine Hariclée Darclée qui, à la fin du siècle dernier, porta bien au delà de nos frontières, sur les plus grandes scènes du monde, le renom de notre art musical, tel est le

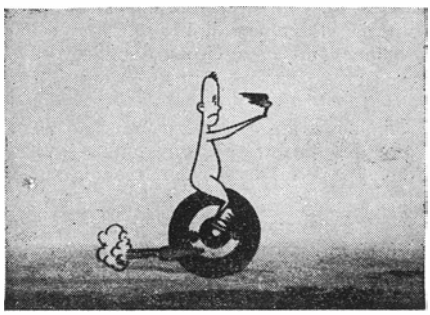
Silvia Popovici (Hariclée Darclée) et Cristea Avram (Giraldoni)

sujet d'un film en couleurs réalisé par les Studios cinématographiques«Bucarest».

Le rôle principal a été confié à la jeune artiste Silvia Popovici, du Théâtre National « I. L. Caragiale» de Bucarest, doublée dans les scènes d'opéra par le soprano Arta Floresco, soliste du Théâtre d'Opéra et de Ballet de Bucarest.

✧

Le film *Homo Sapiens* réalisé par Ion Popesco-Gopo a remporté le 1er prix du



Homo Sapiens

dessin animé au Festival cinématographique de San Francisco.

✧

Dans le cadre des *Journées du film roumain en France*, un certain nombre d'œuvres cinématographiques roumaines ont été présentées sur les écrans de Paris,

de Marseille et d'autres villes, notamment deux films de long métrage, *Les Flots du Danube* (Grand Prix du Festival international de Karlovy-Vary 1960) et *La Vie ne pardonne pas*, ainsi qu'une suite de films sur l'art populaire, le film de court métrage *Le Delta du Danube* et les dessins animés *Une histoire fantastique* et *Homo Sapiens* (Grand Prix du dessin animé au Festival international de Karlovy-Vary 1960).

PHILATÉLIE

La *Journée du Timbre-poste roumain* (15 novembre) a été marquée par l'émission d'un timbre de 55 bani accompagné d'une vignette de l'Association des Phila-

télistes de la R. P. Roumaine d'une valeur de 45 bani. Une enveloppe « premier jour » oblitérée d'une estampille spéciale a été également mise en circulation.

✧

Signalons aussi la parution d'un catalogue des timbres-poste roumains émis en 1960. Outre la description technique des timbres, il contient d'intéressantes indications sur les sujets traités et sur les événements qui ont donné lieu aux émissions respectives.

✧

Une nouvelle émission de sept valeurs

est consacrée aux localités balnéaires du littoral de la mer Noire.

✧

La fin de l'année 1960 marque le 40e anniversaire de la grève générale déclarée en Roumanie en 1920. A cette occasion, un nouveau timbre-poste, d'une valeur

de 55 bani, a été émis; il représente au premier plan un ouvrier se croisant les bras.

Imprimé à l'Entreprise Polygraphique no 4, 133—135, Calea Şerban Vodă, Bucarest